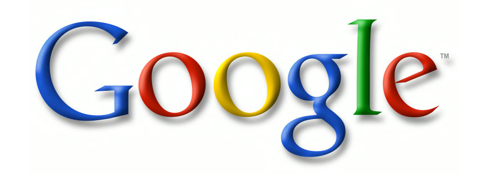
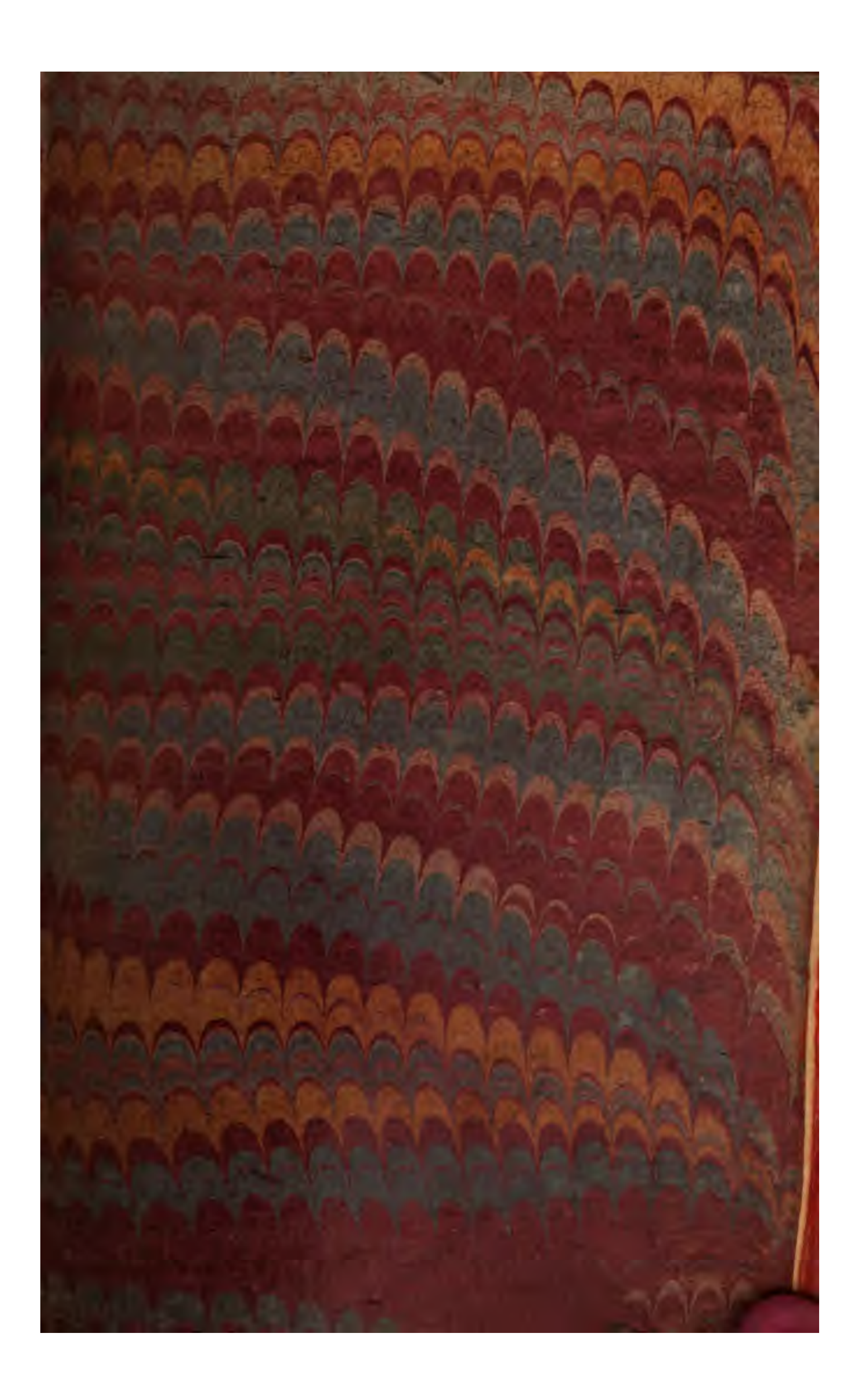

Google





TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



A... VIII... 7. R.R.

~~D... 4... 7... Draw.~~

ŒUVRES
D'ÉTIENNE FALCONET,
STATUAIRE.

TOME QUATRIEME.

NOTES

SUR TROIS LIVRES

DE PLINE L'ANCIEN,

OÙ IL TRAITE

DE LA PEINTURE ET DE LA SCULPTURE:

ON Y A JOINT

LA TRADUCTION DE CES MÊMES LIVRES, *comme piece justificative des Notes, pour ceux qui ne lisent pas l'Auteur dans sa langue.*

Plusieurs de ces Notes sont fondées sur un manuscrit d'autant plus rare, qu'il paroît ignoré des Savans, jusqu'à ce jour.

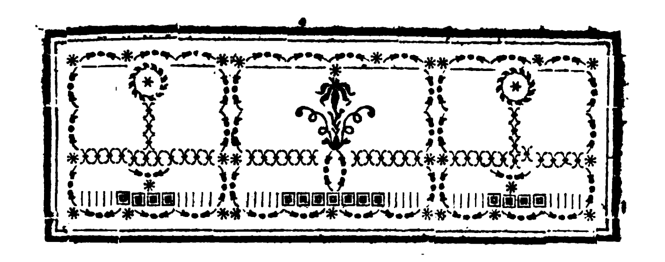
At mihi major pars eorum simulare eam scientiam videtur, ad segregandos se à cæteris magis, quam intelligere aliquid ibi subtilius: & hoc paucis docebo.

Plin. lib. 34. c. 2.



A LAUSANNE,
Chez LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.

M. DCC. LXXXI.



SUITE DES NOTES

SUR

LE TRENTE-CINQUIEME LIVRE DE PLINE.

CHAPITRE IX.

SECTION TRENTE-CINQUIEME.

Le premier concours en Peinture.

DU tems de Panænus on établit à Corinthe & à Delphes des concours de Peinture, & il fut le premier de tous qui y diſputa le prix avec Timagoras de Chalcis, qui l'emporta ſur lui aux jeux Pythiques (*a*), comme on le voit

(*a*) Vers la 84[e] Olympiade, au tems de Phidias & de Polygnote, on a établi des concours de pein-

par d'anciens vers de Timagoras lui-même, qui convainquent évidemment les Chroniques d'erreur. Il y eût encore d'autres Peintres après eux, qui furent célebres avant la 90e. Olym-

---

ture. Il semble qu'on n'établit pas des concours publics pour encourager un art, lorsqu'il est parvenu à sa maturité. On les établit quand les talens des Artistes commencent à s'annoncer, & que le goût s'en est en quelque sorte répandu dans le public. On continue, lors même que l'art est formé, pour le soutenir, l'élever encore, & pour ne pas le décourager. Les jeux Pythiques furent renouvellés par Euryloque dans la 48e Olympiade: si les Peintres n'y furent admis que dans la 84e, il y a bien de l'apparence que leur talent n'étoit pas encore assez distingué pour concourir plutôt. Si la poésie, l'éloquence, la musique, y avoient été admises 160 ans auparavant, c'est que les progrès de ces talens avoient devancé ceux de la peinture. On trouve donc, au moins dans cet *établissement*, une présomption historique de l'état foible de la peinture au tems de Polygnote, dont Quintilien appelle les ouvrages *des ébauches imparfaites, pour ne pas dire grossieres : propè rudia ac veluti mox futura artis primordia.* (Instit. Orat. l. 12. c. 10.) Pausanias, Pline, & tous ceux qui s'appuyent sur ces foibles connoisseurs, auroient beau dire le contraire, ils n'empêcheroient pas que ces paroles de Quintilien ne soient fondées sur l'histoire de l'art.

piade: comme Polygnote de Thafe qui le premier peignit des femmes avec des vètemens brillans, des coëffures de différentes couleurs, & qui le premier contribua beaucoup aux progrès de l'Art, puifqu'il établit l'ufage d'ouvrir la bouche aux figures, de faire voir les dents & de changer l'ancienne roideur des attitudes (*b*).

(*b*) L'art étoit donc bien peu avancé, puifque d'ouvrir la bouche aux figures, de faire voir leurs dents, de changer l'ancienne roideur des attitudes, c'étoit *beaucoup* contribuer aux progrès de l'art, *plurimumque picturæ primus contulit?* Tous ces petits progrès, fi éloignés de la perfection, ne s'accordent pas avec les affurances que Pline donne ailleurs de la perfection de l'art longtems avant Polygnote; & ils prouveroient affez bien que l'or n'étoit pas fort cher, ou que l'*ancienne roideur des attitudes* l'étoit un peu trop, quand on payoit au poids de l'or, ou que l'on couvroit d'or, un tableau de Bularque. Cependant, *ars perfecta*, *abfoluta pictura*, *abfolutione artis*, font des expreffions qui doivent avoir un fens dans le difcours de Pline: voyons donc s'il nous feroit poffible de le découvrir, afin que nos remarques ne portent pas à faux.

Pour faire difparoître la contradiction répétée qui fe trouve entre l'art qui étoit parfait, & les tableaux qui étoient encore fort loin de la perfection, il fau-

Il y a de lui dans le portique de Pompée un

---

droit ſuppoſer que les différentes parties qui conſtituent l'art de peindre étoient trouvées, comme le deſſein le plus juſte, la compoſition la plus parfaite, la diſtribution des lumieres & des ombres la mieux étendue, le coloris le plus vrai, l'harmonie, le clair-obſcur, à un degré éminent : mais qu'il ne s'étoit encore rencontré aucun Artiſte qui ſût mettre en œuvre tous ces moyens ; ce qui n'empêchoit pas que l'art ne fut complet, parfait, abſolu. Mais cette diſtinction feroit peut-être d'une métaphyſique un peu étrange; car je ne crois pas qu'on puiſſe dire raiſonnablement : *aucun peintre au monde n'a encore fait que de très-mauvais tableaux ; cependant l'art de peindre eſt à ſon point de perfection.* Chacun ſait que le mot *art* eſt un terme abſtrait qui ne renferme aucune idée, s'il n'eſt joint à la collection & à la diſpoſition technique des regles ſelon leſquelles il s'exécute. Il n'y a pas hors de nous un être qui s'appelle *peinture* ; il n'y a que des Peintres qui pratiquent, & c'eſt le réſultat de leurs opérations qui s'appelle *peinture.*

Si nos Boyers, nos Mairet, nos Hardi, nos Garnier, nos Chapelain & cinquante autres, étoient fort loin de la perfection, quoiqu'il y eût eu un Homere, un Sophocle, un Euripide, un Virgile, c'eſt que la grande poéſie étoit encore au berceau chez une nation, tandis qu'elle avoit, dit-on, été portée bien

tableau, qui étoit devant le palais de ſon nom,

---

des ſiecles auparavant, au plus haut degré chez d'autres. Alors avec cette ſuppoſition, on pouvoit dire à Boyer & à ſes ſemblables, vos tragédies ſont imparfaites, mais l'art eſt parfait. Il en eſt ainſi de toutes les connoiſſances, de tous les talens; ils ne ſe ſont développés, ils ne ſont devenus parfaits, ſi quelque choſe peut l'être, qu'autant qu'il s'eſt trouvé des hommes qui les ont parfaitement exercés, ou qui ont connu ſéparément les différentes parties qui, réunies, conſtituent leur perfection. La phyſique des anciens étoit imparfaite, parce qu'ils n'avoient pas de fort bons Phyſiciens. Ainſi, avant Apollodore la peinture n'étoit pas parfaite, ſelon Pline lui-même, puiſqu'il n'y avoit pas encore eu de Peintres qui euſſent poſſédé quelques-unes ou la totalité des parties, qui conſtituent la perfection de la peinture. Y en eut-il depuis ?

Comme il eſt néceſſaire de voir les objets ſous plus d'une face, ſi on veut un peu les connoître, ne pourroit-on pas dire encore : lorſque Pline annonce un Artiſte, qui le premier a fait de vraiment bons tableaux, il ne ſe ſert plus des termes de *perfectio artis*, *abſolutio artis*, il dit, *primus gloriam penicillo jure contulit*; il appelle ces grands Peintres *lumina artis:* paroles qui montrent bien qu'alors il entend la perfection de l'art dans les ouvrages des Artiſtes. Quelqu'attention que paroiſſe mériter cette ob-

où il a peint une figure avec un bouclier: il eſt douteux ſi elle monte ou ſi elle deſcend (*c*).

ſervation, elle n'eſt cependant qu'un cercle vicieux, en ce qu'elle rentre dans la premiere ſuppoſition à laquelle on vient de lire la réponſe ; & ſi cette réponſe eſt bonne, il eſt inutile de la répéter. Pline a dit que l'art de peindre étoit parfait: effaçons cela du livre de Pline, ou convenons que les connoiſſances de l'art lui ont manqué, ou qu'il a manqué lui aux regles du raiſonnement.

Mr. Poinſinet traduit *vultum ab antiquo rigore variare*, par *ôter au viſage cette roideur de maſque qui le rendoit inanimé. Vultus*, à la lettre, ſignifie le viſage, la face: mais je crois qu'il veut dire ici l'attitude, la contenance, l'aiſance, dans le mouvement de la figure. Alors il répond davantage à l'idée des progrès que, ſelon Pline, Polygnote fit faire à l'art; il les exprime, & ne les reſſerre pas autant que s'il parloit encore des têtes: je le crois du moins.

(*c*) Il n'y a preſque rien à dire ici au texte de Pline, ſinon qu'on ne ſait s'il a loué ou blâmé le tableau de Polygnote. Mais un Ecrivain célebre qui a dû lire Pline avec attention, a mis dans l'Encyclopédie, tom. 12, pag. 263, ce qu'il n'eſt jamais permis d'avancer ſans produire les paroles de l'Auteur.

„ On voyoit à Rome du tems de Pline, dit Mr. „ de Jaucourt, un tableau de Polygnote, qui *repré-* „ *ſentoit un jeune homme* armé de ſon bouclier, dans

Il a peint le Temple à Delphes ; ainſi qu'à

„ une attitude qui laiſſoit en doute s'il montoit ou „ s'il deſcendoit. *Pline en fait beaucoup d'éloges*, „ parce qu'il ſe trouve une beauté réelle dans une „ attitude indéciſe, & dans une contenance mal- „ aſſurée, qui peint l'irréſolution de l'eſprit. Il arrive „ très-ſouvent qu'un ſoldat qui eſcalade, ou qui s'a- „ vance à l'ennemi, s'arrête tout-à-coup, ſans ſavoir „ d'abord s'il pourſuivra, s'il continuera de monter, „ ou s'il prendra le parti de deſcendre : or ces ſor- „ tes de poſitions vacillantes ſont difficiles à être bien „ repréſentées par un Peintre. L'habile Artiſte, dont „ nous parlons, avoit pourtant ſaiſi celle-ci ; & l'ha- „ bile Ecrivain de la nature a eu ſoin d'avertir qu'on „ en voyoit à Rome le tableau ſous le portique de „ Pompée ". Mais c'eſt Mr. de la Nauze qui la dit ; falloit-il copier ce qu'il a dit de préférence à ce que dit Pline ?

Voici le texte où il n'eſt queſtion ni de jeune homme, ni d'eſcalade, ni d'ennemi, ni d'irréſolution d'eſprit, ni de beaucoup d'éloges. *Hujus eſt tabula in porticu Pompeii, quæ ante Curiam ejus fuerat : in qua dubitatur, aſcendentem cum clypeo pinxerit, an deſcendentem.*

Si c'eſt là un éloge, je demande comment un homme d'eſprit s'y prendroit pour blâmer une poſition équivoque ſur laquelle il ne voudroit pas prononcer plus poſitivement ? On ne conçoit pas celle

de cette figure, à moins de dire que ſon action étoit manquée. Car ſi on monte, on plie le genou de la jambe qui leve, & le pied en eſt plus haut que l'autre. Au contraire, ſi on deſcend, on plie le genou de la jambe ſur laquelle on poſe; l'autre jambe eſt tendue, & le pied en eſt plus bas que celui ſur lequel on eſt porté, à moins qu'on ne deſcende à reculons. Si c'eſt ſur une échelle, il n'y a pas plus d'équivoque; on regarde en haut quand on monte, & en bas quand on deſcend.

Ainſi l'action de la figure qui laiſſoit en doute ſi elle montoit ou deſcendoit, étoit répréhenſible, ou mal vue par le deſcripteur. Mais comme la penſée de Pline eſt ici fort incertaine, quoique ſes paroles ſoient claires, il ne falloit pas, je crois, l'expliquer ſans néceſſité, plus qu'il n'a voulu s'expliquer lui-même. Mais Mr. le Comte de Caylus a dit dans les Mémoires de l'Académie, *la place que ce tableau occupoit dans Rome, dépoſe en faveur de l'eſtime qu'on faiſoit & de l'ouvrage & du Peintre.* (Tome 27, pag. 37.) La place qu'occupoit ce tableau pouvoit lui avoir été donnée pour conſerver une antiquité, qui atteſtoit l'état de la peinture en Grèce quatre ſiecles auparavant; & le défaut d'action dans la figure, s'il y en avoit un, pouvoit auſſi être compenſé par des beautés qui rendoient le tableau recommandable pour autre choſe que pour ſon ancienneté. Enfin, la place qu'occupe un tableau & une ſtatue, n'eſt pas une meilleure preuve de leur mérite, que la place qu'occupe un homme en place ne l'eſt du

Athènes le portique appellé Pœcile (*d*). Il a fait gratuitement cet ouvrage, tandis que Micon étoit payé pour en peindre une partie: d'où il arriva que Polygnote fut plus estimé (*e*); car

---

sien; il y eut, & il y aura toujours de médiocres comme de bons tableaux dans les plus rares collections. Mr. Brotier écrit dans sa note, qu'ici j'ai dit beaucoup d'injures: *Huic Plinii loco plurimùm conviciatur Cl. Falconet.* S'il me les eût indiquées, je les aurois corrigées: mais si ma précédente édition est encore dans quelque coin, on peut voir si les corrections que j'ai faites ici, sont des suppressions d'injures, ou des améliorations de style. Quand on accuse, il faut prouver.

(*d*) Le nom de *Pœcile*, qui signifie *varié*, fut donné à ce Portique, à cause de la variété des peintures dont Polygnote l'avoit orné; il étoit situé sur le marché.

(*e*) Dans cette derniere phrase du texte latin, *undè major huic auctoritas*, il semble que l'adverbe *undè* annonce naturellement l'effet, la conséquence du fait qui la précede immédiatement, & ce fait est, que Micon peignit une partie du pœcile pour de l'argent, *mercede.* Réguliérement aussi, quand on parle de deux personnes ou de deux choses, le pronom *hic* se rapporte à la derniere dont on parle. Malgré cela, comme il ne faut pas croire une chose déshonorante pour un peuple sans les preuves les plus évi-

les Amphictions, qui ſont l'aſſemblée publique de la Grèce, ordonnerent qu'il eut par-tout ſon logement gratuit. Il y eut un autre Micon, qui

---

dentes, il vaut mieux faire violence à la grammaire en rapportant *unde* au mot éloigné *gratuito*, & en ſuppoſant que dans cet endroit le pronom *huic* a été mis par une faute de copiſte, ou employé par un abus dont les Auteurs latins fourniſſent quelques exemples, quoique très-rares, que de voir dans cette phraſe un trait de ſatyre mordant contre les Athéniens. Voyez Plutarque dans la *vie de Cimon:* il ne laiſſe aucun doute, par l'unanimité des Hiſtoriens, que ce déſintéreſſement appartenoit à Polygnote.

Comment ſoupçonner en effet ce peuple d'avoir été aſſez mauvais appréciateur des talens, pour avoir donné la préférence à Micon ſur Polygnote, uniquement, parce que celui-là, par une confiance qui n'eſt pas la preuve infaillible des grands talens, auroit mis les ſiens à très-haut prix, & que ſon concurrent, par une modeſtie & une défiance honnête de ſoi-même, qui n'exclut pas toujours le mérite, ou par un déſintéreſſement dont quelques Artiſtes n'ont pas été incapables, ſe ſeroit contenté de voir un ouvrage important confié à ſon pinceau. Une équivoque dans le texte d'un Auteur, ne doit pas conduire à une ſuppoſition ſi grave, ſur-tout quand le ſens naturel du diſcours, & le témoignage hiſtorique, levent l'équivoque. Il eſt donc plus honnête, comme plus na-

est distingué par le surnom de *Minor*, dont la fille Timarète exerça aussi la Peinture.

SECTION TRENTE-SIXIEME.

De ceux qui peignirent au Pinceau; des premieres inventions dans la Peinture; par qui elles ont été trouvées, & de ce qu'il y a de plus difficile dans cet Art.

1°. Dans la 90e. Olympiade, il y eut Aglaophon, Céphissodore, Phrylus, Evenor, pere de

---

turel, de croire que c'est à Polygnote què les Amphictyons ont décerné les honneurs dont parle Pline.

Les Grecs étoient trop sensibles aux actions nobles, pour ne l'avoir pas été au procédé d'un Artiste qui, préférant la gloire à l'intérêt, ne voulût aucun salaire de son travail; aussi étoit-ce à sa patrie qu'il faisoit cette générosité. N'eût-il même voulu accepter qu'une partie du prix qu'on lui en auroit offert, un désintéressement si honnête & si peu commun, est senti par toutes les nations policées; & ce n'est pas trop avancer que de n'en excepter aucune : s'il y en avoit, on croit qu'au moins elles n'inséreroient pas ce trait d'insensibilité barbare dans leurs fastes. De quelque maniere qu'elles s'y prissent, on peut croire aussi qu'elles en recevroient la honte publique & bien méritée.

Parrhasius & maître d'un très-grand Peintre, dont nous parlerons dans son tems. Tous ces Artistes étoient déja célebres, mais non pas tels

---

Mais ne pourroit-on pas interpréter autrement le procédé de cet Artiste; son désintéressement n'auroit-il pas eu un principe de vanité excessive, & même offensante pour les *Etats Généraux de la Grèce*, qui l'avoient chargé de travailler? On pourroit ajouter aussi qu'il étoit insensé ou fort adroit, ou qu'il avoit l'ame assez dure pour ne pas voir autour de lui l'indigence qu'il auroit pu secourir? Que sais-je encore? Il y a tant de moyens de calomnier une action honnête! Tout ce que je puis dire, c'est que l'assemblée publique de la Grèce qui distingua Polygnote, & qui estima moins Micon, eût été justement indignée, s'il se fut trouvé là de plats interprêtes, attendu que les Amphictions se connoissoient en actions louables, qu'ils n'auroient pas voulu passer pour s'y méprendre, & qu'il y auroit de la noirceur à blâmer ce qu'on ne voudroit pas qui fût blâmé si on l'avoit fait.

L'Histoire ancienne & la moderne fournissent quelques traits semblables à celui de Polygnote: peut-être sont-ils rares; mais je n'ai pas vu qu'on les ait censurés par de fort bonnes raisons. Lorsque Nicias refusa soixante talens de Ptolomée pour un de ses tableaux, & qu'il aima mieux en faire présent à sa patrie, parce qu'il se croyoit assez riche, nous n'avons pas encore lu qu'on lui en ait fait un crime.

cependant qu'on doive s'y arrêter (*f*). Je me hâte d'arriver à ceux qui furent les lumieres de

---

Peut-être entendoit-il siffler autour de lui quelque reptile contemporain : le reptile a rentré dans la fange, l'action honnête a franchi les siecles, & nous la louons ; mais à la distance de deux à trois mille ans.

Je trouve dans l'Encyclopédie, article *Désintéressement*, " C'est en général celle des vertus que les „ malhonnêtes gens connoissent le moins ; celle à „ laquelle ils croyent le moins ; celle enfin qu'ils „ craignent & qu'ils haïssent le plus dans les autres „ quand ils sont forcés de l'y reconnoître ". L'article est de Mr. d'Alembert. Peut-être faut-il en excepter Aristote & St. Chrysostôme. Le Philosophe dit que ceux qui abandonnent les occasions d'avoir de l'argent, sont sages, mais non prudens : il n'y a rien là de trop outré pour un Philosophe enrichi. Le Saint n'y fait pas tant de façon ; il prononce que cet abandon est une suggestion du diable. Ainsi voilà le diable apôtre de l'Evangile ; on ne s'y feroit pas attendu. Voy. Arist. *Eudemior.* l. 5, c. 8. & l'Homélie 7 de St. Chrysost. sur les Actes des Apôtres.

(*f*) Si dès le tems de Romulus l'art étoit déja porté à sa perfection ; si 360 ans après il étoit déja si parfait que Panænus, pour me servir des termes de Mr. le Chevalier de Jaucourt, *peignit avec grande distinction la fameuse journée de Marathon* ; pour-

l'Art, parmi lesquels brilla d'abord Apollodore

---

quoi tous ces Artistes déja célebres, *omnes jam illustres*, ne méritoient-ils pas qu'on s'y arrétât? Ils parurent après Polygnote & après Panænus, qui ont pourtant mérité les hommages de Pline. Cette inconséquence jointe à tant d'autres plus choquantes encore, n'empêche pas la prévention de regarder l'ouvrage que j'examine avec une vénération qu'on se garderoit bien d'accorder à un Moderne qui auroit plus de justesse dans le raisonnement, plus de connoissance dans l'art, & un aussi bon style. Mais laissant à part toutes les causes que nous ne savons que trop de cette préférence, en voici une que je crois devoir observer : elle est commune à tous les tems.

L'imagination, moins rare que la réflexion, ne coûte ni peine, ni veille, ni travail : c'est un instrument qui, sans nous en prévenir, fait entendre des sons qui nous égarent, ou produisent des idées sublimes. Souvent un Ecrivain intéresse par son style plus encore que par la matiere qu'il traite. On croit le bien entendre ; l'imagination se monte, on se prévient, on devine, on suppose, & l'on décide avec d'autant plus de hardiesse qu'on entend moins. Il arrive de là qu'on voit dans un livre ce qui n'y est pas, & qu'on n'apperçoit point ce qu'on ne peut ou ne veut pas y voir.

Il en est autant des productions de nos arts. Lorsqu'un Poëte, un Orateur font parler un tableau, mou-

Athénien, dans la 94e. Olympiade. Il fut le

---

voir une ſtatue, dira-t-on que c'eſt toujours une preuve de leurs profondes connoiſſances dans l'art, & de la beauté de l'ouvrage? Les raiſons du contraire exiſtent dans les vers & la proſe qui prodiguent ſi ſouvent l'éloge à tant de médiocres & de mauvaiſes productions.

D'ailleurs, il n'y a guere d'hommes polis & ſenſibles qui ne diſent à l'Artiſte qu'ils croient devoir louer, que ſes figures vont parler, vont marcher; qu'elles parlent, qu'elles marchent. En inférera-t-on que ces perſonnes-là ſoient toujours de grands connoiſſeurs, & que l'ouvrage ſoit des plus beaux? On n'en tirera point cette conſéquence, puiſqu'à chaque inſtant, on voit de foibles productions en tous genres reveiller certaines idées, en raiſon compoſée du ſujet & du caractere des lecteurs, des auditeurs & des ſpectateurs. Tel homme voit un ſentiment, une expreſſion qui ſouvent n'exiſte que dans le feu ou la beauté de ſon imagination. (Je ne dis rien de ces ames lâches qui ſe ſont fait une coutume de proſtituer l'éloge, ces gens-là ont leurs raiſons.) En un mot, ſi de toutes ces perſonnes on vouloit faire des initiés, il n'y auroit qu'à s'entendre, convenir des faits, & à ce compte, nous ne manquerions pas de connoiſſeurs. Alors on ne diſputeroit ni ſur les mots, ni ſur le fond; il n'y auroit plus qu'à regler les rangs, & voici de quelle maniere.

premier qui exprima la beauté, l'aſpect des figures

Celui-ci eſt un grand Connoiſſeur, diroit-on; car depuis des ſiecles on l'a pris pour tel. Cet autre l'eſt aſſurément, puiſqu'il occupe une place où il faudroit l'être. Celui qui décide continuellement l'eſt auſſi; car on l'écoute: on le conſulte même de préférence, & rarement ſes déciſions ſont rejettées. Celui qui ſe tient conſtamment & depuis beaucoup d'années appliqué à l'étude & à la pratique de ſon art, pourroit bien l'être encore; mais ni morgue, ni inſolence, ni fauſſeté de ſa part, ne nous en impoſent: ainſi nous le placerons après les autres. Voilà comment on claſſe pour le mieux poſſible les Connoiſſeurs en beaux arts. Mais, demandera-t-on peut-être, eſt-ce à la Cour, à la ville, ou aux *petites maiſons?* Faites ce que j'ai fait; donnez-vous la peine d'y aller voir, & vous m'en direz des nouvelles.

Je traduis: *Evenor pater Parrhaſii, & præceptor maximi pictoris, de quo ſuis annis dicemus*, par *Evenor, pere de Parrhaſius & maître d'un très-grand Peintre, dont nous parlerons dans ſon tems;* parce que le latin ne dit pas autre choſe. Mais Mr. Poinſinet lui fait dire: *Evenor, pere de Parrhaſius, en qui il forma un éleve immortel & le premier Peintre du monde, dont nous parlerons à ſa date.* Pourquoi par une traduction auſſi forcée, faire dire à Pline ce qu'il eſt loin d'avoir dit? Pourquoi lui prêter une

figures (*g*), & le premier qui à juste titre, ait contribué à la gloire du pinceau. Il y a de lui

---

contradiction de plus? Ne dit-il pas qu'Apelles surpassa les Peintres qui le précederent & ceux qui le suivirent? Ne dit-il pas aussi qu'Euphranor surpassa de beaucoup tous les autres? c'étoit bien assez, sans lui faire dire encore que Parrhasius étoit *le premier Peintre du monde*, puisqu'il ne le dit pas.

(*g*) Le mot *species* que Pline emploie ici, est un de ces termes vagues dont il est quelquefois difficile de déterminer le sens : essayons pourtant de découvrir celui qu'il a dans ce passage. Le P. Hardouin dit dans ses notes que Pline entend par ce mot *la beauté, la grace du visage & du port.* Si cela est, les Peintres que notre Auteur a célébrés plus haut, & qui parurent avant Apollodore, avoient donc fait des figures sans beauté & sans grace? Polygnote ne mettoit donc ni grace ni beauté dans ses ouvrages?

Si Mr. le Comte de Caylus m'eût parlé de toute autre chose que de Pline, j'aurois peut-être fait céder mes petites lumieres aux siennes, & j'aurois pu le croire sur sa parole. Mais quand il traduit, *hic primus species exprimere instituit*, par, *il fut le premier qui exprima la couleur locale*, je demande si ce françois répond bien au latin qui le précede.

Mr. de Jeaucourt a beau nous assurer dans son article *Apollodore*, que c'en est la traduction, je n'en suis que plus surpris de voir *species* rendu par *couleur*

un Prêtre en adoration, un Ajax frappé de la

---

locale. J'aurois plutôt cherché la *couleur locale* dans le mot *harmonie*, *harmogen*, que Pline dit au chap. 5, section 11 de ce livre. Je l'aurois cherchée au N°. 18 du chapitre 10, où il dit que le vernis d'Apelles faisoit paroître plus foncées les couleurs trop brillantes; ce qui mettoit plus de repos & d'harmonie dans ses tableaux. Enfin, je l'aurois cherchée, mais avec beaucoup de précaution, dans ce passage si connu de Plutarque: *Le Peintre Apollodore, qui le premier entre les hommes a découvert la corruption* (la ruption) *& l'usage de l'ombre, étoit d'Athènes* (*); ce qui ne seroit pas encore la couleur locale, bien moins encore le clair-obscur, ainsi que des Littérateurs très-habiles, mais dont le prononcé ne fait pas autorité dans nos arts, l'ont avancé (†). Mais je n'aurois pas osé traduire *species* par *couleur locale*; parce que ce terme, quelque vague qu'il soit, signifie *espece*, *image*, *représentation*, *apparence*, *aspect*, *air*, *port*, *figure*, *forme*, *beauté*, *grace du visage*, & que Pline l'emploie certainement ici dans une de ses quatre ou cinq dernieres acceptions.

Si Mr. de Jaucourt s'est donné la peine de lire le

(*) Απολλόδωρος ὁ ζωγράφος, ἀνθρώπων πρῶτος ἐξευρὼν φθορὰν καὶ ἀπόχρωσιν σκιᾶς, Ἀθηναῖος ἦν. (Plutarque. *Si les Athéniens ont été plus grands dans les armes ou dans les lettres.* c. 2.

(†) Voyez *Elémens d'Histoire générale*, tom. 2. pag. 109. par Mr. l'Abbé Millot.

foudre; cet ouvrage eſt aujourd'hui à Pergame.

---

neuvieme chapitre du 37e. livre de Pline, ſection 52, il a dû voir qu'il diſtingue *ſpecies* de *color*, & il n'a pas dû croire Mr. de Caylus ſur un paſſage latin, ſans un bon garant. *L'Iris oppoſée au ſoleil, renvoie contre un mur ombré l'apparence & les couleurs de l'arc-en-ciel: Subtecto percuſſa ſole*, SPECIES & COLORES *arcus cæleſtis in proximos parietes* (Iris) *ejaculatur.*

On voit bien que *ſpecies* dans l'autre paſſage, comme dans celui-ci, veut dire la forme, la figure, & ſi vous voulez, même la beauté; & que Pline ne prétendoit pas que l'arc-en-ciel repréſentât *la couleur locale*, ou ſon expreſſion ſignifieroit *la couleur & les couleurs.* L'arc-en-ciel donne bien au Peintre la leçon de l'harmonie colorée, mais il ne lui donne pas celle de l'harmonie de la couleur locale & du clair-obſcur, qui en ſont fort diſtincts. J'entends par couleur locale celle qui, étant naturellement la même, prend des tons, des nuances différentes, ſelon le lieu qu'elle occupe; celle qui eſt ſoumiſe à la vérité & à l'effet des diſtances, & qui dépend de la perſpective aërienne.

Si on doutoit encore du ſens que Pline donne ici à *ſpecies*, on le trouveroit auſſi dans ces vers de la ſeptieme fable de Phédre;

O quanta ſpecies, inquit, cerebrum non habes.

Enfin Cicéron n'en laiſſe aucun doute, quand il dit:

On ne voit aucun tableau antérieur aux ſiens, qui puiſſe attacher les regards (*h*).

Quæ compoſitio membrorum, quæ conformatio lineamentorum, quæ figura, quæ ſpecies, humanâ poteſt eſſe pulchrior? Nat. Deor. l. 1, N°. 18: ce que Mr. l'Abbé d'Olivet, qui ſavoit traduire, a rendu ainſi: *Quelle plus belle forme que celle de l'homme, pour l'aſſortiment des membres, pour la proportion des traits, pour la taille, pour l'air?*

Si je me ſuis engagé dans cette preuve, ſi je l'ai trop étendue, ç'a été certainement malgré moi: il falloit que pour des raiſons particulieres, je démontraſſe avec la plus grande évidence que Pline parle ici de la forme, de la figure, de la beauté du corps, & de rien autre choſe.

Mr. de Caylus a mis au bas de la page 195 du 25e. tome des Mémoires cette petite note, *l'eſpece, quand il s'agit de couleurs, ne peut, ce me ſemble, être entendue autrement;* c'eſt-à-dire autrement que par couleur locale. Mais il ne s'agit pas ici de *couleur*, il eſt queſtion de la peinture en général & de ſes progrès.

(*h*) Remarquons bien toujours que, ſelon Pline, les tableaux faits avant la 94e. Olympiade ne méritoient plus d'être regardés quand Apollodore parut. N'oublions pas que Polygnote floriſſoit dans la 83e; c'eſt environ 40 ans avant que les tableaux *méritaſſent de fixer les regards* de ceux qui voyoient les ou-

vrages d'Apollodore. Nous trouverons alors que les éloges donnés à Polygnote, étoient moins dûs à ſon mérite réel, qu'à la diſette où l'on étoit encore de meilleurs Peintres : nos jugemens ne ſont fondés que ſur des comparaiſons. Mais ſur quoi ſont fondés ceux des enthouſiaſtes de Polygnote ? Il faut néceſſairement que Pline ait tort, s'ils ont raiſon : quand il ſeroit de leur avis, ils pourroient encore ſe tromper avec lui.

Mr. de Jaucourt a fait, au ſujet du *Peintre Apollodore*, trois mépriſes un peu ſurprenantes. Il a dit *que Pline le jeune avoit un vieillard debout, de la main de cet Artiſte, qu'il ne ſe laſſoit point d'admirer.* Mais ce vieillard étoit une petite ſtatue d'airain de Corinthe dont Pline le jeune ne dit pas l'Auteur, qu'il paroît même ne pas connoître ; car s'il eût ſû de qui étoit l'ouvrage, il n'eſt pas douteux que pour lui donner plus de célébrité, il auroit ajouté le nom du Statuaire à la deſcription & à l'éloge qu'il fait de la ſtatue. Voici ce qu'il dit : *Ex hereditate, quæ mihi obvenit, emi proxime Corinthium ſignum, modicum equidem, ſed feſtivum & expreſſum, quantum ego ſapio : qui fortaſſe in omni re, in has certè perquam exiguum ſapio. Hoc tamen ſignum ego quoque intelligo, &c.*

Il eſt bien certain que voilà une figure de bronze ; il eſt également certain que ni là, ni dans toute la

lettre de Pline, pas un mot ne fait entendre qu'elle fût du Peintre Apollodore, qui d'ailleurs n'a jamais fait de ftatue de bronze que l'on fache. Encore fi Mr. de Jaucourt eût attribué ce bronze de Corinthe au Statuaire Apollodore, il n'eût fait qu'une faute, celle de donner un ouvrage à un homme qui ne pouvoit pas l'avoir fait: mais en affirmant qu'il eft d'un Artifte qui n'a pas fait de fculpture, Mr. de Jaucourt tombe gratuitement dans deux erreurs complettes. Mais comme s'il étoit dit qu'*une chûte toujours attire une autre chûte*, il fait faire un ouvrage qui étoit d'airain de Corinthe, par un homme qui étoit mort 200 ans avant qu'il y eût de l'airain de Corinthe. Inadvertance qui vient de n'avoir pas lu avec affez d'attention la lettre de Pline le jeune qu'il cite cependant, & de n'avoir pas comparé le fecond chapitre du 34e. livre de Pline l'ancien, avec la fection 36 du chapitre 9. L'Hiftoire eft déja affez obfcure; on devroit au moins, fi on ne peut la débrouiller, ne pas y ajouter de nouvelles obfcurités, fur-tout dans les endroits où elle eft fort claire. Voyez la page 256 du tome douzieme de l'Encyclopédie, au mot *Apollodore*, & la fixieme lettre du troifieme livre de Pline le jeune.

Il eft vrai qu'à l'article *cuivre de Corinthe*, Mr. de Jaucourt, fans nommer Pline, fait main baffe fur l'airain de Corinthe. Il affure, avec de bons garans fans doute, que c'eft *une pure fable qui ne mérite aucune croyance*. Cependant plus loin, il trouve que Pline, qu'il nomme alors, parle *exactement*, quand il

dore (*i*), Zeuxis d'Héraclée y entra dans la 4e. année de la 95e. Olympiade; & le pinceau (car

---

dit que de ces métaux ainsi fondus *dans l'incendie de Corinthe*, il en résulta trois especes d'airain; l'une où l'or étoit dominant; l'autre où c'étoit l'argent; & la troisieme où l'or, l'argent & le cuivre étoient en portion égale: car c'est là précisément ce que dit Pline. Ceux qui voudront comparer l'article au texte de notre Auteur, auront de la peine à concevoir que dans un discours de quelques lignes; & sur un sujet aussi simple, l'intelligence humaine puisse admettre des conséquences dont elle rejette le principe.

Mr. de Jaucourt a-t-il bien ou mal fait son article? Pline a-t-il dit *une pure fable qui ne mérite aucune croyance?* Ou bien ai-je tort de faire cette observation, quoique je la croye juste? Voilà ce qu'il faudroit savoir. Plutarque au second chapitre de sa *Pythie*, a fait aussi des conjectures sur l'airain de Corinthe: il est bon de les lire, afin de ne pas croire trop légerement, & que Pline ait dit la vérité, & que Mr. de Jaucourt n'ait pas eu un précurseur très-connu, que, si je ne me trompe, il auroit dû nommer.

(*i*) Qui voudra lire Pline comme il n'a pas écrit, ouvrira le douzieme tome de l'Encyclopédie à la page 265, & il trouvera qu'il parle ici de coloris & de clair-obscur, qu'il nomme *les portes de l'art.* Cependant Pline ne dit autre chose, sinon que le pinceau commençoit déja à s'enhardir, *audentemque*

c'eſt de la Peinture au pinceau dont nous parlons encore) qui déja commençoit à s'enhardir,

---

Jam aliquid penicillum : ce qui ne ſignifie ni le coloris, ni le clair-obſcur, mais l'art en général. La forte envie de trouver chez les Peintres anciens le beau coloris & le clair-obſcur avant le tems, produit bien des écarts & des infidélités. Mais s'il m'eſt arrivé d'appauvrir plus que de raiſon le ſtyle de Pline, ſur-tout dans les endroits où il n'eſt rien moins que plat, je demande grace en faveur du peu de lignes que voici : " Pline dit, qu'ayant trouvé la porte de „ la peinture ouverte, c'eſt-à-dire, l'entente des cou- „ leurs, & la pratique du *clair-obſcur*, qui étoit la „ derniere perfection qui manquoit à la peinture, il „ y entra ſans peine, & pouſſa même le pinceau à „ une gloire très-diſtinguée ". (Abrég. de l'Hiſt. anç. de Roll. tom. 5, pag. 116.) Le texte latin ne ſera pas de trop à côté de ce françois : le voici. *Ab hoc artis fores apertas Zeuxis Heracleotas intravit.... audentemque jam aliquid penicillum ad magnam gloriam perduxit.*

Mr. Brotier vient d'aſſurer auſſi que cet *audentemque* &c. ſignifie le clair-obſcur. Il fortifie ſon opinion par ce paſſage de Quintilien : *Luminum umbrarumque Zeuxis inveniſſe rationem traditur.* Si la verſion de l'Abbé Gédoyn avoit ici quelque crédit, je pourrois m'appuyer ſur ces paroles : *On dit que le premier de ces deux Peintres inventa le mélange des lumieres & des ombres.*

acquit entre ses mains beaucoup de gloire. Quelques Auteurs l'ont placé mal-à-propos dans la 89e. Olympiade, au lieu qu'il falloit y placer

---

Ce traducteur, me diroit-on, s'en est tenu à l'écorce, & n'a pas saisi le sens. Laissons donc l'écorce, & consultons le sens. Quintilien venoit de dire que Zeuxis & Parrhasius parurent ensemble peu d'années après Polygnote & Aglaophon, qui n'en étoient encore qu'au rudiment de l'art, *ut illa prope rudia.* Calcul fait, il n'y auroit eu que vingt années depuis le rudiment jusqu'à la science du clair-obscur; je crois que ce peu de tems ne suffit pas. Mr. Brotier est de mon avis, puisqu'il dit, contre celui de Pline, qui prétend que la peinture n'existoit pas avant la guerre de Troye : *l'art n'arriva pas si promptement à sa perfection; Ars.... non fuit adeò celeriter consummata.* (tom. 6. pag. 369.)

Quintilien arrivé à Euphranor, qui surpassa, dit-il, tous les autres, n'hésite pas à dater la perfection de l'art chez les Grecs : on verra plus loin, combien de tems qu'il y eût depuis Zeuxis jusqu'à Euphranor. Il paroît donc certain que les paroles de Quintilien signifient l'art d'exécuter avec intelligence les lumieres & les ombres particulieres ; & c'étoit bien assez pour l'âge de la peinture.

Ailleurs Pline rapporte qu'Echion peignit une vieille femme portant des lampes devant une jeune mariée. Là, Mr. Brotier dit, *il est manifeste que par ce ta-*

Démophile d'Himère & Néséas de Thase; parce que ce fut de l'un des deux, on ne sait pas bien lequel, dont il fut éleve (*k*). Apollodore, dont

---

bleau on peut noter l'antiquité du clair-obscur. Pour manifeste, non; pour probable, oui; parce qu'on peut produire sans le secours des lampes, toute la magie du clair-obscur; & qu'avec des lampes on pourroit faire un tableau sans clair-obscur. Je pense qu'on se trompera toujours; car j'ai aussi mon opinion, tant qu'on prendra chez les Anciens *lumen & ombra* pour le clair-obscur.

On n'ignore pas que cette partie séduisante & rare de la peinture est spécialement l'art de rassembler les grandes masses d'ombres & de lumieres avec tant d'industrie qu'on n'en apperçoive pas l'artifice: intelligence qui dépend autant de la distribution des objets que du corps des couleurs & des accidens. Voilà du moins ce que j'en ai lu, vu & retenu. Si le tableau d'Echion présentoit cet effet, je n'ai plus rien à dire: mais il faudroit me le montrer pour me convaincre; & tant que je lirai seulement *luminum umbrarumque rationem*, je ne verrai pas encore le clair-obscur, mais bien la distribution harmonieuse des ombres & des lumieres particulieres.

(*k*) Voyez Bayle, art. *Zeuxis*, rem. A. Il paroît qu'il prouve assez bien que Pline se trompe ici lui-même, & qu'il a tort de reprendre les Auteurs qui plaçoient cet Auteur dans la 89e. Olympiade.

nous venons de parler, fit contre lui des vers dont le ſens étoit, que Zeuxis lui avoit enlevé l'Art & qu'il l'avoit pris tout entier pour lui. Il acquit auſſi tant de richeſſes, que pour en faire parade, il fit porter à ſa ſuite à Olympie, des manteaux ſur leſquels ſon nom brilloit en lettres d'or. Il ſe détermina enſuite à faire préſent de ſes ouvrages, parce que, diſoit-il, aucun prix ne pouvoit les payer. Ce fut ainſi qu'il donna une Alcmène aux Agrigentins & un Pan au Roi Archelaüs. Il a fait une Pénélope, dans laquelle il paroît qu'il a peint les mœurs de cette Princeſſe. Il fit auſſi un Athlète, dont il fut ſi content, qu'il écrivit au bas ce vers devenu célebre à cauſe du ſujet.

On l'enviera plutôt qu'on ne l'imitera (*l*).

(*l*) Plutarque rapporte auſſi le même vers devenu célébre ; mais il dit qu'il étoit écrit ſur un tableau d'Apollodore. Comme ce Peintre étoit contemporain de Zeuxis, il n'y a guere d'apparence que celui-ci, gonflé d'orgueil & de vanité, ſe fut abaiſſé juſqu'à copier l'eſprit & l'orgueil d'un rival qui avoit fait des vers contre lui. Il eſt plus vraiſemblable que la plûpart des anciens Ecrivains s'en rapportoient, ſurtout pour les matieres qu'ils ne touchoient qu'en paſſant, *obiter*, comme dit Pline, qu'ils s'en rapportoient, dis-je, à la premiere édition qui leur tomboit

Son Jupiter ſur le trône, entouré des Dieux, eſt plein de majeſté: il a fait auſſi Hercule enfant, qui étrangle des ſerpens en préſence d'Amphitrion & d'Alcmène ſa mere, qui eſt ſaiſie

---

ſous la main. Ils ſe rencontroient quelquefois ; mais, comme aujourd'hui, pluſieurs faits étoient ou tranſpoſés, ou défigurés, & ſouvent n'avoient pas plus de réalité que l'homme tué ſur une croix par Michel-Ange : ſottiſe abſurde qui a pourtant trouvé des Ecrivains. On ſait que les Grecs n'étoient pas avares de ſornettes, & je crois que nous les valons bien de ce côté. Si vous voulez ſavoir de quoi étoit faite la fameuſe Diane d'Epheſe, Vitruve vous dira qu'elle étoit de cèdre ; Xénophon, qu'elle étoit d'or ; Pline, qu'elle étoit d'ébène ou de bois de vigne ; & d'autres vous diront, qu'elle étoit d'ivoire : devinez ſi vous pouvez.

Vous avez vu que ſelon Pline, Zeuxis paroît avoir peint *les mœurs*, c'eſt-à-dire, les paſſions, les affections de l'ame dans ſa Pénélope ; vous trouverez dans la Poëtique d'Ariſtote, chap. 6, que ce même Zeuxis ne ſavoit pas exprimer les mœurs. *On peut dire même en général, que l'on trouve entre preſque tous nos Poëtes, la même différence qui eſt entre les Peintres Zeuxis & Polygnote. Ce dernier exprimoit parfaitement les mœurs, & on n'en trouve aucune idée dans les ouvrages de l'autre.* (trad. de Mr. Dacier.) Et puis paſſionez-vous pour ſoutenir ſur des garans qui ſe contrediſent ainſi le mérite de tel Artiſte, dont vous ne pourrez jamais voir les ouvrages.

de frayeur (*m*). On reproche cependant à Zeuxis d'avoir fait ſes têtes & ſes articulations trop fortes. Il avoit d'ailleurs tant d'exactitude & d'amour pour ſon Art, que pour faire aux

(*m*) Il eſt des rencontres ſi bizarres qu'on ne peut s'empêcher d'en dire un mot en paſſant. Le premier volume des peintures d'Herculanum offre à propos de ce tableau de Zeuxis, le raiſonnement que voici : *Se queſta pittura ſi confronti con quella di Zeuſi deſcritaſi da Plinio ; la gran ſomiglianza, che ſi ſcorge tra eſſe può farci ſoſpettare, che 'l noſtro Pittore aveſſe in parte imitato un coſi excellente originale.* (pag. 34.)

On me permettra de dire que cela n'eſt pas vraiſemblable, attendu qu'il ne l'eſt pas que Zeuxis fut aſſez mal adroit compoſiteur, pour que ſon tableau reſſemblât, ne fut-ce qu'*en partie*, à celui d'Herculanum.

Si ceux qui ſe plaignent de voir apprécier quelques ouvrages de l'art, & quelques-uns des jugemens de Pline, étoient plus inſtruits, ils verroient dans la phraſe italienne, comparée avec la gravure, planche 7, combien le mérite de Zeuxis & les connoiſſances de Pline ſont déprimés par ceux qui croient les exalter, & qui nous propoſent de confronter huit ou dix mots latins avec un tableau qui n'exiſte plus, & avec une compoſition preſque ſtupide.

Mais ce Zeuxis dont les compoſitions avoient,

Agrigentins un tableau qu'ils devoient consacrer dans le temple de Junon Laciniene, il examina leurs filles nuës, & en choisit cinq, pour peindre d'après elles ce que chacune avoit

---

nous disent les Anciens, de la noblesse, de la chaleur, & dont le pinceau acquit tant de gloire; dont enfin nous apprenons de Quintilien, qu'il avoit mérité parmi les Peintres le nom de *Législateur*, parce qu'il donnoit aux Dieux & aux Héros leur vrai caractere; ce Zeuxis auroit-il fait une aussi froide & fausse composition? Auroït-il mis là un mesquin Jupiter assis sur un cube, qu'on appelle un *trono*, & qui par dessous son bras tire une petite épée, pour quel usage? Ne voit-il pas, ne sait-il pas que le petit Hercule étranglera les serpens? Quel besoin Jupiter avoit-il de venir là mettre l'épée à la main? Comment tout cela est petit, faux, mesquin!

Voyez, je vous prie, si par cette prétendue imitation vous pouvez juger que l'original fut, dans toutes ses parties, *una pittura bella oltremodo*; & si les principales, qui certainement doivent être les convenances, l'expression, la poësie du sujet, ont le sens commun dans cette composition.

Qu'est-ce que ce vieux & froid Capucin d'Amphitrion avec sa jupe, & qu'on prendroit pour une nourrice en supprimant sa barbe? Et cette Alcmène, dont le geste, ou, si vous voulez, la froide exclamation vers le ciel est si déplacée; elle ne voit donc pas

de plus beau (*n*). Il peignit auſſi des camayeux

Jupiter qu'elle touche? La préſence du Dieu, ce trône qu'on lui avoit préparé ſans doute, elle n'en ſait & n'en voit rien. On cite Pline & ſon *Alcmena matre coram pavente*; où eſt-elle donc ſaiſie de cette frayeur qui lui convient ſelon le ſujet? Elle a preſque le pied ſur un des ſerpens qu'étrangle ſon fils, objet où doit être toute ſon attention, & qui pourtant ne l'attire pas. Voyez, je le répéte, ſi dans cette compoſition, vous pouvez prendre une idée bien favorable du tableau de Zeuxis. Mais ces Meſſieurs diſent ce qui leur plaît: mettez la gravure à côté du diſcours.

(*n*) Quand on eſt un peu familier avec l'art, on ne donne pas pour une preuve ſinguliere de l'exactitude d'un Peintre, le choix qu'il fait de pluſieurs modeles, parce que les Peintres & les Sculpteurs en ont fait, en font, & en feront autant, pour produire un ouvrage vraiment étudié & de leur mieux poſſible. La nature n'eſt pas ordinairement parfaite dans un ſeul individu, comme nous le ſavons tous. Ce n'eſt pas que quelques Artiſtes, incités tout autant par le goût de la débauche que par celui de l'étude, ne faſſent quelquefois ſervir l'un de prétexte à l'autre: mais nous ne les voyons ici que comme Artiſtes; & quant à Zeuxis, c'eſt aſſez que nous ſachions qu'il étoit d'un faſte, d'un orgueil & d'une vanité inſupportables, ſans vouloir encore chercher à

deviner s'il aimoit plus, que de raison, les beaux modeles.

N'affectons pas le rigorisme ; complimentons Zeuxis qui a goûté le plaisir de parcourir des yeux tant de vierges nues, *virgines nudas*. Tenons-nous-en à dire qu'il n'y a rien là de si remarquable, & que si nos mœurs publiques ressembloient à celles des Agrigentins, nos Artistes ne manqueroient pas de faire publiquement, comme Zeuxis, ce qu'ils font tous les jours en particulier, à la virginité près.

Vous verrez plus loin, dans un petit dialogue de Socrate avec Parrhasius, que les Artistes Grecs se servoient ordinairement de plusieurs modeles pour faire une belle figure, & que ce n'étoit pas une preuve à citer de l'amour extraordinaire d'un Peintre pour son art. Les procédés des Artistes étoient sans doute moins connus de Pline que de Socrate. Il ne faudroit pas citer non plus l'usage contraire de quelques Artistes, comme une preuve de froideur & de négligence pour l'art qu'ils exercent. Plus d'une fois, Bouchardon n'a étudié qu'avec un seul modele, des ouvrages tout aussi importans pour lui que pouvoit l'être pour Zeuxis, le tableau d'Hélène. Si je ne nomme que Bouchardon, c'est pour ne pas faire un catalogue de plusieurs Artistes célebres qui ont suivi cet usage.

Les modernes pourroient plus volontiers que les anciens rassembler moins d'individus pour faire une seule & belle figure, parce qu'à l'exception de certains sujets, nous avons dans les monumens de la

sculpture

en blanc (*o*)(*p*).

ſculpture antique, la regle du beau à laquelle nous devons rapporter l'objet vivant qui nous ſert de modele. C'eſt ainſi que nous rectifions les défauts du naturel ſur les principes de la belle ſculpture Grecque: mais les Grecs, nos maîtres dans cette partie, étoient créateurs; ils établiſſoient & formoient cette regle du beau, que nous devons ſuivre à quantité d'égards. Il étoit donc néceſſaire & même naturel qu'ils travaillaſſent à établir & à fixer ce beau, qui avant eux ne l'étoit pas. Cette derniere partie de mon obſervation n'eſt ſans doute pas neuve: mais il ſeroit injuſte de l'exiger de Pline.

Je ne conſeillerois pas pour cela aux Peintres & aux Statuaires de s'en tenir toujours à un ſeul modele; ce n'eſt que par la comparaiſon de pluſieurs avec le bel antique, qu'ils s'aſſureront d'autant mieux du choix qu'ils doivent faire, & qu'ils connoîtront la ſupériorité des Statuaires Grecs. Cicéron au ſurplus, n'eſt pas ici d'accord avec Pline, lequel dit que ce furent les Agrigentins qui fournirent à Zeuxis toutes ces belles filles nues. L'Orateur prétend que ce furent les Crotoniates qui faciliterent ainſi l'Artiſte à leur peindre une Hélène, où toutes les beautés fuſſent réunies. A laquelle des deux autorités faut-il croire? Soumettons-nous à l'obſcurité des tems qui a confondu bien d'autres faits plus eſſentiels.

(*o*) *Monochromata ex albo.*

(*p*) Mr. le Comte de Caylus aſſure, page 166,

3°. Il eut pour contemporains & pour rivaux Timanthe, Androcyde, Eupompe & Parrhasius.

CHAPITRE X.

ON dit que celui-ci présenta le défi à Zeuxis, qui ayant apporté des raisins peints avec tant de vérité, que des oiseaux vinrent pour les béqueter; l'autre apporta un rideau si naturellement représenté, que Zeuxis, fier du suffrage

---

tome 25, des Mémoires de l'Académie, que voilà *le plus grand éloge que l'on puisse donner à un Peintre.* Les Peintres auront de la peine à le croire, tant qu'ils ne verront pas les Camayeux en blanc de Zeuxis, & qu'ils sauront d'ailleurs que cette sorte de peinture est la plus bornée; celle qui tient encore au simple dessein. Il faut croire que Pline le pensoit ainsi, quand il écrivoit à la section 5 de ce livre, que cette peinture monochrome étoit plus difficile que l'opération de renfermer l'ombre d'un homme dans une ligne tracée tout autour; l'éloge n'est pas magnifique. S'il eût dit ici le contraire, il se feroit contredit une fois de plus. Mr. de Caylus n'y a pas fait attention; car il auroit vû que dire simplement qu'un Peintre a fait des Camayeux en blanc, n'est pas lui donner *le plus grand éloge.*

des oiseaux, demanda que le rideau fut tiré pour qu'on vît le tableau: qu'alors Zeuxis ayant reconnu son erreur, accorda avec une franchise modeste le prix à son rival, parce que lui n'avoit trompé que des oiseaux, mais que Parrhasius avoit trompé un Artiste tel que lui (*a*).

4°. On dit qu'ayant peint ensuite un enfant qui portoit des raisins qu'un oiseau étoit venu pour béqueter, il se fâcha avec la même franchise contre son ouvrage, & dit: j'ai mieux

(*a*) Ce conte est répété par-tout comme une merveille. Cependant, chacun sait aujourd'hui, ou doit savoir, combien il est facile de faire illusion dans ce genre de peinture. Quand on rapporte de ces historiettes, & qu'on les met sur le compte de quelques grands Artistes, il faut les qualifier ce qu'elles sont, & ne les donner que pour ce qu'elles valent. Il n'y auroit pas de reproche particulier à en faire à Pline, si, comme tant d'autres Ecrivains, il eût rapporté ce trait pour l'ajuster dans un discours qui, au fond, lui seroit étranger. Mais il semble que si un Philosophe historien s'est engagé à traiter un sujet *ex professo*, quelque soit son siecle, il doit donner les choses pour ce qu'elles valent; & si son siecle n'est pas appréciateur, c'est un Philosophe qui écrit comme son siecle pense, auquel cas il n'y a pas de mal de rectifier lui & son siecle.

peint les raiſins que l'enfant; car ſi j'euſſe autant perfectionné celui-ci, l'oiſeau auroit dû avoir peur (*b*). Il a fait auſſi des figures en argile, qui ſont reſtées ſeules à Ambracie, quand

---

(*b*) C'eſt encore un beau petit conte à ces deux égards. Tous les jours des oiſeaux approchent, ſans en avoir peur, du plus beau tableau & de la plus belle ſtatue; ils s'y repoſent même. Lorſqu'un âne voulut, dit-on, manger un beau chardon peint dans une des batailles d'Alexandre par le Brun, pourquoi n'avoit-il pas peur de ce cheval blanc qui galope tout auprès de cette foule de cavaliers & de ſoldats qui ſont en mouvement dans ce tableau? Ce n'étoit pas que les hommes & les chevaux fuſſent plus mal repréſentés que le chardon; c'eſt que l'inſtinct des bêtes les conduit à l'apparence de ce qui leur eſt propre, & qu'au delà, un âne eſt un mauvais connoiſſeur en peinture.

Les objets variés & groupés, les lumieres & les ombres diverſement projettés, ſont autant de cauſes qui empêchent les animaux de rien diſtinguer dans un tableau: ſi l'enfant eût porté le même raiſin vers ſa bouche, l'oiſeau ne ſeroit pas venu pour le béqueter: ſi le chardon n'eût pas été ſeul dans un coin du tableau de le Brun, ou qu'il eût été bien groupé avec d'autres objets, l'âne ne l'eût pas apperçu. Et puis, tout cela eſt-il bien vrai? En le ſuppoſant, des raiſins pouvoient donc juſqu'à un point décevoir les

Fulvius Nobilior en transporta les Muses à Rome. On voit à Rome, dans les Portiques de Philippe, une Héléne de Zeuxis, & dans le temple de la Concorde, un Marsyas lié (*c*).

---

oiseaux, sans que l'enfant fut plus mal peint que les raisins : & pour que Zeuxis eût dit ce qu'on lui fait dire ici, il auroit fallu qu'il eût eu peu de talent, peu de jugement, & peu de connoissance de son art. C'est ce que Pline eût observé, si lui-même eût connu l'art. Vous le verrez plus loin dans les notes.

(c) Pline emploie huit ou dix fois, tant *religatus* que *religare*, & toujours Mr. Poinsinet, si je ne me trompe, le traduit par *lié*, *attaché*, & *lier*, *attacher*. Ce mot n'a pas d'autre sens chez Pline, & même il peut signifier *lié fortement*, *bien serré*, *lié à plusieurs tours*, *relié*. Cependant cet habile Littérateur traduit ici *Marsyas religatus*, par *un Marsyas délié*. Voici la note qu'il ajoute pour sa justification. " Délié & „ mis en liberté, après avoir été écorché vif par „ Apollon ; tableau savant & effrayant, où se remar- „ quoit sans doute une grande connoissance de l'ana- „ tomie nerveuse, veineuse & fibreuse, & une vive „ expression de douleur. Sur l'interprétation complet- „ tement justifiée de *religatus*, dans le sens de dé- „ lié, voyez les notes sur Horace, Tom. 1, pag. 162, „ de notre édition de ce Poëte ".

Il me semble qu'un homme ainsi mis en liberté, après être écorché vif, seroit une figure effrayante,

5°. Parrhasius d'Ephèse contribua beaucoup aux progrès de la Peinture. Il a le premier observé la proportion, mis de la finesse dans les airs de tête, de l'élégance dans les cheveux, de la grace

---

& que le sang qui ruisseleroit de la tête aux pieds, en feroit un objet où rien de ce que dit Mr. Poinsinet, ne pourroit se remarquer. Que chez Horace & ailleurs, *religatus* signifie quelquefois *délié*; ce n'est pas une raison pour qu'il ait ici le même sens, & par le sujet, l'acception est décidée. Ayant fait chercher en vain l'Horace de Mr. Poinsinet, je n'ai pu voir les notes qui justifient l'interprétation de *délié*. Mais quand je les aurois vues, je lis aussi chez ce Poëte: *religare udo littore navim*; ailleurs, *nauta piger saxo religat*; ailleurs, *quâ cœines religata fulges*; jamais il n'a entendu là autre chose que *lié*. Chez les Latins, ce mot est employé vingt fois pour *lié*, contre un pour *délié*.

C'est au reste bien gratuitement qu'on voudroit s'autoriser de tous les mots qui ont un sens, pour entendre ceux qui en ont un autre, sur-tout quand on prend pour regle générale ce qu'il faut regarder comme exception. Ce n'est pas non plus, parce qu'on a toujours vu dans ce passage un Marsyas lié, que je l'y vois aussi: mais c'est qu'il ne me semble pas raisonnable de l'entendre autrement, que tout y concourt dans le sujet, l'objet, les convenances & l'histoire de l'art, & que ce n'est pas d'Horace qu'il s'a-

à la bouche, & de l'aveu des Artiſtes il a remporté la palme pour les derniers traits qui terminent & arrondiſſent les objets (*d*). Cette partie eſt dans la Peinture le dernier point de la perfection. Peindre les corps & les milieux des objets, c'eſt ſans doute beaucoup; cepen-

---

git, mais de Pline. Quand cet Auteur parle de lien détaché, il dit, *ſolutus vinculo*: s'il avoit dit ici, *Marſyas ſolutus vinculis*, ou *deplexus*, la traduction de Mr. Poinſinet ſeroit exacte, & ſa note n'auroit pas eu lieu. Je le prie de juger la mienne.

(*d*) Si Parrhaſius fut le premier qui trouva ce qui conſtitue la beauté en peinture, quelle ſorte de beauté étoit donc celle qu'Apollodore avoit déja trouvée? Et s'il fût le premier qui ait obſervé *la ſymmetrie*, *la proportion*, quelle étoit donc celle que d'autres avoient ſi bien trouvée avant lui, & dont Pline fait mention?

Ce n'eſt pas qu'il fût le premier pour le tems, vous dira quelque bénévole interprête; car le *primus* de Pline trop ſouvent répété, ſeroit ſujet à bien des inconvéniens. Mais c'eſt que Parrhaſius avoit le premier remis en uſage ce qu'un autre avoit inventé, ou qu'il ſe l'étoit approprié, ou bien qu'il l'avoit perfectionné. Alors voilà tous les *primus* de Pline devenus clairs.

Mr. le Chevalier de Jaucourt dit que *ces mots ſont remarquables*: il a raiſon, s'il entend qu'ils contien-

dant plusieurs y ont réussi: mais de bien rendre les extrèmités des corps, & de bien terminer & arrondir les parties; c'est ce qu'on trouve rarement exécuté avec succès: car l'extrêmité doit s'entourer elle-même, & se terminer de façon qu'elle promette autre chose après soi,

---

nent une incohérence & une contradiction remarquables. Mais quand, après avoir transcrit, *primus symmetriam picturæ dedit*, il ajoute: " ces paroles „ signifient, que les airs de tête de ce Peintre étoient „ piquans, qu'il ajustoit les cheveux avec autant de „ noblesse que de légéreté; que ses bouches étoient „ aimables, & que son trait étoit aussi coulant que „ ses contours étoient justes; c'est le sublime de la „ peinture: *hæc est in pictura sublimitas* ". Quand, dis-je, il ajoute cette glose, on ne sait plus où l'on en est; les mots, les phrases, le sens, tout est renversé. Si un Artiste en eût fait autant, on crieroit; il a sauté six lignes du latin; il a mis en bas ce qui est en haut; il est *dans une espece de délire, & sa médiocrité s'avise de calculer à l'insçu du génie*. Il faut convenir que pour cette fois, l'Artiste l'auroit bien mérité. Lisez le texte original de Pline, & la page 262, tome 12, de l'*Encyclopédie*.

Mr. Poinsinet a oublié de traduire *confessione Artificum*, *de l'aveu des Artistes*. Ce n'est assurément qu'une inadvertence; car d'imaginer que cette sorte de négligence réitérée n'ait pour objet que d'ôter aux

& faſſe voir même ce qu'elle cache (*e*). C'eſt une gloire qu'Antigone & Xénocrate, qui ont

---

Artiſtes l'avantage d'avoir fourni des matériaux à Pline, (ce qui feroit un bien foible projet) il n'eſt pas permis de l'imputer à un traducteur impartial : mais j'y ſupplée pour ceux qui ne liſent pas le latin. On auroit ſouhaité qu'après *Antigone & Xénocrate*, une petite note eût dit que c'étoit deux Artiſtes : j'y ſupplée encore ; ainſi tout eſt bien.

Je vois à chaque inſtant avec quelle retenue, quelle circonſpection il faut ſe conduire, quand on parle ou qu'on écrit de ce qu'on ignore, & je crains bien d'être tombé moi-même en pluſieurs endroits, dans les défauts que je vois fourmiller ailleurs.

(*e*) Ce raiſonnement juſte & tel que le pourroit faire un Peintre, n'en eſt que plus ſuſpect de la part d'un homme qui, perpétuellement, prouve ſon peu de connoiſſance de l'art, par des raiſonnemens contraires. Tous les jours on trouve des gens qui répétent d'excellentes choſes qu'ils ont lues ou entendues dire à d'autres. Mais comme la légéreté de leurs notions eſt bientôt apperçue, l'Artiſte ſait à quoi s'en tenir ſur le compte du prétendu Docteur, qui peut cependant en impoſer à beaucoup de lecteurs ou d'auditeurs.

Le texte eſt ſi beau, ſi clair, ſi expreſſif ; il eſt ſi préciſément le langage des Artiſtes, que je ne puis m'empêcher de le tranſcrire. *Corpora enim pingere*

écrit de la Peinture, ont accordée à Parrhafius, non feulement comme un rapport hiftorique,

---

& *media rerum*, *eft quidem magni operis : fed in quo multi gloriam tulerint. Extrema corporum facere*, & *definentis pictura modum includere*, *rarum in fucceffu artis invenitur. Ambire enim debet fe extremitas ipfa*, & *fic definere*, *ut promittat alia poft fe : oftendatque etiam qua occultat.* Mr. de Caylus veut (p. 166, t. 19, Mém. de l'Acad.) qu'il foit ici queftion *du coulant & de la jufteffe des contours*; c'eft trop s'éloigner du fens. Il eft vrai que par réflexion, notre Amateur y revient deux pages enfuite : il dit, que c'eft *le moëlleux des contours*, *ce qui donne principalement une extrême rondeur aux figures.* Voilà qui eft entendu à merveille, & l'on s'y retrouve. Pourquoi donc vefpérifer, dans la même page, Durand, qui traduit : *l'extrêmité univerfelle de la figure doit comme s'arrondir & s'envelopper de toutes parts*, & *finir de telle maniere*, *qu'elle en promette d'autres derriere elle*, *en indiquant*, *pour ainfi dire*, *les mêmes objets qu'elle éclipfe ?* A travers ce langage, on apperçoit le fens : mais on n'apperçoit pas auffi-bien la raifon de fe plaindre d'un traducteur, quand il donne l'idée *du moëlleux des contours* conformément à fon original, & qu'il ne prétend pas que le texte fignifie *le coulant des contours*, quand il n'y a pas dans ce texte un mot qui le dife.

C'eft *Demontiofius* qu'il falloit tancer, pour avoir

mais aussi comme un éloge (*f*). Il reste beau-

---

ignoramment défiguré le sens de ce beau passage : il dit sur les mots, *& desinentis picturæ modum includere*, " je ne sais pas ce que cela veut dire, & j'aime „ mieux lire *modo illudere ;* car la peinture est un „ art qui se moque des spectateurs ". Voilà un de ces commentateurs dont il faut se moquer, parce qu'il s'avise de parler de peinture, & qu'il *ne sait pas* la signification de quatre mots qui expriment l'arrondissement, l'enveloppé, le tournant des parties, & parce qu'il substitue, de son chef, un mot qui renferme une idée fausse, triviale & ridicule autant que déplacée.

(*f*) N'avois-je pas bien dit que Pline pouvoit l'avoir entendu dire à d'autres? & ces autres sont justement deux Statuaires qui l'ont écrit : aussi vous voyez qu'en les copiant, *il a écrit de la peinture comme auroit pu faire un homme de l'art qui auroit eu son génie.* Autant ce seroit une charlatanerie, une adresse basse, indigne d'un galant homme, & dont la petite vanité & le mépris des autres seroient le principe, de taire les sources où un écrivain a puisé ce qu'il dit d'un art, autant est-il honnête d'avouer, comme le fait Pline, que ce sont les écrits des Artistes, ou si vous voulez leur fréquentation, qui fournissent aux Littérateurs ce qu'il y a de mieux dans leurs écrits sur les arts. Que la morgue & la pédanterie secouent tant qu'elles voudront les grelots de

coup de ses desseins, tant sur ses tablettes que

---

leur marote, il peut s'élever une voix qu'on n'attend pas; elle peut un beau jour démasquer le vain fantôme imposteur qui croit depuis longtems nous effrayer de son ombre.

Quoiqu'il soit de la plus grande évidence qu'ici Pline copie deux Artistes, Mr. de la Nauze a osé dire, (pag. 257, Mém. de l'Acad. tom. 25.) *Pline n'a pas copié les écrits des Artistes.* A mon tour, j'oserois demander à ce savant, si Pamphile, Apelles, Protogène, car il écrivit deux livres de la peinture & des statues, quoique Pline ne le dise pas, mais Suidas nous l'apprend, étoient-ils ou non des Peintres? Vitruve, Xénocrate, Antigone, Parrhasius, Asclépiodore, Apollodore, Melanthius, Euphranor, Métrodore, Ménechme & Praxitele, *qui a écrit cinq volumes sur les ouvrages célebres dans l'univers*, étoient-ils des Artistes ou n'en étoient-ils pas? Je lui demanderois ensuite la preuve que les trois livres où Pline a parlé des beaux arts, ne sont pas une compilation des écrivains Grecs & Latins, & si l'on y voit quelque part qu'il ait rejetté *les écrits des Artistes*, ou qu'il ne s'en soit pas servi? car tout cela est nécessaire à savoir, avant d'assurer qu'il *ne les a pas copiés*. Enfin, je demanderois à Mr. de la Nauze si, quand il a lu cette phrase, *Artifices*, *qui compositis voluminibus condidere hæc*, &c. l. 34, c. 8, N°. 9, il n'a pas trouvé qu'elle signifiât, *les Artistes*

ſur du vélin, dont on dit que les Artiſtes profitent. Cependant quand on le compare à lui-

---

qui nous ont conſervé dans leurs écrits ce que je rapporte, &c? Oui, Pline copioit les écrits des Artiſtes, & ces écrits lui ont fait mettre dans le ſien ce qu'il y a de mieux ſur l'art. Mais quand il ne les a pas conſultés, quand il ne les a pas entendus, quand il a défiguré ce qu'ils ont dit, il a produit les contradictions & les abſurdités qui ſont répandues dans ſes trois livres. Les Artiſtes écrivoient mal, je le veux, & Pline écrivoit bien; c'eſt un article ſur lequel il ne faut ni prendre, ni donner le change, ſi l'on veut s'entendre. Ces Artiſtes ne pouvoient-ils pas écrire de fort bonnes choſes en mauvais ſtyle? Ils étoient, ſi vous voulez, comme un ſavant Chymiſte, qui en appliquant les principes de l'art aux phénomenes du monde, diroit, s'il étoit poſſible, *je venions*, *j'allions*; le Philoſophe l'écoute, admire ſon génie en riant, & va écrire des vérités ſublimes, & s'il comprend mal ſon Chymiſte, il étale des erreurs & du beau ſtyle.

Il eut donc été plus adroit à Mr. de la Nauze de ne pas réveiller cette idée, parce qu'un Artiſte n'auroit pas eu l'occaſion de remarquer l'inadvertence ou la hardieſſe préſomptueuſe d'un Littérateur, qui dans une diſſertation académique, donne de continuelles entorſes à un Auteur Latin. Eſpéroit-il que Pline ne ſeroit jamais traduit en françois, ou que les Artiſtes ſeroient toujours muets?

même, il paroît avoir réuſſi moins heureuſement à exprimer le milieu des corps (*g*).

De Piles ne nomme que cinq Artiſtes qui aient écrit; il qualifie Xénocrate & Antigone de ſimples littérateurs. Je ne veux pas fouiller dans l'intention de cet écrivain; car j'ignore s'il avoit lu chez l'Auteur qu'il abrege & qu'il copie, *Xenocrates.... de ſuâ arte compoſuit volumina.* Peut-être n'avoit-il pas vu non plus, quelques lignes après, *Antigonus*, *qui condidit volumina de ſuâ arte.* Souvent ce qu'on ſeroit porté à regarder comme une malice, n'eſt qu'une inattention, ou bien une ignorance. Pluſieurs Artiſtes encore; que Pline n'a pas nommés, ont écrit ſur leur art.

(*g*) Mr. de Caylus a traduit, *Minor tamen videtur*, *ſibi comparatus*, *in mediis corporibus exprimendis*, par, *il mettoit trop de ſéchereſſe & de petite maniere dans les détails du corps.* Comme le terme vague *exprimere* laiſſe la liberté du choix, il n'y a que la connoiſſance de la matiere qui puiſſe en déterminer le ſens. Ainſi les Peintres, fondés ſur ce que Parrhaſius faiſoit bien tourner ſes contours, qu'il les faiſoit bien enveloppans, bien moëlleux, ſans *ſéchereſſe*; les Peintres, dis-je, auroient traduit, s'ils euſſent voulu interprêter, *il mettoit trop de molleſſe*, *trop de peſanteur dans le milieu des corps*, attendu que la *ſéchereſſe* & la *petite maniere* ne ſont point les défauts d'un Peintre qui ſait donner du

gras & du tournant à ſes contours. Quoiqu'il en ſoit, de l'aveu des Artiſtes qui ont écrit de la peinture, Parrhaſius a remporté la palme pour les derniers traits qui terminent & arrondiſſent les objets. *Cependant*, ajoute Pline, *quand on le compare à lui-même, il paroît avoir réuſſi moins heureuſement à exprimer le milieu des corps.* Où étoit donc ce dernier point de la perfection, ce *ſumma ſublimitas* que Pline lui accorde? Car j'ai autant de peine à croire qu'il fût dans les ouvrages de Parrhaſius, que dans le texte perdu d'Antigone & de Xénocrates. Celui qui eſt ſupérieur dans une partie, & qui dans d'autres plus eſſentielles & plus difficiles, eſt ſurpaſſé, n'a pas atteint le *ſumma ſublimitas* de l'art.

Les deux Statuaires raiſonnoient bien, & l'homme de goût ne croira pas que ces deux mots expriment ici les idées ſaines des Artiſtes; il les croira toujours de Pline, & les regardera comme ſon commentaire & ſon jugement. C'eſt-là qu'il s'égare, c'eſt-là qu'il ignore qu'une partie d'exécution n'eſt bien, qu'autant qu'elle ſe ſoutient, par ſon accord, avec les autres parties: il ne connoiſſoit pas le beau d'unité, ou bien il faudroit dire qu'Antigone & Xénocrates l'ignoroient, ce qui eſt beaucoup moins préſumable.

Nous ignorons parfaitement comment peignoit le célebre Parrhaſius, parce que nous ne voyons rien de lui, & qu'une deſcription, encore moins un éloge, ne donne jamais l'idée juſte du faire d'un Peintre. Mais nous ſavons, n'en déplaiſe à Pline & à ſes

admirateurs outrés, que les ombres, les tons qui terminent & arrondiſſent les objets, c'eſt-à-dire le moëlleux des contours, quoique difficiles à exécuter, le ſont beaucoup moins que les milieux, ſurtout lorſque ces milieux reçoivent la lumiere en face. Le foyer alors y eſt établi dans toute ſa force; & ſans omettre aucun des tons divers que préſente le naturel, il faut que toutes les parties, leur forme, leur ſaillie, leur profondeur, ſoient obſervées, & ſe diſtinguent ſans le ſecours d'aucune ombre; intelligence de la plus grande difficulté, & qui n'eſt réſervée qu'à fort peu de Peintres. On l'admire dans les têtes en face, qui, toutes claires & preſque ſans ombres, ne perdent rien de leur ſaillie & de leur rondeur. Rubens & Van-Dyck en ont peint avec le plus grand ſuccès. On l'admire auſſi dans ces maſſes de lumieres harmonieuſes, frappées à propos ſur la chaîne d'une compoſition. C'eſt-là ce qui, à meilleur titre, pourroit ſe nommer le *ſumma ſublimitas* de la peinture; c'en eſt au moins la grande intelligence.

Si Durand *affoiblit* l'expreſſion de Pline, en traduiſant, *c'eſt-là une des grandes fineſſes de l'art*, c'eſt qu'il a lu dans les autres éditions, *ſubtilitas* au lieu du *ſublimitas* des manuſcrits; expreſſion qu'on aura vraiſemblablement ſubſtituée, croyant ſauver une abſurdité à Pline. Voilà peut-être ce que Mr. de Caylus auroit dû obſerver avant de cenſurer, comme il a fait, cet endroit de la traduction de Durand, laquelle d'ailleurs n'eſt pas ſans reproches à beaucoup d'égards. Il auroit dû remarquer auſſi qu'il ne rend pas

le

le ſens abſolu, excluſif de ſon Auteur, quand il dit *une des grandes:* il a raiſon certainement, mais Pline dit *la plus grande*, *ſumma.*

Cependant, comme on doit toujours vouloir s'inſtruire, je demande ſi le moëlleux des contours, fut-il joint à la proportion, à la fineſſe des traits, à l'élégance des cheveux, aux graces de la bouche, ſeroit la plus grande difficulté, le plus haut point de perfection de l'art; & s'il faudroit accorder ſans réſerve le titre de connoiſſeurs à ceux qui écriroient, que *c'eſt le ſublime de la peinture?* Pline & Mr. de la Nauze l'ont dit, & Mr. de Jaucourt l'a répété: mais ſont-ce là des titres ſuffiſans?

Mais ſuppoſons que Pline ait écrit *hæc eſt in pictura ſumma ſubtilitas*, & voyons ſi de cette maniere ſon jugement ſeroit fort exact. *Subtilitas* chez les Latins, dans le ſiecle de Pline, chez Pline même, & dans tout ſon ouvrage, ne ſignifie autre choſe que *fineſſe*, *adreſſe*, *délicateſſe*, *légéreté*, quand il eſt appliqué aux productions de l'art & aux ouvrages de la main. Ainſi en diſant, que bien faire *les derniers traits qui terminent & arrondiſſent les objets*, *c'eſt la plus grande*, *la derniere fineſſe de l'art*, il paroît ſeulement qu'il auroit été affecté de cette partie aux dépens des autres: mais qu'il n'auroit pas montré, par ce jugement, l'étendue de ſes connoiſſances dans l'art, & voici mes raiſons.

La juſteſſe des expreſſions, la préciſion des contours, l'étude combinée des attaches & de l'*emmanchement* de toutes les parties d'une figure, l'accord

des tons des différens objets relativement à la distance & à l'emprunt les uns des autres, sont des parties de l'art qui ont, de droit, la préférence sur la fonte des contours; & la finesse, la délicatesse, l'adresse de leur exécution, l'emporteront toujours, parce que ces parties sont la base indispensable d'un bon ouvrage. Ainsi, que Pline ait dit *subtilité* ou *sublimité*, ni l'un, ni l'autre ne lui sont favorables, à ce qu'il me semble.

Cependant, pour ne pas me jetter dans une trop longue & inutile discussion, & pour me garantir de toutes chicanes sur les mots *subtilitas* & *sublimitas*, je vais insérer ici la note du P. Hardouin sur ce passage: on y verra qu'il a corrigé sur l'autorité unanime des meilleurs manuscrits, & que, joint à cette autorité, il préfere *sublimitas*, parce qu'il revient plus, dit-il, au discours de Pline; ce qui seroit puissamment raisonner pour un connoisseur en peinture: mais le P. Hardouin n'est pas dans ce cas. Voici sa note.

„ *Summa sublimitas*, Ita Reg. 2, Colb. 3, ceteri-„ que: libri editi, *subtilitas*. Et Quintilianus, lib. 12, „ cap. 10, pag. 893, *existimasse subtilius lineas* Par-„ rhasium tradit: tamen præter manuscriptum fidem, „ quod sequatur proximè, *est quidem magis operis:* „ *& rarum in successu artis*, magis arridet *subli-„ mitas*".

Les Editeurs de Pline ont-ils expliqué un Auteur par un autre? Cela pourroit bien être, & l'on ne voit que trop d'exemples de cette maniere commode

& ſouvent illuſoire, de faire parler un écrivain qu'on n'entend pas, ou qu'on ne veut pas entendre: mais ce n'eſt pas à moi à vouloir le décider, & je n'en ſais rien. Revenons à Pline.

Il y auroit peut-être un moyen de le juſtifier, en diſant, qu'il n'avoit pas vu dans les Peintres *qui ſavoient mieux que Parrhaſius exprimer le milieu des objets*, cette belle partie de la peinture exécutée à un degré auſſi ſupérieur que nous le voyons dans les ouvrages des grands coloriſtes modernes. Mais on tomberoit dans un autre inconvénient: il ſembleroit qu'on voulût accuſer les anciens d'avoir moins connu la magie de la couleur, que ne l'ont connue les modernes; & quoique l'eſpèce d'accuſation ne portât que ſur cette partie, il ſe trouveroit des ſpadaſſins qui vous courroient ſus; & l'antiquomanie crieroit au blaſphême. Comme il n'y a pourtant qu'un de ces deux partis à prendre, ſavoir, que Pline ne connoiſſoit pas la magie de la couleur, ou que les anciens Peintres ne la connoiſſoient pas eux-mêmes; le lecteur choiſira celui des deux partis qui lui conviendra le mieux. S'il eſt bon obſervateur, il remarquera cependant, que ceux qui ont écrit de la peinture depuis les grandes écoles modernes, ont parlé de la magie de la lumiere, de la diſtribution harmonieuſe des groupes, de la chaîne des objets, en un mot, des grands reſſorts d'une compoſition, tandis qu'aucun des anciens n'en a dit un mot. Et s'il a lu ce qu'on a écrit de l'art depuis le tems de Cimabué, juſqu'à celui de Léonard de Vinci incluſivement, il

Il a peint le peuple d'Athènes assemblé (*h*); sujet ingénieusement choisi; car il vouloit le

---

n'oubliera pas non plus qu'il n'y a rien trouvé qui fit soupçonner que les parties dont nous parlons, existassent alors dans la peinture. Je n'ai plus qu'un mot à dire. Quand un Ecrivain avance qu'un Peintre l'emporte sur les autres en peignant les extrémités, les contours bien arrondis, bien tournans, mais qu'il ne réussit pas de même lorsqu'il s'agit des milieux, les Artistes n'en demandent pas davantage pour connoître, ou le savoir du Peintre, ou les lumieres que cet Ecrivain peut avoir dans les arts.

(*h*) On pourroit croire qu'ici Mr. de Jaucourt n'a pas lu Pline avec assez d'attention, puisque d'un mot qui signifie *le peuple*, il en a fait un Peintre. (Encyclop. tom. 12. p. 250.) Ce Littérateur habile donna peut-être sa confiance à un petit traité latin sur la peinture, par Léon Baptiste Alberti, où, dans le deuxieme livre il dit; *Est & Dæmonis pictoris mirifica laus*, & raconte que ce *Démon* imaginaire peignit les Athéniens coleres, injustes, &c. Mais ce traité, qui n'est au fond qu'une compilation de lieux communs sur la peinture, & une répétition fort séche de Pline, est d'ailleurs fait sans beaucoup de critique, & tel qu'un Mathématicien fort érudit, sans goût, & contemporain de Giotto, devoit le faire en Italie. Cependant, comme cette erreur, dans laquelle du Pinet & ses Copistes, y compris de Piles, étoient

montrer également léger, colere, injuste, inconstant; & en même tems exorable, doux, compâ-

---

aussi tombés, avoit été relevée depuis longtems, il semble qu'il n'étoit plus permis de la réproduire.

En effet, pour peu qu'on entende le latin & qu'on lise Pline avec la plus légere attention, on voit que le mot *Démon* est l'accusatif de *Demos*, *peuple*, que le nominatif du verbe *pinxit* qui régit *Démon*, ne peut être que Parrhasius, puisqu'il n'a été parlé que de lui dans tout l'article, & que la connexion du sujet de la proposition affirmative, contenue dans cette phrase, est indiquée manifestement par le pronom personnel *sibi*, qui se trouve dans la phrase précédente. Si *Démon* étoit un nom d'homme, le texte de Pline contiendroit donc ce barbarisme, *& il a peint Démon des Athéniens; pinxit & Demon Atheniensium.* Enfin, si on vouloit que *Démon* fut ici un nom d'homme, & nominatif par conséquent, Pline auroit dit, *& Démon a peint d'Athéniens.* Il paroîtroit, par le manuscrit de Pétersbourg, que Pline au lieu de *Démon* auroit écrit *Demonem*. L'édition de 1514 porte aussi *pinxit & Demonem Atheniensium.* Comme le mot *Démon* est fort loin du substantif *Parrhasius*, peut-être son éloignement est-il cause qu'on l'a pris pour un nom propre au nominatif, comme *Dolon*, par exemple, & d'autres semblables: on n'a pas songé que *Démon* est un accusatif grec. Les Editeurs de 1587 & 1669 n'ont pas fait mention

tissant, magnifique, altier & bas, cruel & timide. Il peignit aussi le Thesée qui étoit à Rome au

---

de cette variante. Peut-être ne l'avoient-ils vu que dans un vieux imprimé ; le manuscrit que je cite leur étoit inconnu. Je m'apperçois bien que je passe les bornes de mon métier ; mais on voit aussi que j'en ai quelques raisons. Terminons cependant cette petite discussion de Grammaire, & continuons d'examiner la marche de Mr. de Jaucourt dans la carriere des beaux arts.

Après avoir fait *un Démon natif d'Athènes*, *qui vivoit dans la 93e. Olympiade*, *qui s'attachoit fort à l'expression*, *qui fit le tableau d'Ajax en concurrence avec Timanthe*, voici ce qu'il dit quatre pages ensuite, article *Parrhasius.* " Le tableau allégorique „ que cet homme célebre fit du peuple d'Athenes, „ brilloit de mille traits ingénieux, & montroit dans „ le Peintre une richesse d'imagination inépuisable. „ Car ne voulant rien oublier touchant le caractere „ de cette nation, il l'a représenta d'un côté bizarre, colere, injuste, inconstante ; & de l'autre humaine, docile & sensible à la pitié ; dans un „ certain tems fiere, hardie, glorieuse ; & d'autrefois „ basse, lâche & timide : voilà un tableau d'après „ nature ".

Après ce détail, notre Littérateur rapporte la dispute de Parrhasius avec Timanthe pour leurs tableaux d'Ajax, quoiqu'ailleurs il ait dit que *Démon fit le*

Capitole; & un Amiral armé d'une cuirasse; & dans un tableau qui est à Rhodes, Méléagre,

---

tableau d'Ajax en concurrence avec Timanthe. Enfin, pour que tout soit complet, Mr. de Jaucourt dit au mot *Timanthe*, *cette même histoire dont j'ai déja parlé, se trouve dans Athenée.* Elle s'y trouve en effet, liv. 12, chap. 15; mais Parrhasius est le seul des deux contendans qui soit nommé. Elien, *vari. histor.* liv. 9, chap. 11, rapporte aussi le même combat, & ne nomme non plus que Parrhasius; du reste il en parle comme Pline, & ajoute que Théophraste est l'Auteur où il a lu cette histoire, ainsi que ce qu'il raconte du luxe extravagant de Parrhasius.

Voilà donc comme on écrit celle de l'art, & comme on entasse des matériaux incohérens, des rêves mensongers où le public va puiser ses instructions. Il seroit à propos que des hommes éclairés dans les beaux arts s'occupassent à corriger les fautes commises sur cette matiere, & qui sont jettées à pleines mains dans l'Encyclopédie. Ce feroit un service agréable à rendre au public, & je voudrois en avoir fait naitre l'idée. Il faut dire cependant qu'un Littérateur qui a produit tant d'articles divers, parmi lesquels il s'en trouve d'excellens, est bien pardonnable lorsque sa tête n'est pas toute entiere aux différens objets qu'il traite. Mais l'est-il également de traiter des sujets où il prouve si bien qu'ils ne sont pas de son

Hercule & Persée. Ce qui augmente le merveilleux de ce tableau, c'est qu'ayant été frappé

---

ressort? *Sumite materiam vestris, qui scribitis, aquam viribus;* on ne sauroit trop se le répéter.

Mr. le Comte de Caylus (Mém. de l'Acad. p. 164.) se donne beaucoup de peine pour prouver que Parrhasius ne pouvoit pas représenter la ville d'Athènes avec douze expressions. Mais il n'est pas question d'une figure *de la ville;* c'est *du peuple d'Athènes assemblé* dont il s'agit. Douze Athéniens dans un tableau ne pouvoient-ils pas avoir chacun une expression distinctive des diverses passions qu'on avoit voulu peindre? Nous verrons trois notes après celle-ci que Parrhasius n'étoit peut-être pas en état *de réussir parfaitement* dans l'expression de toutes ces figures. Deux Statuaires, Léocharès & Lyson, avoient aussi fait chacun une figure du peuple d'Athènes; mais il ne s'agissoit pas là de plusieurs expressions: il n'y falloit que des attributs qui désignassent la République, de la maniere qu'on représente celles de Venise, de Genes, de Hollande, &c. Aristolaüs peignit aussi l'image du peuple d'Athènes.

Mr. de Caylus ajoute que le terme, *il vouloit, volebat*, ne signifie là qu'une volonté d'intention que Parrhasius avoit confiée à quelques amis, mais qu'il n'exécuta point. Je n'oserois pas trancher aussi hardiment sans de bons Mémoires, sur-tout après avoir lu dans Pline *cum longitudinem bovis ostendere vellet*,

trois fois de la foudre, il n'a pas été effacé (*i*). Il a peint encore un grand Prêtre de Cybèle; tableau que Tibère aima beaucoup, qu'il renferma dans sa chambre à coucher, & que l'on

---

qui signifie que Pausias peignit des bœufs en racourci; & *factum volebat intelligi*, qui signifie que Néalcès fit entendre, par un épisode, le lieu où s'étoit donné le combat qu'il représentoit; & enfin, *cum exprimere vellet*, qui signifie qu'Aristonidas avoit mêlé du fer & du bronze pour exprimer la rougeur de la confusion sur le visage d'Athamas. Notre Amateur assure de plus que le mot *argumentum* ne peut guere se traduire que par le mot *projet.* On a toujours cru cependant, & l'on croit encore que ce mot signifie *raisonnement*, *preuve*, *sujet*, & jamais *projet.* Quoique Mr. de Caylus ait avancé le contraire, *il étoit sans doute trop éclairé pour en rien croire intérieurement.* Mr. Poinsinet traduit que *toutes les expressions étoient articulées & réunies dans un même sujet*, quoique Pline ne le dise pas : & quand il le diroit, on ne voudroit pas le croire. Durand a saisi le sens; il dit *dans un même quadre.*

(*i*) Et c'est un Philosophe, un Naturaliste qui crie au miracle, à la merveille! Si Pline eût dit, *on regarde* ce tableau comme plus merveilleux, plus admirable depuis les trois coups de foudre qui l'ont frappé sans l'endommager, on n'eût eu aucun reproche à lui faire. Mais ne seroit-il pas possible de croire

estimoit soixante grands sesterces, ainsi que Décius Eculéon le rapporte. Il a peint aussi une nourrice Crétoise qui tient un enfant, un Philiscus, un Bacchus près duquel est la Vertu, &

---

que Parrhasius mettoit sur ses tableaux un vernis moins beau, à la vérité, que celui qu'Apelles inventa, dit-on, soixante ans après? Ne seroit-il pas possible de croire aussi que ce vernis, composé d'une matiere résineuse, a dû préserver le tableau? Si notre Naturaliste eût réfléchi sur les effets divers du tonnerre, *le miracle*, *la merveille*, *l'admiration*, *miraculum*, auroit fort bien pu s'évanouir. Son expression même donne lieu de penser que le tableau étoit d'un bois résineux, ou que le vernis, composé de résine, le préserva sans miracle: *Hæc ibi ter fulmine ambusta, neque obliterata; trois fois dans ce lieu la foudre en a brulé le tour, sans endommager le tableau.* Ce tour, (la bordure) étoit apparemment d'une matiere que la foudre pouvoit brûler ou fondre.

Mr. Valmont de Bomare, témoin d'un effet à peu près semblable, en donne la relation dans son dictionnaire, & dit: *La flamme se glissa entre un mur & un tableau, les quatre barres de bois qui tenoient tendue la toile du tableau, furent désassemblées, séparées de la toile, & portées à quelque distance; la toile du tableau se trouva mise en rouleau, la peinture n'en a point été altérée.* Art. *Tonnerre*. Mr.

deux enfans dans lesquels on voit la sécurité & la simplicité de leur âge, un Prêtre qui a près de lui un jeune Thurifère avec un encensoir (*k*) & une couronne. Il y a de lui deux tableaux très-célebres : l'un est un Athlète armé, courant si ardemment au combat, qu'on croit le voir suer ; l'autre est un Athlète quittant ses armes : on croit l'entendre respirer. On estime son Enée, & Castor & Pollux peints dans un même tableau ; ainsi que Téléphe, Achille, Agamemnon & Ulysse. C'étoit un Artiste fécond, mais personne n'a usé plus insolemment & plus arrogamment de la gloire que lui procuroient ses talens ; car il se donna des surnoms fastueux, s'appellant tantôt le magnifique, tan-

---

de Bomare ne paroît pas voir plus de merveilleux à ce tableau depuis le jeu du tonnerre qu'il ne l'étoit auparavant. C'est peut-être qu'il connoît mieux que Pline les effets du tonnerre, & qu'il en juge plus sainement.

(*k*) Ou plutôt un vase de parfum, *acerra*. C'étoit un coffre dans lequel on mettoit l'encens pour les sacrifices, comme on le voit sur les bas-reliefs antiques. Dans l'Eglise latine on nomme ce petit vase *navette*, à cause de sa figure de gondole. L'Eglise grecque, dont la latine a reçu la forme de cette *navette*, la nomme *cymbion*, qui dans cette langue signifie également *petite nave*, *petite barque*.

tôt le Prince de son Art, celui qui l'avoit porté à sa plus haute perfection. Il se prétendoit surtout de la race d'Apollon, & il se vantoit d'avoir peint l'Hercule qui est à Linde, tel qu'il lui étoit apparu souvent en songe (*l*). Se voyant

---

(*l*) Quoi! un Auteur qui, dit-on, *a écrit de la peinture, comme auroit pu faire un homme de l'art qui auroit eu son génie*, parle avec cette froideur, & même avec une sorte d'ironie, d'un beau rêve pittoresque! Il a un trait de flamme sous la main, & le laisse échapper! Il ne se doute pas qu'un cerveau échauffé de son sujet, le voit en dormant, le touche, lui parle, reçoit sa réponse! Il ne sait pas qu'Homère & Phidias voyoient les noirs sourcils de Jupiter; que ces sourcils les faisoient trembler; que c'est ainsi, & que ce n'est qu'ainsi, qu'à leur tour, ils faisoient trembler leurs lecteurs & leurs spectateurs!

Pline! quoique vous ne croyiez ni l'existence d'un Dieu, ni l'immortalité de l'ame, vous dites pourtant que Bacchus apparut en songe à Lysandre, pour l'avertir de ne pas troubler les funerailles de Sophocle. (l. 8, c. 29.) Vous dites qu'un Architecte vit Diane en songe, & qu'elle lui promit de poser elle-même une grosse pierre. (l. 3, c. 14.) Vous aviez écrit vingt livres des guerres d'Allemagne, à la sollicitation de l'ame de Drusus Néron, laquelle vous en pria dans un de vos rêves. (*Plin. jun. epist.* 5. *lib.* 6.) Tout cela s'accorde assez mal avec votre doctrine de

vaincu à la pluralité des voix par Timanthe, à Samos, ſur ſon tableau de la diſpute d'Ajax pour

---

l'ame & de la divinité. Mais paſſons ces petites inconſéquences: une de plus n'auroit pas été une affaire, ſur-tout, lorſqu'il s'agiſſoit d'un cerveau échauffé par l'enthouſiaſme de l'art. Voulez-vous ſavoir pourquoi cette apparition d'Hercule ne vous a pas frappé comme elle frappe celui qui vous parle? C'eſt que vous n'avez pas l'imagination de l'Artiſte, quoique vous jugiez l'Artiſte; c'eſt que vous diſſertez froidement là où faudroit ſentir avec chaleur; c'eſt que vous n'êtes pas initié, que votre ame n'eſt point échauffée, que votre cerveau ne fait pas ſouvent le rêve du Poëte, du Peintre, du Statuaire; & qu'ainſi vous m'empêchez de croire votre apparition de Druſus. Vous n'euſſiez produit ni l'Apollon de Belvedère, ni l'Hercule de Parrhaſius. Vous veniez de peindre ſi bien en peu de mots les deux Athlètes de cet Artiſte! N'étoit-ce donc qu'un jeu de votre eſprit ſans connoiſſance de l'art, puiſque du même trait de plume vous tombez, par une accuſation triviale, dans la maniere la plus bourgeoiſe d'apprécier les inſpirations de ce même art? Les Poëtes bien éveillés ſe vantent à chaque inſtant de voir les Dieux, de cauſer avec eux, & un Peintre ne pourroit pas ſe vanter d'en avoir vu un ſeul en dormant! Je vous aimois mieux quand l'ame de Druſus vous ſollicitoit, dans un de vos ſonges, d'écrire l'hiſtoire d'Allemagne.

les armes d'Achille, il dit, qu'il souffroit avec

Ce n'est pas ainsi que *Rubens eût parlé d'un tableau de Raphaël, & Raphaël se seroit exprimé autrement en parlant d'un tableau de Michel-Ange ;* car ces trois grands Artistes faisoient souvent le rêve sublime de Parrhasius : rêve qu'Athenée saisit fort juste quand il dit ; *pour que l'ouvrage eût un plus exact rapport au sujet, Parrhasius se mettoit à la place du Dieu qu'il avoit vu dans un songe.* (l. 12, c. 15.)

Parrhasius étoit donc un Peintre sublime. Pourquoi pas ? Pourquoi n'auroit-il pu avoir le génie qui fait le grand Artiste, & manquer encore dans l'exécution de plusieurs parties du Peintre ? S'il ne réussissoit pas fort heureusement *à exprimer le milieu des corps*, la saillie, l'effet, la vérité y manquoient donc ? Vous verrez dans la note suivante qu'il lui manquoit encore autre chose.

Nous avons en France un exemple récent de quelques défauts d'exécution, joints au vrai génie de la peinture. *Boucher* avoit l'étoffe du plus grand Peintre, il n'a cependant laissé à la postérité d'autre preuve de ce qu'il auroit pû faire que des esquisses & des desseins dans nos porte-feuilles. Il aura sans doute un Pline pour le louer dignement, & faire connoître un Artiste qui savoit rêver plus que de jolies pastorales. J'écris ceci devant des esquisses de *Boucher ;* elles sont du plus beau & du plus grand style. Que n'en a-t-il fait les tableaux ! Et que n'a-t-il au moins conservé la bonne couleur, dont nous avons tant de fois re-

chagrin pour le héros, qu'il fut vaincu une

---

gretté la perte en voyant plusieurs de ses derniers ouvrages ! Son éloge a paru, m'a-t-on dit : je n'en connois pas le Pline.

Le projet d'abaisser le mérite, soit des Anciens, soit des Modernes, est odieux, & on n'en devroit point accuser ceux qui, pour le progrès des arts, discernent le bon d'avec le mauvais. C'est pourtant à quoi s'occupent des gens qui peut-être pourroient mieux faire ; mais *le mépris qu'on a pour eux est égal au respect qu'on a pour les chef-d'œuvres de l'art.*

Tant qu'on n'aura pas mis les plus beaux tableaux des Grecs à côté des plus beaux tableaux modernes, & que tous les Connoisseurs ne se seront pas accordés à donner la préférence aux premiers, après en avoir fait la comparaison, il faudra écrire avec moins d'emphase, & ne pas comparer perpétuellement, par un sophisme ridicule, des livres avec des tableaux, parce qu'il n'y a pas de nation qui n'exagere ses productions : la grecque sur-tout, qui ne manquoit pas plus d'Ecrivains que de Peintres. Voyez si ce qu'on a retrouvé de la peinture ancienne, l'emporte sur la moderne des plus grandes écoles, & n'allez pas plus loin.

Quant à cette race d'Egoïstes qui rapportent tout à eux-mémes, la perspicacité de leur amour propre leur fait saisir d'abord les rapports les plus éloignés qu'un discours, un ouvrage, une découverte peuvent

ſeconde fois par un indigne adverſaire. Il peignit

---

avoir avec eux; & ce rapport, plus ou moins favorable, eſt la meſure de leurs jugemens. En détruiſant d'anciennes idoles, on touche à la propriété de ceux qui les deſſervent, & qui en tirent du profit, de quelque eſpece qu'il ſoit Quel miracle donc, que s'ils n'oſent anathématiſer eux-mêmes, ils ſuppoſent une foule d'anathématiſans, dans laquelle ils ſe placent en ſecret ? Voilà tout le myſtere, ſi je ne me trompe, & la penſée intime de ces gens qui diſent: *Vous avez rempli votre ouvrage d'injures, vous ſerez accablé de ſarcaſmes.* Leur vanité bleſſée n'eſt pas difficile à appercevoir. Ils feignent auſſi, peut-être, de trouver des injures où il n'y en a pas, afin d'avoir le droit d'en dire en ſecret & d'en faire dire publiquement par d'autres.

Si vous écrivez avec beaucoup de ménagemens, ſi vous héſitez, vous paroiſſez foible, & ces gens là rient & ne vous écoutent pas; ſi vous prenez un ton plus aſſuré, vous les fâchez: mais ſoyez ſûr, de quelque maniere que vous vous y preniez, que vous ne les corrigez pas. Que faut-il donc faire avec les pédagogues ridicules qui raiſonnent mal des beaux-arts, & qui inſultent aux connoiſſances des Artiſtes? Aller droit ſon chemin, & les laiſſer dire.

Un Ecrivain qui, à pluſieurs égards, mérite nos hommages, a cru que le faſte de Parrhaſius, ainſi que celui de Zeuxis, avoit ſa ſource dans la trop grande conſidération où étoient les beaux-arts à Athènes.

aussi de petits tableaux obscenes, se délassant par cette espece de badinage impudique (*m*).

---

nes. Mais la conséquence est-elle bien juste ? N'y avoit-il que des Peintres qui étalassent un faste orgueilleux ? N'y avoit-il pas aussi des Artistes modestes ? Il paroît d'ailleurs que la vaine ostentation n'a pas toujours sa cause dans l'estime que le public fait de certains talens ; & qu'au contraire, il en est de très-généralement considérés, dont ceux qui les professent, ne sortent pas des bornes de la modération extérieure. Mr. l'Abbé Millot connoît trop bien l'histoire des hommes, pour ignorer cette vérité. Voyez *Elémens d'Histoire générale*, tom. 2, p. 111.

(*m*) *Pinxit & minoribus tabellis libidines, eo genere petulantis joci se reficiens.* Il n'est pas concevable que Pline ose appeller *un badinage* les tableaux obscenes que Parrhasius peignoit pour se délasser, pour se refaire, *se reficiens*. Il vaut mieux croire qu'il ne les connoissoit pas, & sur-tout qu'il ignoroit parfaitement le Méléagre & l'Atalante, que Tibère avoit honorablement placés dans sa chambre. Suétone rapporte le sujet de cette peinture, *in qua Meleagro Atalanta ore morigeratur* ; il est si obscene qu'on n'a pas encore osé le traduire. Supposons donc ici plutôt de l'ignorance dans l'esprit de Pline, que l'indice d'une extrême corruption dans son cœur ; qui d'ailleurs s'accorderoit mal avec le reproche qu'il fait plus loin au Peintre Arellius, d'avoir *déshonoré*

6°. Pour Timanthe il eût le génie très-fécond. Son Iphigénie fut célébrée par les éloges des

---

son art par le crime honteux de donner aux Déesses qu'il peignoit, la ressemblance de ses maîtresses.

Mais puisque nous envisageons Parrhasius comme Peintre, nous ferons une autre observation sur une partie de son talent, & sur l'éloge un peu léger qu'on en a fait. Est-il vrai qu'il *réussissoit* PARFAITEMENT *dans l'expression des passions*, comme on l'assure. *Encyclop.* tom. 12, pag. 262 ? Est-il vrai que Pline le *dise*, comme on l'assure encore au même endroit? On a vu dans cette traduction qu'il n'y a pas un mot qui puisse en donner l'idée, & voici le texte sur lequel on se fonde : *Primus argutias vultus dedit*; *il a le premier mis de la finesse dans les traits du visage.* Passons à un trait plus curieux, & dont Mr. de la Nauze a fait usage en partie, mais pour le faire entendre en sens contraire. Ecoutons Xénophon.

„ La conversation de Socrate n'étoit pas même inu-
„ tile à ceux qui professoient les arts ou par goût
„ ou par état: car étant un jour entré chez le Peintre
„ Parrhasius, & discourant avec lui, la peinture, lui
„ dit-il, est la représentation des objets visibles :
„ ainsi, les corps convexes & concaves, ceux qui
„ sont dans l'ombre ou qui sont éclairés, ceux qui
„ sont raboteux & ceux qui sont unis, vous les imi-
„ tez & les représentez par le moyen des couleurs.
„ Cela est vrai, répondit le Peintre. *Socr.* Et quand

orateurs. L'ayant représentée debout devant l'autel où elle devoit être immolée, il peignit

---

„ vous imitez de belles formes, comme il n'eſt pas
„ facile de trouver dans un ſeul individu toutes
„ les parties exactement irréprochables, vous raſ-
„ ſemblez de pluſieurs ce que chacune a de plus
„ beau, & c'eſt ainſi que vous parvenez à former
„ l'image de beaux corps. C'eſt ainſi que nous fai-
„ ſons, dit Parrhaſius. Et les qualités de l'ame,
„ agréables, douces, aimables, déſirables, engagean-
„ tes, les exprimez-vous, ou ſont-elles inexprima-
„ bles? Comment exprimeroit-on, répondit Parrha-
„ ſius, ce qui n'a ni correſpondance de parties, ni
„ couleurs, ni aucune des qualités que vous nommiez
„ auparavant, & enfin, ce qui n'eſt point du tout viſi-
„ ble? N'arrive-t-il pas, dit Socrate, quelquefois à un
„ homme d'en regarder un autre avec amitié ou avec
„ haine? *Parrh.* Cela me ſemble ainſi. *Socr.* Cette
„ différence de regards peut donc ſe repréſenter
„ dans les yeux? Certainement, dit Parrhaſius. *Socr.*
„ Et dans la proſpérité ou l'adverſité de nos amis,
„ les viſages de ceux qui y prennent part & de ceux
„ qui n'y en prennent point, vous paroiſſent-ils avoir
„ le même air? *Parrh.* Non, par Jupiter. *Socr.* Car
„ dans leur proſpérité les viſages deviennent joyeux;
„ dans l'adverſité, abattus: peut-on donc repréſenter
„ cette différence? *Parrh.* Certainement. *Socr.* Donc
„ auſſi la nobleſſe & la liberté, la baſſeſſe & la ſer-

tous les assistants dans l'affliction, particuliere-

„ vitude, l'honnêteté & la sagesse, l'insolence & la
„ grossiéreté paroissent à travers le visage, les atti-
„ tudes, les vêtemens & les mouvemens des hom-
„ mes. *Parrh.* Vous dites vrai. *Socr.* Donc ces choses
„ peuvent se rendre en peinture? *Parrh.* Certaine-
„ ment. *Socr.* Lequel aimez-vous donc mieux voir,
„ des hommes qui annoncent des mœurs honnê-
„ tes, vertueuses, aimables, ou ceux qui en repré-
„ sentent de déshonnêtes, de mauvaises & de haïs-
„ sables? *Parrh.* Il y a, par Jupiter, une grande
„ différence". *Xénoph. de mémor. Socr.* l. 3, c. 10.

Voilà donc Socrate qui, par degré, fait accoucher Parrhasius de l'aveu que les qualités de l'ame peuvent être exprimées dans la peinture, & que par le regard, le mouvement des yeux, elle doit rendre toutes les affections de l'ame. Le sens de cette conversation prouve assez que l'Artiste avoit ignoré jusques-là quelques parties essentielles de son art. Il peignoit donc sans expression; ou du moins il n'avoit pas encore eu l'intention de représenter celles dont lui parloit Socrate. Ou bien il faudroit dire que Parrhasius entendoit que les caracteres indiqués par le Philosophe, envisagés comme des qualités abstraites, ne pouvoient tomber sous les sens; mais que considérés comme exprimables par certains traits de la figure, ils pouvoient être représentés. Je laisse à juger si le texte de Xénophon se prête à cette subtile

ment l'oncle de cette princesse; & ayant épuisé,

& vaine distinction : je demande seulement s'il est vraisemblable qu'un Peintre se soit amusé à la faire, & s'il ne sait pas que toutes les affections de l'ame, depuis la plus douce jusqu'à la plus violente, sont invisibles, lorsque nous les envisageons comme des qualités abstraites.

Voilà donc Parrhasius qui, selon Pline, exprima le premier la finesse dans les traits du visage, & qui, selon Mr. de Jaucourt, *réussissoit* PARFAITEMENT *dans l'expression des passions ;* le voilà qui avoue à Socrate que le désir, la douceur, les qualités de l'ame agréables, aimables, engageantes, ne sont pas possibles à représenter en peinture. Sans doute qu'après cet entretien l'Artiste aura étudié ces différens caracteres. Mais voyez la conséquence qui résulte encore de son aveu, c'est qu'il ne les avoit pas vues dans les ouvrages des Peintres qui l'avoient précédé, ni dans ceux de ses contemporains ; donc ces caracteres n'y étoient pas ; donc ce qu'en dit Pline d'après les Ecrivains Grecs, étoit moins dans les tableaux que dans l'imagination de ceux qui en faisoient l'éloge. Les questions de Socrate supposent aussi qu'il n'avoit apperçu aucune de ces expressions dans les tableaux de son tems ; & Socrate, qui avoit exercé la sculpture, pouvoit avoir des connoissances de l'art.

Il ne faut pas dire que la conversation entre le philosophe & le peintre est supposée par Xénophon,

les différens caracteres de la douleur, il voila le

---

pour faire paroître l'adresse de Socrate à convaincre les gens. Xénophon, contemporain de Socrate & de Parrhasius, connoissoit les deux Interlocuteurs; s'il n'ignoroit pas la logique *obstetrix* du philosophe, il pouvoit connoître aussi le talent du Peintre; ce qu'il leur fait dire n'est donc que ce qu'ils ont dit ou pu dire, s'ils ont traité cette matiere ensemble: sans quoi l'Ecrivain auroit assez mal-à-propos insulté un Peintre célebre; ce qui eût été d'un mauvais exemple pour quelques écrivains modernes. Mais Xénophon est hors d'atteinte, puisqu'il a rapporté *les choses mémorables de Socrate*, & qu'il assure en commençant son discours que le philosophe *disoit toujours aux Artistes des choses profitables*. C'est ainsi qu'il prouvoit à Parrhasius que la peinture devoit représenter les affections de l'ame. C'est ainsi qu'il enseignoit au Statuaire Cliton *qu'un excellent Sculpteur doit représenter les actions de l'ame par les mouvemens du corps*. Je ne sais pourtant si la leçon du philosophe n'étoit pas ici un peu gratuite, puisqu'il fait compliment à l'Artiste, de l'ame qu'il donne à ses statues; qu'il lui demande *par quel artifice il leur imprime cette admirable vivacité*, & que dès là, celui-ci paroîtroit ne devoir pas répondre comme Parrhasius.

Cette admirable vivacité pouvoit, cependant, n'être que dans les attitudes & l'expression des différentes parties du corps, comme le groupe antique

visage d'Agamemnon, ne trouvant plus possible

---

des lutteurs en fournit un exemple remarquable. Le Statuaire, par un grand *artifice*, a *imprimé* une *admirable vivacité* dans toutes les parties du corps, tandis qu'il n'a mis aucune expression dans les belles têtes de ces deux jeunes hommes, qui se pressent de toutes leurs forces & s'appliquent de grands coups de poing: sujet à expression, & même à beaucoup d'expression, s'il en fut jamais. Si les statues de Cliton n'avoient que cette sorte de *vivacité*, Socrate pouvoit bien avoir raison, & le conseil qu'il donnoit au Statuaire, pouvoit n'être pas plus gratuit que celui qu'il donnoit au Peintre. Plus d'une très-belle statue Grecque en seroit la preuve.

Il sera cependant singulier, que ce Peintre, qui sans doute étoit déja renommé, ait dit, que des expressions, qui ne dépendent ni de la couleur ni de la proportion, ne pouvoient être représentées en peinture; & qu'il ait ajouté, qu'elles ne sont pas visibles. Il le sera bien aussi, qu'en parlant *ex professo* de cet Artiste *ancien*, on ait poussé la politesse jusqu'à glisser sur un trait aussi connu que l'est celui du dialogue entre Socrate & Parrhasius. Il faut écrire l'histoire, & ne la pas déguiser; sur-tout quand on a sous la main de bons matériaux que le premier venu peut vous reprocher d'avoir exprès mis de côté; car on n'oseroit penser que ce soit par ignorance. Vous me direz que c'est par oubli: je veux le croire.

de le faire paroître avec l'expreſſion convenable à ſa ſituation (*n*).

Il eſt donc à propos que quelqu'un prenne le ſoin d'y ſuppléer. Je crois auſſi que Mr. Lacombe n'auroit pas dû écrire dans ſon *abregé de l'hiſtoire ancienne*, pag. 413 : *Parrhaſius avoit étudié ſous Socrate, les expreſſions qui caractériſent les fortes paſſions ;* puiſque nous ne ſavons pas qu'il y ait eu entre le Philoſophe & l'Artiſte, autre choſe qu'une converſation, & qu'il n'y étoit principalement queſtion que des paſſions douces. Mais Rollin dit dans ſon hiſtoire ancienne, *Parrhaſius avoit été formé dans la Peinture par Socrate, à qui un tel diſciple ne fit pas peu d'honneur.*

(*n*) Ce que j'ai à dire ſur ce tableau de Timanthe, étant devenu trop long pour le placer en note, j'ai cru devoir le renvoyer ailleurs ſous la forme d'une diſcuſſion particuliere. Certainement je n'approuve pas davantage le voile d'Agamemnon, depuis que Mr. Brotier a décoché contre Mr. de Voltaire & contre moi, quelques groſſieres invectives au ſujet de ce voile. Si un homme du mérite de cet éditeur, n'a pas ſu me perſuader, ſi les raiſons qu'il a données ſans-doute comme victorieuſes, (abſtraction faite des invectives) ont été ſans effet, je n'imagine pas qu'aucun autre moyen puiſſe opérer ce que n'ont pu ceux de Mr. Brotier. Voilà pourquoi je déſeſpere, au riſque de me tromper, de jamais approu-

Il y a encore d'autres preuves de ſon génie, comme un Cyclope endormi, peint dans un très-petit tableau, auprès duquel, pour faire ſentir la grandeur de ſa taille, il a peint des ſatyres qui meſurent ſon pouce avec un Thyrſe (*o*): auſſi comprend-on toujours par un de ſes ouvrages plus qu'il n'a exprimé; & quoiqu'on y dé-

---

ver ce voile. Ainſi, quoique l'improbateur de mon opinion & de celle de Mr. de Voltaire, aſſure en voulant nous réfuter, qu'*il ſeroit honteux de nous réfuter*, on trouvera dans un autre volume, & tout à la fin de ce que j'ai à dire du tableau de Timanthe, que Mr. Brotier vaut la peine lui, d'être réfuté, à ce que je crois du moins.

(*o*) Ce n'eſt là qu'un trait de jugement fort ſimple & fort commun, l'exemple en eſt dans la nature, & chacun l'y voit à chaque inſtant. Qui eſt-ce qui n'a pas rencontré une femelle avec tous ſes petits autour d'elle, & tant d'autres oppoſitions ſemblables? Quand on ne le rencontreroit pas communément, un Peintre qui a vu dans Homère le *Cyclope* Polyphême avec Ulyſſe & ſes compagnons, ne donne pas une *preuve de génie* quand il en a fait l'équivalent, & ce n'eſt point une *invention*. Si je fais la ſtatue de Vénus ornée de ſa ceinture imaginée par Homère, aurai-je *inventé* la ceinture de Vénus? On dit que ce tableau de Timanthe étoit grand comme l'ongle.

couvre le plus grand art, on ſent que ſon génie étoit plus grand encore que ſon art. Il a peint un Héros, qui eſt un ouvrage très-parfait, ayant porté au dernier point l'art de peindre les hommes (*p*). Cet ouvrage eſt actuellement à Rome dans le temple de la paix.

7°. Euxénidas, dans le même tems, fut maître d'Ariſtide, excellent Artiſte. Eupompus le

---

(*p*) Dans la 95e. Olympiade Timanthe *a peint un Héros, qui eſt un ouvrage très-parfait.* Cette perfection ne devoit exiſter qu'autant que l'Héroïſme & la dignité étoient ſupérieurement exprimés : condition ſans laquelle les paroles de Pline n'auroient qu'un ſens faux, & la repréſentation du Héros n'auroit pas été *très-parfaite.* Il a porté au dernier point l'art de peindre les hommes , *Artem ipſam complexus viros pingendi.* Cela eſt bientôt dit; mais en ſuppoſant que cela pût être, il falloit prévoir qu'au Chapitre XI, Section 40. N°. 25. on diroit qu'Euphranor bien longtems après, fut le *premier* qui exprima dans les Héros, la dignité; & qu'il fut auſſi le *premier* qui employa la proportion. C'eſt dommage que vers la 84e. ou 86e. Olympiade, Phidias eût fait ſon Jupiter *que perſonne n'a égalé.* S'il y eut *employé la proportion & la dignité*, qu'auroit donc été cette ſtatue? Pline apparemment ne ſe reliſoit pas.

Quoiqu'Euphranor fut Statuaire, & que Phidias le fut auſſi, le premier eſt ici jugé comme Peintre.

fut de Pamphile, maître d'Apelles. Il y a d'Eupompus un Vainqueur dans un combat gymnique, tenant une palme. La réputation de cet Artiſte fut ſi grande, qu'il diviſa en trois genres (*ou écoles*) la Peinture, qui avant lui, l'étoit en deux: l'Helladique (*la Grècque*) & celle qu'on appelloit l'Aſiatique. À cauſe de lui, qui étoit de Sicyone, la diviſion de l'Helladique produiſit ces trois genres (*ou écoles*): l'Ionique, le Sicyonien & l'Attique (*q*).

Quand il le ſeroit comme Statuaire, les principes de dignité & de proportion étant les mêmes dans les deux Arts, & ces deux Arts étant également exercés & encouragés, l'erreur de Pline ſeroit tout auſſi-bien prouvée au ſujet de Timanthe. Elle n'eſt cependant pas une faute contre la connoiſſance de la peinture, puiſque le plus habile Peintre qui ne ſe ſerviroit ni de ſon jugement, ni de ſon exactitude, pourroit écrire ainſi, ſur-tout s'il ignoroit l'hiſtoire de l'Art; ce ſeroit bien pis s'il aſſembloit des matériaux qui lui fuſſent étrangers.

(*q*) Quoique le mot *école* n'ait pas ici le ſens que nous donnons à notre école académique, il en rappelle cependant l'idée; ainſi, à ſon occaſion je remarquerai une petite inadvertence qui ſe trouve dans les ouvrages d'un homme illuſtre. Des notes, ſur quelque ouvrage que ce ſoit, ſont un moyen commode pour jetter un coup-d'œil ſur d'autres objets qui

8b. Pamphile a représenté une famille assem-

peuvent y avoir du rapport. Le motif ici n'est pas absolument de critiquer Mr. de Voltaire, mais d'avertir qu'un homme de mérite a mal fait de copier sa méprise. Voyez Encyclopédie, tome 12. pag. 253. art. *Peinture.*

Qu'un Ecrivain de la foule se soit trompé en mille & mille manieres, ses erreurs ne sont point contagieuses : c'est une pierre jettée dans l'eau ; le trou se rebouche de lui-même, & on n'en voit plus la place. Mais qu'un esprit du premier ordre ait déposé dans ses ouvrages quelques faux traits de plume, vous pouvez compter qu'ils seront copiés, tout aussi-bien que ce qu'il aura écrit de plus exact.

On lit dans l'*Essai sur l'histoire générale*, Chap. 42. « Les Académies sont sans doute très-utiles pour former des éleves, sur-tout quand les directeurs travaillent dans le grand goût ; mais si le chef a le goût petit, si sa maniere est aride & léchée, si ses figures grimacent, si ses tableaux sont peints comme des éventails ; les éléves subjugués par l'imitation, ou par l'envie de plaire à un mauvais maître, perdent entiérement l'idée de la belle nature ».

Dans notre Académie que Mr. de Voltaire avoit en vuë, les éleves ne chercheroient point à plaire à un directeur qui peindroit mal ; sa mauvaise maniere, s'il en avoit une, ne les subjugueroit pas. Chaque éleve a son maître dont les principes, les ouvrages & les leçons, tout cela plus ou moins bon, lui servent

blée, la bataille de Phlius, & la victoire des

---

de guide; & s'il avoit à s'égarer en ſuivant la maniere d'un directeur mauvais peintre, il faudroit au moins qu'il fut ſon éleve. Chez nous, le directeur influe beaucoup moins, pour ne pas dire point du tout, ſur l'étude des jeunes gens, que chaque maître & chaque profeſſeur en particulier: nos réglemens ont été faits ſur ce pied-là. On a penſé que *directeur* ne ſignifioit pas toujours *très-bon Artiſte*, ni même *homme fort intelligent*. Quand ces trois qualités ſe trouvent réunies, on en profite: s'il en arrive autrement, le directeur alors, dans l'un ou l'autre cas, ne l'eſt que pour la forme. En effet, ſi le directeur devoit former les éleves, il faudroit qu'il fut un des meilleurs Peintres ou Sculpteurs de l'Académie; car s'il étoit mauvais Artiſte, & qu'il conſervât pendant 15 ou 20 ans le Directorat, il n'en réſulteroit pas moins que la chûte de l'art, puiſqu'il feroit perdre l'idée du *grand goût* & *de la belle nature*: mais l'Art n'a rien à craindre de ſa part: nos fondateurs y ont pourvu, & depuis pluſieurs années, les directeurs n'ont pas donné lieu au reproche.

Le directeur Charles Coypel, que Mr. de Voltaire a déſigné, on ne ſauroit plus clairement, ne pouvoit donc gâter le goût de qui que ce fût. Un jour qu'il deſſinoit d'après nature dans l'école du modele, un petit coquin d'éleve qui n'étoit point *ſubjugué*, ſe chargea de la commiſſion; il ſe gliſſa derriere Coypel

& lui dit: *tu as un habit de velours, & tu dessines une figure de camelot.* Le polisson disparut; Coypel fut sage, il ne dessina plus dans l'école publique du modele; mais il employa ses soirées d'hyver à lire ses comédies aux gens qu'il assembloit chez lui pour leur donner cette recreation.

Mr. de Voltaire, qui avoit ses raisons, (elles étoient bonnes,) rapportoit là un trait de l'histoire du tems, fort clair pour nous, obscur pour la postérité; parce que les tableaux de Charles Coypel n'y seront pas recommandés. Il falloit donc ou expliquer le passage, ou ne pas le copier, attendu que tous nos directeurs ne peignent pas d'une maniere léchée, aride, & ne font pas des éventails grimaciers. Les erreurs de Mr. de Voltaire & celles de l'Encyclopédie, ne sont rien moins que sans conséquence.

Mais les contradictions sont exceptées; les exposer seulement, c'est les refuter. On lit dans les questions sur l'Encyclopédie, article *Antiquité:* "Il n'est point „ de tableau présenté dans Paris au sallon d'Apollon „ qui ne l'emporte sur les peintures qu'on a déterrées „ dans Herculanum". Et dans l'article *Géographie:* "Les derniers ouvrages en peinture sont souvent les „ plus mauvais". Ces deux articles ne sont peut-être pas d'un même Auteur; car il est difficile de croire qu'il ait prononcé sur un même objet, avec autant de différence & de légereté.

J'honore la mémoire d'un homme à qui la postérité rendra les hommages qu'elle accorde aux talens supérieurs: elle séparera les foiblesses & les travers

Athéniens (*r*). Il a peint auſſi Ulyſſe ſur un radeau. Il étoit Macédonien, mais il a été le premier Peintre qui eût étudié toutes les ſcien-

---

de Mr. de Voltaire, d'avec ſes productions immortelles: ſon nom ſera prononcé, quand on parlera des hommes qui ont illuſtré les lettres. Peut-être lui reprochera-t-on qu'en ſervant auſſi l'humanité, le ſcandale fut inſéparable, à quantité d'égards, de la hardieſſe inconſidérée de ſes opinions.

Si nos philoſophes, nos ſavans, nos littérateurs du premier ordre, connoiſſoient autant les principes immédiats & conſtitutifs de nos Arts, qu'ils ſentent l'effet & la beauté d'un tableau & d'une ſtatue, quel fruit l'Artiſte ne retireroit-il pas de ce qu'ils en auroient écrit? Mais la plûpart ont enrichi le monde de tant de choſes meilleures & plus utiles, qu'on doit leur ſavoir un gré infini d'avoir porté leurs études à d'autres objets que la peinture & la ſculpture.

(*r*) S'il en faut croire le P. Hardouin, ce n'étoit qu'un ſeul tableau qui exprimoit la guerre ſociale contre les Phliaſiens: Mr. de Jaucourt paroit voir ici pour le moins cinq tableaux différens: mais il ſe ſert d'une méthode un peu particuliere, pour trouver dans un de ces tableaux tantôt un ſujet, tantôt un autre. Rapportons premiérement ſes paroles.

“ On admiroit pluſieurs ouvrages de Pamphile, „ entre autres ſon Ulyſſe dans une barque; ſon ta- „ bleau de la confédération des Grecs; celui de la

ces, ſur-tout le calcul & la géométrie; ſans leſquels, il ſoutenoit, que l'art de peindre ne pouvoit

---

„ bataille de Phlius, celui de la victoire des Athé„ niens contre les Perſes, &c. (*Il n'y a aucun ouvrage de Pamphile nommé ou indiqué dans Pline qui puiſſe donner lieu à cet* &c.) „ Ajoutons-y un „ portrait de famille dont Pline a parlé, c'eſt-à„ dire, un groupe ou une ordonnance de pluſieurs „ parens: c'eſt le ſeul exemple de cette eſpece rap„ porté par les Anciens ". (Encyclop. tom. 12. p. 261.

Cependant Mr. de Jaucourt eut pu voir dans les Numéros 29, 30 & 37 du chapitre 11, deux fois *ſyngenicon* & une fois *cognatio*, termes qui pourroient bien ſignifier auſſi une famille aſſemblée, ſi le *cognatio* de notre paſſage a cette ſignification. Il auroit pu voir auſſi que ces trois tableaux de perſonnes aſſemblées ſont d'Athénion, de Timomaque & d'Oenias. Où eſt donc encore ce *groupe de pluſieurs parens* de la façon de Pamphile? Je remarque en paſſant que Mr. Poinſinet traduit *Ulyſſes in rate*, par *Ulyſſe dans ſon vaiſſeau*, quoiqu'il paroiſſe qu'ici *ratis* ſoit le radeau ſur lequel Ulyſſe ſe ſauva de chez Calypſo, pour arriver, après avoir beaucoup ſouffert, dans l'iſle des Phéaciens, & qu'Ulyſſe, dans un vaiſſeau proprement dit, eût été plutôt un vaiſſeau qu'Ulyſſe. Mais ſur ſon radeau c'étoit une belle figure à

pouvoit être porté à sa perfection. Il ne fit point d'éleve à moins d'un talent attique; &

---

faire, & bien expressive. Mr. Brotier m'a déterminé sur le nombre de ces tableaux; il y en a quatre en comptant celui d'Ulysse; & je l'en remercie.

Il sembleroit que lorsqu'un exemple est unique, ce seroit une raison de plus pour citer le livre & le chapitre de l'Auteur qui le rapporte; & l'on pourroit reprocher à Mr. de Jaucourt une omission qui jetteroit ses lecteurs dans des peines infinies, si sur son annonce il leur prenoit envie de se servir du passage original. Mais pour abréger leurs peines à chercher & le *portrait de famille* & la *confédération*, je vais mettre sous leurs yeux le texte latin, pour qu'ils jugent eux-mêmes de la maniere dont Mr. de Jaucourt leur fait connoître Pline. *Pamphili cognatio & prælium ad Phliuntem, & victoria Atheniensium: item Ulysses in rate.* Si *cognatio* veut dire ici *la confédération des Grecs*, Pline n'a pas parlé d'un *portrait de famille*; & si ce *cognatio* signifie *une assemblée de famille*, Pline n'a pas parlé de la *confédération des Grecs*, puisque c'est le seul endroit où cet Ecrivain nomme les ouvrages de Pamphile; & il ne prétendoit pas que le mot dont il se servoit signifiât deux sujets différens. Je me garde bien de vouloir décider si ce *qui pro quo* est tolérable ou s'il ne l'est pas; je m'en tiens à le trouver fort consolant.

il les gardoit dix ans (*s*). Apelles & Mélanthe lui payerent ce prix. Ce fut par le crédit de

---

Celui-ci, par exemple, ne l'eſt pas moins; car je ſuis auſſi mauvais calculateur que Montaigne, qui ne ſavoit compter *ny à get*, *ny à pluſme*, & je pourrois avoir mal arrangé des dates. Mais il ne faut ni plume, ni jettons pour ſavoir qu'un maître paroît ordinairement avant ſon éleve. Mr. de Jaucourt fixe l'époque de Pamphile, maître d'Apelles, à la 115e. Olympiade, douze ou quinze ans après ſon éleve, qui ſe fit connoître dans la 112e. Pamphile étoit en réputation dans la 103e. ou 104e. Olympiade; ainſi l'erreur n'eſt guere que de 35 ans plus ou moins: mais celle qui place le maître pluſieurs années après l'éleve, eſt moins concevable.

(*s*) Cet exemple antique a eu des imitateurs de plus d'une eſpece, & pourra bien en avoir encore longtems. Le fameux Roſcius recevoit de la République plus de 100000 liv. par année pour jouer la comédie; il ſe trouva ſi riche, qu'il put ſupporter ſans peine pendant dix ans la ſuſpenſion de ſes appointemens: mais comme il aimoit l'argent, il n'en prétendit pas moins que le travail de *Panurge*, ſon éleve, lui rapportât la moitié du gain que ce jeune homme feroit ſur le théatre. Voilà un homme qui ſavoit joindre la ſcience du calcul à celle de la déclamation. Plus d'un Artiſte en font autant dans un autre genre: ils n'apperçoivent pas qu'il eſt un peu bas de vendre l'art à tant

cet Artiste, que d'abord à Sicyone, & ensuite dans toute la Grèce, on apprit avant toutes

---

par mois. La différence, à cet égard, entre ceux-ci & les maîtres qui vont courir le cachet pour en vivre, est, que les uns le gagnent & le reçoivent en ville, & les autres le prennent chez eux. Comme la justesse de leur esprit est assez volontiers égale à leur désintéressement, ils ne manquent pas, pour justifier ce petit profit, de subterfuges dont on fait la valeur. Je puis même leur indiquer une autorité dans l'histoire ancienne de Mr. Rollin; car il dit en parlant de Pamphile: *On conçoit aisément qu'un tel maître n'avilissoit point son art.* Il ne prenoit aucun éleve qu'à raison de dix talens pour autant d'années. Feu Mr. le Moyne me donna d'autres leçons, & il me seroit moins permis qu'à un autre de ne pas les pratiquer, sans encourir le reproche qu'on faisoit à un certain Hermodore de Sicile, qui vendoit, par un commerce honteux, ce qu'il avoit reçu gratis de son maître. Le Pérugin, plus modéré que Roscius, ne prenoit, dit Vasari, que le tiers du gain de Peinturicchio son éleve.

J'aurois volontiers supprimé cette note, mais ceux qui l'ont lue à peu près semblable dans la précédente édition, pourroient croire, s'ils ne la retrouvoient plus dans celle-ci, qu'elle regarde nos Artistes, & que par cette raison elle auroit pu leur déplaire. Comme je ne les ai pas en vue; qu'ils ne sont pas

choſes, aux enfans libres, les élémens de la

---

les ſeuls Artiſtes du monde ; qu'une cenſure eſt toujours bonne quand elle eſt juſte, & qu'elle eſt univerſelle; que les bons eſprits vont rire à la comédie qui les veſpériſe; qu'on a cenſuré fort à propos des Philoſophes qui ſe faiſoient payer par leurs auditeurs; que l'Artiſte, ſans prétendre à la dignité du Philoſophe, doit ſe diſtinguer de l'ouvrier purement méchanique par plus d'élévation, s'il veut que les autres l'en diſtinguent; que ceux des Artiſtes qui prennent le mois à leurs éleves, continueront de le prendre tant qu'ils croiront avoir raiſon ; & qu'enfin j'obſerve de mon mieux le précepte *neminem lædere*, je crois que la note doit reſter, fut-elle d'ailleurs inutile; mais elle ne l'eſt pas entiérement, puiſqu'elle contient un éloge bien dû au déſintéreſſement & à la bienfaiſance de mon maître. Loin d'exiger de contribution pécuniaire de ſes éleves, il faiſoit trouver en lui un pere ſécourable à ceux dont les moyens n'étoient pas ſuffiſans pour les aider dans des études longues, pénibles & point lucratives. Je ſuis un de ceux qui l'ont éprouvé: cela ne s'oublie pas; & ſans croire m'acquitter, j'ai le plaiſir de le dire publiquement.

Ce maître bienfaiſant n'a pas mérité le reproche qu'on faiſoit à Speuſippe, de rendre ſes diſciples tributaires, & de recevoir également de ceux qui lui donnoient de bon gré, & de ceux qui lui don-

Peinture, c'eſt-à-dire, à peindre ſur du buis;

---

noient à regret. *Celui*, diſoit Socrate, *qui vend la ſageſſe pour de l'argent, ſe proſtitue comme celui qui vend ſa beauté.* O, très-bon Socrate, les vendeurs de ſageſſe vous préparoient la ciguë! Mais nos mœurs ſont plus douces, & ſi vous viviez parmi nous, vous ne riſqueriez que de plates injures & des calomnies bêtes. Protagoras fut, dit-on, le premier des Grecs qui livra la ſageſſe à cette proſtitution.

Chryſippe y alloit auſſi tout rondement: il prétendoit que les leçons de la vertu devoient ſe payer comme une marchandiſe, & que les maîtres qui l'enſeignent doivent en exiger le ſalaire. Cependant il convient, que de prendre l'argent après avoir fait le travail, feroit le plus honnête, mais qu'avant, ſeroit le plus ſûr. Plutarque ſe moque agréablement du Philoſophe mercénaire dans ſes *contredits des Philoſophes ſtoïques*, chap. 21. Il eſt poſſible que dans ſon tems le ſage Plutarque ait été déchiré par les Chryſippes de ſa nation: pourquoi pas auſſi par d'autres?

Mr. de Jaucourt a ſaiſi le même paſſage de Pline pour répéter, d'après Mr. de Caylus, un autre reproche aux Artiſtes. *Il ſemble*, dit-il au mot *Pamphile*, *que nos Artiſtes ſécouent la Littérature & les Sciences comme un joug pénible, pour ſe livrer entiérement aux opérations de l'œil & de la main. Leur préjugé contre l'étude paroît bien difficile à déraci-*

& cet art fut reçu comme le premier achemi-

---

ner, parce que malheureusement presque tous ceux qui ont eu des Lettres n'ont pas excellé dans l'art.

Mr. de Jaucourt voudroit que les Artistes s'instruisissent au moins jusqu'à un degré de Littérature qui les tirât *d'une ignorance que l'on ne peut jamais pardonner.* S'ils sont de cette ignorance, il a raison. Nous voudrions aussi que quelques Ecrivains connussent nos arts au même degré, & nous avons également raison. Il y a cependant cette différence entre ces Ecrivains & ces Artistes; les uns décident, prêchent, louent, blâment, composent & nous font rire, tandis que les autres se taisent & ne décident jamais de ce qu'ils ignorent; & c'est un ridicule de moins.

Voyons pourtant s'il n'y auroit pas quelquefois lieu de *pardonner.* La plupart des Artistes entrent fort jeunes dans la carriere des arts. L'éducation qu'ils ont eue, n'a souvent été rien moins que littéraire. Le premier pas est-il fait: les études nécessaires à leur profession se multiplient; l'amour du travail, l'instance de la nature ne les laissent plus maîtres de parcourir les sentiers des Sciences & de la Littérature. Les voilà Peintres, Architectes, Graveurs, Statuaires; & leurs succès ne les attachent que davantage à leur talent. Il semble donc qu'au lieu de les blâmer, de les accuser même, on pourroit se borner à les excuser ou à les plaindre. Mais il fau-

nement aux arts libéraux. Il fut même toujours

---

droit pour cela connoître, comme l'Artiſte, avec quelle force l'art demande ſon homme tout entier.

Cependant, comme il y a des Littérateurs qui aiment & qui connoiſſent nos arts, il y a auſſi des Artiſtes qui ne ſont point étrangers aux connoiſſances Littéraires, & même des Artiſtes qui ne feront jamais dire : *malheureuſement ils n'ont pas excellé dans l'art.* Puiſque Mr. de Jaucourt n'a pas jugé à propos de les nommer, je ferai en partie ce qu'il auroit dû faire, & je lui demanderai, ſi Mr. Dandré Bardon, qui peut tenir une place honorable entre les Ecrivains, ne fut pas un très-habile Peintre ? Je lui demanderai avec l'Europe entiere, ſi Mr. Cochin qui écrit avec autant d'eſprit que de ſens, n'excelle pas dans l'art ? Peut-être y en a-t-il encore d'autres dont je ne connois pas tous les talens, parce qu'ils n'écrivent pas. Mais ceux qui, comme Annibal Carache, diſent : *Les Poëtes peignent avec les paroles, & les Peintres parlent avec leurs ouvrages*, n'ont pas pour cela un préjugé contre les études qu'il ne leur a pas été poſſible de faire, & qu'ils voudroient avoir pu réunir à celle de l'art qu'ils profeſſent.

Mais le Littérateur a bien d'autres facilités : ſon éducation lui ouvre la carriere de toutes les Sciences ; il reçoit preſque en naiſſant le moyen de choiſir celle qui lui convient & celui de les parcourir toutes. Les Poëtes, les Savans, les Littérateurs, les Ama-

honoré; de sorte que les gens libres purent

---

teurs mêmes, n'ont pas tous dédaigné l'étude de nos arts; & ceux qui s'y sont fait remarquer, ont déja reçu des éloges mérités. L'habile & ingénieux Abbé de Saintnon, ainsi que le célebre Gessner, qui fait tant d'honneur aux Muses germaniques, mériteront aussi, par leurs gravures spirituelles & intéressantes, un rang parmi les Amateurs distingués qui ont su joindre la pratique à la théorie.

L'Artiste, comme je l'ai dit, jetté souvent dès l'enfance, ou par ses parens, ou par un goût dominant, dans tel ou tel art, s'y trouve engagé sans avoir eu le tems & les moyens d'étendre ses vues ailleurs. Cependant des gens d'esprit lui en font un reproche. Il semble que l'Artiste seroit mieux fondé à leur reprocher l'ignorance d'un art, dont il paroît que la connoissance devroit entrer en quelque sorte dans la chaîne de leurs principes. Mais l'Artiste honnête & un peu conséquent, mesure ses reproches aux bornes de ses connoissances. Il sait d'ailleurs quelle force étonnante & surnaturelle il faudroit avoir dans les ressorts pour tout *connoître* & tout *savoir*; il en est d'autant plus modeste.

Le goût des hommes pour l'interprétation me fait naître une idée que voici. En blâmant le silence de Mr. de Jaucourt sur ceux de nos Artistes qui écrivent de leur talent, & qui en écrivent de maniere qu'on les puisse lire, n'aurois-je pas moi-même été

l'exercer, & bientôt après, les nobles. Un édit

---

bleſſé de ſa reticence, & bleſſé perſonnellement, parce que je me ſuis amuſé à barbouiller du papier? Voici ma réponſe, que je fais comme ſi j'étois devant le grand Juge. Je déclare que ſi je me crois un peu Statuaire, je ſuis fort éloigné de me croire Littérateur, ni même Ecrivain. Il eſt donc certain que je ne parle ici de moi en aucune ſorte.

Quand le Littérateur convient que la nature a mis les principes du beau & du vrai dans la tête de l'Artiſte comme dans la ſienne; que de ſon côté celui-ci écoute le Littérateur; le ſavoir & le goût ſe prêtent alors un mutuel ſecours. Que s'il y a des Savans dont le ton magiſtral ſoit *difficile à déraciner*; que l'Artiſte fuie ces orgueilleux, ces dangereux Erudits qui tranchent avec une égale aſſurance, & ſur ce qu'ils ſavent & ſur ce qu'ils ignorent. Que s'il y a des Artiſtes qui refuſent d'écouter des hommes plus inſtruits qu'eux, lorſqu'il s'agit de connoiſſances qui peuvent améliorer leurs ouvrages, qu'ils ſoient traités d'ignorans ouvriers *qui ſe livrent entiérement aux opérations de l'œil & de la main:* c'eſt faire juſtice des uns & des autres. Mais ceux de nos Artiſtes qui n'écrivent pas, & ceux qui écrivent; ceux qui ont cultivé les Sciences, comme ceux qui n'en ont pas eu le loiſir, conſultent, écoutent les Savans; & nous voyons auſſi des gens de Lettres conſulter les Artiſtes, & par-là ſe mieux connoître en peinture & en ſculpture, quoiqu'ils n'en écrivent pas.

public & perpétuel défendit de l'enſeigner aux eſclaves. C'eſt pourquoi, ni en Peinture, ni en

---

Je ſuis donc loin d'avoir en vue tous les Littérateurs, & de leur ſuppoſer le ton impérieux qui peut en avoir jetté quelques-uns dans des extrêmités ridicules par rapport à l'art, & injurieuſes pour les Artiſtes. Que l'ivreſſe d'Anacréon eſt aimable, lorſque ſes chanſons invitent le Peintre & le Graveur à repréſenter les objets de ſes amours! Que ſes ordres poétiques ont de charmes! Mais de quoi n'abuſe-t-on pas?

Il y a une foule d'exemples de ces déciſions hardiment prononcées à côté de l'objet. Entre pluſieurs que je ne veux pas dire & que je ne dirai jamais, je vous indique celui-ci. Ouvrez le neuvieme tome des Mémoires de l'Académie à la page 174, & comparez la pierre gravée que vous y verrez, avec l'explication que vous y lirez. Si vous n'êtes pas Artiſte, vous ne pourrez vous empêcher de ſourire; ſi vous l'êtes, vous rirez bien autrement, & vous direz; puiſque des Savans qui vivent au milieu des arts, font de pareilles deſcriptions, pourquoi d'anciens Savans, qui ſe copioient auſſi les uns les autres, n'en auroient-ils pas faites quelquefois de ſemblables? Vous n'honorerez pas moins le ſavoir, & vous conclurez que le Poëte, le Littérateur, le Peintre, le Statuaire, ont un droit égal & commun aux productions du goût & de celles du génie; mais que l'art d'en raiſonner juſte, n'eſt jamais qu'en proportion

Sculpture, on ne voit aucun ouvrage célebre fait par un esclave (*t*).

9°. Dans la 107e. Olympiade vécurent aussi Echion & Thérimaque. Il y a de beaux tableaux d'Echion : un Bacchus, la comédie & la tragédie, Sémiramis parvenant de l'esclavage

des connoissances qu'on peut y avoir acquises. *In omnibus* (*artibus*) *ferè minùs valent præcepta*, *quam experimenta.* Quintil. *inst. orat.* l. 2, c. 5.

(*t*) La leçon du manuscrit de Pétersbourg est plus raisonnable que celle d'Hardouin & des autres Editeurs. Ils disent : *ideoque neque in hâc*, *neque in toreutice ullius qui servierit opera celebrantur.* Mais le manuscrit porte ; *ideo neque in hâc*, *neque in aliâ arte*, &c. Le pronom *hac* indiquant la peinture, *aliâ arte* signifie la sculpture ; puisque ces deux arts sont constamment associés. Le sens est donc, *c'est pourquoi*, *ni en peinture*, *ni en sculpture*, *on ne voit aucun ouvrage célebre fait par un esclave.* Cela est plus convenable que d'associer, de préférence, la ciselure à la peinture ; du moins quand on a les premieres idées de l'un & de l'autre art.

J'ai dit ailleurs ce qu'est le manuscrit de Pétersbourg : ici je demande s'il est vraisemblable que de *toreutice* le copiste, quelque ignorant qu'on le suppose, ait pu faire *alia arte ?* Ne seroit-il pas plus croyable que ces deux mots étoient ainsi dans l'ancien original ; peut-être même dans celui de Pline ?

à la puissance souveraine, une vieille femme portant des lampes devant une jeune mariée remarquable par sa pudeur.

10°. Mais dans la 112e. Olympiade, Apelles, de l'Isle de Cos, a surpassé tous les Peintres qui le précéderent, & ceux qui le suivirent (u).

Le copiste qui a transcrit le manuscrit que je consulte, n'étoit pas assez intelligent dans le latin, pour avoir fait un changement aussi juste. Je ne vois pas non plus que la saine critique puisse attribuer à un Auteur une absurdité, quand on a des raisons suffisantes pour croire qu'elle n'est pas de lui. C'est ainsi que, sans interprétation forcée, j'ai l'avantage de montrer un sens raisonnable dans ce passage de Pline.

(u) Que le *futurosque postea superavit* du texte, signifie les peintres qui étoient venus depuis Apelles jusqu'à Pline, je crois qu'il n'y a pas de doute, quoique j'aie vu d'habiles gens adopter un autre sens. Je m'en tiens à celui qui est le plus favorable à Pline; ce n'est pas qu'il n'eût pu s'exprimer plus clairement. Peut-être auroit-il pu dire, pour lever toute équivoque: *& eos qui ad nostrum usque ætatem venêre*, ou mettre *successores* à la place de *futuros*; le génie de sa langue n'eût pas été moins conservé, & la clarté n'y eût rien perdu, si je ne me trompe. Mr. Poinsinet traduit: *mais un Peintre qui surpassa tous ses devanciers, & à qui il étoit reservé d'éclipser encore tous ses rivaux futurs, c'est Apelles de Cos.*

Il a preſque lui ſeul plus contribué aux progrès de la Peinture, que tous les autres enſemble, par les livres même qu'il a publiés ſur les principes de cet Art. Ce qui l'a principalement diſtingué, quoiqu'il y eut de très-grands Peintres

---

Je n'oſerois dire que cette traduction ſoit fauſſe, puiſque le texte en offre le ſens, & que *futuroſque poſtea ſuperavit*, peut bien ſignifier, *& il ſurpaſſa tous ſes rivaux futurs :* hyperbole qui montreroit bien plus le déclamateur, que l'homme de bon jugement.

Au ſurplus, dans quelque ſens qu'on veuille entendre ce paſſage, on le trouvera toujours repréhenſible, quand on verra, N°. 25, un Peintre *qui a de beaucoup ſurpaſſé tous les autres : eminuit longe ante omnes.* Ce peintre eſt Euphranor, qui parut dans la 151e. Olympiade, & non dans la 104e., c'eſt-à-dire, 150 ans environ après Apelles. J'eſpere le prouver par Pline lui-même, & par un autre monument tout auſſi ſûr, quand j'en ſerai à l'article d'Euphranor. Je dérangerai par conſéquent, la chronologie de l'hiſtoire de l'Art chez les Grècs, d'environ 180 ans. Cette propoſition qui doit paroître un peu folle, ſera je crois, prouvée ſans réplique, & j'aurois bien eu tort de fermer les yeux à la lumiere qui eſt venue les frapper à l'inſtant que je l'attendois le moins.

Si d'ailleurs Pline accorde ici la préférence ex-

de ſon tems, c'eſt une grace particuliere dans ſes ouvrages. En même tems qu'il admiroit ceux de ſes confreres, & qu'il leur donnoit à

---

cluſive à Apelles, ſi plus loin il l'accordera de même à Euphranor, c'eſt qu'ici il copie des Ecrivains qui élevoient Apelles au deſſus de tous les autres Peintres, & que plus loin il en copie d'autres qui en faiſoient autant d'Euphranor. On a pu voir & l'on verra que ce défaut de critique eſt fréquent chez notre Auteur.

A l'occaſion de tout ceci, j'ai voulu voir quel parti Mr. de Jaucourt avoit pris; mais je n'ai pas vu qu'il ſe ſoit engagé dans cette diſcuſſion. Au contraire, il a, ſi mes yeux ne m'ont point trompé, ſoigneuſement évité de faire paroître l'éloge d'Euphranor, que je viens de rapporter, quoi qu'il en ait tranſcrit la ſuite. Il faut couvrir les fautes de ſes amis ſans doute: mais faut-il auſſi faire diſparoître certaines vérités, quand il s'agit d'un Auteur latin du premier ſiecle? Je croirois cette méthode un peu contraire aux devoirs d'un bon critique, mais Mr. de Jaucourt a vraiſemblablement eu des raiſons pour s'en diſpenſer. Voici ſeulement ce qu'il dit dans ſon article *Apelles. Contemporain d'Ariſtote & d'Alexandre, l'un le plus grand philoſophe, l'autre le plus grand conquérant qu'il y ait jamais eu dans le monde, Apelles eſt auſſi le plus grand Peintre.* J'ai vu que cela ne m'inſtruiſoit pas, & j'allois tourner le feuil-

tous les louanges qu'ils méritoient, il disoit qu'il leur manquoit une grace, que les Grecs

---

let, lorsque cette phrase me frappa d'une autre maniere: voici la pensée qui me vint alors, & je me disois :

“ Je ne sais trop si on doit comparer des sujets „ dont les rapports ne sont pas égaux, pour en tirer „ ensuite une même conséquence. Nous avons les „ ouvrages d'Aristote & l'histoire d'Alexandre; nous „ pouvons comparer la doctrine de l'un & les exploits „ de l'autre, avec ce que nous connoissons dans ces „ deux genres. Mais où sont les tableaux d'Apelles? „ Dans le témoignage des écrivains qui les ont vu. „ Mais si ces écrivains eussent aussi vu les chef-d'œuvres de l'Italie moderne, est-on bien sûr de ce „ qu'ils auroient dit d'Apelles, en ne leur supposant „ que peu de prévention pour leur pays? Quelques „ éloges qu'ils en eussent fait, je ne crois pas qu'il „ soit permis de conclure pour Apelles comme pour „ Aristote & pour Alexandre, sans avoir pour les „ juger tous les trois, d'égales pieces de conviction: „ Alexandre est presqu'autant qu'Apelles, un objet „ de foi. La grande peinture moderne manquoit aux „ anciens Grecs, & nous sommes privés de leur gran- „ de peinture; comment oserions-nous porter un jugement absolu & définitif sur ce que nous ne connoissons pas dans toutes ses parties ”. Voilà ce que je me disois, puis je cherchai ailleurs de l'instruction.

appellent *Charita* (*x*); qu'ils avoient tout le reste, mais que pour cette partie il n'avoit point d'égal. Il se donna encore un autre éloge, en admirant un tableau de Protogènes d'un travail immense, & d'un fini excessif (*y*); car il dit

(*x*) Cette grace que les Grecs nommoient *charita*, signifie *joie*, *gaieté*: Apelles disoit donc que ses tableaux portoient dans l'ame une impression de joie & de satisfaction que ceux de ses confreres n'y portoient apparemment pas. Si cela étoit, Apelles pouvoit le dire, car s'il fut loué, d'affreux détracteurs le calomnierent. Il éclairoit son siecle sur un art dont se piquoit son siecle, & il vouloit que ses contemporains, lui vivant, sentissent un mérite qu'il avoit seul.

On connoît quelque part des gens qui traiteroient aujourd'hui cette conscience de soi-même, d'impudente vanité. C'est que ces gens-là n'ont que de la vanité: charlatans titrés, de vils esclaves salariés les entourent, les haïssent & les servent; comment pourroient-ils apprécier l'homme qui sans les tromper, ne se laisse pas avilir par leurs vexations atroces? On voit bien que je ne parle pas de ces hommes éclairés qui savent connoître & encourager les talens: ceux-là sont au moins recommandables.

(*y*) Ce tableau de Protogène doit être le Jalise. Si c'est lui, l'observation d'Apelles confirme dans

dit que tout étoit égal du reste entre lui & Protogène, ou même supérieur chez celui-ci, mais qu'il avoit sur lui un avantage; c'est que Protogène ne savoit pas quitter un ouvrage: précepte mémorable, *que trop de soin est souvent nuisible.* Sa candeur ne fut pas moindre que

---

l'opinion que cet ouvrage, sur lequel il consuma sept ans, étoit d'une exécution très-servile, & beaucoup plus le fruit de la patience & de la peine, que celui de l'art & du génie; ce qui jette au moins un doute sur le mérite absolu de Protogène, quel que fut le tableau. Etre trop longtems sur un ouvrage, est tout autant le défaut d'un Peintre médiocre, que celui d'un habile homme. Un soin trop opiniâtre énerve la meilleure production; & c'est souvent une très-grande faute, que de mettre trop de tems à vouloir ôter toutes ses fautes: *Nocere sæpe nimiam diligentiam.* Il y a un dégré de perfection au-delà duquel on fait perdre à son ouvrage sa vigueur naturelle; on l'use, on le réduit en langueur. L'autre excès n'est pas moins un grand défaut; & ce qui résulte de ces deux façons d'opérer, est un fruit verd ou un fruit desséché.

Quelques mots après, Pline se sert de *dispositio* pour exprimer l'ordonnance, les rapports, la convenance des parties d'une composition. Il semble que cela contredit ce qu'il avance ailleurs, quand il se plaint que le latin n'a pas de terme pour exprimer

ſon talent; car il convenoit de la ſupériorité d'Amphion ſur lui pour l'ordonnance, & d'Aſclépiodore pour les méſures (les proportions) c'eſt-à-dire, pour la diſtance qui doit être entre chaque objet.

11°. On ſait ce qui arriva entre lui & Protogène. Celui-ci demeuroit à Rhodes, où Apelles étant venu, avide de connoître par ſes ouvrages un homme qu'il ne connoiſſoit que par ſa réputation, il alla d'abord à ſon attelier. Protogène étoit abſent; mais il y avoit ſur le chevalet un fort grand tableau diſpoſé pour être peint, & que gardoit une vieille femme. Cette vieille lui dit que Protogène étoit ſorti,

---

le mot grec *ſymmetria.* Ce qu'il dit plus loin, N°. 21, & qui n'eſt que le renvoi à ce qu'il dit ici, donne encore plus de force à cette obſervation: *Aſclepiodorus, quem in ſymmetria mirabatur Apelles; Aſclepiodore, qu'Apellès admiroit pour la ſymmetrie.* Voilà *Symmetria* auquel Pline fait abſolument répondre *diſpoſitio.* Le latin a donc, ſelon Pline lui-même, un terme qui répond au grec *ſymmetria.* Pourquoi ſe plaignoit-il donc au livre 34. c. 8, de manquer d'un mot qu'il employe ſi à propos & dans le même ſens? *Menſura*, qu'il dit tout de ſuite, pourroit s'y rapporter auſſi, puiſqu'il ſignifie ici *proportion.*

& lui demanda son nom. Le voici, dit Apelles, & prenant un pinceau, il conduisit avec de la couleur, sur le champ du tableau, une ligne d'une extrême ténuité. Protogène de retour, la vieille lui dit ce qui s'étoit passé. On rapporte que l'Artiste, ayant d'abord observé la subtilité du trait, dit qu'Apelles étoit venu, que nul autre n'étoit capable de rien faire d'aussi parfait: que lui-même, dans cette même ligne, en conduisit une encore plus déliée avec une autre couleur; & dit à la vieille en sortant, que si cet homme revenoit, elle la lui fit voir, en ajoutant, que c'étoit là celui qu'il cherchoit. La chose arriva: Apelles revint, & honteux de se voir surpassé, il refendit les deux lignes avec une troisieme couleur, ne laissant plus rien à faire à la subtilité. Protogène s'avouant vaincu, courut en diligence au port, chercher son hôte. On a jugé à propos de conserver ainsi à la postérité, cette planche qui fit l'admiration de tout le monde, mais particulièrement des Artistes. Il est certain qu'elle fut consumée dans le dernier incendie du palais des Césars, au Mont Palatin. Je l'avois auparavant considérée avec avidité, quoiqu'elle ne contînt dans sa plus spacieuse largeur, que des lignes qui échappoient à la vue,

& qu'elle parut comme vuide au milieu de plusieurs excellens ouvrages: c'étoit par cela même qu'elle attiroit l'attention, & qu'elle étoit plus renommée que tout autre morceau (z).

(z) Cette planche fit l'admiration de tout le monde, & particulierement des Artistes: supposons-le pour un instant, & raisonnons. Pour avoir eu tant, & de si légitimes admirateurs, il falloit donc que les lignes qu'on y avoit tracées, au lieu d'être si imperceptibles qu'elles échappoient à la vue, continssent une forme & un objet dont la beauté fut si précise, qu'à cette marque, les deux Artistes eussent pu reconnoître un Dessinateur du premier ordre. Il falloit aussi que les admirateurs y distinguassent la beauté des figures; mais ce n'est pas assurément l'idée qu'en donne le narré de Pline.

Ce trait ou cette ligne d'une extréme ténuité, *lineam summæ tenuitatis*; cette autre encore plus déliée, *tenuiorem lineam*; & cette troisieme ligne si délicate, si fine, qu'il n'y avoit plus moyen d'en surpasser la subtilité, *nullum relinquens amplius subtilitati locum*: tout cela, dis-je, ne donne aucune idée qui porte à reconnoître sur l'exposé, la surprise & le défi que devoient se faire deux aussi savans Artistes qu'Apelles & Protogène.

Je ne rappellerai pas tout ce qu'a fait dire cette historiette; mais je transcrirai quelques lignes de l'Encyclopedie. Mr. de Jaucourt dit qu'elles sont

12°. Apelles avoit une habitude à laquelle il ne manquoit jamais: c'étoit de ne laisser

---

d'après Pline: peut-être y auroit-il eu plus d'exactitude à dire qu'elles sont d'après Mr. le Comte de Caylus, tom. 19. des *mémoires* de l'Académie. On pourroit aussi remonter jusqu'à Rollin & à Durand. Quoiqu'il en soit, voici le passage.

« On sait qu'Apelles & Protogène *travaillerent en-„semble à un tableau*, qui fut conservé précieuse-„ment. Ce tableau avoit été regardé comme *un „miracle de l'Art*. Et quels étoient ceux qui le con-„sidéroient avec le plus de complaisance? C'étoit „des gens du métier: gens en effet plus en état que „les autres, de sentir les beautés d'un *simple des-„sein*; d'en appercevoir *les finesses*, & d'en être „affectés. *Ce tableau*, *ou si l'on veut*, *ce dessein*, „avoit mérité de trouver place dans le palais des „Césars. Pline qui parle *sur le témoignage de per-„sonnes dignes de foi*, *qui avoient vu ce tableau* „avant qu'il eût péri dans *le premier* incendie qui „consuma le palais *du tems d'Auguste*, dit qu'on n'y „remarquoit que *trois traits*, & même qu'on les „appercevoit avec assez de peine: *la grande anti-„quité de ce tableau ne permettoit pas que cela fut „autrement*". Ce qui est en italique me dispense de toutes observations, & montre assez l'inexactitude. Cependant il faut convenir qu'une partie en est due au texte que le Pere Hardouin nous a donné.

paſſer aucun jour, quelques affaires qu'il eût, ſans exercer ſon art, en formant quelques traits;

Après avoir obſervé que Mr. Perrault avoit eu tort de ne compter que *trois lignes*, Mr. de Jaucourt lui prouve que ſelon la mauvaiſe opinion qu'il avoit des Anciens, & en vertu des ſections qui avoient refendu ces trois lignes, il falloit en compter *cinq*; & la concluſion eſt *qu'une telle mépriſe dans une choſe de fait, n'eſt que trop propre à faire ſentir l'erreur de ceux qui cherchent ſans ceſſe à rabaiſſer le mérite de l'Antiquité.*

Pline qui parle ici comme Mr. Perrault, ne cherchoit pas à rabaiſſer le mérite de l'Antiquité. Mr. de Jaucourt qui ne compte, comme on vient de voir, que *trois traits*, ne cherche pas à rabaiſſer le mérite de l'Antiquité. J'avoue cependant que je n'ai pas vu dans le *parallèle* que Mr. Perrault ait compté *trois lignes*. Voici ce qu'il dit, lorſque, ſous le nom de l'*Abbé*, il déclare ſérieuſement ſon avis: *Il eſt donc vrai qu'il s'agiſſoit entre Protogène & Apelles d'une adreſſe de main, & de voir à qui feroit un trait plus delié.* Il eſt donc également vrai que Mr. Perrault n'eſt repris ici, ni avec juſteſſe, ni avec juſtice; puiſque remarquer que deux Peintres auroient fait, pour ſe divertir, des traits plus fins les uns que les autres, n'eſt pas une atteinte au mérite de l'Antiquité. Toujours eſt-il certain que le déſir de ne trouver chez les anciens Artiſtes que des traits de ſublimité, & dans ceux des Anciens qui ont écrit

d'où eſt venu le proverbe, *point de jour ſans*

---

de l'art, que les plus grandes connoiſſances, jettent dans de ſinguliers écarts.

Convenons cependant, que dans le tome 25 des Mémoires de l'Académie, on voit que Mr. le comte de Caylus eſt un peu revenu ſur le compte de Pline, & qu'il ne le trouve plus un ſi grand connoiſſeur. C'eſt avoir fait un pas du côté de la vérité; ainſi nous devons un hommage à la bonne foi, comme aux lumieres nouvelles de notre illuſtre Amateur. Ecoutons un Commentateur qui l'emporte ſur ce qu'on a lu dans l'extrait de l'Encyclopédie.

Ludovicus Demontioſius dit en latin qu'on n'appercevoit plus les lignes tracées ſur ce fameux tableau; parce que c'eſt un vice dans la peinture de faire paroître les lignes qu'on a tracées, & qu'elles doivent être confondues, ſoit dans l'ombre, ſoit dans la lumiere. Que Michel-Ange, Raphaël, Salviati, Polydore, le Parmeſan & le Titien faiſoient leurs traits fort délicats. Qu'il y a dans la peinture parfaite trois différences réunies par degrés, la lumiere, l'ombre & la demi-teinte; & que ſans la lumiere, on ne peut abſolument rien diſcerner. Que les nuances d'Apelles & de Protogène étoient ſi artiſtement faites qu'on avoit de la peine à voir le paſſage d'une couleur à l'autre. Enfin, que ce n'étoit pas une figure qu'ils deſſinerent, mais qu'ils firent une teinte nuancée qui, comme dans la muſique, exprimoit les

trait. Quand il avoit fini un tableau, il l'expo-

---

tons, l'harmonie; & que par ces raiſons & d'autres ſemblables, on n'appercevoit pas les traits de ce tableau, quoiqu'on vit bien que la derniere nuance, qui étoit par deſſus les autres, étoit la plus délicate.

La manie de vouloir toujours donner tort, fait dire une foule d'abſurdités: celle de vouloir trouver tout bien, en produit peut-être davantage. Voyez où en eſt le prétendu ſavant *Demontioſius*, avec ſon galimatias. Pour moi, ſi deux Peintres célebres euſſent fait quelque choſe d'auſſi beau que ſingulier, & que j'euſſe été leur hiſtorien, je l'aurois ſi clairement rapporté qu'on ne s'y fut pas mépris. Mais ſi je n'avois pas entendu ce que j'aurois dit? Hé bien, on m'auroit commenté. Si d'autres Ecrivains du tems n'euſſent rien dit du même fait, les Commentaires ſe ſeroient multipliés, & comme les *Demontioſius* ne manqueront jamais, on auroit des interprétations tout-à-fait ridicules, & qui ne ſeroient pas les premieres.

Diſons un mot d'un autre Commentateur de ce paſſage: il eſt Artiſte & Anglois; c'eſt *Hogarth.* Chacun ſait que ſes productions fourmillent des plus ingénieux traits d'eſprit & de ſatyre. On n'ignore pas non plus qu'il a fait un écrit intitulé *Analyſe de la beauté:* je ne m'arrête ici qu'à ſon interprétation du paſſage de Pline que j'examine. Il prétend, avec raiſon, que le ſens qui ſe préſente n'eſt qu'un conte

soit dans la place à la vue des passans; & se

---

ridicule, & que pour accorder cette histoire avec le sens commun, il faut croire que les deux Peintres grecs avoient tracé une ligne de beauté, telle que celle-ci, qu'Hogarth appelle *ligne serpentine*, & dont il donne le modele que vous voyez *. On pourroit s'y tromper, & prendre cette ligne plutôt pour celle de l'yvresse que pour celle de la beauté, du moins au sens d'Apelles & de Protogène. Hogarth étoit pétillant d'esprit, de goût & de génie, mais je crois ce thême au dessus de ses forces & du genre qui lui convenoit si parfaitement. Voici deux contes qui n'ont pas besoin de commentaire.

Donatello fait un crucifix dont il est fort content: il veut avoir le suffrage de *Brunellesco*; lui montre son ouvrage, & lui demande, ce qu'il en pense. Brunellesco sourit & dit: *c'est un paysan que tu as crucifié.* Hé bien, dit l'autre, *fais-en un meilleur.* Le juge ne réplique pas, s'en retourne, & quelques mois après, il invite son confrere à venir déjeuner chez lui. Donatello entre, & voit un crucifix si parfait, que ravi d'étonnement & d'admiration, il se confesse vaincu, & dit à son rival: c'est à vous qu'il est donné de représenter le Christ, & à moi de faire

tenant caché derriere, il écoutoit quel défaut

---

des paysans. Voilà comme on fait de ces sortes de contes : celui-là n'est que de Vasari.

Le Peintre Floris vint, dit-on, exprès d'Anvers à Leyde, pour voir le Peintre Aertsen, qui travailloit dans un galetas près des remparts. Ne trouvant que des éleves, il prit un charbon, dessina un St. Luc sur le mur, & partit. Le Batave de retour dit en voyant le dessein : *cela est si beau, qu'il n'y a que Floris qui l'ait pu faire.* Si c'est une copie du conte antique, elle vaut infiniment mieux que l'original. On lit plusieurs traits de cette espece, mais tous bien meilleurs que celui des deux Artistes grecs.

Revenons à Pline. Certainement il a dit ce qu'il a vu ou cru voir sur la planche en question ; mais il ne résulte pas moins de son récit une historiette qui n'auroit pas rendu, à titre de grands Peintres, Apelles & Protogène fort recommandables. La preuve en est dans les entorses qu'on lui a données pour y trouver de la valeur. N'auroit-il pas été plus convenable d'avouer que Pline, cette fois-là, n'écrivoit pas *comme un Artiste qui auroit eu son génie?* La fin du conte est en vérité bien puérile ; c'est parce qu'une planche paroissoit vuide, qu'elle attiroit l'attention, & qu'elle étoit plus renommée que plusieurs excellens ouvrages. *Inter egregia multorum opera inane similem, & eo ipsa allicientem, omnique opere nobiliorem.*

on y remarquoit, préférant le jugement du

Quand Pline écrivoit cette phrase, Tacite, jeune encore, n'avoit pas fait paroître ses annales, & vraisemblablement le Naturaliste n'a pu ni voulu copier l'Historien. Mais si Tacite au contraire avoit lu cette pensée froide, & tout au plus fondée sur la curiosité niaise de quelques Romains, il faudroit dire qu'en savant Alchymiste, il en auroit su faire un métal de grand prix. *Les images de Cassius & de Brutus*, dit-il, *brilloient d'autant plus aux funérailles de Junie qu'elles ne s'y voyoient pas.* Voici son texte, où l'idée imposante par son objet renvoie celle de Pline dans la classe des conceptions fausses & communes. *Viginti clarissimarum familiarum imagines antelatæ sunt, Manlii, Quintii, aliaque ejusdem nobilitatis nomina : sed præfulgebant Cassius atque Brutus, eo ipso, quod effigies eorum non visebantur.* (Annal. III. 76.)

On dit que *linea* signifie *un dessein.* Je crois que *lineare* veut dire *tracer*, *tirer une ligne*; celle d'un menuisier comme celle d'un Peintre ; & que par extension, ce terme, ainsi que beaucoup d'autres, fut appliqué à la Peinture. Le *ut non lineam ducendo exerceret artem* de Pline ne prouveroit rien; car enfin, comment voudroit-on qu'un Latin ait pu dire : *il ne passoit point de jour qu'il ne s'exerçât dans son art en faisant quelque trait*, s'il ne se fût servi de *lineamentum* ou de *linea?* Et s'il dit : *il a conduit*

publie comme plus exact que le sien. On rap-

---

une ligne sur le champ du tableau, ne doit-il pas avoir aussi fait usage des mêmes termes, & avoir écrit: *lineam duxit per tabulam?*

Mais, dira-t-on, Protogène avoue qu'il n'est pas possible qu'un autre qu'Apelles eût fait un *ouvrage* aussi parfait, *tam absolutum opus*: c'étoit donc un ouvrage, & non un simple trait de pinceau, qui ne représentoit rien. Voici ma réponse: Toute opération de la main est un ouvrage, & le trait ou la ligne d'Apelles, pouvoit aussi par sa sûreté, sa netteté, sa légereté, sa subtilité, avoir une grande perfection: *opus* signifie souvent *industrie*, *artifice*, *adresse*.

De Pile nous conte que la *subtilité* n'étoit pas dans la ligne, mais dans l'intelligence de l'art qu'on fait connoître par des lignes. Il ne voit pas que le *subtilitas* exprime, ainsi que le *tenuitas* & le *tenuior*, la finesse, l'exiguité de *linea*; & que ces synonimes ont le même sens & vont au même objet, qui est la ligne. Je ne parle pas du commentaire de Durand sur ce passage, parce qu'en vérité je le trouve pitoyable d'un bout à l'autre.

Le Pere Hardouin qui copie Saumaise, dans sa note, avertit qu'il faut bien se garder d'imaginer que c'étoit une ligne semblable à celles de Géométrie, qui ont de la longueur sans largeur; il dit que c'étoit un trait de pinceau, *tractum penicilli*. Comment pouvoit-il croire qu'on s'y méprit! Couperoit-on deux

porte qu'il fut repris par un cordonnier d'avoir

---

fois dans sa largeur une ligne sans largeur, supposé que cette ligne ne fût pas chimérique? Quant à l'instruction, que c'étoit *un trait de pinceau*, elle est également gratuite, puisque le texte dit, *arreptoque penicillo*. Mais avec, ou sans un pinceau, c'étoit une adresse de la main, semblable à celle qui produisit l'O du Giotto: mérite qui, sans être méprisable, n'a jamais été regardé que par le Pape Bénoît XI, ou si l'on veut Boniface VIII, comme la preuve du talent d'un grand Peintre; puisqu'assurément Giotto ne l'étoit pas, & que sa réputation oubliée n'a jamais approché, même de fort loin, de celle d'Apelles. La remarque est de Perrault, & n'en est pas moins bonne.

Je ne crois pas non plus qu'on puisse rendre plus fidellement la pensée de Pline sur ces traces de couleur qu'elle ne l'est dans la traduction de Mr. Poinsinet. Si je n'eusse pas appréhendé que son François ne rendit un mauvais office au mien, je l'aurois inseré dans ma traduction, dont il auroit pris la place, depuis *une ligne d'une extrême ténuité* jusqu'à *courut chercher son hôte au port.*

Je pense avoir suffisamment démontré ce que c'étoit que ces lignes, c'est-à-dire, comment, selon Pline, les deux Artistes s'y etoient pris pour les tracer. J'ajoute encore que *alio colore tenuiorem lineam in illa ipsâ duxisse*, signifient mot à mot, *dans elle-*

fait à une chauffure trop peu de courroies. Le

---

même il conduifit, *avec une autre couleur*, *une ligne encore plus tenue*, il ne faut que lire pour l'entendre. *Tertio colore lineas fecuit* fignifiant auffi, *avec une troifieme couleur*, *il partagea*, *coupa*, *refendit*: quoi? les deux lignes déja tracées l'une fur l'autre, il me femble que jamais texte latin ne fut plus clair; puifque couper des lignes en travers n'auroit rien eu de fort difficile, & qui découvrît une grande adreffe ou légereté dans la main. Paffons à une autre partie de notre examen.

C'eft à vous, Pere Hardouin, que je m'adreffe particuliérement. Le changement que vous avez adopté au latin de ce paffage, eft bien peu réfléchi. Toutes les éditions, & les manufcrits à l'exception d'un feul, difent unanimément que Pline a vu ces *lignes* qui faifoient tant de bruit. Vous avez beau crier dans vos notes à l'interpolation; vous avez beau dire *fœdiffime*, le mal n'eft pas fi grand que vous le faites, & peut-être feriez-vous le feul blâmable, pour n'avoir pas raifonné jufte. Car de quoi s'agit-il? d'une planche qui fut brûlée. Quand? *priore incendio domus Cæfaris in palatio?* Que fignifie *prior?* Voilà le nœud de l'affaire; mais fans aucun effort on en vient à bout. Cicéron ne dit-il pas, *priore æftate*, l'été dernier? Pline en différens endroits ne dit-il pas, *prioris voluminis*, *du livre précédent*: *priori volumine*, *au livre précédent*: *priore libro*, *dans le précé-*

même cordonnier, tout fier de voir le lende-

---

dent livre ? Ce peu d'exemples trouvés dans Pline même, prouvent assez que les Latins donnoient souvent à *prior* la signification de *recentior.* Le Pere Hardouin le savoit, & il donne le démenti aux imprimés & aux meilleures leçons des manuscrits ; cela n'est pas convenable.

Si la critique se permettoit une fois ces sortes de hardiesses, elle pourroit donner à chaque passage tel sens que bon lui sembleroit. J'abandonne donc ici le Pere Hardouin, & je traduis le texte qui me paroît être celui de l'Auteur, lequel dit, *ad incendium primum*, & non *priorem*, quand il parle d'un *premier incendie.* Voy. chap. 3, sect. 4 L'autorité de Rollin ne m'en impose pas ; il traduit le *priore incendio* de notre passage par *au premier embrasement :* on a vu comment traduit Mr. de Jaucourt ; Mr. Poinsinet traduit aussi *dans le premier incendie ;* Durand met aussi *au premier embrasement ;* & je suis obligé de croire qu'ils se trompent tous.

Mais quel incendie Pline a-t-il donc pu voir où cette planche auroit été consumée ? Celui qui brûla Rome sous Néron, & qui embrasa le mont Palatin, où étoit la maison des Césars : Voyez Tacite. Je ne sache pas d'autre incendie de cette colline que celui arrivé sous Auguste ; Pline n'étoit pas au monde : & celui sous Néron ; Pline avoit quarante & un an. S'il y en eût d'autres de son vivant, c'est du dernier

main que le Peintre avoit rectifié ce défaut, voulut

---

qu'il ait vu dont il parle. Suétone & Tacite disent que dans l'incendie général de Rome, une infinité de chef-d'œuvres de l'art furent consumés. Parmi ceux-là Pline aura pu voir la planche en question; mais comme voit un homme qui, prévenu par une tradition obscure & merveilleuse, suit bien plus le torrent avec avidité, *avidè*, qu'il n'examine & ne discerne. Dix ans après la destruction de l'objet, il écrit ce qu'il avoit confusément vu, & donne le conte que vous venez de lire: il travailloit à son livre l'an de Rome 830: il avoit plus de cinquante ans, & son goût le portoit à écrire bien plus de choses qu'il n'en savoit & qu'il n'en avoit étudié.

Enfin, pourroit-on dire encore, si le morceau dont il s'agit étoit dans le palais des Césars dès le tems d'Auguste, pourquoi n'y auroit-il pas été consumé quand ce palais brûla sous le regne de ce Prince? 1°. Y étoit-il? 2°. N'est-il pas plus vraisemblable qu'on aura pu sauver quelques tableaux d'un incendie particulier que de toute une ville dévorée par les flammes? Et puis c'est sortir de la question: Pline dit, *le dernier incendie*; il ajoute qu'il a vu le tableau, donc il n'étoit pas brûlé sous le regne d'Auguste. Voici le texte, selon le manuscrit de Pétersbourg: il se rapporte aux autres, excepté à celui du Pere Hardouin, que Mr. Poinsinet auroit dû re-

voulut critiquer une jambe; Apelles indigné

---

jetter aussi. *Consumptam eam constat priore incendio domus Cæsaris in Palatio, avide ante à nobis spectatam : spatiosiore amplitudine nihil aliud continentem quam lineas visum effugientes; inter egregia multorum opera inani similem, & eo ipsa allicientem, omnique opere nobiliorem.* Consultez la note du P. Hardouin, vous trouverez qu'il s'appuye sur un seul manuscrit, pour former le raisonnement qui suit. Si ce premier incendie arriva, comme il est nécessaire, sous Auguste, Pline ne peut, avec raison, se glorifier d'avoir vu ce tableau qui alors fut, dit-on, consumé; c'est pourquoi, ajoute-t-il, je préfére *spectatam olim.* Et moi je mets le Pere Hardouin au nombre de ceux qui n'ont pas entendu la signification de *priore incendio*, & qui répétent en 1779 que la planche fut brûlée dans l'incendie arrivé sous Auguste.

Mr. Brotier dit en latin sur ce difficultueux passage: „Il y a des gens qui veulent qu'Apelles ait seulement tracé une ligne droite que Protogène refendit, „& qu'Apelles refendit encore. Mais lorsque un „homme aussi consommé dans l'art que Michel-Ange, pensoit que cette ligne fut un contour, & que „lui-même, à la plus grande admiration de chacun, „en fit d'un seul trait une semblable, à peine est-il „permis de s'éloigner de son sentiment, *ab ejus sen-*

ſe montra & lui dit, qu'il n'avoit rien à juger

„ *tentiâ vix licet diſcedere*". Puis Mr. Brotier renvoye auſſi à Mr. de Piles, pag. 116.

On ne doit avoir aucune peine à ſe rendre aux avis de Michel-Ange, quand il s'agit de la ſcience la plus profonde, & de la plus grande hardieſſe du deſſein. Mais quand on veut qu'un *trait* de ce grand Artiſte explique le paſſage de Pline, quand on dit qu'il fit une ligne ſemblable, *talem lineam*, à celle du Peintre Grec, ſans pouvoir dire ce qu'étoit cette ligne, le lecteur qui n'en eſt pas plus inſtruit, peut demander ſi le raiſonnement eſt bon, la preuve complette; & ſi, avant de comparer une choſe avec une autre, il ne faudroit pas définir la premiere. Comment donc Mr. Brotier a-t-il pu faire une parité de cette ligne refendue, quelle qu'elle fut, avec un *contour* hardi que traça Michel-Ange, & qui ne fut refendu, ni par lui, ni par aucun autre Deſſinateur.

Quant à Mr. de Piles, j'ai ſuffiſamment démontré dans quelques-unes de mes notes, le peu de valeur qu'on doit accorder à ſon ſuffrage, lorſqu'il veut expliquer Pline. Ainſi je ne puis avoir aucun égard, non pas à l'avis de Michel-Ange, mais au ſuffrage de Mr. de Piles & à la note de Mr. Brotier, lequel donne auſſi le texte comme le Pere Hardouin.

J'obſerverai maintenant pour clore cette note, que depuis peu d'années, on a dit encore: „ Ce ſont „ ſans doute les embelliſſemens des contours pleins,

au dessus du soulier; ce qui a également passé en proverbe (*a*). Il avoit aussi une douceur

---

„ qui donnerent au dessein d'Apelles la prééminence „ sur celui de Protogène. Tout le monde sait l'hist- „ toire du fameux contour tracé par le premier dans „ l'attelier du dernier. Ce ne sera pas dans les li- „ gnes serpentines formées séparément que nous cher- „ cherons l'objet de ce combat, mais dans l'exécu- „ tion d'un profil ". Pline, à ce compte, seroit donc un bien pitoyable descripteur des productions de l'art, si le fait étoit ce que dit ici Mr. de Hagedorn. Cependant lorsqu'il vouloit désigner un profil, on a vu qu'il savoit dire *obliqua imago;* & certainement dans un cas aussi particulier, je ne crois pas qu'il eût rejetté cette expression, & qu'il eût préféré *linea.* (Voyez *Réflexions sur la peinture*, tom. 2. pag. 82.)

(*a*) Voilà une sortie bien vive pour un homme aussi doux, aussi poli que l'étoit Apelles. Nous avons dans les *histoires diverses* d'Elien, l. 14, c. 8, un trait dont la forme un peu moins dure, porte la plus entiere conviction; & Polyclète paroît mieux qu'Apelles, avoir touché le but. " Il fit deux statues, l'une suivant les avis de la multitude, l'autre conformément aux regles de l'art. Il avoit soumis la premiere „ au jugement du peuple; il la changea, la rectifia „ avec complaisance au gré de chacun. Enfin ayant „ exposé les deux statues, l'une fut admirée de tout

honnête qui le rendit agréable à Alexandre,

„ le monde, & l'autre en fut moquée. L'Artiſte dit „ alors, celle dont vous vous moquez eſt votre ouvrage, „ mais l'autre eſt le mien". Voyez auſſi le tome 14 de l'Encyclopédie, page 824; ce trait y eſt rapporté.

Ecoutez un mot de ſentiment prononcé par un autre Artiſte Grec, dans les plus beaux jours de l'Art, chez la nation la plus connoiſſeuſe, à Athènes. Zeuxis expoſa ſon tableau du centaure femelle qui alaitoit deux petits au milieu d'un champ d'herbes verdoyantes, *hæc Centaurus in virenti gramine facta eſt.* Tout y étoit ſi ſupérieurement exprimé, dit Lucien qui en avoit vu une copie, que l'Artiſte fut perſuadé qu'il alloit enlever le ſuffrage univerſel. En effet, auſſi-tôt que le tableau parut, chacun en fut enchanté: mais ſur quoi retomba l'admiration? étoit-ce ſur la beauté de l'ordonnance, du deſſein, du coloris, ou ſur les expreſſions? pas un mot de cela. C'étoit ſur de petits objets de détail, tels que des herbages & autres minucies de cette eſpece. Zeuxis, alors indigné, dit à Miccion ſon éleve: *allons, couvrez le tableau, ôtez-le d'ici, portez-le chez moi; car ces gens-là ne louent que la fange de l'art: ils n'ont aucune notion des principes, de l'eſprit & du but de la peinture* (*).

(*) Age Miccio, dixit ad diſcipulum, picturam involve, & ſublatam domum auferte. Hi namque noſtræ lutum artis laudant: ſed mentis & ſcopi, num recte, & ex arte factum

qui venoit ſouvent le voir dans ſon attelier;

Jugez de la foule qu'on rencontre ailleurs qu'à Athènes. Malheureuſement Lucien nous donne cet exemple; Teztzès y ajoute le conte des Minerves de Phidias & d'Alcamène; Elien nous parle de la pitoyable ſtatue que produiſit Polyclète en ſuivant l'avis de chacun, & de la très-belle qu'il fit auſſi en ne ſuivant que le ſien. Ces traits ne ſont rien moins que favorables à la foule qui prétendroit ſe connoître auſſi-bien en peinture, que ceux qui paſſent leur vie à l'étude & à l'exercice de cet art.

Ces différens traits m'en rappellent un autre plus moderne & moins connu; on l'attribue à Salvator-Roſa. Un Grand fit appeller cet habile Peintre pour lui propoſer de faire un tableau. Ce Grand étoit indiſpoſé, & ſon médecin qui ſe trouvoit là, dit à Salvator de ne pas commencer qu'il ne lui eût donné ſes idées. Roſa ne dit mot, mais dès qu'il vit l'Eſculape ſe diſpoſer à écrire l'ordonnance pour l'apothicaire, il courut à lui, le pria de s'arrêter, & de ne rien écrire qu'il ne l'eût inſtruit des différens ingrédiens qui devoient entrer dans cette médecine. Le médecin, comme de raiſon, ſe mit à rire, & le malade dit à Roſa: *Mr. le docteur ſait mieux que vous ce qu'il me faut, puiſqu'il eſt médecin & que vous êtes Peintre.*

ſit opus, nullam rationem habent. (Lucian. *Zeuxis* vel *Antiochus*) On voit bien que je traduis ſur le latin, mais il eſt exact ici.

car, comme nous l'avons dit, ce Prince avoit

Je dois donc, répondit Salvator, *ſavoir mieux que Monſieur ce que je dois peindre*, *puiſque je ſuis Peintre & qu'il eſt médecin.* Cet Artiſte avoit ſouvent la judiciaire excellente, mais il diſoit aux gens des vérités un peu dures.

Si un Artiſte, lorſqu'il expoſe un ouvrage, avoit la foibleſſe de *s'indigner* des jugemens pitoyables *du peuple*, il feroit un homme inabordable depuis le matin juſqu'au ſoir. Il faut que l'Artiſte ait l'ame aſſez forte pour ſe mettre au-deſſus de la bavarde ignorance, de la groſſe ineptie, &c., &c. Il faut qu'il écoute tout, & que de cette fange il ſache encore tirer quelques inſtructions: *aurum colligat è ſtercore Ennii.* On voit bien qu'il n'eſt pas queſtion ici des avis éclairés, qui doivent être reçus avec d'autant plus de plaiſir, qu'ils ſont donnés avec jugement; ne fuſſent-ils pas toujours juſtes, il faut les écouter & les aimer. Je connois un Statuaire qui, s'il eut écouté la voix du peuple, n'eût préſenté qu'un monſtre *effroyable* aux yeux du *public:* tout lecteur qui n'eſt pas *peuple*, ſait la différence qu'il y a entre *le peuple* & *le public.* Il ſait que *le peuple* eſt de tous les états ſans exception: que cette claſſe eſt infiniment plus nombreuſe qu'on ne penſe; qu'on la prend ſouvent à cauſe du nombre, pour *le public*, & qu'en ce cas, on doit l'appeller le public du moment, le ſot public. Il ſait auſſi que cette eſpece de public a

défendu par une ordonnance, que personne le

---

toujours persécuté les hommes qui ne se sont pas soumis à son ignorance. Enfin, il sait que le vrai public, celui qu'il faut respecter, est réduit à un fort petit nombre; qu'il est moderé, sage, & qu'il se taît quand il se voit accablé par la cohue; mais qu'il ne juge pas moins sainement, & que sa décision l'emporte à la fin, & met le sceau irrévocable à toutes les productions.

O peuple! Vous n'êtes pas sans doute celui que le Peintre Parrhasius avoit si heureusement représenté; mais quelque partie du globe que vous habitiez, êtes-vous plus éclairé sur le fait des beaux-arts, que ne l'étoit la Grece au tems de Polyclète? Permettez-moi de vous le dire; si on rassembloit, si on écrivoit vos jugemens sur des ouvrages de Peinture & de Sculpture, & qu'on vous présentât ce cahos d'idées bizarres, vous en seriez effrâyé.

Je vénére les profondes connoissances de Mr. l'Abbé de Condillaç, mais je ne dirois pas comme lui; *de là, ce qui est le plus à regretter, le peu de goût que nous avons pour la musique, l'architecture, la Peinture & la Sculpture. Nous croyons seuls ressembler aux anciens; mais que par cet endroit, les Italiens leur ressemblent bien plus que nous.* (Essai sur l'origine des connoissances humaines, tom. 2. Chap. 5, Sect. 1.) Je ne parle pas de la musique; mais est-il bien vrai que nous ayions peu de goût pour les trois

peignît qu'Apelles. Cependant quand Alexan-

---

autres arts, & que nous croyions seuls ressembler aux anciens? Une des raisons que donne Mr. de Condillac, de notre peu de goût, *est le climat des peuples froids & flegmatiques du nord.* N'en résulteroit-il pas que plus on avance dans le nord, moins on trouve aux nationaux, le goût de la Peinture, de la Sculpture & de l'Architecture? Je connois trop peu le nord que j'habitois au 60e. dégré, pour dire si le goût des beaux-arts y est, comme il y croît des sapins, ou comme on y a des ananas.

Voulez-vous voir comment on pourroit aprécier vos maîtres? Voulez-vous jetter un coup-d'œil sur la doctrine qu'ils vous prêchent, & juger vous-même de leurs moyens de vous tromper? Lisez ce qui suit; je le copie dans *le livre le plus utile qu'on ait jamais écrit sur cette matiere chez aucune des Nations de l'Europe*, dit quelque part Mr. de Voltaire.

Je suppose que mon lecteur a sous la main les *Réflexions critiques sur la Poësie & la Peinture*, je le prie d'y voir la section 24 & les suivantes; je le préviens aussi que les guillemets annonçant les propres paroles de l'Abbé du Bos, je n'ai pas cependant toujours copié le tissu entier de ses phrases, mais que je n'en ai point détourné le sens.

La Section 22 fournit une autorité de cuisine assez divertissante pour en faire le préambule de ce qu'on va lire. " Il est en nous un sens fait pour connoître

dre dans ſon attelier, raiſonnoit ſans connoiſ-

„ ſi le cuiſinier a opéré ſuivant les regles de ſon Art.
„ On goûte le ragoût, & même ſans ſavoir ces regles,
„ on connoît s'il eſt bon. Il en eſt de même en quel-
„ que maniere des ouvrages d'eſprit & des tableaux
„ faits pour nous plaire en nous touchant". Si l'Abbé du Bos a lu ceci à ſa cuiſiniere, elle aura été toute glorieuſe de ſe trouver un beau matin connoiſſeuſe en Peinture, & de la façon de ſon maitre. Continuons.

" Quand le public décide de la Peinture, dit cet
„ Ecrivain, il porte ſon jugement ſur un objet qu'il
„ connoît en ſon entier, & qu'il voit par toutes ſes
„ faces". (*Je lui en fais bien volontiers mon compliment.*) " Toutes les beautés & toutes les imperfec-
„ tions de ces ſortes d'ouvrages ſont ſous les yeux
„ du public". (*Cela eſt vrai.*) " Rien de ce qui doit
„ les faire louër ou les faire blâmer, n'eſt caché pour
„ lui". (*Il a donc paſſé ſa vie à étudier tous les objets que le Peintre ſe propoſe de repréſenter. Il a donc ſans ceſſe combiné, l'outil à la main, tous les moyens de parvenir à l'immenſité des repréſentations.*) " Il ſait tout ce qu'il faut ſavoir pour en bien juger". (*Nous avons des preuves parlantes de ſa réuſſite à compoſer, ſoit en Peinture, ſoit en Sculpture; car c'eſt le jugement qui compoſe; mais nous ne voulons pas les dire.*) Voilà ce que Mr. l'Abbé du Bos appelle une raiſon ſans replique. Ecoutons encore.

" La plûpart des gens du métier jugent mal des

fance fur fon Art, il l'engageoit avec douceur

„ ouvrages pris en général, par trois raifons. La fen-„ fibilité des gens du métier eft ufée". (*Si cela étoit dit aux petites maifons, on auroit tort de s'en plaindre.*) "Ils jugent de tout par voie de difcuffion". (*C'eft-à-dire, qu'ils mettent du fentiment dans un ouvrage, fans en avoir eux-mêmes, & que la voie de difcuffion eft une preuve de mauvais jugement.*) " Enfin ils font prévenus en faveur de quelque partie „ de l'Art, & ils la comptent dans les jugemens gé-„ néraux qu'ils portent, pour plus qu'elle ne vaut". (*Ces Artiftes-là font donc auffi bornés que certains connoiffeurs qui n'ont qu'un goût exclufif.*) Mr. du Bos juftifie fa propofition ainfi qu'il fuit.

" C'eft, dit-il, que les artifans (*c'eft fon expreffion pour qualifier les Peintres, les Sculpteurs, les Poëtes, les Muficiens*) " qui font nés avec du génie, font en „ bien plus petit nombre que les autres", (*Ils ont cela de commun avec tous les hommes; ainfi le concept eft un peu trivial*) " & les artifans fans génie jugent „ moins fainement que le commun des hommes". Notez qu'il accorde aux Artiftes de génie le droit de juger mieux que le commun des hommes: ainfi le génie doit néceffairement l'emporter: donc le commun des hommes, qui ordinairement n'a pas de génie, en a plus que l'Artifte qui en eft dépourvu. Comment trouvez-vous cette Logique? S'il eut dit, un Opticien borgne voit moins bien qu'un portefaix

au silence, en lui disant que les enfans qui

---

qui a deux bons yeux, on n'eut eu rien à lui contester.

" Ainsi qu'un vieux médecin, dit-il encore, né
„ tendre & compatissant, n'est plus touché par la
„ vuë d'un mourant, autant que l'est un autre homme
„ qui n'exerce pas la médecine; de même la sensi-
„ bilité vient à s'user dans un artisan sans génie; &
„ ce qu'il apprend dans la pratique de son Art, ne
„ sert le plus souvent qu'à dépraver son goût naturel,
„ & à lui faire prendre à gauche dans ses décisions;
„ c'est ainsi qu'il est devenu insensible au pathétique
„ des tableaux, qui ne font plus sur lui le même effet
„ qu'ils y faisoient autrefois ".

Voilà un littérateur, un homme d'entendement, qui confond étrangement les idées. Comment ne voit-il pas que la longue pratique du médecin lui fait de plus en plus connoître son Art, comme l'exercice du Peintre l'instruit d'autant plus de l'objet du sien. Pourquoi ne compare-t-il pas l'insensibilité du vieux médecin avec le nez du Peintre qui s'accoutume à l'odeur des huiles? Et pourquoi parler de la sensibilité émoussée par l'habitude de voir des malades, quand il s'agit de la science acquise par l'exercice? Nous aimerions autant qu'on nous dît, plus un médecin traite des malades, moins il connoît la nature des maladies, moins il est en état d'en juger, moins il en a le sentiment. *Ab assuetis non fit passio*, sans

broyoient les couleurs, rioient de ses propos :

---

doute; mais l'Abbé du Bos n'est pas heureux cette fois, à en faire l'application. Si un homme qui n'eut jamais fait de livres, lui eût dit; Mr. le métier d'écrire a usé votre sensibilité; vous discutez à merveille, mais avec mon goût que le travail n'a point *usé*, je sais mieux que vous, juger d'une production littéraire, l'écrivain eût senti son absurdité.

Mais c'est d'un Peintre sans génie qu'il est question. Que ne lui compariez-vous donc un médecin sans sentiment. Ce Peintre est d'ailleurs un ouvrier aussi infirme dans la Poësie de l'Art que dans les jugemens qu'il en peut porter, quoiqu'ils soient préférables à ceux d'un homme sans génie qui n'est pas Peintre. Mais il est faux qu'un Peintre, même sans génie, soit plus connoisseur en peinture à vingt ans qu'il ne l'est à quarante, dans quelque sens que vous preniez ses connoissances. Ne confondriez-vous pas le barbouilleur avec le Peintre sans génie? Ce n'est pas précisément la même chose. Vous avez donc mal choisi vos matériaux, & votre syllogisme pourroit bien être égal à rien.

Cette partie du livre de l'Abbé du Bos n'est au fond qu'un petit jeu où l'on ballote des idées, & où l'on dit le oui & le non sans égard à la justesse du bon raisonnement; & à travers ces tergiversations, voici le résultat de beaucoup de paroles inutiles. Le Peintre de génie juge mieux que le commun des hom-

tant ses talens lui donnoient de pouvoir sur un

---

mes, & même que les hommes de génie qui ne sont pas Peintres. L'Artiste sans génie juge plus mal que les hommes qui en ont sans être Artistes. Falloit-il vingt ou trente pages pour dire cette vérité commune? Et falloit-il y fourrer des argumens captieux?

Vous direz qu'ils sont si visiblement faux, que c'est tems perdu que de les faire remarquer, attendu que chaque lecteur, est en état de s'en appercevoir. Dites, certains lecteurs. L'Ecrivain a su envelopper l'opinion qu'il avoit intérêt de produire, & dont il pouvoit bien être persuadé lui-même; & sous l'enveloppe d'une discussion sans méthode, il a semé son ivraie: tout passe ensemble, & tout lecteur ne s'amuse pas à disséquer un livre. Il passe ce qui le fâche; il adopte ce qui le flatte; il ne sait pas au juste ce qu'il a lu; le livre le fait penser: celui-là sur-tout; & l'idée qui lui en reste; est qu'il sait mieux que l'Artiste, juger des productions de l'Art.

Vous trouverez que l'Abbé du Bos fait un beau chapître pour prouver que *le jugement du public l'emporte à la fin sur le jugement des gens du métier.* Il oublie sans doute de la meilleure foi du monde, que le jugement de Newton, homme du métier, l'a emporté *à la fin* sur le jugement d'Aristote & sur celui du public. Il oublie que plusieurs autres gens du métier dans tous les genres, ont seuls rectifié *à la fin* les jugemens erronés du public, & que c'est ordi-

nairement le jugement des Artiftes qui forme *à la fin* la voix du public.

Le livre de l'Abbé du Bos eft un très-bon fond pour un Artifte ou tel autre vrai connoiffeur qui voudroit fe charger de l'examiner, montrer en quoi il peut être utile à l'Art, prouver qu'il y a ça & là des fophifmes propres à perpétuer la race des faux connoiffeurs, & bien développer que le réfultat de cet ouvrage eft le découragement des Artiftes. Le fujet eft neuf, au moins n'ai-je encore vu que balbutier ceux qui ont loué ou critiqué l'Abbé du Bos, rélativement à la Peinture & à la Sculpture: je ne parle que de cela. Mais auffi j'ai entendu quelques-uns de fes lecteurs nous dire poliment que *l'attention de l'Artifte fe porte toute entiere fur l'exécution méchanique;* mais que pour eux, ils favent juger de la penfée, de l'expreffion, du fujet, du fond de la chofe. Et puis faites des ouvrages où il y ait de la penfée, de l'expreffion, un fujet, un fond de la chofe, pour vous entendre dire innocemment que vous favez faire tout cela fans favoir en juger; à-peu-près comme Mr. Jourdain faifoit de la profe.

Ha! cher Abbé du Bos, que vous euffiez rougi, fi vous m'aviez furpris feul dans les falles de l'Académie de Pétersbourg, verfant des larmes de fenfibilité devant un beau plâtre de l'Apollon! Vous euffiez bien vite effacé les fottifes que vous dites fur notre prétendue infenfibilité. Pardonnez à l'effufion d'une ame qui ne calcule pas toujours froidement dans un cabinet.

Roi d'ailleurs colere (*b*). Malgré cela Alexandre fit voir, par un exemple très-mémorable, combien il honoroit Apelles. Ce Prince lui ayant ordonné de peindre nuë, à cause de sa beauté singuliere, la plus chérie de ses concubines nommée Campaspe; & s'étant apperçu qu'il en étoit pareillement épris, il la lui céda:

(*b*) Alexandre, à qui la nature & l'éducation avoient donné tant de grandes qualités, lorsqu'il vouloit raisonner des arts, s'en acquittoit de maniere à faire rire les petits garçons qui broyoient les couleurs d'Apelles. L'Artiste d'ailleurs doux, civil, poli, ne pouvoit s'empêcher de le faire remarquer à un Prince qui l'aimoit, & qu'il devoit aimer au moins par reconnoissance. Combien de prétendus protecteurs & amateurs de tous rangs, moins heureusement nés, moins bien élevés qu'Alexandre, & qui raisonnent & décident sur les productions des arts peut-être plus hardiment & moins judicieusement que lui, devroient craindre, d'après son exemple, de s'exposer à la risée des manœuvres : & combien d'Artistes seroient en état de contribuer davantage à l'avancement des arts qu'ils professent, & qu'ils devroient respecter, si, au lieu de céder en apparence & de rire intérieurement des ridicules que se donnent les prétendus Mécènes, ils avoient la franchise d'Apelles, qui sut faire passer à un Prince vain, fier, colere, l'assertion dure, mais vraie, qu'il faisoit rire

trait de grandeur d'ame, d'empire ſur ſoi-même, qui ne lui fait pas moins d'honneur que quelque victoire; puiſqu'il s'eſt vaincu lui-même, & a cédé à l'Artiſte, non ſeulement ſon lit, mais encore ſon affection, ſans aucun égard au ſentiment qu'éprouvoit ſa favorite, de paſſer en un inſtant des bras d'un Roi dans ceux

---

les manœuvres en raiſonnant ſur un art, qu'il eſt, je crois, difficile de bien entendre. Ce n'eſt pas que des hommes honnêtes, quelquefois même des perſonnes du premier rang, ne montrent l'exemple contraire; leur modération à bien raiſonner & à donner des avis juſtes, eſt un charme qu'ils ajoutent à leur converſation & à leurs conſeils.

Que ce trait d'Alexandre & d'Apelles ſoit vrai ou qu'il ne ſoit qu'un conte, il a cependant une moralité qui peut le rendre profitable. Il eſt ſurprenant que Bayle ne l'ait pas ſaiſie, & qu'au contraire il ait eu, ſur ce paſſage, un avis particulier. Il commence par fort mal traduire les paroles de Pline dont il rapporte le latin. Pline dit, *ſilentium comiter ſuadebat; il l'engageoit avec douceur au ſilence.* Qui le croiroit! Bayle traduit, *taiſez-vous;* & il trouve cela *trop dur, trop groſſier, & trop brutal pour l'attribuer à un Peintre qu'on repréſente d'ailleurs comme un homme doux, civil & poli.* Bayle a raiſon; mais ce ſont les

ceux d'un Peintre (*c*). Quelques-uns croyent qu'elle lui servit de modele pour peindre sa Vénus sortant de la mer.

---

deux mots grossiers par lesquels il lui a plu de rendre les expressions honnêtes de Pline, qui sont tout cela. *Il faut être*, comme l'observe ce savant Critique, *sur le pied de bouffon dans une cour*, *ou avoir cette humeur bizarre & capricieuse que l'on voit assez souvent dans les Artistes les plus consommés*, pour dire à un Prince, & à un Prince aussi mal endurant qu'Alexandre, une grossiereté de cette espece. Elien, liv. 2, chap. 2. dit que le Peintre étoit Zeuxis, & le mauvais connoisseur Mégabyze. Il seroit possible, au surplus, que ce fut un conte; il le seroit aussi qu'Alexandre & Mégabyze eussent fait rire chez deux différens Peintres les petits broyeurs de couleurs. Voyez Bayle, article *Apelles*, rem. D. &c.

(c) Comme ce procédé d'Alexandre pouvoit être fort équivoque, & qu'il est vraisemblable que son amour pour Campaspe n'étoit pas bien fort, il semble que Pline auroit pu mettre ici moins d'éloquence à chanter cette victoire. Mais qu'auroit-il répondu, si on lui eût dit qu'Alexandre ne devoit pas être fort amoureux d'une fille qu'il prostituoit toute nue devant un autre homme? L'exemple de Candaule ne répondroit pas; parce qu'il prouveroit trop: c'étoit une si haute extravagance qu'elle excuse en quelque sorte la punition de son auteur. Il

13°. Apelles, bienfaisant même envers ses rivaux, mit le premier Protogène en réputation à Rhodes. Ses compatriotes le méprisoient, comme on fait le plus souvent des choses de

---

s'agissoit, diroit Pline, de faire peindre cette fille nue. On lui répondroit toujours, Alexandre n'en étoit donc pas fort jaloux ; ce qui affoiblit considérablement le sacrifice qu'il en fit. Peut-être cet acte de générosité, supposé qu'il soit vrai, ne seroit-il au fond qu'un de ces traits de vanité fort compatibles avec son caractere, une satiété de l'instant, ou une bizarrerie dont il a aussi donné plus d'un exemple : supposition selon laquelle il n'y auroit eu rien à chanter. Je ne donne cette observation que pour ce qu'elle peut valoir.

Voyez cependant le dictionnaire de Bayle, article *Macédoine*, rem. H ; vous y trouverez que cette histoire, grace aux contradictions des Ecrivains qui la débitent, a contre elle plus d'une preuve d'invraisemblance. Vous y verrez aussi que Bayle, comme tout Critique impartial, éclairé, & qui veut éclairer les autres, ne fait acception d'aucune autorité, d'aucune réputation : par-tout où il trouve des erreurs, il fait main basse ; & du sommet de sa virilité, il ne daigne pas même se douter qu'il y ait au monde une foule de contradicteurs ignorans, déraisonnables ou fanatiques : les lecteurs conséquens lui suffisent.

Pline, qui rapportoit ce qu'il trouvoit dans ses

son pays; & Apelles lui ayant demandé quel prix il mettoit à ses ouvrages terminés, il lui en dit un fort modique. Apelles en offrit cinquante talents, & répandit le bruit qu'il les achetoit pour les vendre comme de lui: ce qui

---

Auteurs & dans les oui-dire, n'a pas toujours pris la liberté d'un rédacteur judicieux: il s'est contenté trop souvent du mérite de compilateur éloquent. Ce n'est pas qu'il n'aimât à moraliser quelquefois même où la morale n'étoit pas nécessaire. Il est donc permis aussi d'avoir un avis dans un fait très-conjectural. Les hommes admirent volontiers & blâment sans raison ce qu'ils n'entendent pas.

Je reviens sur le mot conjectural, & j'ose me croire fondé à dire que le fait en question est faux; & c'est Pline lui-même qui ajoute à la preuve, en ne faisant paroître Apelles que dans la 112e. Olympiade. Alexandre partit de la Grece la deuxieme année de la 111e & c'étoit pour n'y plus revenir: a-t-il mené l'Artiste à sa suite? il n'y a pas d'apparence. Cette femme, la plus chérie de ses concubines, étoit-elle à sa cour avant son départ? Avoit-il alors des concubines? Plutarque assure que la premiere femme qu'Alexandre connut, étoit la veuve de Memnon, prise avec la famille de Darius, après la bataille près du fleuve Issus en Cilicie; c'étoit la quatrieme année de la 111e. Olympiade; il pouvoit y avoir deux ans

engagea les Rhodiens à faire attention au mérite de l'Artiste: Apelles ne leur céda les ta-

---

que le Roi n'étoit plus en Grece, puisqu'il passa l'Hellespont la seconde année de cette même Olympiade.

Pline manque donc ici d'exactitude en faisant commencer à travailler Apelles à la cour d'un Roi, & à le voir souvent, deux ou trois ans après que ce Roi avoit quitté la ville d'Ephese où Apelles travailloit alors, & où le Roi ne revint plus. L'envie d'écrire un conte en l'air a prévalu dans son esprit sur la chronologie de l'histoire : il devoit faire paroître Apelles quelques années plutôt, & ne point parler de la belle Campaspe : Elien & Lucien, qui font aussi le conte, la nomment Παγκάστη, Pancaste : Elien la dit de Larisse en Thessalie, & la premiere femme à qui Alexandre eut affaire : encore met-il un φασὶν, *on dit*, dans son récit : précaution que n'a pas eu Pline. Voyez Bayle, article *Macédoine*, rem. G.

Ou si vous lisez la vie d'Aratus par Plutarque, vous trouverez qu'Apelles, avant d'entrer chez Pamphile, avoit déja une grande réputation, & que ce fut moins pour perfectionner son talent que pour augmenter sa renommée, qu'il voulut se faire éleve de Pamphile. N'oubliez pas non plus que Pamphile étoit en réputation dans la 103e. ou 104e. Olympiade.

bleaux qu'après qu'ils y eurent mis un plus haut prix (*d*).

(*d*) Sans doute qu'Apelles donna le ſurplus de ce prix à Protogène, ſans quoi ſa *bienfaiſance* ſe ſeroit payée par ſes propres mains. C'eſt ce qu'il ne falloit pas omettre, ou du moins c'eſt ce qu'il falloit ſuppoſer, pour laiſſer à la qualité de *bienfaiſant* toute ſon intégrité. Quoique l'honnêteté le ſuppoſe, l'Hiſtorien du fait doit le dire s'il eſt exact. Pline, qui eſt ſi honnête, n'en ſavoit peut-être rien.

J'ai trouvé dans la bibliotheque d'un monaſtere ruſſe un ancien & précieux manuſcrit, qui contient des anecdotes curieuſes ſur quelques Artiſtes grecs. Si je l'avois à ma diſpoſition, je pourrois bien en faire imprimer une traduction, pourvu qu'un autre que moi la fit; car l'ouvrage eſt grec, & je ſais à peine lire cette langue. Le mauvais état de ce manuſcrit aura ſans doute empêché qu'on en fit uſage : il eſt plein de lacunes qui en interrompent le ſens, & ces fragmens ſont d'ailleurs très-endommagés. Quoiqu'il en ſoit, voici un paſſage touchant Protogène, qu'un Savant eût la complaiſance de me traduire.

“ .... Accoutumé dès ſa jeuneſſe à la vie ſédentaire, au travail & à la liberté, il fuyoit la trop „ grande diſſipation. Sa frugalité naturelle, ſon déſintéreſſement & l'uniformité de ſes mœurs, l'éloignoient ſans qu'il y penſât de l'intrigue, du faſte „ & des grands repas. Il ne blâmoit cependant ni

14°. Il peignit le portrait avec une telle ressemblance, qu'Appion le grammairien a écrit à ce sujet un fait incroyable. Il dit qu'un de ces gens qui font métier de prédire d'après les

---

„ Zeuxis, ni Parrhasius, ni aucun de ceux qui agissoient autrement; parce que chacun, disoit-il, doit „ conformer ses usages à l'idée qu'il a de son bon„ heur. Ainsi les affamés de Rhodes ne trouvoient „ pas chez lui l'aliment de leur voracité. Quand on „ lui disoit que quelques-uns de ces Grecs, toujours „ au plus offrant, murmuroient de sa parsimonie, il „ avoit coutume de répondre, ces gens-là médisent „ plus volontiers, quand ils osent, de ceux qui les „ nourrissent que de ceux où ils ne dînent pas. Il „ ajoutoit quelquefois en riant; n'ayez point de ta„ ble, & vous connoîtrez mieux vos amis.

„ On rapporte que Protogène ouvroit cependant „ son ame à la douce bienfaisance, que la vertu in„ fortunée trouvoit du secours dans son cœur; que „ même il assistoit l'indigence altiere & paresseuse „ qui l'outrageoit ses bienfaits encore à la main : il „ le savoit; mais il avoit juré que l'homme dur, qui „ étalant un faste hébêté dans les repas qu'il donne, „ refuse une *mine* en secret, ne lui en imposeroit „ jamais. Il entendoit les Rhodiens chanter ou dé„ chirer l'auberge d'où l'on sort sans payer: il enten„ doit aussi taxer d'avarice la bienfaisante économie „ qui se tait; mais bien certain qu'un sens dépravé

traits du visage (& qu'on appelle Métoposcopes), avoit, sur ces portraits, déviné les années de la mort, ou déjà arrivée ou future, de ceux qu'ils représentoient (*e*). Apelles étoit

---

„ par la corruption des mœurs, formoit ces jugemens „ bizarres, il consultoit moins la multitude égarée „ que......." (*Il y a ici quelques lignes si effacées dans le manuscrit, qu'il n'est pas possible de les déchiffrer.*) „ .... & c'est la beauté de leurs ouvrages qui leur „ a mérité l'estime des hommes & la réputation. Ceux „ qui aux talens supérieurs ont joint des vertus uti„ les, ont été les plus récommandables ".

Tout cela me paroît sage; & je ne doute pas non plus qu'un Artiste, je pourrois dire un homme qui savoit vivre de *lupins* pendant sept ans, n'ait eu plus de répugnance à courir les bonnes tables, qu'à s'occuper utilement chez lui, & sans doute à s'y procurer quelques délassemens convenables à son goût & à son état. Je n'ai trouvé personne qui ait pu me dire de quel tems est à peu près ce manuscrit; mais il est certain qu'il contient beaucoup d'observations profitables. D'ailleurs on n'y voit pas, comme dans Pline, par exemple, de petits contes bleus ramassés aux dépens de la saine critique, de la vraisemblance & de l'utilité: c'est l'ouvrage d'un compilateur Philosophe, & selon ce que j'en ai pu voir, je le croirois connoisseur.

(*e*) Pline a raison, *le fait est incroyable*. Appion,

mal avec Ptolémée, lorſque ce Prince accompagnoit Alexandre : une tempête ayant jetté l'Artiſte ſur les côtes d'Alexandrie, quand Ptolémée regnoit en Egypte, ſes envieux ſubornerent un bouffon de la cour pour le faire inviter, comme de la part du Roi, à venir ſou-

---

le Grammairien, étoit un hableur trop crédule, & le Phyſionomiſte étoit un impoſteur ; parce qu'il auroit fallu qu'Apelles eût fait plus que la Nature qui n'a mis aucune marque ſur les viſages par laquelle on puiſſe juger dans quelle année on doit mourir. Quant à déviner ſur un portrait dans quel tems la perſonne eſt morte, c'eſt une baliverne à conter aux petits garçons : Pline, qui la regarde comme incroyable, n'auroit pas dû l'écrire, tant elle eſt abſurde.

J'ai vu les deux grands tableaux de Van der Helſt, placés dans une des ſalles de l'Hôtel-de-Ville d'Amſterdam, & je crois pouvoir dire ici comment ils m'ont parus. Celui qui repréſente une aſſemblée des principaux bourgeois, ou arquebuſiers qui s'entretiennent, boivent & mangent autour d'une table, eſt peut-être tout ce qu'il eſt permis à l'art de produire pour la parfaite imitation du naturel, mais rendue avec une intelligence ſi ſavante, qu'on n'apperçoit aucun indice du preſtige qui ſouvent fait réuſſir plus d'un ouvrage inférieur à celui de Van der Helſt : il y eſt pourtant ce preſtige, mais ſoumis à la vérité qui

per; il y vint: mais Ptolémée indigné lui montrant ceux qui pouvoient l'avoir invité, lui demanda lequel avoit osé le faire; l'Artiste prit au foyer un charbon éteint, & traça sur la muraille une ressemblance telle que dès les premiers traits le roi reconnut le bouffon. Apelles

---

lui commande, & dans l'ordonnance générale, & jusqu'aux plus petits détails.

Si les portraits que peignoit Apelles, étoient plus vrais d'expression, de caractere, de couleur, de dessein, si l'ame des gens paroissoit davantage sur leur physionomie; en un mot, si tout ce qu'il est convenable d'imaginer & d'exiger de cette partie de l'art, caractérisoit plus encore les portraits d'Apelles, Apelles étoit un Peintre au-dessus de nos conceptions, & duquel nous ne pouvons nous faire aucune idée, mais qui cependant ne peut avoir été tel que Pline le rapporte, & que l'écrivoit Appion le Grammairien.

Il ne doit y avoir aucun doute que dans les tableaux d'Amsterdam, la ressemblance n'ait atteint la plus parfaite exactitude. Mais ne voit-on pas des portraits où elle se trouve, & qui sont foibles dans les autres parties? C'est donc encore d'ailleurs que de la ressemblance que Van der Helst tire sa supériorité. J'ose croire que ce qui la constitue n'est pas énoncé pour les Anciens, de maniere à faire penser que ce Moderne puisse en être obscurci.

fit aussi le portrait d'Antigone qui étoit borgne, & imagina le premier la maniere de cacher les défauts d'un côté du visage, en le faisant de profil, afin que ce qui manquoit au visage parut plutôt manquer dans la peinture, & il ne montra que le côté qu'il pouvoit mon-

---

Avant de l'avoir vu, je l'entendis mettre au-dessus des Rembrandt, des Van-Dyck, & d'autres de leur force, & j'avois beaucoup de peine à le croire. Je l'ai vu, bien vu, & plusieurs fois : j'avoue qu'en se dépouillant de tout préjugé, on le trouvera peut-être à des égards supérieur à ces grands Maîtres, puisqu'il est plus vrai. C'est par-là qu'il est d'une hauteur au-delà de laquelle on ne peut, je crois, faire que des suppositions chimériques : & c'est en le voyant qu'on oublie l'erreur de ceux qui auroient pu le déprécier. Le tableau est signé *Bartholomæus Van der-Helst fecit A°.* 1648.

Neuf années auparavant, c'est-à-dire, en 1639, le même Peintre avoit fait un autre grand tableau placé vis-à-vis, & qui représente Mr. Corneille Jean Witsen à la tête de sa compagnie. C'est en général un beau & superbe ouvrage, où même on voit des parties égales à tout ce qu'on peut faire en ce genre : mais l'autre tableau mérite & doit, ce me semble, avoir la préférence. J'ai vu par celui de 1639 que Van der Helst avoit alors dans son *faire*, de cette magie harmonieuse des Peintres que j'ai nommés, & qu'il ne

trer tout entier (*f*). Il y a parmi ses ouvrages des figures de mourants; mais il n'eſt pas facile de dire quelles ſont les plus excellentes de ſes productions.

15°. Auguſte conſacra dans le temple de Céſar ſon pere, la Vénus ſortant des ondes,

---

leur eût pas été inférieur dans cette partie, ſi ſon goût pour la plus exacte préciſion ne l'eût conduit juſqu'au tableau fait dix années après. C'eſt là qu'il n'a point d'égaux, & que le preſtige de l'art eſt ſi bien d'accord avec le naturel qu'on fait ſoi-même partie de cette aſſemblée; qu'on parle avec plus ou moins de confiance, & qu'on ne diroit pas à l'un ce qu'on adreſſe à l'autre.

(*f*) Ce n'étoit ni une invention, ni une imagination nouvelle, puiſque la peinture a dû commencer par des profils; ce n'étoit qu'une application faite à propos. Si on répétoit, ſi on écrivoit ce fait ſur la foi de Pline, & qu'on y vit ce qu'il y voyoit, on répéteroit, on écriroit, on verroit une abſurdité, & certainement on ne paſſeroit ni pour connoître l'hiſtoire des progrès de l'art, ni pour ſaiſir l'eſprit de ſes opérations.

Lorſqu'après avoir dit inconſidérément qu'Apelles imagina le premier la maniere de cacher les défauts d'un côté du viſage, en le faiſant de profil, Pline ajoute que l'objet de cet Artiſte étoit de faire voir

nommée *Anadyomène*, tableau célébré par des vers grecs tels, qu'en ſurpaſſant l'ouvrage, ils l'ont illuſtré. Le bas de cette figure ayant été endommagé, on ne put trouver perſonne pour le raccommoder, enſorte que ce dommage même tourna à la gloire de l'Artiſte. Ce tableau

---

qu'il manquoit plutôt quelque choſe à la peinture qu'au viſage d'Antigone; *ut quod corpori deerat, picturæ potius deeſſe videretur :* ne fait-il pas aller un peu trop loin la complaiſance du Peintre? Ne ferme-t-il pas lui-même les yeux ſur un uſage qui pouvoit être pratiqué pour d'autres que pour des borgnes? Paroît-il bien ſaiſir d'ailleurs ce que l'Artiſte devoit à ſon art? Nous ſuppoſons auſſi les égards qu'il avoit pour la *luſcition* (*) du Prince Antigone, & ces

(*) J'ôſe me ſervir de ce mot tout latin qu'il eſt, & quoi qu'il n'ait pas encore acquis le droit de bourgeoiſie dans notre langue, ainſi que tant d'autres de ſa famille qui s'y ſont établis. C'eſt dommage : il eſt doux, il eſt expreſſif, il ſignifie l'état d'un homme dont la vuë eſt affoiblie par la perte d'un œil ou autrement, & nous n'en avons aucun pour le remplacer : j'ignore ſi quelque bon Ecrivain s'en eſt ſervi. Nous diſons *aveuglement*, *cécité*, & point *éborgnement*, encore moins *luſcition;* quoique nous diſions *éborgner*, *aveugler*. Perſuadés de ces caprices inconſéquens, nous nous plaignons avec juſtice de notre diſette d'expreſſions; & dès qu'un mot heureux vient s'offrir à nos beſoins, nous crions au néologiſme. Mais c'eſt aux grands Ecrivains à enrichir la langue & le Dictionnaire de l'Académie françoiſe.

périt de pourriture; & Néron lui en ſubſtitua un autre de la main de Dorothée. Apelles avoit commencé une autre Vénus à Cos qui auroit ſurpaſſé cette premiere, mais la mort envia la perfection de l'ouvrage, & perſonne ne ſe trouva qui voulût l'achever en ſuivant l'ébau-

deux vues réunies, nous trouverons qu'Apelles a ſeulement fait ce qu'il devoit faire, & ce que tout autre eût fait à ſa place, ſans qu'on le mit dans la gazette; parce que raiſonnablement, c'étoit le ſeul parti qu'il y eût à prendre.

Mais Pline, au lieu de nous informer ſi Apelles n'avoit peint que ce portrait de profil, a mieux aimé donner à l'eſprit ce qu'il refuſoit à l'exactitude. Il ſavoit pourtant que les médailles, les pierres gravées faites avant Apelles, repréſentoient des têtes de profil, ſans qu'elles euſſent encouru le blâme de manquer de la moitié du viſage. Ne réſulteroit-il pas encore de l'eſpece de *concettino* que Pline fait ici, que les prédéceſſeurs d'Apelles n'avoient peint aucune tête de profil, ou que s'ils en avoient peintes, on auroit pu leur reprocher qu'il manquoit quelque choſe à leur peinture ? Reproche inévitable, de quelque point qu'ils repréſentaſſent les objets, puiſque ce n'étoit jamais que d'un côté. Pline ſavoit que les profils n'étoient pas de nouvelle invention, ni conſéquemment les portraits de profil, puiſqu'il croyoit que 400 ans avant Apelles, Cimon en fut l'inventeur,

che déjà formée (*g*). Il a peint auſſi dans le temple de Diane d'Epheſe, Alexandre le Grand tenant un foudre; la main & le foudre paroiſ-

---

Quintilien plus ſimple, rapporte le même trait qu'il auroit pu broder en ſa qualité d'orateur : il dit, *Apelles fit le portrait d'Antigone ſeulement de profil, afin de cacher la difformité de ſon œil: Apelles imaginem Antigoni latere tantum oſtendit, ut amiſſi oculi deformitas lateret.* (Inſtit. Orat. lib. 2, cap. 13.) Cela eſt raiſonnable; cela ne tire point à conſéquence, & cependant cela n'eſt pas dit par un écrivain qui s'engage à donner des idées préciſes de l'hiſtoire de l'art, du moins dans cet endroit; car il en donne un abrégé fort ſuccinct à la fin de ſon livre. Il ſemble donc que ceux qui après avoir à leur gré interprêté & déguiſé Pline, nous le mettent à un ſi haut prix, mériteroient au moins que nous leurs diſions, *pour qui nous prenez-vous?* Mr. de Jaucourt a dépoſé dans l'Encyclopédie, au mot *Cimon*, un préſervatif contre ce mauvais raiſonnement, lorſqu'il a dit, en copiant Mr. de Caylus : *dans le premier âge de la peinture, on ne repréſentoit encore les têtes que de profil;* cela eſt exact. Mais par inadvertance & en copiant Pline, il avoit écrit deux pages plus haut : *Apelles inventa l'art du profil, pour cacher les défauts du viſage.*

(*g*) Bayle a fort bien montré que Pline manque ici d'exactitude, & qu'il multiplie les êtres ſans néceſſité, en faiſant d'un ſeul morceau, deux tableaux

ſent ſortir du tableau (*h*). L'ouvrage a couté vingt talents. Que les lecteurs ſe ſouviennent que tous ces tableaux furent peints avec quatre

---

de Vénus qu'Apelles laiſſa imparfaits. (Voyez ſon article *Apelles*, rem. I.)

Quoiqu'il en ſoit de ce tableau ou de ces tableaux, Pline avoit oui dire que *Campaſpe* ſervit de modele pour la Vénus *Anadyomène ;* Athénée avoit auſſi oui dire que c'étoit *Phrynée :* d'où il réſulte que la plupart de ces hiſtoriettes reçues de main en main, ſont ou fauſſes, ou incertaines ; ce qui n'empêche pas quelques écrivains d'aſſurer, chacun de leur côté, que la choſe s'eſt paſſée comme ils vous la diſent. *Campaſpe* & *Phrynée* étant contemporaines, auroient pu toutes deux ſervir de modele pour un même tableau ; & du reſte, il nous eſt fort indifférent que ce ſoit l'une ou l'autre.

(*h*) Tous les jours des gens, qui ne ſont pas ce qu'on appelle connoiſſeurs, diſent, *voilà un bras*, *une tête*, *qui ſortent de la toile*, parce que ces effets frappent les hommes, & qu'en cela chacun parle comme l'Artiſte. Il ne faut donc pas dire de cette *deſcription*, qu'elle eſt *vraiment faite par un homme de l'art*, & que *Raphaël ne ſe ſeroit pas exprimé autrement en parlant d'un tableau de Michel-Ange.* Il y a des occaſions où l'on auroit quelque peine à diſcerner l'ignorant d'avec l'Artiſte ; en voici un exemple. Un homme d'eſprit voulant écrire ſur l'art, non

couleurs. Celui-ci fut payé non pas au compte, mais à la mesure des pieces d'or (*i*).

16°. Il

---

sans quelques prétentions, m'engageoit à voir les ouvrages dont il vouloit parler & à lui en dire mon avis, & je le contentois. Que faisoit mon homme? Il prenoit sa lorgnette & des témoins; il alloit devant les tableaux répéter ce que je lui en avois dit, & il écrivoit sur l'art. Ne voilà-t-il pas un connoisseur? Ne l'a-t-on pas vu, ne l'a-t-on pas entendu raisonner comme un Artiste? Il savoit écrire, & faisoit par fois des tirades qui valoient pour le moins les belles phrases de Pline. Il y a quelques années qu'il est mort, & je ne jurerois pas qu'il n'eût laissé son manteau à quelque Elisée; le monde est plein de ces honnêtes ramasseurs des lambeaux du Parnasse.

(*i*) Le texte ne dit pas que cette mesure fut la longueur & la largeur du tableau: *tabulæ pretium accepit aureos, mensurâ, non numero*, sembleroit même avoir un autre sens. Mais comme depuis longtems, on nous fait tant de contes de tableaux couverts d'or, nous croyons qu'une mesure de pieces d'or, doit être celle d'un tableau. De quelque maniere que les vingt talents fussent mesurés, Pline en nommant la somme, a ôté le mérite & la beauté du procédé, attendu que pour les gens de comptoir, il n'y a guere d'erreur; quand ils délivrent des sommes, soit par mesure, ou soit par compte, ils savent combien

16°. Il a peint aussi la pompe de Mégabyse, prêtre de la Diane d'Ephèse; un Clytus, à che-

---

ils payent. Peut-être Mr. Poinsinet a-t-il un peu trop brodé ce passage dans sa traduction; & pourtant il a oublié d'y traduire, *legentes meminerint omnia ea quatuor coloribus facta*, mais c'est par inadvertance. Mr. Brotier me surprend davantage : il dit dans sa note latine, que le tableau d'Apelles avoit environ 16 pieds de hauteur, sur 10 de largeur, & que cette surface couverte de 20 talents d'or, contenoit 1,350,000 livres de France : il suit la leçon *viginti talentis auri*.

Je demandai quelques éclaircissemens sur cette assertion, parce que j'avois ouï dire que le talent n'étoit pas une piece réelle, mais le résultat de plusieurs, comme nous disons une pistole, quoique nous n'ayons pas aujourd'hui de piece d'une pistole; & comme en Angleterre on dit une livre sterling, quoiqu'il n'y ait pas une piece de monnoie qui soit une livre sterling. Voici la réponse que me fit Mr. Hemsterhuis, savant Antiquaire, & garde du cabinet des médailles de S. A. S. Mgr. le Prince d'Orange.

„ La seule observation que je fais sur la note de „ Mr. Brotier, c'est qu'en rangeant 1,350,000 livres „ de France en monnoie d'or d'Alexandre sur une „ surface plane, il faut que la grandeur de ces mon- „ noies soit spécifiée, pour qu'il en résulte une me- „ sure déterminée de 16 pieds en long, sur 10 pieds

val courant au combat; ſon écuyer lui préſente

„ en large. Or il y a des monnoies d'Alexandre d'u„ ne ligne & demie d'épaiſſeur, & d'autres d'un „ quart de ligne. Il y a *Drachmales*, *Didrachmales*, „ *Tetradrachmales*, ce qui pourroit faire la différence „ de 1 à 16, par rapport à la grandeur du tableau".

Mr. Brotier dit que 93,375 livres, à raiſon de 20 talents d'argent, n'auroient été dignes, ni d'Alexandre, ni d'Apelles, ni du lieu où étoit placé le tableau, & cela peut être vrai.

Voici encore une obſervation ſur le même ſujet. Je ne la donne pas comme le fruit de mon ſavoir; elle n'eſt point non plus le ſigne d'une forte envie de batailler ſur la valeur des monnoies anciennes, puiſque j'ai renoncé à cette prétention. Pourquoi donc inſiſter auſſi longuement? C'eſt pour mieux montrer que Mr. Brotier auroit eu beſoin de modération, quand il m'a repris.

Le même Antiquaire, dont je viens de rapporter l'avis, évalue le talent d'or Attique à 16,615 florins, 7 ſ. 11 d. de Hollande, ſelon la plus juſte approximation poſſible. Le florin étant à 2 liv. 3 ſ. de France, les vingt talents équivaudront à 704,457 livres, & Mr. Brotier aura compté 645,543 liv. de trop, quand il a dit 1,350,000 livres.

Arbuthnot met les vingt talents d'or à 38,750 liv. ſterlings, & la livre ſterling à 11 florins de Hollande. A ce compte, la ſomme n'ira pas à un million; &

un casque qu'il demande (*k*). Il seroit superflu de compter combien de fois il peignit Alexandre & Philippe. Les Samiens admirent son Habron, & les Rhodiens son Menandre, Roi de Carie. Il a aussi peint Ancée. Ceux d'Alexandrie admirent son Gorgosthène, Poëte tragique; à Rome, on voit son Castor & Pollux, la Victoire avec Alexandre le Grand. Il a peint une image de la guerre les mains liées sur le dos,

---

Mr. Brotier aura certainement trouvé ailleurs les 350,000 liv. & plus, qu'il donne à Apelles au-delà de cette somme.

(*k*) Je n'entends pas ce que dit ici la note de Mr. Brotier: *Ce tableau est assurément distinct de celui dont il est parlé auparavant. Autrement Pline auroit écrit* eique galeam poscenti; *MM. Durand & Falconet n'y ont pas fait attention.* " Certe hæc tabula „ a superiore est distincta. Aliter Plinius scripsisset „ *eique galeam poscenti.* Id non attendère Cll. Durand „ & Falconet ". Durand traduit *un Clytus à cheval, qui se hâte d'aller au combat; un autre Général Grec, qui n'attend que son casque, que l'Ecuyer lui remet, pour aller fondre contre l'ennemi.* Voilà bien deux tableaux. Ma traduction n'en présente qu'un, ainsi que celle de Mr. Poinsinet. Pourquoi donc faire un collectif de *Durand* & de *Falconet?* Le voici. C'est qu'ailleurs, dans une note sous le texte latin, Durand ne

& attachée au char triomphal d'Alexandre. Ces deux tableaux avoient été consacrés par Auguste avec une modeste simplicité, dans les endroits les plus apparens de la place de son nom. Claudius aima mieux faire ôter dans l'un & dans l'autre, la tête d'Alexandre, & y substituer celle d'Auguste. On croit que c'est aussi de lui, dans le Temple d'Antonia, l'Hercule vu par derriere, si bien fait, que la peinture

---

se ressouvient pas de sa traduction, & dit: *Pour moi, je ne reconnois ici qu'un tableau.* Quand un Ecrivain se contredit aussi formellement, on ne doit pas le mettre en cause; car il dira : si vous n'êtes pas content de ma note, voyez ma traduction; *& vice versa.* C'est donc à Mr. Poinsinet & à moi qu'il auroit fallu dire : *Id non attendere; ils n'ont pas considéré cela.* Quoi? que Pline auroit écrit *eique galeam poscenti*, s'il n'eût parlé que d'un tableau. Quand il ne l'auroit pas écrit, le sens de ce qu'il dit, est, *son Ecuyer lui présente un casque qu'il demande;* & certainement, c'est l'Ecuyer de Clytus: d'où il est clair que l'un & l'autre sont dans le même tableau. Mais puisque Mr. Brotier voudroit, pour qu'il n'y eut là qu'un seul tableau, que Pline eut écrit *eique*, je le prie d'ouvrir l'édition de Rome, & d'y lire *clytum equo ad bellum festinantem: & ei galeam poscenti armigerum porrigentem.* Je lui proposerois bien aussi le manuscrit de

(ce qui eſt très-difficile) montre ſa figure plutôt qu'elle ne la promet (*l*). Il a peint auſſi un

---

Pétersbourg, mais il y a près de trois ans qu'il n'eſt plus à ma diſpoſition. Mr. Brotier y trouveroit également *eique galeam poſcenti*, ſi je m'en ſouviens encore : mais que Pline l'ait écrit lui-même, je ne puis l'aſſurer.

(*l*) *Herculem averſum : ut, quod eſt difficillimum, faciem ejus oſtendat veriùs Pictura*, quam promittat. Tour ingénieux d'expreſſions, pour dire qu'on croyoit voir Hercule lui-même. Mr. de Caylus croyoit, lui, que ce latin ſignifie que l'Hercule montroit *en même tems le dos & le viſage*. Du Pinet & Perrault le croyoient auſſi, ignorant peut-être que *facies* ne ſignifie pas ſeulement *viſage*, mais auſſi *taille*, *air*, *poſture*, *ſituation*, *apparence*, *aſpect*, *figure*. Mr. Poinſinet traduit le *viſage*. Le Pere Hardouin paroît ne l'avoir pas entendu ; il renvoye pour l'intelligence du paſſage, au N°. 5 de ce chapitre. Pline y dit, en parlant de Parrhaſius, *l'extrêmité* (*des contours*) *doit s'entourer elle-même, & ſe terminer de façon qu'elle promette autre choſe après ſoi, & qu'elle faſſe voir même ce qu'elle cache. Ambire enim debet ſe extremitas ipſa & ſic deſinere, ut promittat alia poſt ſe : oſtendatque etiam quæ occultat.* Le Pere Hardouin, n'ayant pas les vraies connoiſſances de l'art, n'aura point fait attention que le *promittat* du premier paſſage, n'a pas à la lettre la ſignification de celui du tableau

d'Hercule. Le grec d'Antigone & de Zénocrate, traduit par Pline, a paru lui fournir, non seulement l'idée, mais peut-être aussi le mot employé dans le sens qui signifie l'arrondissement des objets dont on ne peut voir toutes les parties. Ces deux Sculpteurs écrivoient en Artistes, & Pline n'aura pas dérangé le sens de leurs paroles : mais dans le passage concernant l'Hercule, le mot *promittat* paroît contenir de plus, une élégance, une figure, pour dire, *c'est Hercule lui-même, on croit le voir en face.* Sur quoi il faut observer encore que Pline, si je ne me trompe, ne se sert de ce mot que deux fois dans les trois livres qui traitent de l'art, en l'appliquant à ses productions. Ainsi le Pere Hardouin pouvoit être un bon Editeur de Pline, sans entendre toujours cet Auteur dans les matieres que lui, Pere Hardouin, ne connoissoit pas.

Quand je dis que ce savant Editeur paroît n'avoir pas entendu le *promittat* en question, je ne pense autre chose, sinon que sachant très-bien le latin, aucun mot, aucun tour ne l'embarrassoit : mais pourtant, qu'une acception aussi particuliere, pouvoit lui échapper. Chaque art, chaque science, n'ont-ils pas leur métaphysique & leur langue à part, dont les nuances quelquefois imperceptibles, ne peuvent être saisies que difficilement par ceux qui n'exercent pas? Pline lui-même n'entend pas toujours la langue de nos arts; non pour les mots qu'il place fort juste, mais pour les choses qui lui échappent souvent.

Héros nud (*m*), & par cette Peinture il a défié la nature même.

17°. Il exifte, ou il exifta de lui, un cheval qu'il avoit peint pour un concours, dans lequel il appelle du jugement des hommes à celui des quadrupedes; car, s'appercevant que la brigue l'emportoit, il fit préfenter à des chevaux les tableaux de tous fes concurrens, mais les chevaux ne hennirent qu'à la vue de celui d'Apelles; & les Artiftes ont toujours depuis répété cette épreuve comme certaine (*n*). Il a

(*m*) Au lieu de *Heroa nudum*, quelques manufcrits difent, ainfi que celui de Pétersbourg, *Hero & Leandrum*; leçon qui me paroîtroit celle de Pline, & qui lui enléveroit une inconféquence: voici comment. Il dit ailleurs, *Græcis mos eft nihil velare*, *la coutume des Grecs eft de ne rien voiler:* ainfi donc la remarque du *Héros nud* auroit été à propos, fi, au contraire, cette coutume des Artiftes Grecs eut été de repréfenter les Héros vêtus. Cependant, je traduis felon l'édition du Pere Hardouin, tout en ne penfant pas que ce foit le texte original, mais j'en avertis. Toutes les fois que je croirai pouvoir ôter une faute à Pline, ce fera toujours avec le plaifir de l'impartialité.

(*n*) On croyoit donc de grandes puérilités, ou ces chevaux-là avoient tout ce qu'il faut pour être

fait Néoptolème à cheval, combattant contre les Perses; Archélaüs avec sa femme & sa fille; Antigone cuirassé, marchant à cheval. Les maîtres de l'Art préferent à tous ses autres ouvrages, le même Roi à cheval; ainsi que Diane

---

bons juges : ils connoissoient la justesse des proportions & de l'action, l'exactitude des formes, celle de l'expression, les finesses d'imitation, en un mot, tout ce qui distingue un ouvrage supérieur d'un bon ouvrage; car les concurrens d'Apelles n'étoient pas de mauvais Peintres, *cum eadem ætate maximi Pictores essent*, dit Pline. Ce conte est rapporté autrement dans Elien, *Var. hist.* l. 2, c. 3. O Roi! y dit Apelles à Alexandre, votre cheval se connoît mieux que vous en peinture; il hennit devant mon tableau. Ces historiettes populaires dont on enrichit volontiers l'histoire des Artistes, varient à mesure qu'elles s'éloignent, & selon les différens nouvellistes qui s'en emparent. Valère Maxime fait mieux le conte : il dit que c'étoit une jument. Je l'aurois fait plus vraisemblable encore : j'aurois dit que le tableau étoit frotté d'hippomanes, & qu'Apelles seul étoit dans le secret.

J'ignore si le conte suivant, aussi d'Elien, mais dans son livre de la nature des animaux, concerne le même cheval: qu'importe? le voici. Apelles n'avoit pas observé que les chevaux n'ont pas de poils à la paupiere inférieure, & il en avoit fait au sien. Cependant, il avoit très-savamment étudié les autres par-

au milieu d'un chœur de vierges qui ſacrifient; tableau par lequel il paroît avoir ſurpaſſé les vers d'Homère qui décrit le même ſujet. Il peignit auſſi ce qu'on ne peut peindre; les ton-

---

ties du cheval; auſſi fut-ce le ſeul défaut qu'on lui reprocha. Si cela étoit vrai, nous ſerions forcés de convenir qu'Apelles ne connoiſſoit pas un cheval, même en en peignant un, puiſqu'il eſt invraiſemblable que s'il en avoit connu, il eût fait une faute auſſi groſſiere. D'après quoi peignoit-il les yeux de ſon cheval? Je le répete, ce n'eſt-là qu'un pitoyable conte. Quoique j'aie au moins cette raiſon pour ne pas regarder Elien comme un très-bon juge en peinture, je ſuis encore ſurpris que dans l'*Epilogue* de ce même ouvrage, il diſe qu'Apelles s'illuſtra pour avoir peint un petit mulet, *nobilitavit Apellem hinnulus*. Je veux qu'il ait peint ce mulet, & qu'il y ait bien réuſſi: mais dans le nombre des ouvrages d'un auſſi grand Artiſte, doit-on choiſir celui-là, quand on parle de ſon illuſtration?

Je craindrois bien que les *trois traits* ou les *cinq lignes* d'Apelles & de Protogène, n'euſſent été admirés *par les Artiſtes*, que comme il eſt vraiſemblable qu'ils firent auſſi juger leurs repréſentations de chevaux par des chevaux, & que l'un & l'autre ne vint de *perſonnes* également *dignes de foi.* Pline ne dit pas ſi les Peintres qui ont répété cette épreuve, en ont obtenu des ſuffrages auſſi flatteurs. Les *perſonnes qui*

nerres, les éclairs & les foudres, que les Grecs appellent *Bronté*, *Aſtrapé*, *Ceraunobolia* (o).

---

répétent cruement ces ſottiſes & qui les écrivent, ſavent ou doivent ſavoir, qu'elles font hauſſer les épaules aux Artiſtes. Elles ne prennent donc cette peine que pour le public? Elles veulent donc que ce public ſoit ſtupide toutes les fois qu'il s'agira de l'art, d'en raiſonner ou d'en vouloir juger? Elles lui fourniſſent donc perpétuellement un nouvel aliment pour entretenir l'ignorance & la déraiſon? Cela n'eſt ni beau ni honnête.

Mr. de Jaucourt a été plus ſage; il n'a pas rapporté ce conte plat. Il eſt vrai que Mr. de Caylus le rejette: mais il aſſure que *Pline étoit ſans doute trop éclairé pour en rien croire intérieurement.* (Mém. de l'Académ. tom. 25, p. 168.) Ainſi quand un Ecrivain, quel qu'il ſoit, aura produit une mépriſe, une erreur, une contradiction, une abſurdité, un fait ridicule ou faux, dans un ouvrage ſérieux, on pourra dire que cet Ecrivain eſt *trop éclairé pour en rien croire intérieurement*; & ce dicton s'appellera un puiſſant moyen pour s'acheminer à la vérité & à la connoiſſance des procédés des Artiſtes.

(*o*) Dans nos ſiecles où nous n'oſons nous comparer à Apelles, ces choſes ne paſſent pas pour merveilleuſes; & loin d'être regardées comme *ce qu'on ne peut peindre*, ou plutôt comme ce qu'il eſt très-difficile de peindre, elles ne ſont eſtimées qu'autant

18°. Ses découvertes dans l'Art ont été utiles à d'autres. Une, cependant, n'a pu être imitée

---

que l'imitation en eſt portée au plus haut degré de perfection.

Mr. de Jaucourt a judicieuſement obſervé ſur ce paſſage, que la peinture *devoit être bien reſſerrée dans les grands effets de la nature avant Apelles, ſi elle lui a l'obligation dont parle Pline.* Encyclop. tom. 12, pag. 255.

Mais j'ai eu beau relire cet endroit dans le texte, il ne m'a jamais été poſſible d'y découvrir le ſens que Mr. de Caylus y donne. Il aſſure, tom. 15, pag. 167, des Mém. de l'Acad. que Pline *dit lui-même*, qu'il ne faut pas prendre à la lettre ce paſſage, *pinxit & quæ pingi non poſſunt.* Je confeſſe mon ignorance; je n'y ai rien vu de ſemblable. Mr. de la Nauze, que Pline ne pouvoit pas conſulter, voit *le bruit du tonnerre* dans *tonitrua fulgetraque*; ainſi ce ſeroit donc le bruit du tonnerre qu'Apelles auroit peint. Si toutes ces manieres de voir & d'entendre ne ſont pas juſtes, ſi elles ſont un motif de plus pour me corriger, elles ont auſſi l'avantage d'être un objet de conſolation pour moi, par-tout où j'ai commis & laiſſé des fautes.

Mr. Poinſinet traduit, *il peignit auſſi des effets qui excedent l'effort de la peinture, comme le tonnerre bruyant, l'éclair & le carreau de foudre : noms qui ſont reſtés à ces tableaux.* Je me ſerois conformé à cette fin d'explication, ſi Pline en quantité d'en-

de personne : c'est qu'il mettoit sur ses tableaux finis, un vernis noir si léger, qu'il faisoit ref-

---

droits, après avoir nommé dans sa langue une ou plusieurs choses, n'ajoutoit pas aussi comment les Grecs les nommoient dans la leur : je n'en rapporte que deux exemples, *radicem sylvestris rosæ*, *quam synorrhodon vocant*. Ailleurs, après avoir parlé de la copie d'un tableau, il ne manque pas d'ajouter comment une copie se dit en grec : *hujus tabulæ exemplar*, *quod apographon vocant :* il y en a mille. Je crois donc que c'est tout simplement sa méthode qu'il suit ici. On pouvoit avoir donné, sans doute, à ces sortes de tableaux les trois noms grecs placés dans le texte; mais comme Pline ne le dit pas, je ne saurois le deviner. Voici sa phrase : *Pinxit & quæ pingi non possunt*, *tonitrua*, *fulgetraque : Bronten*, *Astrapen*, *Ceraunobolian appellant.* Cela ne dit point que les noms en soient restés aux tableaux.

Qu'il me soit permis d'exposer ici un doute & de le soumettre au jugement de ceux qui voudront prendre la peine de l'examiner sans prévention. Pline dit que le tableau d'Apelles, représentant *Diane au milieu d'un chœur de jeunes filles qui sacrifient*, passoit, ainsi que son Antigone à cheval, pour ce qu'il avoit fait de plus beau : il ajoute que le tableau de Diane surpassoit les vers d'Homère qui décrit le même sujet : c'est assurément un bel éloge. Ainsi le Peintre Apelles, dans un de ses meilleurs tableaux, l'a emporté sur Homère.

ſortir l'éclat des couleurs, & les préſervoit de la pouſſiere & des ordures; il falloit le toucher

---

Mr. Poinſinet a oublié de traduire, *Peritores artis præferunt omnibus ejus operibus eundem regem ſedentem in equo: Les Maîtres de l'art préferent à tous ſes autres ouvrages le même Roi à cheval.* Il eſt à remarquer que les endroits où Pline s'en remet au jugement des Artiſtes, ont le malheur d'échapper à Mr. Poinſinet. De dire pourquoi, c'eſt en vérité ce qu'il ne m'eſt pas poſſible; car je ne puis l'imaginer. Revenons au tableau d'Apelles.

Nous voyons au N°. 15. du même chapitre, qu'Apelles n'a dû la grande célébrité de ſa fameuſe Vénus *Anadyomène* qu'à quelques petits vers, leſquels, ſelon Pline, l'emportoient ſur le tableau qu'ils ont illuſtré: *Verſibus Græcis tali opere, dum laudatur, victo, ſed illuſtrato:* cette fois-ci l'éloge eſt un peu mince. Il feroit cependant poſſible, à toute rigueur, qu'Apelles eût fait un tableau foible, & ſi foible en comparaiſon de ſes autres ouvrages, que des vers très-bien faits euſſent mérité la préférence. Mais je demande comment il eſt poſſible qu'un tableau ſoit d'une aſſez grande beauté, pour qu'il ne ſe trouve aucun Peintre aſſez téméraire pour oſer l'achever; qu'il ſoit au point d'exciter à l'envi l'émulation des Poëtes; & que pourtant ce tableau ſoit inférieur aux cinq jolies petites épigrammes de l'anthologie rapportées dans la note du Pere Hardouin ſur ce paſſage? N'ou-

pour l'appercevoir. Mais il l'employoit avec beaucoup de ménagement, de peur que la viva-

---

blions pas que c'eſt de la belle Vénus ſortant des ondes, de ce chef-d'œuvre de l'art, dont il eſt queſtion.

Voici une autre obſervation qui montre encore l'inexactitude de Pline. Il dit qu'Apelles peignit Diane au milieu d'un chœur de vierges qui ſacrifient, & qu'Homère a décrit le même ſujet. Cependant le Poëte n'a pas traité *ce même ſujet:* il compare la belle Nauſicaa, au milieu de ſes femmes, à Diane pourſuivant un ſanglier au milieu de ſes Nymphes, qu'elle ſurpaſſe en beauté. Une chaſſe au ſanglier ne reſſemble pas à un ſacrifice, & l'on ne peut pas dire *cela même*, *id ipſum*. L'équivalent n'eſt pas aſſez précis, pour qu'un Ecrivain qui ſeroit exact, en fit une *mêmeté*, une parité avec le ſujet du tableau d'Apelles. Mr. Poinſinet, ſans doute, n'eſt pas de cet avis, puiſqu'il rapporte & traduit les vers de Virgile, qui ne parlent pas de ſacrifice, & qu'il promet ceux d'Homère qu'il ne donne pas: ils parlent d'une chaſſe au ſanglier. Voyez *Odyſſée*, liv. 6, vers 102.

Mr. Brotier répond à cela, que les jeux & la chaſſe ſont des ſacrifices agréables à Diane; *ludi & venationes ſunt quædam ſacrificia Dianæ grata.* J'avoue que ſi, chez le Poëte, ce n'étoit pas Diane elle-même qui chaſſât au ſanglier, l'interprétation ſeroit recevable dans un ſens théologique. Mais comme la Déeſſe ne s'offroit pas un ſacrifice à elle-même, &

cité des couleurs ne blessât la vue, & comme si on eût regardé de loin à travers une pierre

---

que Pline fait une citation historique, il résulte que Mr. Brotier interprête comme il lui plaît ce passage, pourvu que son interprétation me contredise. Je lui en demande bien pardon; mais je ne voudrois point qu'on me fit passer pour un sot, quand je ne le suis pas. Il falloit choisir une meilleure occasion: il y en avoit tant dans mon ouvrage!

Si Pline donne ici au Poëte un sujet qu'il n'a pas traité, ou s'il l'indique avec assez d'inexactitude pour le rendre méconnoissable; ailleurs il lui ôte ce qu'il a dit très-positivement. Vous trouverez au liv. 31, chap. 6. de Pline, *je suis surpris qu'Homère n'ait pas fait mention des sources d'eau chaude, attendu qu'il parle souvent des bains chauds: Homerum calidorum fontium mentionem non fecisse demiror, cum alioqui lavari calida frequenter induceret.* Cependant Homère dit au 22ᵉ. livre de l'Iliade; *Ils étoient arrivés près de deux canaux, d'où coulent deux sources du Scamandre, l'une jette des eaux chaudes toujours couvertes d'une fumée aussi épaisse que celle d'un grand feu, & l'autre au milieu des plus brûlantes ardeurs de l'été roule des eaux plus froides que la glace.* (Traduction de Mad. Dacier.)

N'est-il pas vrai que si l'Iliade & l'Odyssée étoient perdues comme tant de milliers d'autres livres, vous gageriez, Pline sur la table, qu'Homère n'y parloit pas de source d'eau chaude, & d'un autre côté, vous

ſpéculaire, afin que la même choſe fit paroître plus foncées les couleurs trop brillantes.

19°. Ariſtide

---

feriez bien ſûr qu'il décrivoit Diane au milieu d'un chœur de vierges qui ſacrifient, *Dianam ſacrificantium virginum choro mixtam.*

Qu'il me ſoit permis à préſent de demander ce que ſignifient *des tableaux qui ſurpaſſent des vers, & des vers qui l'emportent ſur des tableaux?* L'art des vers & celui de peindre, ont chacun leurs avantages. Le Poëte, par la ſucceſſion des images, peut l'emporter ſur le Peintre; tandis que celui-ci peut vivement toucher par l'objet même qu'il met devant les yeux: auquel faut-il donner la préférence? A celui qui peindra le mieux ce qui lui eſt propre.

Zeuxis peignit une Hélene, & au bas du tableau il mit des vers d'Homère, à la louange de cette belle femme, & ſans doute auſſi à celle de ſon tableau. Valère-Maxime rapporte le trait, & dit: *Le Peintre préſumoit-il aſſez de ſon art, pour qu'il crut ſaiſir toute la beauté que Léda produiſit dans ſa céleſte fille, ou penſoit-il pouvoir exprimer le génie du divin Homère?* (*). Pourquoi pas? Valère-Maxime auroit

(*) " Zeuxis autem cum Helenam pinxiſſet, quid de eo „ opere homines cenſuri eſſent, expectandum non putavit: „ ſed protinus hos verſus adjecit: Iliad. 3. Οὐ νέμεσις &c. „ Adeone dextræ ſuæ multum pictor arrogavit, ut ea tantum forma comprehenſum crederet, quantum aut Leda „ cœleſti partu edere, aut Homerus divino ingenio exprimere potuit? lib. 3. c. 7".

19°. Aristide de Thèbes fut son contemporain & le premier qui peignit l'ame & les sentimens (*p*), ce que les Grecs appellent *'Ethè* (les caractères); il exprima aussi les troubles de l'esprit: son coloris étoit un peu dur. Il a

---

dû s'en tenir au premier reproche qu'on voit dans son latin; car il eût été fort embarrassé, si on lui eût demandé ce que c'est qu'une beauté céleste qui, comme une autre, est née dans la fange; qui boit, qui mange, &c. tout comme une autre; & si les Peintres en ont pris l'idée ailleurs que dans les beautés terrestres?

Un Jupiter, une Vénus étoient bien plus vraiment, selon l'opinion des hommes, des beautés célestes; & pourtant ils trouverent qu'Apelles, dans sa Vénus, avoit surpassé Homère; que Phidias, dans son Jupiter, avoit ajouté à la majesté du Dieu; & qu'il avoit dans l'esprit un certain modele d'un beau exquis sur lequel il se regloit, & dirigeoit son art & sa main. Un Ecrivain qui dit que Fabius Pictor, lorsqu'il peignoit, appliquoit là son esprit à une sordide occupation, *sordido studio*, devoit dire aussi que Zeuxis étoit un impertinent de croire égaler Homère, en peignant Hélene: une de ces sottises est la conséquence de l'autre.

(*p*) Avant Apelles & Aristide, on n'exprimoit donc ni les *passions* ni les *sentimens*? La peinture, quelque bien qu'elle fut d'ailleurs, manquoit donc de ce

fait le tableau qui repréfente la prife d'une ville, où l'on voit une mere bleffée & mourante; près d'elle fon enfant fe traîne vers fa mamelle pour tetter. La mere paroît fentir & craindre qu'il ne fuce le fang au lieu du lait

---

qui en fait le principal mérite, les *caracteres*, les *affections*. Ainfi, que deviennent ces *expreffions* que Timanthe avoit épuifées fur tous les perfonnages du facrifice d'Iphigénie, cinquante ou foixante ans avant Apelles & Ariftide? Et que dites-vous de ces différentes paffions que Parrhafius avoit repréfentées foixante ans avant Ariftide dans fon tableau du peuple d'Athènes affemblé? Car vous remarquerez que Pline eft ici fort clair, & qu'il dit nettement qu'Ariftide fut le premier qui repréfenta les paffions de l'ame, que les Grecs appellent Ἤθη, *is omnibus primus animum pinxit, & fenfus hominis expreffit, quæ vocant Græci ethe.* Or, vous favez que Ἦθος fignifie les paffions, l'humeur, le génie, le penchant, l'inclination, la difpofition, le caractere, les mœurs, les habitudes, le naturel. Voudriez-vous me dire fi ce n'eft pas précifément tout cela que Parrhafius avoit à repréfenter dans fon tableau du peuple d'Athènes? Voulez-vous que Pline ait feulement dit qu'Ariftide réuffiffoit mieux que fes prédéceffeurs dans l'expreffion des paffions? Il en réfultera que Parrhafius n'y réuffiffoit pas *parfaitement*, quoique vous ayez dit le contraire, pag. 262, tom. 12, de l'Encyclopédie.

déjà tari par l'approche de la mort (*q*). Alexandre avoit transporté ce tableau à Pella sa patrie. Il peignit aussi un combat contre les Perses; le

---

Avouons donc que Pline pourroit beaucoup mieux raisonner de l'art, & qu'on ne l'avoit pas lu avec assez d'attention, quand on a imprimé qu'il *écrivoit de la peinture, comme un Artiste qui auroit eu son génie.*

Pline a fait mention d'un Aristide Statuaire, & plus loin il parlera encore d'un Peintre de ce nom, éleve du Thébain; ainsi il y en eut trois au moins selon Pline & les autres Ecrivains anciens.

Je suis fâché que dans un ouvrage où je voudrois pouvoir tout louer, il y ait plusieurs raisonnemnes tels, par exemple, que celui-ci. Pline, *après avoir dit d'Aristide qu'il avoit été le premier qui ait exprimé l'ame & tout ce que les Grecs rendent par le mot* ethé, *attribue le même talent à Zeuxis, à Parrhasius, & à d'autres Artistes de l'antiquité.* (Réflex. sur la peint. par Mr. de Hagedorn, pag. 161. tom. 1.) Ce n'est point *après* avoir parlé d'Aristide, que Pline fait mention de Zeuxis & de Parrhasius; il est aisé de voir que c'est avant, & en commençant le chapitre dixieme. On est si peu fait encore à trouver cet Auteur en défaut sur l'art, qu'on le croit repréhensible, même où il ne l'est pas, quand par hazard on veut le reprendre.

(*q*) Pline parle ici, comme tous les hommes d'esprit & de sentiment, lorsqu'ils sont vis-à-vis d'une expres-

tableau contient cent figures, pour chacune desquelles il avoit fait prix à dix mines avec Mnason, tyran d'Elatée. Il a fait des chariots à quatre chevaux qui courent; un suppliant, dont on n'entend presque la voix; des chasseurs avec leur gibier; le Peintre Léontion, & Biblis morte d'amour pour son frere; un Bacchus & Ariane: ce tableau est à Rome au temple de Cérès; un Poëte tragique & un enfant, qui est au

---

sion attendrissante; c'est ce qu'il ne faut pas confondre avec les vraies notions de l'art. *Si Pline parle du tableau d'Aristide, comme Rubens auroit pu faire d'un tableau de Raphaël*, il seroit ridicule d'en conclure que les mêmes paroles signifiassent les mêmes connoissances. Je sais que Racine est pur, qu'il est tendre; Mr. de Voltaire le savoit aussi; nous l'avons dit certainement plusieurs fois tous deux : je sens & je puis exprimer par un mot de sentiment quelques-unes de ses beautés. S'ensuit-il que je me connoisse en Poésie dramatique & en Littérature, autant que Mr. de Voltaire? Il reste encore à savoir si Pline avoit vu le tableau, ou s'il répétoit ce qu'il en avoit lu ou entendu dire.

Cette note seroit finie, si je ne venois de jetter les yeux sur un volume de l'Encyclopédie, ce monument immortel à tant d'égards, où je retrouve une description du tableau d'Aristide, qui m'attendriroit peut-

temple d'Apollon: ce dernier ouvrage fut gâté par l'ignorance du Peintre, à qui Marcus Junius alors Prêteur, l'avoit envoyé, afin de le nettoyer pour le tems des jeux apollinaires. On admire auſſi dans le temple de la Foi, au capitole, un tableau repréſentant un vieillard qui inſtruit un enfant à jouer de la lyre. Il a peint auſſi un malade, ſur les éloges duquel on ne tarit point: il fut ſi habile dans cette partie;

être autant que l'ouvrage même, ſi elle ne me préſentoit à la fois deux idées, dont l'une empêche l'autre de produire ſon effet. Si je ſuis porté à la ſenſibilité par le ſujet du tableau, l'infidélité du moderne deſcripteur détruit le ſentiment où j'allois me livrer. Voici la deſcription que vous trouverez encore plus amplifiée chez l'abbé Du Bos.

„ Pline parle à ſa maniere, c'eſt-à-dire, comme „ Rubens auroit pu faire d'un tableau de Raphaël; „ Pline, dis-je, parle *avec des couleurs d'un grand* „ *maître* d'un tableau où le célebre Artiſte de Thè- „ bes avoit repréſenté, dans le ſac d'une ville, une „ femme qui expire d'un *coup de poignard* qu'elle a „ reçu dans le ſein. Un enfant, *dit-il*, à côté d'elle „ ſe traîne à ſa mamelle, & va chercher la vie entre „ les bras de ſa mere mourante: le ſang qui l'inonde, „ *le trait qui eſt encore dans ſon ſein*, cet enfant que „ l'inſtance de la nature jette entre ſes bras, l'in-

qu'on dit qu'Attale acheta un ſeul de ſes tableaux, cent talents.

20°. Protogène brilla, comme nous l'avons dit, dans le même tems; Caune, ville ſujette aux Rhodiens, fut ſa patrie. Sa grande pauvreté dans ſes commencemens, & ſa grande application à ſon Art; furent cauſe de ſon peu de fécondité. On n'eſt pas d'accord ſur ſon maître. Quelques-uns diſent qu'il peignit des navires

---

„ quiétude de cette femme ſur le ſort de ſon mal-
„ heureux fils qui vient, au lieu de lait, ſucer avi-
„ dement le ſang tout pur: enfin le combat de la
„ mere contre une mort cruelle; tous ces objets re-
„ préſentés avec la plus grande vérité, portoient le
„ trouble & l'amertume dans le cœur des perſonnes
„ les plus indifférentes. Ce tableau étoit digne d'A-
„ lexandre; il le fit tranſporter à Pella, lieu de ſa
„ naiſſance".

Cela eſt écrit avec autant de goût & de choix d'expreſſion que Pline en auroit mis lui-même, s'il eût *autant parlé* du tableau d'Ariſtide; mais le mot DIT-IL a tout gâté; il a découvert la forte envie, le projet tenace de faire trouver Pline un juge ſupérieur des ouvrages de l'art. Ce moyen ne ſeroit pas, à la vérité, des plus ſûrs, comme on vient de le voir plus haut; mais il pourroit bien n'y en point avoir de meilleur. C'eſt même un trait de modeſtie, en ſup-

jusqu'à l'âge de cinquante ans (*r*), & croyent en trouver la preuve dans ce que, peignant à

---

posant que l'infidélité ne pût être reconnue, que d'avoir dit, *Pline parle de ce tableau avec les couleurs d'un grand maître.* Le tableau d'Ariſtide par Mr. de Jaucourt ou plutôt par l'Abbé Du Bos, n'en eſt pas moins attendriſſant. Qu'on nous donne toujours du Pline de cette façon: mais les loix preſcrites à un Traducteur qui veut ſeulement être exact, ne lui laiſſent pas la même liberté, quelqu'envie qu'il en puiſſe avoir, & quel que ſoit ſon talent.

On lit avec plaiſir dans le douzieme tome de l'Encyclopédie, pag. 255. *Empruntons la traduction de Mr. l'Abbé Du Bos: elle eſt faite avec autant de goût & de choix d'expreſſions que Pline en a mis en parlant d'un tableau d'Ariſtide.* Cette traduction eſt celle du mariage d'Alexandre & de Roxane dans Lucien. Je dis que cet éloge ſe lit avec plaiſir, parce qu'on eſt bien ſûr qu'il n'eſt point un renvoi à la belle deſcription françoiſe du tableau d'Ariſtide que je viens de rapporter, qui ſe trouve deux pages après la traduction de l'Abbé Du Bos, & qui eſt beaucoup moins de Pline que de Mr. le Chevalier de Jaucourt. Voici le latin de Pline: *Hujus pictura eſt, oppido capto ad matris morientis e vulnere mammam adrepens infans: intelligiturque ſentire mater & timere, ne emortuo lacte ſanguinem lambat.*

(*r*) C'eſt-à-dire, qu'il les ornoit de quelques Pein-

Athènes le veſtibule du temple de Minerve, lieu le plus fréquenté de la ville, & y repréſentant le célebre Paralus & l'Hémionide, qu'on appelle auſſi Nauſicaa, il ajouta en épiſode, comme diſent les Peintres, de très-petits vaiſſeaux longs, afin de faire connoître de quels commencemens ſes ouvrages étoient parvenus au comble de la gloire (*s*). Son Jalyſe, qui

---

tures, comme il ſera dit d'Héraclide au N°. 30. C'eſt du moins le ſens qui me paroît être celui de Pline.

(*s*) On peut dire de ce Peintre qu'il auroit bien fait d'écrire au bas du tableau ce que ſignifient ces *très-petits vaiſſeaux longs.* Quoique l'emblême épiſodique qui faiſoit bordure, ſi vous voulez (*parerga*), ou qui n'étoit qu'un acceſſoire emblématique un peu obſcur, ait paſſé à la poſtérité tout expliqué, la plûpart des contemporains pouvoient ne pas le comprendre; parce que ſe rapportant à l'Artiſte ſeulement, il étoit bien moins clair que s'il ſe fut rapporté à l'hiſtoire du pays. Quoiqu'il en ſoit, Protogène peignit des navires juſqu'à l'âge de cinquante ans. Le texte paroît équivoque, attendu que *naves pingere* peut auſſi bien ſignifier *repréſenter des navires*, comme *orner des navires de quelques peintures groſſieres.* Cependant l'enſemble du diſcours doit conduire au dernier ſens; & je crois que c'eſt auſſi celui du N°. 30, où Pline dit en parlant d'Héraclide, qu'il commença par peindre des navires *initio naves pinxit.*

eſt à Rome, conſacré dans le temple de la Paix, l'emporte ſur tous ſes autres tableaux. On dit que tandis qu'il le peignit, il ne vécut que de lupins trempés, qui ſatisfaiſoient à la fois la faim & la ſoif; regime obſervé pour que ſon eſprit ne s'émouſſât point par une nourriture trop délicate. Il mit à ce tableau quatre cou-

---

Si ces deux Artiſtes euſſent été peintres de marine, il eſt à croire que l'Hiſtorien eût parlé de ce talent avec plus d'égard. Peut-être auſſi ſeroient-ils reſtés Peintres de marine. Quoiqu'il en ſoit, ſi Pline eût ici employé le mot *expingere*, & dans le ſens que Cicéron lui donne en parlant d'Homère (*Tuſcul.* l. 5. c. 39.) il eût été plus clair que *pingere*, parce qu'il ſignifie peindre d'après un objet qu'on a devant les yeux. Mais c'eſt Pline & non pas Cicéron qu'il faut entendre ici. Le Pere Hardouin explique l'*expingere* de Pline par *extra pingere*, peindre les dehors; & j'ai adopté cette ſignification, en traduiſant le paſſage de la ſection 31. Voici une autre obſervation.

Si je n'ai pas traduit *Paralum & Hammoniada quam quidam Nauſicaam vocant*, ſelon l'interprétation & le texte du Pere Hardouin, c'eſt qu'il ne me paroît pas vraiſemblable que Pline ait parlé de navires dans ce paſſage. Voici les raiſons qui me font croire qu'il s'agit là de *Paralus* inventeur des navires à trois rangs de rames; *longa nave.... primum na-*

leurs l'une ſur l'autre, pour le défendre des injures du tems & de la vétuſté, afin qu'une couleur venant à tomber, l'autre lui ſuccédât. Il y a dans ce tableau un chien fait d'une maniere ſurprenante, attendu que le hazard y eut auſſi part. Protogène aſſez content des autres parties, ce qui lui arrivoit très-rarement,

---

vigaſſe.... *Paralum*, Pline, l. 7, 56, & du *Nauſicaa*, fille du Roi Alcinoüs.

Il ſemble que ſi Pline eût donné *Paralus* & *Nauſicaa* pour des navires, il eût fait un bien mauvais raiſonnement que je ne lui ſuppoſe pas : car un Peintre auſſi habile que l'étoit alors Protogène, rival & contemporain d'Apelles, auroit-il mérité le comble de la gloire, *arcem oſtentationis*, pour avoir repréſenté deux navires à Athènes ? J'ai dû, par conſéquent, rejetter cette idée, comme auſſi fauſſe qu'elle eſt étrangere au ſujet & à l'enſemble du diſcours. J'ai lu *Hemionida*, conformément à la correction d'Hermolaüs, & j'ai vu *Nauſicaa* ſur un char tiré par des mulets, ainſi qu'Homère la décrit, avec ſes femmes, lorſqu'allant au lavoir, elle rencontra Ulyſſe.

Quelques Grecs, ſans doute, appelloient ce tableau *les muletieres* ou *les conductrices de mulets*, du mot *hemionos*, *mulet ;* parce qu'ils voyoient des mulets à la voiture de ces femmes, & c'étoit pour eux *les Hémionides.* D'autres, plus exacts, diſoient *Nauſicaa*, parce qu'elle étoit le ſujet du tableau. A Bologne,

ne trouvoit pas qu'il eût bien exprimé la bave d'un chien haletant. Le ſoin qu'il avoit pris lui déplaiſoit; il ne pouvoit en prendre moins; cependant il lui en paroiſſoit trop, l'art s'éloignoit de la vérité; la bave n'étoit que peinte, elle ne ſortoit pas de la gueule. Tourmenté d'inquiétude, parce que dans ſon ouvrage il

---

*un tableau du Guide repréſente St. Bénoit dans le deſert, & de bonnes gens qui lui vont porter de quoi vivre. Au milieu de la compoſition paroît une belle jeune fille, coëffée d'un turban; par cette raiſon pluſieurs appellent communément ce tableau *la Turbantina*. Il y a mille exemples de ces dénominations populaires, plus ou moins raiſonnables, & qui ſont conſacrées par l'uſage.

Je reviens au *Paralus*, dont Cicéron parle comme d'une peinture qui repréſentoit un homme : *Quid Athenienſes, ut ex marmore Jaccum, aut Paralum pictum?* (in Verrem, act. 2, lib. 4.) Il eſt donc comme démontré que ces deux tableaux de Protogène ne repréſentoient pas des navires, & qu'ils pouvoient ainſi lui mériter de grands éloges, & même le comble de la célébrité, *arcem oſtentationis*. Il n'en eſt pas moins vrai qu'il y eût chez les Athéniens une galere ſacrée nommée *paralos*.

Le pere Hardouin employe beaucoup d'érudition ſur ce paſſage, mais je n'en crois pas moins qu'il en détourne le ſens. Un de ſes précurſeurs le lui avoit

vouloit la vérité & non la vraiſemblance, il effaçoit ſouvent, il changeoit de pinceau & rien ne le contentoit. Enfin, dépité contre ſon travail qui ne rendoit pas ſa penſée, il jetta ſon éponge remplie de couleurs ſur cet endroit qui lui déplaiſoit tant; elle replaça les couleurs comme le déſiroit ſon exactitude, & dans ce tableau,

---

cependant indiqué. S'il a tort ce précurſeur, je me ſerai trompé, ſans regret, avec Hermolaüs; parce qu'entre deux ſavans interprêtes, on doit ſe conformer à celui qui paroît donner le ſens le plus convenable à l'Auteur qu'on examine. Il eſt évident qu'au riſque de m'égarer, je veux donner raiſon à Pline quand il me paroît l'avoir, & qu'on lui prête, à ce qu'il me ſemble, une penſée déraiſonnable, qui n'eſt pas la ſienne. Le manuſcrit de Pétersbourg eſt ici très-défiguré: le copiſte a mis *Parhalum*, *Harmoniada*, *Noxicam*; quel uſage peut-on faire de ces trois barbariſmes ? Mr. Brotier a ſuivi l'interprétation courante.

Je voudrois auſſi donner raiſon à Mr. Poinſinet; mais cela n'eſt pas poſſible, à moins que de me donner un tort que je ne crois pas avoir. Pline, ayant dit ce que Protogène peignit dans le Propylée d'Athènes, ajoute que, de Peintre de vaiſſeau qu'il avoit été, ſes ouvrages étoient parvenus au comble de la gloire; *ad arcem oſtentationis opera ſua perveniſſent*,

le hazard produisit la nature (*t*). Néalcès réussit, dit-on, pareillement, en jettant son éponge pour faire l'écume d'un cheval, lorsqu'il le peignoit retenu par un écuyer, qui le siffloit pour l'arrêter. Mais Protogène & la fortune eurent tous deux part à ce chien. Pour éviter

---

ce que Mr. Poinsinet traduit ainsi : *il s'étoit élevé au comble de l'art, & à la citadelle la plus propre à éterniser les talens.* Je croirois que cette idée redoublée donne à Pline beaucoup plus d'esprit qu'il n'en veut avoir ici. Pourquoi faire rétrograder la signification du mot *arx*, & vouloir qu'elle revienne encore à la *citadelle* d'Athènes ? Comme Quintilien dit simplement de Cicéron, *eloquentiæ arcem tenente ; il s'est emparé du comble de l'éloquence*, Pline dit de Protogène, *ad arcem ostentationis opera sua pervenissent, ses ouvrages parvinrent au comble de la gloire.* Peut-être ne faudroit-il pas faire jouer Pline sur le mot, quand il n'en a pas envie : ce qui lui arrive pourtant quelquefois, mais ce n'est pas ici.

(*t*) C'est ce même tableau qui l'occupa tout entier, disent Elien & Plutarque, pendant sept années consécutives. Des Ecrivains qui remarquent la longueur excessive du tems employé à peindre un tableau, doivent se douter au moins que ce ne doit pas être un chef-d'œuvre de grace, & que si ce tableau est recommandable, c'est par la peine & le froid du travail. Quant à Pline, nous lui demanderons si la bave de ce chien avoit

que le tableau d'Ialyſe ne fût brûlé, le Roi Démétrius, lorſqu'il aſſiégea Rhodes, ne fit pas mettre le feu du côté où il étoit, quoique ce fut le ſeul par où il pût prendre la ville; & pour épargner la Peinture, il perdit l'occaſion de la victoire. Protogène étoit alors dans une

---

les quatre couches de couleur; ſi Protogène avoit jetté l'éponge à la tête des quatre chiens, ou ſi c'étoit au premier, au ſecond, au troiſieme, ou ſeulement au quatrieme? Si ce n'étoit qu'à celui-ci, cette bave de la façon de l'éponge venant à tomber, celles qui devoient lui ſuccéder à la gueule des trois autres chiens euſſent été plus mal peintes, à moins qu'elles n'aient réuſſi d'abord: & puis, quel thême d'amplification que cette tirade ſur une fadaiſe. Il nous prouve ſeulement que Protogène ne ſavoit pas peindre ce que nos Peintres font en badinant & qu'on laiſſe admirer aux badauts, ſans s'amuſer à en parler. Tous ces gens-là avoient auſſi leurs foibleſſes; quel travers de ne vouloir pas en convenir! En avoient-ils moins leurs beautés ſublimes? Néalcès jetta auſſi ſon éponge à la bouche du cheval qu'il peignit, & il en obtint le même effet. Quelques Modernes l'ont écrit d'Apelles. Je ne ſais s'ils l'ont lu chez les Anciens, à moins que ce ne ſoit dans Sextus Empiricus; (*Pyrrhon. Hypot. lib.* 1. *cap.* 10.) car Valère-Maxime, qui rapporte auſſi le conte, ne nomme pas le Peintre. Mais toujours eſt-il certain que ces

petite maiſon de campagne qu'il avoit dans le fauxbourg, c'eſt-à-dire, dans le camp même de Démétrius. Les combats ne l'interrompirent en aucune ſorte, & ne l'empêcherent pas de continuer ſes ouvrages commencés, que quand le

---

ſortes d'hiſtoriettes une fois trouvées, s'arrangent comme elles peuvent dans la mémoire des hommes, ſoit Anciens, ſoit Modernes.

Je n'ai pas traduit le mot *ſpuma* par *écume*, parce que, dans ce paſſage, il ſignifie *bave*, & que les chiens n'écument pas, à moins qu'ils ne ſoient enragés. Mr. Poinſinet traduit *écume*, & j'en ſuis ſurpris, attendu qu'au liv. 29, chap. 6, il rend très-bien *ſpuma cochlearum* par *la bave des limaçons:* il en fait autant de *cochlearum ſpuma*, liv. 32, ch. 9. Pline n'employant nulle part le mot *mucus*, il faut bien que ſon *ſpuma* en ait la ſignification, quand le ſujet le requiert.

Cette maniere de s'exprimer, *il mit quatre couleurs l'une ſur l'autre*, *quater colorem induxit*, n'eſt point celle d'un connoiſſeur. 1°. Parce qu'elle ne préſente à l'eſprit aucun des procédés de l'art. 2°. Parce qu'elle n'eſt pas claire. 3°. Parce qu'elle eſt triviale, & qu'elle eſt dans les termes dont on ſe ſerviroit pour l'impreſſion d'une toile. Peut-être Protogène a-t-il ébauché & empâté trois fois ſon tableau avant de le finir; opération cependant qui demande de la chaleur. Mais s'il a peint quatre tableaux finis l'un ſur

Roi l'envoia chercher pour lui demander comment il ôsoit rester avec tant d'assurance hors des fortifications? Il répondit, qu'il savoit que le Roi faisoit la guerre aux Rhodiens, & non pas aux arts. Le Prince mit donc une garde pour

---

l'autre, étoit-ce un Peintre? Pline ne voit pas combien cette marche & ces petits moyens sont opposés aux ressorts, à l'esprit, aux procédés de l'art: la fatigue & l'ennui devoient au moins sauter aux yeux dans ce triste chef-d'œuvre. Mr. de Caylus, tom. 19. *Mém. de l'Acad.* s'est donné beaucoup de peine pour prouver que ce tableau de Protogène *étoit colorié comme un Titien*, & pour faire croire que Pline en a bien parlé. On peut voir comment notre Amateur a réussi.

Le Pere Hardouin croit, dans sa note sur ce passage, que cette adresse est un secret caché aux Peintres d'aujourd'hui. Oh! très-caché, & tout aussi caché pour eux qu'il l'étoit aux Titien, aux Corrège, aux Paul Veronèse, aux Rubens, aux Van-Dyck, &c. on peut même lui répondre qu'ils ne le chercheront pas.

On trouve dans l'Encyclopédie une observation sur ce procédé de Protogène; la voici.

„ Protogène, jaloux de la durée de ses ouvrages, „ & voulant faire passer le tableau de *Jalyse* à la „ postérité *la plus reculée*, le repeignit à quatre fois,

pour sa sûreté, charmé de pouvoir conserver des mains qu'il avoit déja épargnées; & pour ne point déranger trop souvent l'Artiste en le faisant venir, il vint le voir chez lui, de sorte qu'abandonnant le soin de la victoire, au mi-

„ mettant couleurs sur couleurs, qui prenant par ce „ moyen plus de corps, devoient se conserver plus „ longtems dans leur éclat, sans jamais disparoître, „ car elles étoient disposées pour se remplacer, *pour* „ *ainsi dire*, l'une l'autre. *C'est ainsi que Pline s'ex-* „ *plique*, comme le remarque Mr. le Comte de Cay- „ lus, *pour caractériser le coloris* de ce célebre Ar- „ tiste".

Il y a deux remarques à faire sur ce passage. 1°. La méthode de repeindre en empâtant, peut bien assurer plus de durée à la couleur, & lui donner plus de corps : mais on ne peut pas dire que cette méthode *caractérise le coloris*, parce qu'il faudroit premiérement savoir si le Peintre a du *coloris*. La couleur se trouve chez le marchand, *le coloris* sur le tableau quand le peintre en a. Protogène en avoit-il? 2°. Je ne trouve pas que *Caïus Plinius secundus* ait parlé du tableau de Protogène comme en parle Mr. de Jaucourt; seroit-ce un autre Pline que je ne connois pas ? Mais il n'y a guere d'apparence que le médecin *C. Plinius secundus Valerianus* se soit ainsi expliqué sur ce tableau, ni même qu'il en ait parlé.

Il y auroit un autre fait qu'il eût été bon de

lieu des combats & de l'attaque des murs, l'ennemi vint considérer l'Artiste. On dit encore aujourd'hui du tableau que Protogène fit dans cette circonstance, qu'il le peignit sous le glaive. C'est un satyre qu'on nomme *Anapavomenos*

---

connoître aussi. Plusieurs anciens ont parlé du tableau de Jalyse, & n'ont pu nous assurer s'il représentoit un chasseur, une ville, ou un Bacchus, ni quels étoient le caractere & la beauté de l'ouvrage. On s'est amusé à la bave du chien, aux quatre couches de couleur, à des éloges si vagues, qu'ils ne se rapportent absolument à rien; & l'on nous a laissé la liberté de penser que ceux qui en parloient ainsi, étoient plus attentifs à des bagatelles, qu'aux vraies beautés de l'ouvrage.

Cependant Apelles a loué cet ouvrage, & assuré, dit Elien, que *s'il n'eût pas manqué de grace*, *il eût été jusqu'au ciel.* Je ne veux pas contredire le jugement d'Apelles, mais j'aurois voulu être là, tout à côté de l'honnête protecteur de Protogène, & je n'aurois pas eu de peine à découvrir sa pensée. Rappellez-vous qu'il avoit acheté plusieurs tableaux de son ami, pour les revendre comme siens, & vous verrez que son ingénieuse bienfaisance l'engageoit peut-être devant le Jalyse, comme elle l'avoit engagé dans cet achat. Si ce fait est vrai, il voulût bien, cette fois-là, passer pour avoir peint des tableaux sans grace: c'est un sacrifice sublime de l'amour propre.

(*u*), & auquel, pour marquer mieux encore la sécurité dont il jouissoit alors, il fit tenir des flûtes (*x*). Il fit aussi une Cydippe, un

---

Mais n'en résulteroit-il pas aussi, que les connoisseurs d'alors ne devoient pas être bien fins, ou que les deux Peintres avoient précisément la même maniere, le même coloris, le même goût, le même savoir, le même dessein, &c. &c. Je ne sais si on a fait cette observation, mais je ne la crois pas indifférente, attendu que par son moyen, on peut juger si les concitoyens d'Apelles & de Protogène étoient de grands connoisseurs, en supposant toutefois que l'achat ne fut pas un conte. Voyez Plutarque dans la vie de Démétrius, chap. 6. Voyez aussi Elien, (liv. 12, chap. 41, *var. hist.*) vous trouverez que selon le premier Auteur, ce fut Apelles qui dit que ses propres ouvrages atteignoient jusqu'au ciel: vous avez vu que selon Elien, ç'auroient été ceux de Protogène. Concluez donc si vous voulez, que tant d'anecdotes traditionnelles que les anciens nous transmettent, sont ou fausses ou défigurées, & que la postérité ne sera pas beaucoup plus sûre de celles qui nous concernent, si elles y vont.

(*u*) Qui se repose.

(*x*) Voici ce que dit Strabon de ce singulier tableau, l. 14, p. 652. " Le satyre étoit près d'une co„ lonne, sur laquelle étoit posée une perdrix. Cette „ perdrix, quand le tableau fut exposé, frappa tel-

Tlépolème, Philiſcus, Poëte tragique, occupé

„ lement d'abord les ſpectateurs, que l'admiration
„ qu'elle excitoit fit négliger le ſatyre. Et ce qui aug-
„ menta encore beaucoup cette admiration, fut que
„ les oiſeliers ayant apporté auprès des perdrix pri-
„ vées, & les ayant préſentées à celle du tableau,
„ elles l'appelloient par leur chant, *ce qui faiſoit*
„ *beaucoup de plaiſir aux ſpectateurs.* Protogène voyant
„ par-là que ce qui n'étoit qu'un acceſſoire, faiſoit
„ négliger le ſujet principal du tableau, obtint des
„ gardiens du temple la permiſſion de le retoucher,
„ & il en effaça l'oiſeau ".

Voilà encore un bon petit conte à mettre avec les raiſins de Zeuxis. Ou le ſatyre étoit médiocre, ce qui eſt difficile à croire ſi les tableaux de Protogène *faiſoient*, comme on l'aſſure, *l'admiration des Athéniens*, & que ce Peintre ſi difficile à ſe ſatisfaire dans ſes ouvrages, ait été jugé ſupérieur à Apelles par Apelles même: ou les ſpectateurs étoient fort ineptes, de s'attacher à la perdrix aux dépens du ſatyre dont ils négligeoient la beauté, *pour prendre beaucoup de plaiſir au chant de ces perdrix privées;* ce qui eſt encore difficile à croire *du peuple le plus éclairé qui fût au monde*, ſur-tout au ſiecle d'Alexandre: ou enfin Protogène peignoit moins bien les hommes que les animaux; ce qui rabattroit un peu de ſon mérite dans le premier genre, & diminueroit le prix & la légitimité des éloges qu'on en a fait.

de sa composition; un Athlète; le Roi Anti-

Quoiqu'il en soit de l'opinion des hommes sur le tableau de cet Artiste, il semble que Strabon & Pline n'aient pas apperçu qu'ils faisoient, l'un Protogène & l'autre Zeuxis, assez novices dans l'art, pour avoir ignoré que l'apparence d'un fruit ou d'un oiseau pouvoit décevoir jusqu'à un point, quelques animaux, sans que leurs figures humaines fussent pour cela moins bien peintes. La disposition de l'objet & le fond sur léquel il se détache, suffisent pour produire cette erreur sur les animaux, tandis que dans le même tableau ils ne distingueront pas les figures les mieux peintes, ni les autres représentations, si elles sont bien grouppées. Cette perdrix étoit sur une colonne, & les raisins sur la tête de celui qui les portoit; ces objets étoient par conséquent isolés, & par-là propres à faire illusion au sens de la vue des animaux, pour qui ils étoient un attrait naturel. Nous avons des connoisseurs, mais ils se garderoient bien de conter sérieusement de pareilles historiettes; ils perdroient leur réputation, *ipso facto.*

Ainsi mettez hardiment ce que vous lisez chez les Anciens de la vache de Myron, des chevaux d'Apelles, des raisins de Zeuxis, de la perdrix de Protogène, &c. au rang des petits contes antiques. Ou bien, si vous voulez que le jugement des animaux soit de quelque poids, prouvez qu'ils sont d'assez bons connoisseurs, comme je l'ai déja dit, pour que

gone, & le portrait de la mere d'Ariſtote. Ce

---

la juſteſſe d'imitation, les fineſſes de l'art, en un mot, tout ce qui met un ouvrage ſupérieur ſi fort au-deſſus d'un ouvrage commun, ne leur puiſſe échapper. Mais prenez-y garde, il en réſultera que des millions d'hommes policés ſeront, à cet égard, fort au-deſſous des bêtes; cela ſeroit mortifiant. Ce qui le ſeroit bien auſſi, c'eſt que les Grecs d'un goût ſi fin, ſi délicat, ſi exquis, auront compté pour bon le ſuffrage des veaux qui venoient tetter la vache de Myron, celui des chevaux qui avoient donné le prix au tableau d'Apelles, & celui des oiſeaux qui venoient ſe tromper aux raiſins de Zeuxis & à la perdrix de Protogène. Tout cela ſera triſte, ſans doute......; mais vous aimerez mieux convenir que des ſottiſes anciennes ſont tout auſſi ridicules que des ſottiſes modernes, & vous aurez raiſon.

Pline emploie de l'eſprit & du ſtyle, pour nous dire, contre le témoignage hiſtorique & contre la vraiſemblance, que Démétrius ne fit point attaquer Rhodes du côté où étoit le tableau de Protogène, quoique ce fût le ſeul endroit par où il pouvoit prendre la ville; & que pour épargner la peinture, il perdit l'occaſion de la victoire.

Le ſiege de Rhodes qui dura une année, fut très-vif, très-meurtrier; les attaques furent pluſieurs fois générales, & celui qui attaquoit ne manquoit ni d'art, ni du plus violent deſir d'emporter la place. Démétrius, dit-on, faiſoit venir Protogène, & alloit auſſi

Philosophe lui conseilla de peindre les actions

---

le voir travailler. Ne sembleroit-il donc pas que ce qu'il avoit de mieux à faire étoit de prendre sous sa protection, l'Artiste & son ouvrage ; non pas en mettant *une garde autour de sa petite maison*, mais en faisant déloger le Peintre & son tableau ? Comment l'amour des petits contes pouvoit-il faire oublier à Pline les circonstances d'un siege aussi mémorable !

Ce fait est pourtant attesté, dira-t-on, par Plutarque : j'en suis faché, car j'aime Plutarque. Voici ce qu'il dit : *D'aventure en ce temps là, Protogène, excellent Peintre, natif de la ville de Caunus, leur peignoit le portrait de Jalysus : Démétrius en trouva le tableau dedans un logis qui étoit hors la ville en l'un des fauxbourgs, estant presque tout achevé : & comme les Rhodiens lui eussent envoyé un Héraut pour le supplier de pardonner à un si bel ouvrage, & ne souffrir point qu'il fut gasté : il leur fit réponse qu'il souffriroit plustost qu'on brulast les images de son pere, qu'un si excellent chef-d'œuvre & de si grand labeur.* Vie de Démétrius, trad. d'Amiot.

Un autre Ecrivain n'oublie pas non plus d'autres circonstances ; pour en juger, écoutons-le : voici à peu près ce que dit Aulu-Gelle. " Les Rhodiens envoyerent des députés à Démétrius, pour lui représenter qu'en brûlant leurs maisons, il détruiroit le tableau. Si vous êtes victorieux, lui dirent-ils, cet ouvrage ornera votre triomphe. Si au contraire,

d'Alexandre le grand, à cause de leur immor-

„ vous ne pouvez pas nous vaincre, nous vous prions „ de considérer s'il ne sera pas plus honteux pour „ vous, que n'ayant pu détruire les Rhodiens, vous „ ayez tourné vos armes contre Protogène & son ta„ bleau. Ce que Démétrius ayant entendu, il fit „ lever le siege, épargnant ainsi le tableau & la ville". (*Aul. Gel. noct. atti. lib.* 15, *cap.* 31.)

Si un moderne en disoit autant, ne prendroit-on pas la liberté de lui représenter que pendant le siege de Rhodes, Ptolémée, Cassandre, Lysimaque & d'autres, traverserent continuellement Démétrius, & qu'il n'en fut que plus irrité. Que les Athéniens & d'autres peuples de la Grèce lui envoyerent des Ambassades, pour l'engager à donner la paix aux Rhodiens, & que ce fut toujours inutilement. Mais qu'enfin un *Hélépole* miné détruisit ses espérances, & décida la fin du siege & la paix.

Mais ne se pourroit-il pas qu'avant l'accident de cet *Hélépole*, les Rhodiens eussent prié Démétrius de préserver le tableau de Jalyse; car c'est de lui qu'il est question? Oh! c'en est trop. Démétrius eût été un imbécille, ou quelque chose d'approchant, s'il n'eût pas répondu à ceux qui lui auroient tenu le discours d'Aulu-Gelle: Messieurs, vous avez raison; il convient que si je suis victorieux, le tableau de Protogène orne mon triomphe; & pour qu'on ne dise pas que j'aie détruit ce bel ouvrage, on n'a tout à

talité: mais ce fut plutôt l'impulsion de son

---

l'heure qu'à le mettre sous ma protection. — Mais il est dans un lieu bien gardé, bien fortifié (*). — Qu'avez-vous donc à craindre pour lui? Faites une chose qui me paroît assez raisonnable; envoyez-le moi: si je leve le siege, recevez ma parole royale & solemnelle que je vous le rendrai, ou qu'autrement il m'appartiendra. — Mais nous ne voulons pas vous le livrer. — Faites donc ce qu'il vous plaira; car vos sophismes commencent à m'impatienter. Cependant, voici mon dernier avis, & qui vous prouvera que je ne fais point la guerre aux beaux arts: transportez le tableau dans un lieu plus sûr encore que celui où il est; dans un bon souterrain, si vous en avez de convenable; une treve d'un jour pourra suffire, & ne faites pas naître tant de difficultés chimériques. Voilà, si je ne me trompe, ce qu'on doit répondre en pareil cas. Mais faire tourner les talons à Démétrius, *le preneur des villes*, comme à un idiot qui ne sait rien dire, c'est un conte bon à faire croire aux gens qui ne connoissent ni Démétrius, ni le siege de Rhodes.

Avant que le fils d'Antigonus attaquât cette ville, ne savoit-il pas que le Jalyse y étoit? Ignoroit-il qu'on l'avoit placé dans le seul endroit par où la ville fut prenable, *cum ab ea parte sola possét Rhodum capere?* Voyoit-il froidement qu'un tableau déconcerte,

(*) Il étoit, dit-on, dans une forteresse, hors des murs.

génie, & un certain goût pour l'art, qui l'y

---

roit toute ſa ſcience militaire, & que ſon reſpect pour un ouvrage de l'art, alloit lui couter exorbitamment cher? Etoit-ce donc pour avoir le Jalyſe qu'il aſſiégeoit Rhodes? Tout cela un peu examiné, fait rougir pour les anciens qui nous ont tranſmis de pareilles hiſtoriettes, & pour les modernes qui les copient.

Mais Pline, Plutarque, Aulu-Gelle, pouvoient-ils ignorer l'hiſtoire de la Grèce, & particuliérement celle du ſiege de Rhodes? Non aſſurément. Qui les a donc induits à rapporter ce conte invraiſemblable? Je n'y vois que le penchant à l'extraordinaire, plus ou moins dominant chez les hommes. On fait courir une nouvelle, on en augmente, on en varie les circonſtances en paſſant de bouche en bouche. Le conte vieillit, & ſi bien, qu'il n'eſt plus reconnoiſſable. Un Ecrivain s'en ſaiſit, l'expoſe d'une maniere; un autre le préſente autrement, & voilà, ſi je ne me trompe, comment Pline, Plutarque & Aulu-Gelle, ſont ſi divers dans le fond & les circonſtances de leur récit. Mais rendons juſtice aux bons Ecrivains modernes; la plûpart ont rejetté cette hiſtoriette abſurde, & n'en ont conſervé que le fond : Démétrius alloit voir travailler Protogène qui avoit ſon attelier dans le camp, au milieu du danger & du bruit des armes; le reſte n'eſt qu'une broderie fauſſe & mal-adroite. Liſez la fin du dernier livre de Vitruve qui ne s'amuſe pas à

porterent (*y*). Ses derniers ouvrages font un

---

ces vétilles, & vous verrez que la levée du fiege de Rhodes fut déterminée par la perte de l'Hélépole. Pline lifoit & copioit Vitruve où il en avoit befoin: mais ici l'Artifte étoit trop vrai, trop fimple, & Pline qui ne vouloit pas l'être, ornoit fon difcours d'un conte amufant.

Cependant, au Livre 34, chap. 7, il dit que la lenteur du fiege ennuyoit Démétrius, *moræ tædio.* L'édition de Rome le dit pofitivement: *ex apparatu regis Demetrii relicta moræ & tædio obfeffa Rhodo.* Le Pere Hardouin n'eft pas éloigné d'approuver cette leçon, qu'il trouve dans plufieurs manufcrits, & Plutarque la confirme, quand il dit que *Démétrius ne cherchoit que quelque honnefte occafion de fe démesler de cette guerre.* Donc elle l'ennuyoit, donc les Ambaffadeurs des Athéniens vinrent à propos, & l'accident de l'Hélépole ne pouvoit pas mieux arriver: donc enfin, Pline dit au 34e. livre d'une façon, & d'une autre au 35e.

(*y*) Mr. de Jaucourt, d'après l'interprétation de Mr. de Caylus, dit: "Ariftote, amateur des beaux-„ arts autant que des fciences, & de plus ami de „ Protogène, dont il eftimoit les talens, voulut l'en-„ gager aux plus grandes compofitions & aux plus „ nobles fujets d'hiftoire, comme à peindre les ba-„ tailles d'Alexandre: mais Protogène réfifta toujours „ à cette amorce dangereufe, & continua fagement

Alexandre & le Dieu Pan. Il a fait auſſi des figures de bronze, comme nous l'avons dit.

„ de s'en tenir aux peintures de ſon goût & de ſon „ génie ".

Le Pere Hardouin qui ſavoit les regles de la langue latine, & qui voyoit dans le texte un pronom *hæc* qui ſe rapporte à *Alexandri Magni opera*, n'eſt pas de l'avis de ces Meſſieurs ; voici ſon interprétation. *Impetus ac libido in eam mentem hunc potius impulit, ut opera Alexandri pingeret, quam Philoſopho obſecundandi ſtudium.* C'eſt-à-dire, " l'impulſion & „ la paſſion, plutôt que le deſir d'acquieſcer au Phi- „ loſophe, pouſſa ſon eſprit à peindre les actions „ d'Alexandre ".

Mais les exploits d'Alexandre ne paroiſſent pas dans l'énumération des ouvrages de Protogène ; Pline dit ſeulement que ſon dernier tableau étoit un Alexandre. S'il en eut peint les batailles, n'en feroit-il pas également fait mention, & même de préférence ? Il ſe pourroit que l'Artiſte eut ſeulement projetté les eſquiſſes, & qu'il en fut reſté là. Car vous remarquerez que le texte s'en tient à dire, qu'une impulſion & un certain goût pour ſon art l'y porterent. Voilà bien le deſir, la volonté ; cela fut-il réaliſé ? Je n'en ſais rien.

Mais ſi le texte d'Hardouin & tous ceux qui ſont connus, n'étoient pas celui de Pline ; ſi le manuſcrit de Pétersbourg offroit le véritable, nous trouverions

21°. Dans le même tems vécut Asclépiodore, qu'Apelles admiroit pour la symmétrie (z). Ce fut à lui que le Tyran Mnason donna trente mines pour chacun des douze grands Dieux qu'il avoit peints. Le même paya cent mines à Théomneste pour chacun des Héros qu'il peignit.

---

encore plus clairement, que ce fut le plaisir, l'amour du travail, & non pas les conseils d'Aristote, ni la vue de l'immortalité, qui attira, qui porta, qui détermina Protogène à s'occuper d'Alexandre. *In Picturam animi voluptas & quædam artis delectatio eum potiùs tulere: novissime pinxit Alexandrum, ac Pana.* Voilà qui s'accorde avec tout ce qui est dit de Protogène: beaucoup de simplicité, de patience, d'amour de son art, d'éloignement pour l'intrigue & l'ambition; en un mot, autant consacré à la retraite, qu'Apelles paroissoit l'être à la cour; c'est au moins l'idée que nous en donne constamment Pline. Quand je puis l'accorder avec lui-même, je n'y manque pas.

J'oubliois que pour faire la comparaison, il faut voir le texte d'Hardouin, le voici. *Impetus animi & quædam artis libido in hæc potiùs eum tulere. Novissime pinxit Alexandrum, ac Pana.* Les savans jugeront lequel des deux textes leur paroîtra plus volontiers celui de Pline.

(z) Il faut toujours entendre par le mot *symmétrie* la proportion ou l'ordonnance, sans quoi Apelles

22*. On doit mettre au nombre de ceux dont je viens de parler, Nicomaque fils & éleve d'Ariſtodème: il a peint un enlevement de Proſerpine, qu'on a vu dans le temple de Minerve au capitole, au-deſſus de la petite chapelle de la jeuneſſe. Il y eut encore dans le capitole un autre tableau du même, que Plancus y avoit placé; il repréſentoit une victoire traverſant les airs ſur un char à quatre chevaux. C'eſt lui qui le premier repréſenta Ulyſſe en chapeau (*a*). Il peignit auſſi Apollon & Diane, & la mere des Dieux aſſiſe ſur un lion; de belles Bacchantes près deſquelles ſe gliſſent des ſatyres. Il fit auſſi la Scylla, qui eſt actuellement à Rome dans le temple de la Paix. Il n'y eut aucun Peintre dont l'exécution ait été plus prompte: car on dit qu'ayant entrepris de peindre à jour préfix, le monument qu'Ariſtrate, tyran de Sycione, érigeoit au Poëte Teleſtus, il ne vint

---

auroit admiré ce qui dans la peinture eſt toujours blâmable, & qui n'étoit pas dans les belles compoſitions des Peintres anciens, ſi nous pouvons en juger par les meilleures de celles qui nous reſtent, & par quelques-uns des meilleurs bas-reliefs.

(*a*) Ce chapeau, ſelon la deſcription qu'en fait St. Jérôme, Epitre 28, étoit demi ſphérique, & de-

que peu de jours avant celui où devoit être fini l'ouvrage: le tyran irrité vouloit le faire punir; mais dans ce peu de jours Nicomaque eût achevé avec une promptitude & un art ſurprenant. Il eut pour éleves ſon frere Ariſtide, Ariſtocles ſon fils, & Philoxène d'Erétrie, qui a peint pour le Roi Caſſandre un tableau, repréſentant le combat d'Alexandre contre Darius, ouvrage qui ne le céde à aucun autre (*b*). Il peignit

---

voit être auſſi fort ſemblable à celui que portent les femmes du peuple à la Haye. Mr. Brotier tranſcrit le paſſage de St. Jérôme, tom. 6, pag. 389. Voyez ſa note.

(*b*) Ce tableau devoit au moins le céder aux plus beaux tableaux d'Apelles, puiſqu'*Apelles a ſurpaſſé tous les Peintres qui l'ont précédé & ceux qui le ſuivirent: verum omnes prius genitos futuroſque poſtea ſuperavit Apelles Cous:* ce qui n'empêche pas que le tableau de Philoxène ne le cede à aucun autre, *& Philoxenum Eretrium, cujus tabula nulli poſt ferenda.* Je ne ſais comment ceux qui prétendent que Pline n'eſt pas ſujet à ſe contredire, appelleront le choc de ces deux paſſages. Je ne crois pas qu'un bon raiſonneur diſe *qu'Apelles, qui fit un ſi grand nombre de chefs-d'œuvres, ait ſurpaſſé par cela même, celui qui n'en a fait qu'un comparable à ceux d'Apelles.* Un bon raiſonneur ſait que ce n'eſt pas le nombre,

aussi un tableau de la lascivetè, dans lequel trois Silènes font la débauche à table. Il imita la promptitude de son maître; il inventa quelques moyens de peindre, plus prompts, & qui même

---

mais la beauté des ouvrages qui prouve le mérite d'un Artiste. Il peut savoir aussi qu'un très-beau tableau ne se fait pas aux trois dez : Philoxène vécut-il longtems après avoir fait le combat d'Alexandre contre Darius ? Des causes particulieres, le dégoût, la maladie, la débauche, l'empêcherent-elles de faire d'aussi beaux tableaux ?

Je prends occasion de ce passage pour en examiner deux autres, qui impliquent une plus forte contradiction. Pline dit, L. 37, c. 8, N°. 17, que Léocharès a fait un Jupiter, qui de toutes les statues mérite le plus d'éloges, *antè cuncta laudabilem:* proposition universelle qui ne restreint pas la supériorité de cet ouvrage à la comparaison des autres que Léocharès avoit faits, autrement Pline se seroit servi d'un mot qui eût particularisé sa proposition, attendu qu'il savoit écrire sa langue. Peut-être eut-il dit, *ante cuncta quæ fecerat laudabilem.*

L'autre passage est au L. 36, c. 5, N°. 5. Pline y dit que la Vénus de Praxitèle est la premiere statue, non seulement de cet Artiste, mais de toute la terre; *sed ante omnia, & non solum Praxitelis, verum & in toto orbe terrarum, Venus.* Voilà un *Praxitelis*

même à présent sont encore plus abrégés (c).

23°. On compte aussi Nicophane parmi ces Artistes; il étoit élégant & précis: peu lui sont comparables pour la grace: il eût aussi de la

dans ce passage, & un *cujus* dans celui qui concerne Philoxène, qui, si je ne me trompe, déterminent le sens, & qui prouvent que l'Ecrivain n'a pas voulu dire que le Jupiter de Léocharès fut seulement la plus belle figure que ce Statuaire eut faite. Ceux qui sont versés dans la lecture de Pline, & qui connoissent son style, jugeront parfaitement de la valeur de cette observation; & ceux qui se livrent à trop de prévention, sont priés de la passer, ainsi qu'une autre, dans laquelle j'aurai lieu de revenir au même sujet. On est prolixe, on se répete, on en est fâché: mais il le faut bien, quand on y est contraint par une certaine mesure de contrariétés, parmi lesquelles il y en a de spécieuses.

(c) Mr. Brotier dit ici que *compendiaria* pris substantivement, lui paroît signifier *les grottesques*. Je ne crois pas qu'un Peintre dont les principaux ouvrages sont héroïques, soit l'inventeur des grottesques. Qu'il en ait peint comme a fait Raphaël, à la bonne heure. Mais quoique l'une ou l'autre acception me soit indifférente, *breviores vias & compendiarias* me paroît signifier ici comme ailleurs, des moyens plus courts, plus abrégés. Pour le mot *grottesque*, il doit être un peu surpris de se trouver là, quand rien ne l'y appelle.

grandeur & de la nobleſſe (*d*). Perſée, diſciple d'Apelles qui lui adreſſa ſes écrits ſur la Peinture, eſt reſté fort loin de ſon maître & de

(*d*) Le Pere Hardouin, qui n'a pas toujours raiſon, a, ſi je ne me trompe, un peu défiguré Pline dans cet endroit, en ſuivant Pintianus. Il retranche une idée caractériſtique du Peintre Nicophane, & ſe contente de dire dans ſa note, où il rapporte cette idée, qu'elle doit être rejettée. Il oublie ſans doute que Pline, quand il le fait, & qu'il en a l'occaſion, ſe plait à tracer le caractere de l'Artiſte dont il parle, & même à placer quelques traits de ce qui lui arriva de remarquable. Ce que le P. Hardouin retranche, c'eſt qu'il ne l'a pas vu, dit-il, dans quelques manuſcrits, mais il convient qu'il eſt dans les imprimés. Pour moi qui le trouve dans de bonnes éditions, & dans le manuſcrit de Pétersbourg, & qui le crois de Pline, attendu que ni un copiſte, ni un gloſateur ne peuvent deviner la ſorte d'eſprit qu'avoit l'Artiſte dont il s'agit, je crois, dis-je, qu'en ſupprimant tantôt ceci, tantôt cela, ſous prétexte d'interpolation, on oublie qu'un copiſte ſautera plutôt quelques mots, qu'il n'en ajoutera. Car où les prendroit-il? A la marge de ſon original, dira-t-on. Qui peut nous aſſurer que cette écriture marginale n'eſt pas un oubli du précédent copiſte, & qu'il aura placée là, lorſque collationant ſa copie avec l'original, il aura vu ſon oubli? Mrs. Brotier & Poinſinet ſont conformes au Pere Hardouin.

Zeuxis. Aristide, éleve d'Aristide le Thébain, fut aussi de ce tems: il eut deux fils Nicéros & Ariston; ce dernier fit un satyre couronné d'une coupe. Les éleves d'Ariston furent An-

---

Je mets ici le texte du manuscrit de Pétersbourg, & la traduction, afin qu'on puisse juger si Pintianus & Hardouin ont raison. *Annumeratur his & Nicophanes elegans & concinnus. Fuit autem ut vetusta opera pingeret propter æternitatem rerum: impetuosi animi, & cui pauci comparentur: Cothurnus ei & gravitas artis.* Ce qui, je crois, signifie: *On compte aussi Nicophanes parmi ces Artistes: il étoit élégant & précis. Quoiqu'il peignit dans le goût des anciens ouvrages, pour en perpétuer la mémoire, il fut d'une impétuosité d'esprit à laquelle peu d'Artistes sont comparables: sa maniere étoit grande & noble.*

Pline avoit dit peu auparavant, à l'article de Protogène; *ut Alexandri magni opera pingeret propter æternitatem rerum.* Peut-être n'aura-t-on pas cru qu'il dût se répéter ici dans les mêmes termes: comme s'il ne s'étoit pas répété ailleurs, & comme si une répétition de quelques mots rassemblés, ne se trouvoit pas dans presque tous les Ecrivains. Celle-ci, qui n'est qu'une faute légere pour l'Auteur, en seroit une trop grossiere & même infaisable pour son copiste, ou pour quiconque pourroit être supposé l'avoir faite. A moins qu'on ne soit inepte, on veut donner à ce qu'on ajoute, un tour qui ne dépare pas le

toride & Euphranor, dont nous parlerons bientôt (*e*).

SECTION TRENTE-SEPTIEME.

Des genres de Peinture.

Car il convient d'ajouter ceux qui se sont rendus célebres dans leur Art par de plus petits ouvrages. De ce nombre fut Pireïcus, à qui

---

style de l'Auteur, & l'on se garde bien d'aller chercher une phrase qu'il auroit employée, pour la répéter mot pour mot. Pline ne dit-il pas au chapitre suivant, *éminuit longe ante omnes*, & vingt mots après, *docilis ac laboriosus ante omnes ?* pourquoi n'auroit-il pas répété *propter æternitatem rerum* à une bien plus grande distance ?

Quoiqu'il en soit, je n'en laisse pas moins subsister dans le corps de ma traduction, celle du texte que nous donne le Pere Hardouin, même en le désapprouvant : *Annumeratur his & Nicophanes elegans & concinnus, ita ut venustate ei pauci comparentur. Cothurnus ei & gravitas artis.*

(*e*) Euphranor qui parut, selon le texte connu de toutes les éditions de Pline, dans la 104e. Olympiade, se trouve ici disciple d'Ariston, qui l'étoit d'un Aristide, éleve d'Aristide le Thébain, lequel étoit contemporain d'Apelles, qui, selon Pline, parut dans la 112e. Olympiade. Voilà des filiations qui se termi-

très-peu de Peintres peuvent être préférés. Je ne puis croire qu'il ait avili ſa réputation par les ſujets qu'il s'eſt propoſé ; puiſque ſe bornant à des objets bas, il y a cependant acquis la plus grande gloire. Il peignit des boutiques de barbiers & de cordonniers, des ânes, des proviſions

---

nent à faire briller plus de trente ans avant leur maître, des Artiſtes qui, comme de raiſon, ne parurent que bien des années après lui : ce qui eſt une aſſez ſinguliere chronologie. Eſt-elle de Pline, ou n'en eſt-elle pas ? Comment, ſi cette faute vient des copiſtes, tant de ſavans Editeurs ne l'ont-ils pas corrigée ? Malheureuſement on ne connoît pas deux Euphranor. Ailleurs je dirai plus clairement ce que j'en penſe.

Mr. Poinſinet ou moi nous trompons ici ; car il traduit qu'Antoride & Euphranor étoient éleves de Perſée ; je lis qu'ils l'étoient d'Ariſton : *& Ariſton cujus eſt Satyrus cum ſcypho coronatus. Diſcipuli, Antorides & Euphranor, de quibus mox dicemus.* Mr. Poinſinet traduit, *Satyrus cum ſcypho coronatus ; le Satyre couronné, tenant une coupe.* Je crois que Pline dit, *couronné avec une coupe.* Après avoir bu, cette couronne feroit dans le caractere d'un Satyre en pointe de vin. Peut-être me trompai-je, mais je penſe qu'il y en a des exemples dans des bas-reliefs antiques, & que je les ai vus. Si j'avois à traduire *Satyrus coronatus ſcyphum tenens*, je dirois, *le Satyre couronné tenant une coupe.*

de cuisine, & autres choses semblables; ce qui l'a fait surnommer *Rhiparographos* (*f*). Mais ses tableaux font un plaisir infini; & ils se sont vendus plus chers que les grands sujets de beaucoup d'autres. A l'opposite, dit Varron, un seul tableau de Sérapion exposé sous les anciennes boutiques étoit si grand, qu'il cachoit tous ceux de la colonne Mæniene. Ce Peintre a très-bien réussi pour les décorations; mais il ne pouvoit pas peindre une figure d'homme. Dionysius au contraire n'a peint que des hommes, d'où on l'a surnommé *Anthropographos* (*g*). Calliclès a fait aussi de petits ouvrages. Calade peignit également en petit, des sujets comiques. Antiphile a travaillé dans l'un & l'autre genre; car il a fait une très-belle Hésione, Alexandre & Philippe avec Minerve, ouvrages qui sont dans l'école des Portiques d'Octavie; & dans celui de Philippe il y a de lui un Bacchus, un Alexandre enfant & un Hippolyte effrayé à la vuë du taureau envoié contre lui; dans le Portique de Pompée, un Cadmus & une Europe. Il peignit aussi une figure habillée ridicule-

(*f*) Peintre des choses sales & viles, des bambochades.

(*g*) Peintre d'hommes.

ment, à laquelle il donna le nom plaisant de *Gryllus*; ce qui fit appeller *Grylli* ces sortes de Peintures. Il étoit né en Egypte, & avoit appris son Art de Ctésidème.

Il est juste de ne pas omettre le Peintre du temple d'Ardée, à qui l'on accorda le droit de bourgeoisie dans cette ville, & pour lequel on fit les vers suivans, qui sont écrits sur la Peinture même. *Marcus Ludius Hélotas originaire d'Etolie, dont Ardée pour son art, fait & fera toujours l'éloge, décora de peintures dignes de la majesté du lieu, le temple de la Reine Junon, épouse du Dieu Suprême* (*h*). Ces vers sont écrits en ca-

(*h*) Le lecteur observera que le temple d'Ardée fut peint vers la premiere Olympiade, quelques années avant la fondation de Rome. (Voyez Pline, section 6, chap. 3 de ce livre.). La Peinture alors, privée, selon Pline lui-même, de l'expression, de la proportion, de l'art de draper, de celui de marquer les articulations des membres, les muscles, les veines, &c. toutes parties qui n'ont été inventées que successivement & longtems après pour la plûpart; la peinture, dis-je, devoit être le plus informe; & si on accordoit à si bon marché de grands éloges publics & de belles distinctions aux Artistes de ce tems, c'est que tout art & toute science paroissent des prodiges à leur naissance. On auroit même pu déifier

racteres anciens. Il ne faut pas non plus ravir à un autre Ludius, l'éloge qu'il mérite. C'est celui qui du tems d'Auguste, imagina le premier de peindre très-agréablement sur les murailles, des maisons de campagne, des porti-

---

Marcus Ludius Hélotas; attendu que celui qui décoroit le temple de Junon, méritoit plus du public que le giton d'un Empereur; mais autres tems, autres soins. Le lecteur n'oubliera pas non plus, que malgré la peine qu'avoit prise le Peintre Cimon d'*inventer* la représentation des veines, & celles des articulations des membres, le Statuaire Pythagore le Léontin (*), fut aussi *le premier* qui représenta les veines & les nerfs, & cela vers la 84e. Olympiade, c'est-à-dire au tems des Myrons, des Polygnote & des Phidias, quelques 360 ans après que les peintures d'Ardée furent faites.

Si j'avois déclaré qu'un homme n'est pas à beaucoup près mon oracle, il semble que je serois assez conséquent pour ne pas copier mot pour mot un passage qu'il auroit traduit. Or Mr. Ten-Hoven, qui sans doute auroit pu tourner autrement ce qui concerne Marcus Ludius Hélotas, n'a pas cru devoir s'en

(*) *Voyez les Notes & corrections du P. Hardouin sur ce Livre, N°. X. où vous trouverez les raisons qu'il donne de l'existence des trois Pythagores Statuaires :* Tres igitur, *dit-il*, eo nomine Statuarii fuere, Rheginus, Leontinus, Samius, &c.

ques, des arbrisseaux taillés en diverses figures (*i*); des bois, des bosquets, des collines, des étangs, des cascades, des fleuves, des rivages, tels qu'on les souhaitoit. Il y joignit des figures d'especes variées, comme des gens qui se promenent, d'autres qui navigent, & d'autres qui vont sur des ânes, ou en voiture, aux maisons de campagne. On voit aussi dans ses Pein-

---

donner la peine, liv. 6, pag. 81, de ses *Mém. généal. de la Maison de Médicis* : il a traduit ces vers comme il les a vus traduits dans ~~ma~~ précédente édition; mais en silence. C'étoit une bien foible capture.

(*i*) Le texte dit, *topiaria opera*. J'imagine que si Mr. de Jaucourt eût fait attention à ce passage, il n'eût pas dit, dans son article *topiarium opus*, que l'opinion la plus raisonnable est de croire que ces expressions signifient *des paysages représentés en peinture, ou dans des tapisseries*. Ludius ne représentoit pas *des paysages* parmi les différentes parties *des paysages* qu'il peignoit : mais comme il les ornoit de maisons de campagne & de portiques, il y ajoutoit de ces arbres taillés en oiseaux, en lapins, en vases, &c. Cet ornement étoit de mode chez les Romains. Pline en fait mention plusieurs fois, & cet Auteur, fut-il le seul qui en parlât, suffiroit pour nous faire connoître le sens de *topiaria opera*, qui ne peut signifier en aucune langue *des paysages représentés dans des paysages*.

tures, des pêcheurs, des oiseleurs, des chasseurs, des vendangeurs, de belles maisons de campagne, dont l'accès est marécageux, & à travers lequel des hommes, par gageure, passent des femmes sur leurs épaules ; ils glissent & tremblent pour leur charge. On y trouve enfin plusieurs autres sujets très-agréablement & très-finement inventés. Il a aussi imaginé de peindre, dans des promenades en plein air, des ports de mer, qui font un effet très-agréable à la vuë, sans beaucoup de dépense (*k*).

(*k*) Voyez l'interprétation & la note du Pere Hardouin sur ce passage qui varie beaucoup dans les différentes éditions : celle de 1514 est assez conforme à ce Pere. Le manuscrit de Pétersbourg met *de belles joueuses de tambour*, &c. *Nobiles tympanistræ, ancillæ succolantis sponsione mulieribus labantes quæ crepidis feruntur.* Ce manuscrit a souvent ailleurs d'autres différences, auxquelles je ne m'assujettis pas, attendu qu'elles sont indifférentes à mon objet.

Il est des Critiques qui ont adopté une maniere facile de censurer une traduction : ils vont chercher une des moins bonnes éditions de Pline ; ils y trouvent ces mots, *nobiles palustri accessu villæ ; succollantium specie mulieres labentes trepidæque feruntur*, au lieu de *nobiles, palustre accessu villæ, succollatis sponsione*

Mais il n'y a de gloire que pour ceux des Artiftes qui ont peint des tableaux (*l*): & en

---

mulieribus, *labantes trepidique feruntur*; puis ils vous difent pleins d'une grave fuffifance, qu'avec un peu de fens, un peu de goût & de latin, il eft facile de prouver qu'on doit traduire: On voit dans fes peintures *de belles maifons de campagne*, *&* *fur leurs avenues marécageufes des payfannes embarraffées gliffer*, *chanceler*, *s'embourber* *&* *tomber avec leur charge.* Il eft dur de traduire pour ces gens-là; il eft facile de critiquer comme eux.

(*l*) Je dois commencer par obferver que Mr. Poinfinet change la penfée de Pline en traduifant, *mais nulle gloire*, *en fait de peinture*, *n'égale celle des Peintres en tableaux.* Pline dit exclufivement, *il n'y a de gloire*; & ne dit point, *nulle gloire n'égale celle* &c. Sa phrafe & la fuite de fon difcours n'en accorde ici qu'à ceux des Peintres qui ont fait des tableaux qu'on peut tranfporter. Peu après Mr. Poinfinet traduit, *nondum libebat parietes totos pingere* par *on étoit encore bien éloigné de l'ufage des murailles entieres de chef-d'œuvres de peinture.* Je crois ma traduction plus exacte, en ce qu'elle ne parle pas de chef-d'œuvres, & peut-être auffi parce qu'elle approche davantage de la brieveté & de la clarté du latin.

En accommodant ainfi piece à piece un Auteur, on produiroit un tiffu qui feroit fort fouvent le con-

cela l'Antiquité paroît encore plus refpectable ; car les anciens n'ornoient pas les murailles pour

---

traire de fa penfée. On doit d'autant plus me permettre ces fortes d'obfervations, que fans elles il fe trouveroit, au jugement de plus d'un lecteur, que plufieurs endroits de ma traduction, & quelques-unes de mes obfervations, n'auroient pas le fens commun. Si Pline eût parlé comme Mr. Poinfinet, je n'aurois pas fait cette note; mais comme ils different, je pourrai, en la continuant, hazarder encore une remarque fur la traduction de Mr. Poinfinet.

Pline fous-entend fans doute des tableaux *qui peuvent fe tranfporter*, par oppofition aux *peintures à frefque*. Mais fa décifion eft-elle bien jufte, *qu'il n'y a de gloire que pour ceux qui ont peint des tableaux? nulla gloria artificum eft, nifi eorum qui tabulas pinxère*. Il femble qu'un Artifte qui auroit peint fur un mur, dans un plafond, une coupole, &c., auffi bien que Raphaël, fi vous voulez, auroit peint en huile fur la toile, fur bois, ou fur cuivre, auroit tout autant que lui de mérite intrinfeque. La qualité ou la fragilité de la matiere fur laquelle le premier auroit configné la preuve de fes talens, lui donneroit, en quelque forte, moins de chance, pour que fes ouvrages allaffent dépofer en fa faveur à la poftérité, & fuffent plus univerfellement répandus. Mais il ne paroît pas que ce foit dans le fens de *réputation* que Pline ait pris le mot *gloria*; la fortie qu'il fait

les maîtres ſeuls des maiſons; ils ne faiſoient pas de Peintures qui, fixées dans un lieu, ne

---

ſur les peintures fixées ſur les murs, annonce que c'eſt le genre même qu'il a voulu blâmer, plutôt qu'il n'a ſongé à plaindre les bons Artiſtes qui employent leurs talens d'une maniere déſavantageuſe pour l'étendue & la durée de leur réputation; & ce n'eſt pas là le raiſonnement d'un connoiſſeur. Lorſqu'après avoir loué l'*effet très-agréable* & la *fineſſe de ces inventions*, on dit qu'elles ne méritent nulle gloire à leurs Auteurs, ou qu'*on n'eſtime que ceux qui ont peint des tableaux*, ce qui revient au même; non ſeulement on dit une fauſſeté, mais il paroît auſſi qu'on ne craint pas de ſe contredire; ſur-tout quand on dit ailleurs que des faiſeurs d'ouvrages qu'une mouche couvroit de ſon aile, *ont obtenu de la réputation: famam conſecuti.*

Ce genre, ſans contredit très-difficile & fort diſtingué, a cependant immortaliſé les Peintres qui l'ont exercé: la raiſon en eſt ſimple; la voici avec les expreſſions de l'Abbé Du Bos: *Un Peintre qui peint des coupoles & des voutes d'égliſe, ou qui fait de grands tableaux deſtinés pour être placés dans tous les lieux où les hommes ont coutume de ſe raſſembler, eſt plutôt connu pour ce qu'il eſt, que le Peintre qui travaille à des tableaux de chevalet deſtinés pour être renfermés dans les appartemens des particuliers.* Ce raiſonnement juſte eſt tout contraire à celui de notre Auteur.

pouvoient être ſauvées d'un incendie. Protogène ſe contentoit d'une ſimple cabane dans

---

Pline auroit bien dû ſe ſouvenir auſſi qu'il avoit dit, l. 35, ch. 3. en parlant des peintures à freſque des temples de Cæré & d'Ardée, *j'avoue qu'il n'y en a pas que j'admire autant que celles-là.* Il venoit de tranſcrire l'inſcription de celles d'Ardée quelques lignes plus haut; cela pouvoit rafraichir ſa mémoire. En effet, un Peintre dont l'ouvrage ſera toujours un ſujet d'éloge, *quem nunc & poſt ſemper ob artem hanc Ardea laudat*, peut compter ſur une vraie gloire, & ſi vraie, que Pline la lui confirme après bien des ſiecles. Si, lorſque des Artiſtes plus habiles paroiſſent, cette gloire s'affoiblit, c'eſt le droit de la ſupériorité; mais cette ſupériorité n'attaque pas le genre; elle ne l'emporte que ſur le talent de l'Artiſte. Les portiques d'Athènes & de Delphes où Polygnote avoit peint de grands ſujets, lui avoient auſſi mérité, dans l'opinion des Anciens, une vraie gloire. Que quelques Anciens ſe ſoient trompés ſur le mérite particulier de Polygnote, c'eſt une queſtion étrangere à l'idée de gloire attachée aux grands ouvrages à freſque ou qui ne ſont point tranſportés; car ceux de Polygnote dont nous parlons, ne le furent jamais, ils étoient fixés dans un lieu, *uno in loco manſuras.* Et le Jupiter Olympien de Phidias! Et tant de fameux coloſſes! Et la Vénus de Praxitèle que chacun alloit admirer à Gnide! Et tant d'autres beaux ou-

ſon petit jardin. Il n'y avoit point de peinture ſur les murs de la maiſon d'Apelles. On ne

---

vrages qui reſtoient où on les avoit faits! Et tous ces chef-d'œuvres d'architecture qui ne voyageoient pas d'une ville à l'autre, comme des tableaux & des ſtatues, avoient-ils ou n'avoient-ils pas mérité de la gloire à leurs Auteurs? Comment oſe-t-on dire que les Anciens, avant Apelles & Protogène, n'ornoient pas les murailles de peintures, & qu'ils n'en faiſoient pas de fixées dans un lieu, quand on a vu & loué des peintures à freſque d'une très-haute antiquité, c'eſt-à-dire, pluſieurs ſiecles avant Apelles & Protogène?

En vérité, on n'a pas le courage d'achever, tant la maniere de raiſonner de Pline eſt quelquefois étrange. Tranſcrire ce que nous liſons, oublier enſuite ce que nous avons écrit, eſt une preuve certaine de légereté & d'ignorance de la matiere que nous traitons. Un Ecrivain qui ſe répéte ſans néceſſité, ennuie ſon lecteur; celui qui ſe contredit ſouvent, ôte la confiance & rebute à la fin. J'en ſuis fâché pour Pline & pour ſes admirateurs outrés. J'en ſuis fâché encore pour le travail de certains hommes laborieux: ils ſont ſavans ſans doute, mais quelquefois ils s'égarent, & la méthode, & le ton d'aſſurance qui regnent dans leurs écrits, en impoſent à une infinité de lecteurs qui ne ſont pas inſtruits du ſujet qu'on leur préſente. Peut-être auſſi devrois-je en être fâché pour moi; car ne ſerois-je pas auſſi tombé dans quelques-uns de ces inconvéniens?

s'étoit pas encore avisé de peindre des murailles entieres: l'Art travailloit pour toutes les villes, &

En lisant le Mémoire de Mr. de la Nauze, inséré dans le quinzieme volume de l'Académie, j'en ai admiré le style & la tournure académique, mais j'ai trouvé deux grands défauts dans ce labeur infidele. Premiérement, celui de l'avoir fait; secondement, de ce qu'il n'est pas plutôt une bonne & franche traduction; car une paraphrase, une amplification où l'on donneroit un tour à la chose, ne feroit pas davantage la production de Pline: ce n'est pas que les *engoués* ne fussent fort aises d'avoir cette monnoye pour payer les ignorans. Après ma lecture, j'ai béni le Maître des Savans, des *engoués* & des ignorans, & j'ai dit: si Dieu permet de pareilles subversions dans la Science, il veut donc nous en dégoûter; il veut donc que Mr. Rousseau de Geneve ait raison; & je me suis humilié.

Je me suis humilié encore, quand j'ai lu dans la traduction de Mr. Poinsinet: *Mais sans faire tort à Marcus Ludius, c'est ici le lieu de parler d'Auguste, qui le premier a enrichi les murailles de diverses salles & appartemens de peintures infiniment agréables & variées, lesquelles représentent des métairies, &c.* je n'ai pas compris comment ce fut Auguste qui le premier enrichit les murailles, quand j'ai vu le texte me dire bien clairement, que ce fut un Ludius qui

& un Peintre appartenoit à toute la terre (*m*). Arellius fut aussi célebre à Rome, peu de tems avant Auguste; mais il déshonora son Art par un crime honteux: toujours passionné pour quelque femme, il donna aux Déesses qu'il peignit les traits de ses maîtresses. Ainsi, par ses tableaux on pouvoit compter ses concubines (*n*). Amulius, Peintre de sujets communs,

---

vivoit sous Auguste. *Non fraudando & Ludio, divi Augusti ætate, qui primus instituit amœnissimam parietum picturam, villas divi Augusti ætate*, n'étant là qu'une date en parenthese, tout se rapporte au Peintre Ludius; & je ne comprends pas ici la traduction de Mr. Poinsinet, & pourtant, si faut-il encore que je le dise!

(*m*) De Piles entend si mal Pline, que dans son abrégé de la vie des Peintres Grecs, c'est Apelles qui dit tout cela. De Piles est entre les mains de tout le monde, & tout le monde n'apperçoit pas d'aussi grossieres bévues; c'est qu'il s'en faut que tout le monde lise ou ait lu Pline. On n'a pas tort assurément, mais sur quoi donc tant le préconiser? Sur des éloges faits par des Ecrivains qui n'entendoient presque rien aux arts de peinture & de sculpture; ou sur la foi d'autres Ecrivains qui, comme vous voyez, défigurent Pline faute de l'entendre.

(*n*) C'est *un crime bien honteux* sans doute que

parut dernierement; il étoit décent, correct &

---

d'être amoureux, & fur-tout de femmes affez belles pour que leurs figures puiffent être tranfportées à *des Déeffes*. Mais quand un Artifte a *ce malheur*, qu'eft-ce que cela fait à fon talent? Et pourquoi, en parlant de fon mérite, comme Artifte, un Ecrivain cite-t-il fes foibleffes comme homme? Sur-tout eft-il bien philofophique, bien judicieux même, de l'accufer en quelque forte d'impiété, pour avoir donné à des Déeffes les traits des mortelles? Que feroient nos plus beaux tableaux de dévotion, nos Vierges, nos Madelaines, &c. des Raphaël, des Corrège, des Guide, des Carle Maratte, & de tant d'autres, fi ces Artiftes n'euffent pris dans les femmes, qui n'étoient peut-être rien moins que vierges ou Saintes, les beautés qu'ils ont fait paffer dans leurs ouvrages? Et quel véritable Amateur & Connoiffeur des arts s'eft jamais avifé de reprocher aux grands maîtres, qu'ils ont déshonoré l'art par ce procédé fi fimple & fi néceffaire en même tems, que fans lui nous ferions privés du fecours que fournit à la dévotion la vue d'une belle Madone, d'une belle Madelaine, d'une belle Sainte enfin? Pline, heureufement pour Apelles, avoit mis de côté fa morale févere, quand il a dit plus haut que la belle Campafpe avoit peut-être fervi de modele pour la Déeffe Vénus. On eft indulgent pour fes amis.

Pline ajoute que par les tableaux d'Arellius, on pouvoit compter le nombre de fes concubines: *Ita*

en même-tems agréable. Il y avoit de lui une

---

que in pictura ejus scorta numerabantur. Cette idée n'a été ni saisie, ni traduite par Mr. Poinsinet : je crois pourtant qu'elle n'est pas plus à négliger que le reste, & je l'ai traduite pour ce qu'elle vaut.

Je viens de dire qu'un vrai connoisseur ne s'est jamais avisé de reprocher à un Peintre d'avoir fait une Sainte d'après une femme qui ne l'étoit pas. Ce n'est pas dire assez : il faut ajouter, *un homme dans son bon sens ;* car un Artiste même en peut manquer, s'il se laisse dominer par l'âcreté de sa bile. Nous en avons un exemple frappant dans les ingénieuses Satyres de *Salvator. Rosa.* Cet Artiste, dont on connoit les grands talens, s'étoit mis dans la tête qu'il falloit injurier le Carrache, le Titien & tous les Peintres qui avoient fait, non seulement des tableaux obscenes, mais des ouvrages de dévotion dont les modeles étoient des gens de mauvaise vie ; & il se chargea d'anathématiser, *ipso facto*, les Auteurs de ces ouvrages : ce qui paroît un peu dur. Mais sur le premier point, tout est pour lui ; la rigueur avec laquelle il sévit contre les obscenités fait honneur à ses mœurs, & ne peut être blâmée, au moins pour le fond, que par des ames corrompues. Je vais à ce propos traduire & mettre sous les yeux du lecteur un trait de sa troisieme Satyre intitulée *la Pittura.*

„ Michel-Ange ayant découvert son jugement uni-
„ versel en présence du Pape, chacun exaltoit ce

Minerve, qui, de quelque côté qu'on la regar-

„ tableau comme un ouvrage immortel. Mais un seul
„ cavalier, d'un visage sévere, tint avec fermeté ce
„ discours au Peintre : Votre jugement est bien ex-
„ primé, puisqu'on y voit les parties honteuses de la
„ vie de chacun. Mon cher Michel-Ange, ne croyez
„ pas que je plaisante : vous avez peint un grand
„ jugement, mais avec peu de jugement. Je ne vous
„ dis rien de l'art du Peintre, mais je parle des con-
„ venances, où je trouve que votre grand savoir a
„ dégénéré en vice. Ne deviez-vous pas penser &
„ voir, que votre tableau est dans une église ? Il me
„ semble à moi que cet autel est un bain public.
„ Vous saviez pourtant que le fils de Noé attira la
„ colere de Dieu sur lui, pour avoir découvert la
„ nudité de son pere ; & vous, sans craindre le Christ
„ & sa Mere, vous découvrez les parties honteuses
„ de tous les Saints. Ainsi, dans le lieu même où le
„ Souverain Pasteur offre au ciel des vœux purs, vous
„ offrez l'obscénité à découvert ; où le Vicaire de
„ Dieu lie & délie sur la terre & dans le ciel, vous
„ exposez des choses aussi étranges. (*Ici le Poëte les*
„ *nomme.*) Michel-Ange, à cette mercuriale, devint
„ rouge & noir de rage, il ne sut dire une parole ;
„ & ne pouvant satisfaire autrement son orgueil al-
„ tier, il fut, pour exhaler son dépit, peindre le ca-
„ valier dans l'enfer " (*).

(*) Ce cavalier se nommoit, dit-on, *Blaise Casena*; il

Voilà donc un grand Artiſte qui ſe dégrade : il ſe place au rang des ames viles, qui ne pouvant ſe corriger, ajoutent encore à leurs autres vices, celui d'en faire un trophée. Oui ; c'eſt le partage & la reſſource de l'ignorant orgueil & de la dépravation : mais qu'un homme, dont les talens ont dû élever l'ame, ſe flétriſſe ainſi lui-même, il eſt autant un ſujet d'humiliation, que d'autres, à qui de pareils travers paſſeroient par la tête, en ſont de mépris, de riſée ou d'indifférence.

J'ai obſervé ailleurs, avec beaucoup d'honnêteté, les fautes de convenance du fameux Moyſe de Michel-Ange, & je crois ſans peine l'avoir emporté ſur *Salvator Roſa*, dans l'éloge que j'ai fait de ce grand Sculpteur. Auſſi l'Auteur très-célebre des *Queſtions ſur l'Encyclopédie* a-t-il approuvé publiquement ma critique ; ce que je ne fais pas remarquer par une de ces adreſſes qui ne laiſſent rien échaper de ce qui peut énorgueillir la petite ſuffiſance : mon objet eſt ſeulement de conclure, avec tous les hommes ſenſés, qu'un ſuffrage de cette valeur, dans un point qui appartient au goût univerſel, eſt auſſi honorable que les atteintes balbutiées de quelques foibles contradicteurs feroient indifférentes, pour ne pas dire mépriſables. Cette eſpece de contradicteurs feint de ne

étoit maître des cérémonies de la cour du Pape. Au reſte, l'ouvrage eut dès ſa naiſſance, de ſéveres & juſtes critiques, & il en aura tant que la vérité dans le coloris ſera connue, & qu'on n'aura pas renoncé au bon goût & au ſens commun dans la compoſition.

pas distinguer l'Artiste qui travaille d'avec l'Artiste qui pense, lorsqu'il s'agit de contredire une critique juste sur l'idéal d'un ouvrage ancien. Ce qui les rend encore assez plaisans, c'est de blâmer en même tems de prétendues fautes contre le costume dans des ouvrages faits sous leurs yeux. Cela s'appelle aller commodément au jour la journée, comme ce Garasse qui accusoit les gens d'être tout à la fois hérétiques, déïstes & athées. Je pourrois bien avoir déja dit, ou je dirai peut-être encore la même chose ailleurs, c'est que toutes les fois qu'on voit paroitre sérieusement de nouvelles fadaises, il est un peu difficile de ne jamais les montrer au doigt, quelque dessein qu'on ait formé de se taire.

J'oubliois un trait qui peut d'autant plus à propos trouver ici sa place, qu'il vérifiera ce que j'ai dit de ma critique honnête & respectueuse, comparée à l'opinion que Salvator Rosa avoit de Michel-Ange. Salvator venoit de découvrir un tableau de sa façon, dont les figures étoient de grandeur naturelle, & la bonne opinion qu'il avoit de son mérite à dessiner en grand, lui fit dire à son ami Passari: *Che dicono adesso questi maligni? Si sono chiariti, se io so fare in grande? Or venga Michel-Angelo, e disegni meglio quel nudo, chi vi ho fatto io, se lo sprà fare. Adesso è stordito il mondo, perchè gli ho gia fatto videre quanto vaglio.* Le voilà celui qui s'oublie, celui qui méconnoît la supériorité d'un talent que personne encore n'a enlevé à Michel-Ange; le voilà celui qui ne s'en tient pas à relever des fautes réel-

dât, regardoit le ſpectateur (*o*). Il ne peignoit que peu d'heures par jour, & avec tant de gra-

---

les, en rendant le plus grand hommage aux vraies beautés: mais qui rabaiſſe avec dédain, le ſavoir du plus profond Deſſinateur moderne, & qui croit follement & pour le moins, ſe placer à côté. C'eſt ce délire de la vanité, qu'il faut tancer quand on le rencontre: mais ſe gendarmer contre la juſte cenſure d'un millier de ſottiſes, c'eſt montrer ſa foibleſſe & ſon ignorance, ou peut-être un motif encore plus honteux, & qu'on pourroit bien deviner. On prétend que Tacite & le Duc de la Rochefoucault connoiſſoient les hommes.

(*o*) Quelle puérilité! Voilà Pline *le connoiſſeur* en peinture qui ne ſait pas qu'une tête peinte ſur une ſurface plane, fut-elle du plus mauvais Peintre, regardera toujours le ſpectateur de quelque côté qu'il la regarde, ſi elle regarde en face: elle fera bien plus, elle regardera tous les ſpectateurs à la fois, de quelque côté qu'ils ſoient.

Qu'on ſe rappelle tous les endroits où il parle bien des ouvrages de l'art; qu'on les compare à ce qu'il dit ici, on trouvera ſans peine qu'il étoit homme d'eſprit & ſenſible, & compilateur de bonne foi: mais on n'en conclura pas qu'il fût un *grand connoiſſeur*, parce qu'on ſait que des mots iſolés, des expreſſions vagues, des idées générales, ne font jamais preuve du ſavoir, ſur-tout lorſque la perſonne qui

vité, qu'il ne quittoit jamais ſa toge, quoiqu'il fut élevé ſur des échafauds. La maiſon d'or de

---

les produit en débite ailleurs d'autres, qui prouvent la plus grande ignorance de la matiere qu'elle traite. Par cette méthode ſimple, on aura même la démonſtration certaine de ſon peu de connoiſſance dans l'art.

Suétone dit, que Jules-Céſar étoit fort curieux de ſtatues & de tableaux, qu'il mettoit à en acquérir beaucoup d'activité; c'eſt peut-être une voie pour arriver à la connoiſſance. Mais Suétone, qui vraiſemblablement n'avoit pas celle de l'art, dit en même tems, que Céſar faiſoit l'eſtimation du poids des perles en les ballotant dans ſa main. L'hiſtorien de Céſar ne voyoit ſans-doute la peinture que comme un objet de curioſité, à peu près ſemblable à celui des perles & des diamans; il ne meſuroit pas la diſtance qui eſt entre Apelles & le lapidaire, puiſqu'il faiſoit un collectif de deux objets ſi différens. Il faut croire pourtant que la *parfaite* connoiſſance des tableaux & des ſtatues ne s'acquiert pas comme celles des perles, c'eſt-à-dire, à force d'en manier, d'en voir, d'en parler & même d'en écrire, puiſque Pline, après en avoir tant peſés & ballotés, ne fait pas mieux juger d'une tête peinte qui regarde en face, que s'il n'eût jamais ouï parler de peinture. Cette note pourroit me diſpenſer d'en faire d'autres.

Mr. de Jaucourt, d'après Mr. de Caylus, dit, en parlant d'Amulius, quelque choſe de trop remarqua-

Néron fut la prison des ouvrages de ce Peintre; c'est pourquoi on ne voit pas beaucoup de ses tableaux. Après lui Cornelius Pinus & Accius

---

ble pour ne pas le transcrire. " Pline admire la tête „ d'une Minerve que peignit cet Artiste. Cette tête „ regardoit toujours celui qui la regardoit, *spectan-* „ *tem aspectans quacumque aspiceretur.* Cependant „ ce jeu d'optique ne tient point au mérite person- „ nel, & suppose seulement dans le Peintre une con- „ noissance de cette partie de la perspective. On mon- „ tre en Italie plusieurs têtes dans le goût de celle „ d'Amulius ". (Encyclop. tom. 12, pag. 275.) L'observation est beaucoup trop resserrée; elle pouvoit ne pas se borner à l'Italie, & voyager dans toutes les parties du monde où l'on peint des portraits qui regardent en face. Il n'y en a pas un qui n'en montre autant, fut-il du plus mauvais barbouilleur, qui ne sauroit pas la moindre regle de *ce jeu d'optique*, & qui n'auroit aucune connoissance *de cette partie de la perspective.*

Voici un problême que je propose au lecteur, & que je le prie de vouloir bien résoudre. La lecture de Pline a-t-elle eu jusqu'à présent la vertu de déranger le bon sens des hommes d'esprit & de mérite? Ou bien, par une intention particuliere & indépendante de cette lecture, veut-on faire passer pour du bon les absurdités de cet Auteur? Ce seroit un peu se moquer des gens, que d'assurer avec Mr. de la Nauze,

Priſcus furent en réputation; ils peignirent le temple de l'Honneur, & celui de la Vertu, que Veſpaſien fit rétablir. Priſcus approcha plus des anciens.

---

que Pline *critique* la Minerve d'Amulius, & qu'il n'en parle que par *dériſion*. Parle-t-on d'un Artiſte avec *dériſion*, quand on l'appelle décent, correct & en même tems agréable, & ſur-tout quand on joint immédiatement à cet éloge, celui d'un de ſes ouvrages? Non, ce feroit une impropriété trop révoltante, une incohérence trop ridicule dans les idées d'un Ecrivain; on ne confond pas ainſi un reproche avec un éloge auſſi formel. Mais ſi dans un autre ſens, l'abſurdité eſt un peu forte, le Commentateur aveuglé par ſa prévention, dira plutôt une abſurdité, que de convenir du tort de ſon Auteur; & c'eſt ainſi qu'en lui prêtant ſes travers, il le rend encore plus abſurde. Car ce feroit un moindre mal d'ignorer un effet de la peinture, pour ſimple & commun qu'il fût, que de produire ainſi mal à propos une plate & froide ironie.

Un autre Commentateur (Durand), pour ſauver à Pline l'abſurdité de cette Minerve, le fait tomber dans une autre plus groſſiere encore. Il produit l'autorité d'un ancien manuſcrit, où c'eſt le Peintre qui, *de quelque côté qu'on le regardât, regardoit le ſpectateur.* Il n'y auroit là qu'une petite difficulté, c'eſt qu'avec de tels yeux, on n'eſt pas Peintre. Le ma-

CHAPITRE XI.

SECTION TRENTE-HUITIEME.

Du moyen d'empêcher le chant des oiseaux.

IL ne faut pas omettre en parlant de la Peinture, une aventure célebre touchant Lépidus.

---

nuſcrit que j'ai déja cité, a le même ſens que l'édition du Pere Hardouin ; c'eſt la Minerve & non le Peintre qui regarde de tous les côtés à la fois.

Un ſavant interprête (Dalechamp) veut que *in machinis*, qui eſt peu après dans le texte, ſignifie *un chevalet.* Mais ſi c'étoit le ſens, Pline au lieu de ce plurier, n'auroit-il pas dit *in machinâ*, comme il le dit ailleurs en parlant d'un chevalet? Son obſervation alors eut été bien puérile, puiſqu'il n'y auroit rien de remarquable qu'un Peintre Romain travaillât tout habillé devant un chevalet. Toutes les éditions & tous les manuſcrits, même celui de Pétersbourg, ont *in machinis.* Je trouve de plus en plus que les ſavans, quelques profonds qu'ils ſoient d'ailleurs, paient toujours plus ou moins le tribut à nos arts. En expliquant un Auteur ancien qui en parle, ils lui prêtent de tems en tems, par leurs interprétations, des fautes qu'il n'a pas commiſes, comme ſouvent auſſi les erreurs qui lui appartiennent leur échappent.

Pendant ſon Triumvirat, les magiſtrats d'un certain lieu l'ayant conduit dans une maiſon entourée de bois, le lendemain il ſe plaignit à eux avec menaces, que le chant des oiſeaux l'avoit empèché de dormir; mais ils firent entourer l'endroit d'un dragon peint ſur un parchemin très-long, ce qui, dit-on, effraia les oiſeaux & les fit taire. On connut enſuite que par ce moyen on pouvoit empècher les oiſeaux de chanter (*a*).

(*a*) Que veut dire Pline par *cette aventure célebre ?* Eſt-ce un éloge de la peinture & de ſon pouvoir ſur les animaux? On a vu ailleurs ce qu'il en faut penſer. Eſt-ce pour apprendre à la poſtérité qu'un épouvantail à moineaux avoit procuré un ſommeil plus tranquille au Triumvir? On pouvoit, en ce cas, *omettre l'aventure célebre.* Il n'y a payſan & ſauvage au monde qui ne ſachent parfaitement le moyen, non ſeulement de faire taire les oiſeaux, mais de les chaſſer d'un lieu où ils incommodent. Du tems de Lépidus on ignoroit à Rome le ſecret de faire taire les oiſeaux qui empêchent les gens de dormir, & cette invention fut *une aventure célebre;* la poſtérité a de la peine à le croire. Mr. de Caylus dit que Pline *doute de ce fait :* mais de ce que Mr. de Caylus a vu *fabula* dans le texte, il ne s'en ſuit pas un doute dans l'eſprit de Pline, puiſque *fabula* ſignifioit chez

SECTION TRENTE-NEUVIEME.

Qui a peint à l'encaustique & au pinceau.

On n'eſt pas certain qui le premier imagina de peindre en cire & à l'encauſtique. Quelques-uns croyent que l'invention eſt d'Ariſtide, & que Praxitèle la perfectionna; mais il y eut des peintures à l'encauſtique plus anciennes, comme de Polygnote, de Nicanor & d'Arcéſilas de

---

les Latins *recit*, *nouvelle*, *aventure*, *hiſtoire*, *conte vrai*, &c. tout auſſi-bien que fable dans le ſens que nous donnons à ce mot, & dans le ſiecle de Pline il pouvoit bien le ſignifier encore.

Le titre du chapitre, *de avium cantu compeſcendo*, répond pour moi: il eſt très-ancien, il eſt dans les manuſcrits, il eſt reçu par les Savans, il annonce le ſujet, & ſoit qu'il ait été fait par Pline ou par d'autres depuis lui, l'on n'auroit pas continué de le recevoir, ſi le fait qu'il indique n'eût pas été regardé comme le vrai texte de l'Auteur. Ainſi *celebris fabula* ne ſignifie aucun doute dans l'eſprit de l'Ecrivain. Ce n'eſt pas non plus un conte banal, populaire, parce que *celebre conſilium*, que Pline dit ailleurs, ne ſignifie pas une délibération banale, populaire, mais une *délibération célebre*, ou ſi l'on veut remarquable. Il faut donc entendre & traduire *celebris fabula* par *aventure célebre*.

Parium. Lysippe écrivit aussi sur celle qu'il fit à Ægine, ἐνέκαυσεν (*b*); ce qu'il n'auroit assurément pas fait, si l'encaustique n'eût pas été inventé (*c*).

(*b*) C'est-à-dire, a fait à l'encaustique, *inussit*.

(*c*) Est-ce le Sculpteur Lysippe qui peignit à l'encaustique? Y eut-il un Peintre de ce nom? Le texte de Pline est-il ici corrompu? Je n'en sais rien, & je ne vois nulle part où je pourrois l'apprendre. Le catalogue de Junius, qui offre un article particulier de *Lysippus Pictor*, porteroit à croire qu'il y eut un Peintre de ce nom, si ce n'étoit qu'il ne fait là que copier Pline, & ne dit rien de plus. Mais je suis surpris de trouver dans l'Encyclopédie, tom. 12, article *Lysippe*, une faute qu'on ne devroit pas y attendre. La voici: *Lysippe d'Egine*, *Peintre encaustique*, &c. Voici le texte: *Lysippus quoque Æginæ picturæ suæ inscripsit* ἐνέκαυσεν, où l'on voit que ce Lysippe, quel qu'il fût, écrivit sur la peinture qu'il faisoit à Egine, *il a brûlé*. *Æginæ* est un génitif de lieu qui s'exprime ainsi, quand il y a repos: c'est comme s'il y avoit *in urbe Æginæ*, ce qui ne dit pas que l'Artiste fut d'Egine, mais qu'il y avoit travaillé. Si Pline eut voulu dire qu'il en étoit, il auroit écrit *Lysippus Ægineticus*, comme il a écrit *Ægineticum æs*, *Æginetica æris temperatura*, &c.

Cela est fort clair, & Mr. le Chevalier de Jaucourt me paroît avoir moins consulté ses yeux que son ima-

SECTION QUARANTIEME.

Qui les premiers peignirent les plafonds: quand on commença à peindre les appartemens. Le grand prix des peintures.

On dit auſſi que Pamphile, maître d'Apélles, non ſeulement peignit à l'encauſtique, mais qu'il enſeigna cet art à Pauſias de Sicyone, le premier Peintre célebre dans ce genre. Il étoit fils de Briès, qui fut auſſi ſon premier maître.

---

gination, pour créer une patrie, contre toute raiſon, à un Artiſte auquel ni Pline, ni d'autres, n'en ont donné. Ce qui eſt tout auſſi ſurprenant, c'eſt de trouver qu'un autre littérateur ait fait la même faute en traduiſant le même paſſage, & qu'il ait dit: *Lyſippe d'Egine écrivit au bas de ſa peinture, il a brûlé.* Art. *Encauſtique;* il eſt de Mr. Monnoye. Ce littérateur a ſans doute voulu plaiſanter, lorſqu'une quarantaine de lignes plus bas, il a traduit dans un paſſage de Vitruve, *candela* par *une toile cirée.*

Je n'en eſtime pas moins deux fort habiles gens, quoiqu'ils aient erré dans un point qui, de la part de certains critiques, m'auroit attiré des injures de portefaix. Si j'obſerve ces deux ou trois fautes, ce n'eſt que pour ajouter à la preuve que de bons littérateurs ſe trompent quelquefois auſſi-bien ſur le latin, que pourroit le faire un Artiſte.

Lorſqu'à Theſpies on répara les murs que Polygnote avoit peints, Pauſias fit cet ouvrage au pinceau; & par la comparaiſon l'on trouva qu'il étoit beaucoup inférieur, parce qu'il n'avoit pas combattu dans ſon genre. Il imagina le premier de peindre les plafonds; car avant lui ce n'étoit pas l'uſage d'orner ainſi les appartemens. Il peignit de petits tableaux, & ſurtout des enfans. Ses rivaux diſoient que c'étoit parce que cette eſpece de peinture convenoit à ſa lenteur naturelle. C'eſt pourquoi, afin de donner une preuve de ſon talent & de ſa promptitude, il peignit en un jour un tableau repréſentant un enfant, qui pour cela fut appellé *Hemereſios* (*d*). Dans ſa jeuneſſe il fut amoureux de Glycère ſa compatriote, qui inventa les couronnes de fleurs, & en imitant à l'envi le talent de ſa maîtreſſe,

---

Mr. Poinſinet a fait une petite mépriſe en traduiſant ici le mot ἐνέκαυσεν, par *il compoſoit ce tableau en cauſtique*, au moins il auroit dû dire *il a compoſé*, puiſque le verbe eſt là au préterit parfait, & que c'eſt un mot notable dans Pline. Mr. Poinſinet l'avoit traduit lui-même dans une note de la Préface par *inuſſit*. C'eſt une inadvertance.

(*d*) Fait en un jour.

maîtresse, il conduisit cet art jusqu'à faire des couronnes variées d'une quantité prodigieuse de fleurs. Il la peignit ensuite elle-même assise avec une couronne; & ce tableau, un des plus beaux qu'il ait fait, est appellé par les uns la faiseuse, par d'autres la vendeuse de couronnes; parce que Glycère avoit gagné sa vie à en vendre. Aux fêtes de Bacchus à Athènes, L. Lucullus acheta deux talents, une copie de ce tableau; une copie se nomme en grec, *apographon* (*e*).

24°. Pausias fit aussi de grands tableaux, comme le sacrifice de bœufs qu'on a vu dans le portique de Pompée; car il est l'inventeur de cette espece de peinture (*f*) qui fut ensuite

(*e*) Pour avoir la permission de demander si cet article de Dictionnaire n'est pas au moins inutile, rapportons le latin: *Hujus tabulæ exemplar*, *quod apographon vocant.* Si Pline croyoit ces sortes de versions nécessaires, il en a trop peu fait; & s'il pensoit qu'elles fussent inutiles, pourquoi en voit-on beaucoup dans son ouvrage? Mr. Poinsinet ne traduit point ce *quod apographon vocant.*

(*f*) De quelle *espece de peinture* Pline veut-il parler? Est-ce de celle qui représente les bœufs? On n'en avoit donc pas encore peint avant la 100e Olympiade? Cependant la fameuse vache de Myron étoit

imitée par beaucoup d'autres, mais dans laquelle personne n'a pu l'égaler. Quand il vouloit faire voir la longueur d'un bœuf, il ne le peignoit pas vu en flanc, mais en face, en racourci, & dans cette situation, on la distinguait fort bien. Tandis que les autres Peintres font blanchâtre

---

faite depuis 60 ans. Est-ce de celle qui représente des sacrifices de bœufs? Il n'est pas croyable que la peinture ait attendu si longtems à représenter cet usage religieux. Si c'est de l'invention de peindre un bœuf noir dont Pline a voulu parler, il a donc supposé qu'on n'avoit pas encore peint d'objets dont la couleur fut noire, pas même des chevaux; alors on ne l'écouteroit pas. Si c'est de l'invention de peindre un objet en racourci, on ne trouvera pas qu'il parle en homme qui ait les premieres notions de l'art; parce qu'on ne sauroit peindre une tête en face, que le nez & les oreilles ne soient en racourci; parce qu'on ne peut pas dessiner une jambe en face, que le pied qui la porte ne soit en racourci, &c. les côtés de tout corps rond sont des racourcis.

Il faut que cela paroisse vrai; car Mr. Ten-Hoven de la Haye, qui déclare dans ses Mémoires de la maison de Médicis, *que je ne suis pas à beaucoup près son oracle*, ne laisse pas de me copier ici mot pour mot, liv. 7, pag. 134. " On ne sauroit pein- „ dre, dit-il, une tête en face, que le nez & les

ce qui doit être ſaillant, & employent le noir pour le faire mieux reſſortir; pour lui, il fit un bœuf entierement noir, & le corps des ombres de la même couleur; par un grand art, il a montré ſur une ſurface unie le relief, & avec des parties briſées la ſolidité du tout

---

„ oreilles ne ſoient en racourci; on ne peut pas deſ„ ſiner une jambe de face, que le pied qui la porte „ ne ſoit en racourci; il en eſt de même de tout „ corps rond ".

Je trouve auſſi de côté & d'autre, dans le même ouvrage, pluſieurs de mes idées pareillement tranſcrites mot à mot, ſans guillemets, ſans italiques, ſans citations; c'eſt faire trop d'honneur à qui n'eſt pas notre oracle. Pour ceux de mes paſſages que cenſure Mr. Ten-Hoven, ils ſont déſignés comme ſortis de ma plume. Il eſt vrai qu'il vaut mieux dépouiller les gens & les battre, que de faire pis.

Ces paroles de Pline *eam enim Picturam primus invenit*, ſont un ſujet de commentaire pour les érudits: quand ils auront bien cherché, ils trouveront qu'avant Pauſias on ne ſavoit pas peindre des bœufs, ou des bœufs noirs en racourci, ou des ſacrifices de bœufs. Mr. de Caylus a traduit l'enſemble de ce paſſage d'une maniere bien particuliere. Voyez le texte de Pline, & la page 179, tom. 25, des Mém. de l'Académie.

Mr. Brotier paroît ne pas déſapprouver ici ma tra-

ensemble (*g*). Il vécut à Sicyone qui fut longtems la patrie de la Peinture. Tous les tableaux de cette ville furent ensuite vendus publiquement pour en acquitter les dettes, & transportés à Rome sous l'édilité de Scaurus.

---

duction, puisqu'il rapporte cet endroit de Pline, dans mes propres termes qu'il copie, pour montrer comment nous devons le dire en françois. Il met un & seulement à la place d'un *enfin*, & replace le mot *relief* où il doit être: il a raison, & j'en ai profité; car je n'avois pas encore apperçu la méprise. C'est, à ce que je crois, dommage que des hommes de mérite n'aient pas la force de citer, quand ils adoptent quelques mots d'un Ecrivain qui leur déplait, comme ils l'ont quand ils le blâment. *Moins habile & plus de justice*, seroit volontiers ma devise, attendu que ceux qui lisent une citation défavorable y croient, & qu'ils ne peuvent pas deviner que ce qui les satisfait vient de la même part. Voyez à la pag. 392, tom. 6, du Pline de Mr. Brotier: rappellez-vous les injures qu'il me dit, & jugez de son équité.

(*g*) Si le lecteur est curieux de voir ce passage, rapporté à l'article *Perspective* dans l'Encyclopédie, il trouvera que les bœufs en racourci, dont il y est fait mention, *donnent une idée complette de la perspective*; paroles qui sont aussi à l'article *Pausias* dans le même tome. Il est à croire cependant, que ceux qui connoissent bien toute l'étendue de la perspecti-

25°. Après Pausias, dans la 104e. Olympiade, Euphranor de l'Isthme de Corinthe, & dont nous avons parlé au rang des Statuaires, surpassa de beaucoup tous les autres. Il a fait & des

ve, ne conviendront jamais que le simple racourci d'une figure donne l'*idée complette* de cette science. Ils trouveront même que l'assertion, si elle étoit fondée, prouveroit que la perspective étoit inconnue avant Pausias, presque contemporain d'Apelles, puisqu'il fût *l'inventeur de cette espece de peinture dans laquelle personne n'a pu l'égaler*, & qu'ainsi les ouvrages d'aucun Peintre ancien n'ont donné *une idée complette de la perspective* : fausse conséquence cependant, puisque les Grecs la connoissoient cent ans avant Pausias. Le témoignage de Vitruve est trop positif, pour laisser le moindre doute à ce sujet. Dès le tems d'Echile, cette science fut mise en pratique (*).

Quand un Artiste savant parle de son art, ce qu'il

(*) " Namque primum Agatarchus Athenis, Æchylo „ docente, tragicam scenam fecit & de ea commentarium re„ liquit. Ex eo moniti Democritus, & Anaxagoras, de „ eadem re scripserunt, quemadmodum oporteat ad aciem „ oculorum, radiorumque extensionem, certo loco centro „ constituto ad lineas ratione naturali respondere: uti de „ incertâ re certæ imagines Ædificiorum in scenarum picturis „ redderint speciem: & quæ in directis planisque frontibus „ sint figuratæ, alia abscedentia, alia prominentia esse „ videantur ".

coloſſes, & des ſtatues de marbre, & des coupes. Docile & laborieux plus que perſonne, il excella dans tous les genres & fut égal à lui-même. Il paroît qu'il a le premier exprimé la dignité dans

---

dit eſt croyable : s'il ſe trompe, ſes erreurs mêmes ont des traits de lumiere qui peuvent être profitables. C'eſt là où il faut avoir de l'indulgence, parce que c'eſt là où les fautes ſont ſupportables, à cauſe de la compenſation. Croyez-vous que je plaide ici ma cauſe ? vous ne vous trompez pas.

Si Mr. de Jaucourt eût eu plus de modération ; s'il n'eût vu dans l'ouvrage de Pauſias que l'intelligence des tons & du deſſein portée à un certain degré, il ſemble qu'il eût pu entendre beaucoup mieux le paſſage de Pline, & qu'il n'y auroit rien apperçu qui lui donnât une *idée complette* de la perſpective. Quel Peintre a mieux connu la magie du clair-obſcur & toute l'intelligence de la couleur que Rembrandt ? Ses ouvrages cependant n'ont jamais paſſé pour donner une *idée complette* de la perſpective ; puiſqu'elle ne l'eſt qu'autant qu'elle eſt *aérienne* & *linéaire* ; & l'on auroit un peu de peine à prouver, eut-on même de meilleurs témoignages anciens que celui de Pline, que le Peintre Grec l'emportât dans la premiere de ces parties ſur le Peintre Flamand.

Mr. de Jaucourt ſe plaint auſſi que Vitruve ne nous apprenne pas le pays du Peintre Apaturius très-habile dans la perſpective. Cependant cet Artiſte écri-

les héros & fait usage de la proportion (*h*).

---

vain dit; *Etenim etiam Tralibus cum Apaturius Alabandeus eleganti manu finxisset scenam in minusculo theatro*, l. 7, c. 5. Pour faire l'article *Apaturius*, Mr. de Jaucourt a dû consulter le texte de Vitruve qu'il cite, comme aussi pour faire l'article *Perspective*, où il parle de ce Peintre. Comment n'a-t-il pas vu qu'il étoit d'Alabanda, ville de Carie ? La cause de nos erreurs est toujours plus ou moins difficile à comprendre. (Voyez dans l'Encyclopédie les deux articles indiqués.)

(*h*) Voilà encore un premier qui vient bien tard faire usage de la dignité & de la proportion, après que d'autres les avoient inventées. Est-ce que Parrhasius, Timanthe, Aristide, Apelles, Protogène & tant d'autres fort célebres avant Euphranor, n'y avoient pas songé ? Pline oublie-t-il aussi que Phidias avoit montré depuis longtems *la dignité & la proportion* dans son Jupiter Olympien, que personne n'a égalé, *quem nemo æmulatur ?* Si les Sculpteurs mettoient de la justesse & de la noblesse dans leurs ouvrages, les Peintres du même tems & du même pays ne devoient pas en mettre moins dans les leurs, & à bien plus forte raison les Peintres subséquens. Mais la peinture des Anciens, égale à leur sculpture pour le dessein, le caractere, l'expression, pouvoit bien n'avoir pas encore atteint la perfection dans les parties que les grands Peintres Italiens nous ont enseignées

Mais il a toujours fait les corps trop grêles, les

---

depuis, & qui, réunies aux autres, constituent la vraie beauté de la peinture.

Le lecteur ne sera peut-être pas fâché de savoir comment Mrs. de Caylus & de Jaucourt traduisent; *Hic primus videtur..... usurpasse symmetriam*, qui signifie, *il paroît qu'il a le premier fait usage de la proportion.* Voici comment ils rendent ce latin: *c'est-à-dire, s'être fait une maniere dont on ne sorte point.* Ailleurs ils traduisent ainsi: *Primus symmetriam picturæ dedit; ces paroles signifient, que les airs de tête de ce Peintre étoient piquans, qu'il ajustoit les cheveux avec autant de noblesse que de légereté; que ses bouches étoient aimables, & que son trait étoit aussi coulant que ses contours étoient justes.* Si une de ces deux manieres de traduire est bonne, assurément l'autre ne l'est pas, puisqu'elles rendent si différemment deux textes semblables, & qui dans le discours ont le même sens, lequel pourtant n'est point du tout celui des deux interprétations.

Les paroles qui suivent dans le texte, offrent encore un objet d'attention. Pline ajoute, en parlant toujours d'Euphranor: *sed fuit universitate corporum exilior, capitibus articulisque grandior;* & Mr. de Jaucourt traduit fort juste les trois derniers mots par, *ses têtes sont trop fortes & ses emmanchemens trop nourris.* Cependant ailleurs, en parlant de Zeuxis, & en rapportant ces paroles de Pline, qui sont semblables

têtes & les articulations trop grosses. Il a aussi

---

aux précédentes, & qui ont le même sens, *grandior in capitibus*, *articulisque*, il dit: *ces mots indiquent-ils un reproche de faire ses têtes & ses articulations trop fortes, ou le mot de* grandior *marque-t-il un éloge?.... Je ne décide point l'explication de cette phrase latine.* (Art. *Zeuxis.*) Et moi je ne déciderai pas non plus, si, après avoir décidé une question, on peut dire, *je ne la décide point.* Peut-être une note ambigue du Pere Hardouin devroit-elle être rejettée, quand, par la connoissance de la matiere qu'on s'engage à traiter, on sait décidément que des têtes trop grosses, ne sont pas un sujet d'éloge, & qu'on n'ignore pas les acceptions diverses du mot *grandior*. Représenter, comme Homère, des personnages au-dessus du naturel, est bien autre chose! Voyez la note 18 du P. Hardouin, chap. 9, f. 36, N°. 2.

Ayant censuré Pline où j'ai cru qu'il étoit répréhensible, ayant encore à le censurer, je vais le disculper ici d'une faute, que je suis persuadé qu'il n'a pas commise: il s'agit toujours d'Euphranor.

Si Pamphile, qui étoit en réputation vers la 107e. Olympiade, & qui fut maître d'Apellés, comme on l'a vu, enseigna la Peinture en caustique à Pausias, comme on l'a pareillement vu: si après Pausias, *Euphranor surpassa de beaucoup tous les autres*, comment seroit-il possible qu'il eût joui de cette grande réputation, dans le 104e. Olympiade, comme il est

composé des traités sur la symmétrie (la pro-

---

dit dans tous les imprimés, livre vingt-cinq, chapitre onze : ils disent aussi que son maître Aristide ne parut que dans la 112e.

Observons que Pline, quand il date par les Olympiades, dans les trois livres que j'examine, va toujours en avançant, & qu'il ne fait point de sauts rétrogrades. Il n'est donc pas vraisemblable qu'il ait ici rétrogradé de 8 Olympiades, & qu'il ait placé loin après Apelles, un Peintre qui par cette date de 104, auroit paru 30 ans auparavant. Vous avez vu qu'avant de commencer la Section 37, il dit : *nous allons bientôt parler d'Aristide*; c'est avertir qu'il n'interrompra pas l'ordre des Olympiades, aussi le continue-t-il en arrivant par les années d'Attale, de Varron, de César, à la fin de son histoire ou traité de la Peinture ancienne. Joignons à cette observation, l'absurdité dont on vient de voir les preuves, & nous pourrons croire que Pline a dû mettre 151, & non pas 104 : je vais en donner à présent d'autres preuves.

Le manuscrit de Pétersbourg dit en toutes lettres : *Post eum* (Pausiam) *eminuit longe ante omnes Euphranor Isthmius, Olympiade scilicet centesimâ quinquagesimâ primâ* : Voilà bien Euphranor qui paroît *certainement* dans la 151e. Olympiade. Que devient tout ce qu'on a pu écrire & commenter sur la 104e. Olympiade qu'on lit dans toutes les éditions, à commencer par celle de Rome qui est la premiere; elle

dit *Olympiade fcilicet* 104. Quel dommage que ce manufcrit foit exceffivement incomplet! On voit cependant que malgré fes défectuofités, il peut être d'un grand fecours pour l'intelligence de Pline. Je fuis furpris que perfonne avant moi, n'ait profité de cette lumiere, non pas venant d'un manufcrit que les éditeurs n'ont point connu, (je l'ai prouvé ailleurs) mais d'un autre très-ancien auffi, qui porte la même leçon, & que je trouve citée en marge de l'édition de 1669. J'avoue que je ferois flatté d'avoir fait le premier cette obfervation; mais il n'eft guere croyable que de tant d'hommes doctes qui fe font occupés de Pline, aucun ne m'ait devancé. En tout cas, je n'ai vu nulle part aucun veftige de cette idée: l'auroit-on rejettée après l'avoir eue? Auroit-on regardé ce *centefimâ quinquagefimâ primâ*, comme une abfurdité de copifte, & de laquelle on ne devoit pas tenir compte? Je penfe qu'on auroit eu tort.

Mais, pourra-t-on me dire, puifqu'à la Section 19 du livre 34, on trouve Euphranor placé fous la 104e. Olympiade, n'eft-ce donc pas ici une date confirmée par une autre? Non: mais ce pourroit être une méprife de tranfcripteur répétée. Ce premier *Euphranor* eft une faute que Pline n'aura pas faite, & fous ce chiffre on aura mis d'abord, un nom pour un autre. La premiere béyue commife, on aura dans une copie fubféquente, corrigé la date du livre 35, par celle du livre 34, parce qu'on aura penfé que le même Artifte devoit être placé fous la même Olympiade. Perfonne n'y aura fait attention, l'imprimerie en 1470, s'en fera emparée, & d'édition

en édition, la bévuë sera venue jusqu'à nous. On aura eu beau consulter d'autres Manuscrits; s'ils étoient déjà corrompus, ils n'auront servi qu'à appuyer l'erreur. Si celui que je consulte avec tant de plaisir, n'avoit pas ici une lacune de deux pages, qui fait disparoître la leçon qu'il nous faudroit dans le livre 34, qui peut assurer que je ne l'y trouverois pas? Celle que je donne prouve la nécessité de l'autre, & fait présumer son existence perdue. Passons à quelque chose de plus lumineux encore.

J'anticipe jusqu'à la Section 28, où nous trouvons qu'Antidote fut éleve d'Euphranor, & Nicias éleve d'Antidote; & voici l'usage que je fais de cette succession. En mettant Euphranor dans la 151e. Olympiade, que son éleve Antidote paroisse 20 ans après, & que Nicias éleve de celui-ci, soit en réputation 20 autres années ensuite, nous trouverons qu'Attale qui mourut vers la 160e. Olympiade, pouvoit acheter un des tableaux de ce Peintre. Mais si nous plaçons Euphranor dans la 104e., il y aura 230 ans de là jusqu'à la mort du Roi de Pergame, sauf le calcul juste qui dépend de l'année précise d'une Olympiade. Comment Nicias pouvoit-il refuser de vendre un de ses tableaux à un Roi qui, à plus d'un siecle près, n'étoit pas encore au monde. D'où nous devons conclure que si Pline eût fait paroître le Peintre Euphranor dans la 104e. Olympiade, il feroit le plus pitoyable Ecrivain qu'il y eut en Chronologie. C'est du premier Attale que je parle; car si c'étoit Attale *Philo-*

metor, Pline feroit bien plus abfurde, & cependant c'eft ainfi qu'on le lit dans toutes les éditions.

L'autorité de Pline mife à part, il paroît certain qu'Euphranor vivoit après Apelles, & que du tems de Quintilien, les manufcrits n'étoient pas encore fort altérés, puis qu'étant contemporain de Pline & ami de fon neveu, il pouvoit lire l'original: ou bien l'orateur fe conformoit à une tradition plus exacte que nous ne l'avons aujourd'hui. Dans fa gradation des Peintres & des Statuaires, il nomme Euphranor le dernier, comme ayant eu la fupériorité fur les autres Peintres, Apelles y eft compris: *Euphranorem admirandum facit, quod & cæteris optimis ftudiis inter præcipuos.* Telle a été l'éloquence, ajoute-t-il, après avoir nommé les Statuaires. Puis ayant auffi fuccinctement jugé les orateurs de réputation, il arrive à Cicéron, & dit: *mais nous avons en Cicéron, non feulement un Euphranor diftingué par plufieurs grandes qualités, mais* &c.: *at M. Tullium, non illum habemus Euphranorem circa plurium artium præftantem, fed* &c. Voilà donc Euphranor qui l'emporte fur Apelles, chez Quintilien comme chez Pline, lorfque celui-ci dit *eminuit longe ante omnes Euphranor.* Je voudrois bien que par cela même, il ne donnât pas lieu à la cenfure; mais fa contradiction eft évidente, quand on a lu plus haut: *futurofque poftea fuperavit Apelles.* C'eft qu'il copioit féparément & quelquefois fans accord, ce qu'il lifoit ou apprenoit; & que Quintilien s'approprioit en homme exact, les matériaux qu'il mettoit en œuvre.

Ce qu'il y auroit ici d'affez embarraffant pour ceux qui ne voudroient pas adopter cette 151e. Olympiade, c'eft qu'ils ne pourroient la rejetter fans faire tomber Pline dans d'étranges abfurdités, & defquelles affurément je le releve. Hélas, c'eft le hazard qui m'a fervi. Je fouhaiterois que le manufcrit giffant à Péterfbourg, tombât entre les mains d'un homme habile & travailleur. Mr. Poinfinet de Sivry, par exemple, en eût beaucoup profité pour fon édition & fa traduction de Pline; fes notes auffi n'y auroient pas perdu.

Je conviens que tout cela dérange bien des raifonnemens, des commentaires, des calculs; & qu'on ne fe feroit pas attendu à voir Euphranor plus habile Peintre qu'Apelles, & par le témoignage même de Pline, appuyé de celui de Quintilien: mais qu'y faire? Si je n'euffe pas rencontré un manufcrit auffi peu confulté aujourd'hui, qu'il eft intéreffant, & fi j'avois continué à ne faire aucune attention à la chronologie des Peintres, je penferois encore comme bien d'autres, que le Peintre Euphranor vivoit dans la 104e. Olympiade, & que l'opinion des Anciens étoit qu'Apelles l'emportoit fur lui. Mais à moins que de renoncer à mes yeux, & peut-être à un peu de jugement, je fuis obligé de croire que cet Artifte exiftoit environ 180 ans plus tard qu'on ne dit, & qu'il furpaffoit Apelles en mérite.

Au furplus, fi je m'égare, c'eft à bonne intention: je fupplie ceux qui font en état d'en prendre la peine, de vouloir bien rectifier mon erreur. Je le demande avec la candeur d'un homme qui préférera toujours

portion) & ſur les couleurs (*i*). Ses ouvrages

---

la vérité à ſes propres opinions, quelque fortement qu'il paroiſſe y être attaché. Me dira-t-on qu'Euphranor peignit la bataille de Mantinée, qui fut donnée dans la 104e. Olympiade, & que cela prouve qu'il vivoit alors? Le Brun qui vivoit dans le ſiecle de Louis XIV. peignit les batailles d'Alexandre; une foule d'Artiſtes ont repréſenté & repréſentent tous les jours des actions paſſées pluſieurs ſiecles avant eux. Sans craindre de me livrer à d'invraiſemblables conjectures, en voici une qui pourroit n'être pas fort hazardée. Un correcteur brouillon & qui croyoit bien faire, plaça dans la 104e. Olympiade un Peintre qui avoit repréſenté un fait arrivé dans cette Olympiade; &, juſqu'au dernier éditeur de Pline, on perpétua l'erreur.

(*i*) Plaiſante maniere d'obſerver la proportion! Si Euphranor a donné les préceptes des proportions, comme il en donnoit l'exemple dans ſes ouvrages, ſon écrit devoit plutôt nuire à l'art, que de lui profiter. Si on ne peut pas entendre le mot *Symmétrie* que Pline répete ſouvent, par celui de *Proportion* ou *Ordonnance*, on ne ſait ce qu'il veut dire, parce qu'il n'y a pas de ſymmétrie en peinture; que ce ſeroit un tableau mal compoſé que celui dont la compoſition ſeroit ſymmétrique; & qu'il ſeroit triſte de croire que les compoſitions des anciens fuſſent ſymmétriques.

ſont un combat de cavalerie (*k*), les douze grands Dieux, un Theſée, au ſujet duquel il dit, que celui de Parrhaſius avoit été nourri de roſes, mais que le ſien l'avoit été de chair.

Il

Il y a pourtant, & même quelquefois par un effet du hazard, des arrangemens ſymmétriques dans les objets naturels; & le Peintre qui doit imiter les objets de la nature, ne doit-il pas auſſi les repréſenter comme il les voit? Je demande pardon au bon goût ſi je produis cette objection, mais elle a été faite par des hommes qui ſe donnoient pour entendus dans les beaux-arts; ainſi elle ne m'appartient pas. Je leur réponds, 1°. que l'ordre ſymmétrique de certains objets, n'engage aucunement l'Artiſte à ſymmétriſer ſa compoſition; parce qu'il doit prendre un point de vuë qui, en ôtant à ces objets l'aſpect compaſſé d'une chapelle vue en face, leur donne toute la varieté, la grace & l'intérêt que demande une compoſition. 2°. Que s'il a une cérémonie, par exemple, à repréſenter dans un édifice qui doive être vu en face, toutes les parties de l'édifice ſeront ſymmétriques, ainſi que tout ce qui ſera d'étiquette & d'obligation. Mais l'ordonnance de ce tableau particulier ne ſera ni citée, ni priſe pour regle, quand il s'agira des préceptes & de l'art de compoſer un tableau.

(*k*) Ce combat de cavalerie étoit la bataille de Mantinée. Pauſanias & Plutarque n'en laiſſent aucun doute, & ils en font l'éloge. Selon Plutarque, le ta-

Il y a de lui à Ephèſe des tableaux fameux; Ulyſſe qui feignant d'avoir perdu l'eſprit, attele un bœuf avec un cheval; des hommes en manteaux qui réfléchiſſent; un capitaine qui remet ſon épée dans le fourreau.

26°. Dans le même tems vécut Cydias, dont l'orateur Hortenſius acheta le tableau des Argonautes cent-quarante-quatre grands ſeſterces, & pour lequel il fit faire une ſalle dans ſon *Tuſculanum*.

27°. Antidote fut diſciple d'Euphranor. Il y a de lui à Athènes, un combattant armé d'un bouclier, un luteur, & un joueur de flûte eſti-

---

bleau *ravit hors de ſoi ceux qui le regardent... On y voit la charge de la rencontre, & le choc plein de grand effort & de grand courage, les hommes & les chevaux ſoufflans à groſſe haleine.* On peut louer autrement un tableau: mais enfin c'eſt un éloge; & Pline devoit mieux indiquer celui-ci, ne fut-ce que pour Epaminondas & la célébrité de l'action. Cela lui eut fait plus d'honneur que les petites hiſtoriettes qu'il raconte ſur l'Art & ſur les Artiſtes. Le tableau étoit à Athènes dans le Céramique. Mr. de Jaucourt qui nomme volontiers quelques-uns des ouvrages des Artiſtes célebres, n'en indique aucun du Peintre Euphranor, quoiqu'il ait parlé des ſtatues qu'il a faites: cela n'eſt pas exact.

més entre un petit nombre de bons ouvrages.

28°. Il fut plus laborieux que fécond: son coloris étoit triste (*l*). Ce qui lui a fait le plus

(*l*) Pline dit, *& in coloribus severus.* Mr. de Jaucourt, d'après Mr. de Caylus, a cru, tom. 12 de l'Encyclopédie, pag. 255, que cela signifie, qu'Antidote *étoit très-exact dans sa couleur; c'est-à-dire, qu'il observoit la couleur locale, & qu'il ne s'écartoit point de la vérité.* Cependant, comme le mot *severus*, qui signifie quelquefois *exact*, veut dire aussi *triste*, *rude*, *austere*; il semble qu'il doit être pris ici dans l'un de ces trois sens, qui reviennent *pleinement* chez Pline à celui de *color austerus*, *couleur chargée*, *sourde*, *sans éclat*; sinon, voici comment on le feroit raisonner: *Antidote avoit une couleur très-vraie, très-exacte; il observoit si bien la couleur locale, qu'il ne s'écartoit point de la vérité. Malgré ce mérite si grand, si rare, ce qui lui a fait le plus d'honneur, c'est d'avoir eu Nicias pour éleve.*

Veut-on que Pline ait fait ce pitoyable raisonnement, ou que Mrs. de Caylus & de Jaucourt se soient trompés en ne lisant pas avec assez d'attention le texte de Pline? J'en laisse le choix: mais s'il est permis à chacun d'avoir une opinion, la mienne est entiérement favorable à Pline. Ce qui pourroit la fortifier encore, ce seroit l'oubli de Mr. de Jaucourt à faire paroître quatre mots qui eussent déterminé sur le champ, aux yeux de ses lecteurs, le sens du passage

d'honneur, c'eſt ſon diſciple Nicias, Athénien, qui peignit très-bien les femmes, obſerva la lumiere & les Ombres, & s'appliqua ſur-tout,

---

en queſtion : après *& in coloribus ſeverus*, il falloit ajouter, *maxime inclaruit diſcipulo Nicia; ce qui lui a fait le plus d'honneur, c'eſt ſon diſciple Nicias.*

Je ne cherche point à pénétrer dans les intentions de qui que ce ſoit : mais je demande s'il eſt permis de donner le change, avec autant d'aſſurance, dans un fait ſur-tout auſſi aiſé à vérifier ? S'il étoit démontré que cette infidélité & beaucoup d'autres, ne fuſſent pas involontaires, il faudroit regarder ceux qui les ont commiſes, comme des hommes bien aſſurés qu'on s'en tiendra uniquement à tout ce qu'il leur plaira d'écrire, & que perſonne n'aura la curioſité de rien vérifier.

Comme il arrive qu'on ne prévoit pas aujourd'hui ce qu'on penſera, ce qu'on écrira demain, Mr. de Jaucourt a écrit au mot *Ariſtolaüs* (trois pages après celle où il dit que *color ſeverus* ſignifie *couleur locale*) que le terme *ſeverus*, *ſi ſouvent employé par Pline, paroît répondre pleinement à celui d'auſtere.*

Cette contradiction prouveroit aſſez que ſon erreur eſt ſans projet : mais comme elle peut embarraſſer ceux qui ſeroient réduits à demander lequel des deux endroits eſt le bon; il convenoit de le leur indiquer par l'obſervation qu'on vient de lire. Elle eſt, ſi je ne me trompe, à l'abri de la cenſure, même de

à faire ressortir les figures du tableau (*m*). Ses ouvrages sont une Némée qui fut apportée d'Asie à Rome par Silanus, & placée comme nous l'avons dit, dans le lieu destiné aux affaires publiques: un Bacchus dans le temple

---

celle de Mr. de Jaucourt, puisqu'elle interprête comme lui le mot *severus*, & que d'ailleurs elle le dispense d'une explication, ou au moins d'une concordance.

(*m*) Je ne dis pas que Nicias, dans les plus beaux jours de la peinture, ignorât l'art du clair-obscur: mais il est certain que Pline ne dit point ici qu'il y excellât. Observer la lumiere & les ombres, *lumen & umbras custodire*, signifie exprimer, distribuer les jours & les ombres des figures, de maniere qu'elles aient de l'effet, de la saillie: or cet effet qui donne, à la vérité, du corps aux objets, n'est qu'une partie du clair-obscur, puisque Raphaël qui *observoit la lumiere & les ombres*, qui donnoit de l'effet & du corps à ses tableaux, ne connoissoit pas encore la magie du clair-obscur. Cette magie consiste, comme on sait, dans l'harmonie & la distribution générale de tous les tons, soit de lumiere, soit d'ombre, relativement à tous les plans. D'ailleurs, comme elle dépend absolument de l'imagination du Peintre, les meilleurs livres qui puissent l'enseigner, ce sont les bons tableaux du Titien, ceux de Rembrand, ceux de Rubens, & des autres Peintres qui ont bien connu le

de la Concorde; un Hyacinthe qui avoit plu à César Auguste & qu'il rapporta après la prise d'Alexandrie, raison pour laquelle Tibere le consacra dans son temple; il a aussi fait une

---

clair-obscur. Ainsi, tel Peintre qui feroit *ressortir ses figures du tableau* pourroit encore être dur, sans harmonie, sans clair-obscur.

Mais quand les termes de Pline signifieroient à la rigueur le clair-obscur, il ne faudroit pas dire avec Mrs. de Caylus & de Jaucourt, que Nicias *a parfaitement entendu le clair-obscur*, puisque Pline, qu'ils traduisent, ne le dit pas. Quand on entend bien son Auteur, il y a un moyen simple de ne lui donner aucune entorse; c'est de n'avoir dans la tête d'autre projet, que celui de le traduire. J'ignore pourquoi les anciens Grecs & Latins, dont les langues étoient infiniment plus riches que la nôtre, n'avoient pas comme nous un terme qui signifiât le *clair-obscur*, & je le demande? Je demande aussi, pourquoi Pline ne parle jamais des objets qui enfoncent bien dans le tableau, & qu'il ne parle que *des bras & des figures* qui en sortent? Il semble que l'un & l'autre donneroient une idée plus distincte du clair-obscur des anciens Peintres, & que les Ecrivains modernes qui en parlent, auroient aussi beaucoup moins de peine à produire leurs preuves, & feroient plus exacts, si Pline, par exemple, eût écrit ce que je demande.

Diane (*n*); mais à Ephèse il y a le tombeau de Mégabyze, Prètre de Diane; à Athènes, l'évocation des ombres décrite par Homère. Nicias refusa de vendre ce tableau au Roi Attale qui lui en offroit soixante talents (*o*); & comme

---

Le terme *chromatique*, appliqué à la peinture, ne signifieroit que la multitude, la diversité, l'harmonie des *couleurs*; il ne rendroit pas encore l'idée du *clair-obscur*, qui dépend beaucoup plus des tons que des couleurs; ce mot en musique n'a pas d'autre signification, quelque origine qu'on veuille lui donner.

(*n*) Mr. Winckelmann, dans le traité préliminaire de ses *Monumenti antichi inediti*, pag. XCI, commet une faute, peut-être assez grave, pour que je la remarque. Il dit: *Non isdegnarono i più celebri maestri d'impiegarsi in dipingere de' sepolcri, come sappiamo da Pausania, il quale fa menzione d'un sepolcro ornato di pitture da Nicia uno de' più illustri pittori*. Puis il cite Pausan. L. 7, p. 580, l. 11. Pausanias dit qu'à Athènes on voit le tombeau de Nicias, fils de Nicomède, celui de tous les Peintres de son tems qui réussissoit le mieux à peindre les animaux. Mais c'est au premier livre, chapitre vingt-neuf, qu'il dit cela; ailleurs il ne parle pas du Peintre Nicias.

(*o*) Plutarque rapporte le même fait dans le traité contre Epicure, chap. 8: mais il dit que ce fut Ptolémée, roi d'Egypte, qui offrit cette somme à Nicias: ce recit conviendroit mieux à l'opinion qui place Euphranor dans la 104e. Olympiade; mais en rectifiant

il étoit fort riche, il aima mieux en faire présent à sa patrie. Il a fait de grands tableaux, du nombre desquels sont Calypso, Iò & Andromède. L'Alexandre qui est dans les portiques de Pompée, est excellent, ainsi qu'une Calypso assise. On lui attribue encore des quadrupédes. Il a peint très-heureusement les chiens. C'est de ce Nicias que Praxitèles répondit, quand on lui demanda lesquels de ses ouvrages de marbre lui plaisoient le plus, que c'étoit ceux où Nicias avoit mis la main; tant il estimoit son vernis (p). On ne sait trop si c'est

cette datte, celui de Pline devient possible & ne doit pas être rejetté. Le manuscrit de Pétersbourg dit *Attalo regi*, comme les imprimés. Au reste il paroit qu'il y eut deux Nicias, & Pline semble attribuer à l'un ce qui appartient à l'autre, & les confondre.

(*p*) Les anciens Statuaires enduisoient leurs marbres d'un vernis très-fin pour en faire sortir l'éclat, & les garantir de la poussiere & de l'ordure. Comme cette pratique semble plutôt nuire qu'ajouter à la beauté d'une figure de marbre, & qu'elle pouvoit ne pas être absolument générale, il semble que Pline, en Ecrivain exact, en appréciateur des productions de l'art, auroit dû s'étendre un peu plus sur cet usage. Il y étoit d'autant plus obligé, qu'il paroît faire dire une ineptie à Praxitèle. Car si ce Statuaire eût fait

celui-ci, ou un autre de même nom, qu'on place dans la 112e. Olympiade.

29°. On compare, on préfere même en quelque sorte à Nicias, Athénion de Maronée, éleve de Glaucion Corinthien; son coloris étoit plus austere, & avec cette austérité, plus agréable; ensorte qu'on voit par sa Peinture combien il

---

une très-belle figure qui n'eût pas eu le vernis de *Nicias*, & qu'il en eût fait une autre moins bien exécutée que *Nicias* eût vernie, eût-il préféré cette derniere ? Peut-être que Praxitèle ne faisoit vernir que ses plus belles statues, auxquelles il devoit naturellement donner la préférence : ainsi quelques mots de plus n'eussent pas été mal à propos, & nous eussent peut-être fait sentir l'avantage de ce vernis, & les raisons qu'avoit Praxitèle pour l'estimer autant qu'on nous le dit.

Mais laissant à part le mauvais raisonnement que les paroles de Pline prêtent au Statuaire, on trouve qu'il a lui-même, sans y penser peut-être, expliqué ailleurs ce qu'étoit *le vernis de Nicias*. Ici il ne copie qu'un mot rapporté par quelque Ecrivain Grec, & point expliqué : mais au liv. 33, chap. 7, où il copie ce que *Vitruve* enseigne sur la maniere de polir les murailles ornées de peintures & les statues de marbre, il ne laisse aucun doute sur ce procédé. Voici comment Vitruve explique cette vernissure. Après avoir dit que dans les lieux découverts, le soleil & la lune noircissent les peintures, il ajoute, que pour

étoit savant dans son Art. Il peignit l'Historien Phylarque dans le temple d'Eleusine; à Athènes, une assemblée de famille qu'on appelle *Syngenicon*, un Achille en habit de fille, & reconnu par Ulysse. Il s'est principalement distingué par le tableau d'un palefrenier avec un

---

obvier à cet inconvénient, " quand le mur sera poli
„ & sec, il faut le couvrir de cire de Carthage fon-
„ due au feu & mêlée d'un peu d'huile, en éten-
„ dant cette composition avec une brosse; qu'il faut
„ ensuite échauffer la cire & le mur avec un réchaud
„ de charbons, jusqu'à en faire sortir ce qu'il peut
„ y avoir d'humidité, & jusqu'à ce que la cire soit
„ devenue égale. Qu'alors on lui frottera avec une
„ bougie & des linges blancs, comme quand on polit
„ les statues nues de marbre: *Uti signa marmorea*
„ *nuda curantur*. (L. 7, c. 9.)" Pline transcrit presque mot pour mot tout ceci, & dit: *Solis atque lunæ contactus inimicus: remedium, ut parieti siccato cera Punica cum oleo liquefacta candens setis inducatur iterumque admotis gallæ carbonibus aduratur ad sudorem usque: postea candelis subigatur ac deinde linteis puris, sicut & marmora nitescunt; & comme on polit les figures de marbre.* (l. 33, c. 7.) Voilà sans doute le vernis que *Nicias* employoit si bien au gré de Praxitèle. Voilà le *circumlitio* de Pline expliqué; mot qui signifie *onction*, *vernissure*, *enduit*, *friction*, *polissure* autour d'un objet. Mr. de Caylus l'avoit très-

cheval (*q*). S'il ne fut pas mort jeune, aucun Peintre ne lui eût été comparable.

30°. Héraclide, Macédonien, a aussi de la réputation. Il commença par peindre des vaisseaux; & quand le Roi Persée eût été fait prisonnier, il alla demeurer à Athènes où étoit alors Métrodore, qui, Peintre & Philosophe,

---

bien entendu aussi avant moi: mais je n'avois pas son discours présent quand je fis cette note; Pline & *Vitruve* étoient mes seuls guides. L'Amateur & l'Artiste ne different que dans le sens de *Sudor*, peut-être l'Amateur a-t-il ici raison.

Je n'ai pas lu *Carlo Dati*, j'ai eu tort sans doute; mais enfin, je ne l'ai pas lu. J'aurois au moins voulu que Durand eut rapporté ses paroles dans la langue originale; j'en serois plus sûr. Il ne l'a pas fait, & voici sa traduction. " *Carlo Dati* explique ce vernis „ des derniers coups de lime qu'il faut donner aux „ figures pour achever de les polir, & de leur ôter „ tout ce qui y reste de raboteux ". Si cela est vrai, que Dieu fasse paix au savant *Carlo Dati*, qui faisoit faire à un grand Peintre le métier de polisseur de marbre.

(*q*) Selon l'édition d'Hardouin, le texte s'exprime ainsi: *& in una tabula sex signa.* Mais Pline a-t-il dit *signa*, pour nommer les personnages d'un tableau? Je ne crois pas que cette expression soit dans son style, ni même qu'elle soit latine quand

étoit consommé dans les deux sciences. C'est pourquoi L. Paulus, après la défaite de Persée, ayant demandé aux Athéniens de lui envoyer leur meilleur Philosophe pour l'éducation de ses enfans, & un Peintre pour peindre son triomphe, ils choisirent Métrodore en assurant L. Paulus qu'il étoit très-excellent pour l'un & l'autre objet, ce que Paulus trouva effectivement.

---

elle est employée pour la peinture. Le manuscrit de Pétersbourg dit, & *in una tabula signa*, ce qui approche du Pere Hardouin, & n'en est pas meilleur. Ne seroit-ce pas une faute de copiste, dont l'original avoit *tabula insigni*; leçon adoptée par Durand, & ensuite par Mr. Brotier? Plusieurs éditions cependant suppriment *sex signa*, & n'admettent pas non plus *insigni*. Celle de Rome, quoique fautive à beaucoup d'autres égards, s'exprime ici fort simplement, & de maniere à ne rien faire dire à Pline que de sensé. J'abandonne donc le Pere Hardouin, & je traduis selon l'édition de Rome, dont voici le texte. *Et in una tabula quaque maxime inclaruit, agasonem cum equo.* Quand je censure Pline concernant l'art, ou sur quelque autre matiere que ce soit, je vous proteste que tous moyens de le disculper me manquent. On doit voir aussi que j'emploie, pour ne pas le faire mal raisonner, ceux qui sont en mon pouvoir, dussé-je même quelquefois me tromper.

Lorsque César étoit Dictateur (*r*), Timomaque de Byzance fit pour lui un Ajax & une Médée, que ce Prince plaça dans le temple de Vénus Génitrice: Timomaque les lui vendit

---

Voici une autre observation. Il est surprenant que Mr. Poinsinet, après avoir dit dans sa *notice des Auteurs cités chez Pline*, que Phylarque étoit un Historien contemporain de Ptolémée Evergetes, traduise ici, *un Phylarque ou chef de tribus*. Sur-tout ayant traduit sa *notice* d'après celle du Pere Hardouin qui s'y refere dans sa note, & qui répete que ce *Phylarque* est l'Historien. Sur-tout encore après que Mr. Poinsinet a deux fois traduit dans Pline, que ce même Phylarque étoit Historien. Le mot signifie *chef de tribus* sans-doute, mais pas plus ici qu'ailleurs. Si nous disions, en parlant de Protogène, *un premier né fit un tableau*, on ne nous entendroit pas; nous expliquerions cependant fort juste la signification du mot *Protogène*. On doit voir que mon observation n'a pour objet, que de prouver l'exactitude de ma traduction, au moins dans le mot *Phylarque*.

(*r*.) Je traduis *Cæsaris Dictatoris ætate*, par *lorsque César étoit Dictateur*, & je crois que c'est le sens. Pline nomme environ trente fois César dans le cours de son ouvrage, & lorsqu'il s'agit d'un fait passé avant la dictature de cet Empereur, il dit *Caius Cæsar*, ou simplement *Cæsar*, en indiquant par quelques mots qui le désignent, que c'est bien de lui qu'il

quatre-vingt talents Attiques. M. Varron évalue le talent Attique à six mille deniers. On estime du même Peintre, Oreste; Iphigénie en Tauride; Lécythion, maître à voltiger; des Alliances; deux hommes en manteau, se disposant à plaider; l'un est debout, l'autre assis.

---

parle, comme dans ce passage où il dit, *Cæsar qui postea Dictator fuit*, l. 33, c. 3, s. 16. Mais lorsqu'il rapporte des faits passés sous la Dictature perpétuelle de ce Prince, il dit ordinairement *Cæsar Dictator*, & ces faits sont les plus nombreux de ceux qu'il rapporte.

On sera plus certain de cette vérité, si on observe que Pline dit ailleurs que la république, pressée par Annibal, fit frapper des *As*, Quintus Fabius étant Dictateur. On verra qu'il s'exprime comme lorsqu'il rapporte un fait arrivé sous la dictature de César : *Postea Hannibale urgente; Q. Fabio Maximo dictatore, asses unciales facti*, l. 33, c. 3, s. 13. M. Fabius Ambustus ayant été Dictateur en 404, Quintus n'étoit ni le seul, ni le premier de sa famille qui eût été revêtu de cette dignité : ainsi Pline ne le nomme Dictateur ni par distinction, ni par élégance : mais il date un fait historique par l'époque d'une magistrature. Les autres exemples sont trop nombreux pour les rapporter, & d'ailleurs ils sont inutiles. Cette observation étoit échappée à Mr. de Jaucourt quand il

Il semble pourtant que c'est dans une Gorgone que son Art l'a particulierement favorisé.

31°. Aristolaüs, fils & éleve de Pausias, fut un des Peintres les plus séveres: on a de lui un Epaminondas, un Périclès, une Médée, la

---

a écrit à propos de Timomaque, *Pline donne par-tout le titre de Dictateur à César; sa méthode élégante & précise ne lui permettoit pas de spécifier plus particuliérement.* Je crois qu'on pourroit expliquer un Auteur *plus fidélement*, puisque Pline ne donne pas *par-tout* ce titre à César. J'ajoute encore quelques mots.

Il me paroît certain que Pline parle ici de Timomaque comme d'un Artiste récent & contemporain de César, & selon le manuscrit de Pétersbourg, il n'y a pas à en douter. *Timomachus Bizantinus Cæsaris dictatoris ætate, Ajacem ei pinxit & Medeam, ab eo in Veneris Genetricis æde positas. Octoginta talentis venumdatas.* Le Pere Hardouin supprime le pronom *ei*, quoiqu'il soit dans les autres éditions, & qu'il rende le fait plus certain. La raison qu'il en donne dans son *index emendationum*, est que ce pronom n'est pas dans les manuscrits qu'il a consultés. N'y auroit-il pas été oublié?

Mais laissant cela, Cicéron dit qu'on avoit à Cyzique un Ajax & une Médée: *Quid Cyzicenos, ut Ajacem aut Medeam*, 4e. Verri acti. 2, sect. 60. Cela est vrai: mais il ne dit point qu'ils fussent de Timomaque, & l'on sait que plusieurs Peintres avoient traité

Vertu, un Théſée, l'image du peuple d'Athènes, un ſacrifice de bœufs. Il y en a qui eſtiment auſſi Méchopanès éleve de Pauſias, pour une exactitude qui ne peut être ſentie que par les Artiſtes; du reſte il étoit dur dans ſon co-

---

ces ſujets. Pourquoi ne ſeroit-ce pas de ceux-là que parle Cicéron ? En un mot, ſi l'Orateur entend les tableaux de Timomaque, & qu'il penſe que ce Peintre vivoit bien avant l'Empereur, Pline ſe ſera trompé. Ce fut l'an de Rome 683, que Cicéron fit les Verrines, & des tableaux qu'on avoit depuis du tems à Cyzique, ne pouvoient être faits pour Céſar en 704, premiere année de ſa dictature perpétuelle; ce fut alors qu'il enrichit & décora les temples.

En ſuppoſant que Cicéron entende que l'Ajax & la Médée, dont il parle, fuſſent du Peintre Byzantin, ſon autorité l'emporteroit de beaucoup ſur celle de Pline; puiſque vivant dans Rome avant Céſar, il devoit ſavoir ſi les deux tableaux conſacrés dans le temple de Vénus étoient de Timomaque, ou tout au moins s'ils étoient anciens ou modernes, & il n'en dit rien. Il les nomme ſeulement avec treize ou quatorze autres morceaux fort anciens, tant de peinture que de ſculpture.

A l'exception de Durand, tous les modernes, ſi je ne me trompe, qui parlent de Timomaque, le font contemporain de Céſar: mais ils ne font que répéter ce que dit Pline, ſeule autorité qu'ils aient. Il fau-

loris & donnoit beaucoup dans le jaune (*s*). Mais pour Socrate, il plaît avec raison à tout le

---

droit peut-être avant tout, déterminer le sens du passage de Cicéron. Voilà comment un Auteur doit être interprêté par un autre, & non en prêtant les paroles de celui qu'on entend, à celui qu'on n'entend pas.

Quand on lit dans Pline que Timomaque mourut avant d'avoir achevé sa Médée, on voit avec peine qu'il l'ait vendue ensuite à César. Pour sauver une contradiction à Pline, j'aurois voulu pouvoir traduire: *Timomaque de Bizance peignit un Ajax & une Médée que Cesar, du tems qu'il étoit Dictateur, plaça dans le temple de Vénus Génitrix; ces tableaux lui furent vendus* 80 *talents.* Mais il n'est pas permis de biaiser ainsi, & je dirois volontiers comme Rabelais: *ne m'en tabustez plus l'entendement.*

(*s*) Méchopane, qui peignoit jaune, occasionne une observation qui peut-être n'est pas inutile. Jouvenet, ce Peintre célebre dont les savans ouvrages font tant d'honneur à notre école, eut aussi le défaut de peindre jaune; plusieurs de ses tableaux en font la preuve. Cependant, je ne crois pas que ce défaut lui vint *d'une singuliere conformation d'organes*, ainsi que l'a dit Mr. de Voltaire. (Essai sur l'Hist. gén. chap. 42.) Un raisonnement aussi juste qu'il est simple, va montrer que Mr. de Voltaire n'auroit pas dû risquer cette assertion.

le monde: on le voit par ſon Eſculape repré-

Nous ne pouvons ſuppoſer une autre cauſe de cette *ſinguliere conformation d'organes* de Jouvenet, que la maladie de l'*ictere*, c'eſt-à-dire, une bile répandue qui lui faiſoit voir les objets jaunes. Son intention cependant, étoit de repréſenter dans ſes tableaux la couleur des objets comme elle eſt dans la nature. Pour obtenir cette fin, il prenoit ſur ſa palette la couleur qui lui paroiſſoit ſemblable à celle de l'objet qu'il imitoit; & ſi l'*ictere*, ainſi qu'un verre jaune qu'il auroit eu devant les yeux, répandoit ce ton ſur tout ce qu'il voyoit, l'erreur étoit par-tout la même. Il devoit donc prendre ſur ſa palette du bel incarnat qui lui paroiſſoit un peu jaune, pour imiter une belle roſe qui lui paroiſſoit un peu jaune. Suppoſez qu'il eût copié un tableau du Titien, de Rembrandt ou de Rubens, il eût certainement colorié ſa copie comme l'original, qui lui eut paru jaune. Et nous qui l'aurions vu ſe tromper auſſi conſéquemment, nous euſſions dit: Jouvenet colorie néceſſairement comme le tableau qu'il copie, puiſqu'il prend ſur ſa palette des couleurs pareilles à celles des objets qu'il veut imiter.

Cela veut-il dire que Jouvenet ne peignit pas jaune? Non: mais je crois que cela prouve que l'*ictere* ne fait pas peindre jaune, & qu'il faut chercher une autre cauſe de ce défaut dans le coloris d'un Peintre. Jouvenet fit à Rouen les études des tableaux de St. Martin-des-champs; ſes modeles étoient des porte-

ſenté avec ſes filles, Hygia, Eglé, Panacée; par

---

faix jaunis du hâle & brûlés du ſoleil; ce ton convenoit aux ſujets, & l'ouvrage eut le plus grand ſuccès. Les ſujets des tableaux de Jouvenet étoient ordinairement des Apôtres & du peuple; il étoit bien naturel qu'il contractât l'habitude des tons jaunes, & que cette habitude devenue maniere, ait gâté le coloris de pluſieurs de ſes tableaux. C'eſt ainſi que de grands Peintres ont adopté un ton favori, qu'ils en ont été affectés; & quoiqu'ils ne le viſſent que dans certaines parties du naturel, l'approbation qu'ils lui donnoient, l'effet puiſſant qu'il produiſoit ſur leur imagination, les forçoit à l'employer où il n'auroit pas dû l'être; c'eſt ce qu'aucun Peintre n'ignore. Il eſt donc certain que ſi Jouvenet eût peint jaune, à cauſe de la conformation naturelle de ſes yeux, il eût conſtamment ſuivi cette méthode, & ſi l'*ictere* n'eut été qu'une maladie de quelques années, nous avons vu qu'il ne pouvoit pas le faire peindre plus jaune qu'avant ou après la maladie. Quoiqu'il en ſoit, ce vice de couleur n'eſt point dans l'étonnant tableau de la deſcente de croix; ouvrage monté ſur le ton le plus vigoureux & le plus vrai des grands coloriſtes. *Ce tableau*, dit Mr. Dandré Bardon, *qui mérite un rang diſtingué parmi ceux de l'école Françoiſe, tiendroit ſa place parmi les plus renommés des écoles d'Italie.* Ce jugement eſt confirmé par celui de tous les Artiſtes éclairés. Il ne faut donc, pour trouver la cauſe

son Jason, & son Pareſſeux qu'on appelle *Ocnos*,

---

du coloris jaune de Jouvenet, recourir ni à la Phyſique, ni à la Métaphyſique, ni à l'Optique; il faut ſeulement, ſi je ne me trompe, ſe ſervir de ſes yeux & de ſon jugement.

Il n'en faut pas ſavoir davantage que le payſan de Mr. Diderot. *Toutes les fois*, dit-il, *qu'il ne s'agira que de ſe ſervir de ſes yeux ſans aucune précaution antérieure, ſans le beſoin d'aucune lumiere acquiſe, ſans la néceſſité d'aucune combinaiſon ſubſéquente, le payſan eſt de niveau avec le Philoſophe.* Encyclopédie, article *Bâton.* Si j'euſſe prié Mr. Diderot de plaider ma cauſe, il ſemble que je lui devrois des remercimens; car il touche le point déciſif de la queſtion, & ce qu'il dit ici, ſuffit pour renverſer beaucoup de verbiage prétendu ſavant; je dis verbiage de cette fourmillere de courtiers, dont les ſciences & les arts ſont ſi déſagréablement infeſtés.

Mr. Poinſinet détourne ici le ſens de l'original: il traduit *quam intelligant ſoli artifices*, par *mais ce mérite n'eſt ſaiſiſſable que pour des yeux experts.* Il n'y a là qu'une queſtion à faire, & je m'en charge. Qui ſont ces *experts?* Les Artiſtes, dira-t-on. Pourquoi ne pas les nommer quand Pline les nomme, & pourquoi faire dire dans une autre langue ce qu'un Auteur ne dit & ne penſe pas dans la ſienne? Mr. Poinſinet, traducteur de Pline, entend le latin, & je ne puis concevoir pourquoi le mot *Artiſtes* ne s'eſt pas mis

il fait une corde de genêt, qu'une âne ronge à mesure qu'elle est tordue (*t*).

32°. Après avoir jusqu'ici indiqué les plus excellens dans l'un & l'autre genre, je parlerai de ceux qui en ont approché. Aristoclides qui

---

au bout de sa plume, quand il a vu *artifices* dans ce passage; ailleurs il en est prodigue.

(*t*) Je n'osois pas croire qu'une note de Mr. Poinsinet sur le Peintre Socrate fut existante, quand on me le disoit: mais je l'ai lue, pag. 284, tom. 11, de la traduction de Pline, & j'aime mieux la transcrire que d'en raisonner. Mr. Poinsinet dit: *Celui-ci est Socratès le Peintre, très-facile à confondre avec Socrate le Philosophe, qui étoit aussi un habile Peintre, témoin son tableau des Graces, dont on parlera au Livre* 36. Il est vrai qu'au Livre 36, on ne parle point de *son tableau des Graces*, mais seulement de son groupe de marbre représentant les Graces. Il me vient ici un doute, & je demande la permission de l'exposer. Le Pere André, dans le septieme discours de son *Essai sur le beau*, dit: " Tel étoit „ le tableau des Graces que Socrate, le plus ingé„ nieux des anciens Philosophes, avoit fait exposer „ dans la citadelle d'Athènes à l'entrée du temple „ de Minerve ". Ne seroit-ce point là ce qui auroit occasionné la note de Mr. Poinsinet? Je n'en sais rien, absolument rien: mais je le demande & rien de plus.

Dans les *Réflexions sur la Peinture*, par Mr. de

peignit le temple d'Apollon à Delphes. Antiphile estimé pour avoir peint un jeune garçon soufflant un feu qui éclaire, & le visage de l'enfant & l'appartement qui d'ailleurs est fort beau (*u*); pour un autre tableau qui représente

---

Hagedorn, on trouve une petite note fort incorrecte, tom. 1, pag. 209, où il est dit que *Durand ajoute l'Artiste Thébain, portant le nom de Socrate, au Sculpteur dont Pausanias fait mention.* Durand n'ajoute rien; il dit que c'est Pausanias qui le *rapporte.* En effet, cet Auteur écrit, l. 9, c. 25, *la statue de Cybèle est l'ouvrage de deux Thebains, Aristomède & Socrate.* Si un homme qui traite aussi profondément de l'art, avoit son *Pausanias* ou son *Junius* à la main, il travailleroit plus sûrement, & plusieurs négligences de cette espece ne tacheroient pas une production qui d'ailleurs contient des vérités qu'il est bon de faire connoître aux amateurs, comme elles le sont généralement aujourd'hui des Artistes.

(*u*) Pline donne ici l'idée d'un Peintre qui savoit rendre l'effet d'une lumiere locale & particuliere; ainsi je crois qu'à l'article *Antiphile*, Mr. de Jaucourt se trompe, quand il dit; *il n'en faut pas davantage pour prouver que cette partie de la Peinture, qui consiste dans la belle entente des reflets & du clair-obscur, étoit connu de l'ingénieux Antiphile.* Nous avons vu des Peintres faire des tableaux éclairés par un feu,

des fileuſes travaillant toutes avec activité; pour un Ptolémée à la chaſſe; mais ſur-tout pour

---

par un flambeau, par une bougie, & l'effet en étoit ſouvent juſte. Mais ces Peintres n'auroient pas été aſſez *ingénieux* pour faire un Titien, un Rubens, un Rembrandt. Demandez ſi Mr. de Tourniere, qui au gré de quelques ſpectateurs, réuſſiſſoit dans ce genre borné, auroit approché de ces maîtres là. Il y a certainement dans ces fortes de tableaux, du *clair* & de *l'obſcur*, & même des reflets; mais il ne s'en ſuit pas que tous les Peintres qui en font, ſoient initiés dans la magie du *clair-obſcur*. Quand on ignore les principes d'un art, on s'équivoque aiſément.

Le Peintre Antiphile dont il eſt ici queſtion, n'eſt pas le même dont Pline a parlé plus haut, Section 37. Mr. de Jaucourt a confondu ces deux Artiſtes, quoiqu'ils ſoient évidemment diſtincts, & que Pline ait placé le ſecond dans la claſſe de ceux qui ont approché du mérite des Peintres parmi leſquels il a nommé le premier. L'énumération de leurs ouvrages eſt d'ailleurs un indice aſſez clair pour ne pas s'y tromper. Junius les avoit auſſi confondus, mais il falloit ſuivre Pline qui les diſtingue.

C'eſt, dit Lucien, un Antiphile qui par jalouſie de métier, accuſoit Apelles d'avoir conſpiré contre le Roi Ptolémée, fils de Lagus: accuſation qui ſe trouvant fauſſe, donna lieu à cet Artiſte de faire ſon fameux tableau de *la Calomnie*. Il eſt ſurprenant que Pline ne

un très-beau Satyre couvert d'une peau de panthère, qu'on nomme *Apofcopevonta* (x).

---

dife rien ni de l'accufation, ni du tableau, qui pourtant eft fort célebre. Si notre Hiftorien étoit informé du fait, ou du moins s'il ne le regardoit pas comme un conte, il femble que ce trait eût été préférable à certains de ceux qu'il a rapportés, particulierement au charbon dont fe fervit Apelles pour efquiffer de mémoire la reffemblance d'un homme qui étoit venu dans la journée l'inviter à manger avec le même Ptolémée: parce qu'il n'y a guere de Peintre qui n'en puiffe deffiner autant, quand la figure du perfonnage eft caractériftique. Lifez Bayle, remarque F de l'article *Apelles*; & voyez comment ce favant & judicieux critique, releve un ancien Auteur *célebre* qui fait un très-abfurde anachronifme, en parlant d'une confpiration où l'on accufoit Apelles de tremper; & laquelle cependant n'eut lieu que cent ans après la mort de l'Artifte.

Quoiqu'il en foit, l'immortelle Calomnie auroit donc été prête à dévorer le grand Peintre. Lucien ne dit pas ce que devint le tableau de *la Calomnie*; & comment Apelles traita l'accufateur, quand Ptolémée l'eût remis en fon pouvoir. A cette condition, je l'aurois comblé de ma bienfaifance; & ce n'eût pas été un conte.

(x) Qui vife à un but, ou qui avec la main fe garantit du foleil.

Ariſtophon eſt eſtimé pour un Ancée bleſſé par un Sanglier, avec ſa femme Aſtypale qui partage ſa douleur; & par un tableau d'une grande compoſition; dans lequel ſont Priam, Hélène & la Crédulité; Ulyſſe, Deïphobe & la Ruſe (y). Androbius a peint Scyllis qui coupe les ancres de la flotte des Perſes. Artémon a peint une Danaé que des brigands admirent, la Reine Stratonice, Hercule & Déjanire; mais ſes plus beaux ouvrages ſont dans les Portiques d'Octavie; ſavoir l'Hercule qui s'étant dépouillé ſur le Mont Oeta, de ce qu'il avoit de mortel, entre dans le ciel du conſentement des Dieux; & l'hiſtoire de Laomédon avec Hercule & Neptune. Alcimaque a peint Dioxippe, qui dans le pancrace à Olympie, remporta la victoire ſans combat, mais qui à Némée fut victorieux en combattant (z).

(y) Le Manuſcrit de Péterſbourg dit auſſi *Dolus*, & non pas *Dolon*, comme on l'a mal à propos mis dans pluſieurs imprimés. Des hommes diſtingués dans la ſcience, ne le ſont pas toujours autant, dans les matieres de goût, & chacun n'eſt pas obligé de ſentir que *Dolus* eſt l'attribut de *Ulyſſes*, *Deïphobus*; ainſi que *Credulitas* eſt celui de *Priamus*, *Helena*.

(z) Il vaut mieux dans certains endroits traduire

33°. Ctésiloque, éleve d'Apelles, s'est signalé par un tableau libertin : c'est Jupiter accouchant de Bacchus ; il a une riche coëffure, & pousse des plaintes féminines au milieu des Déesses, qui

---

le sens, que s'attacher aux mots ; sauf à rendre compte de leur signification. Les Athlètes, dont le corps étoit huilé & glissant, se frottoient l'un l'autre de poussiere, pour avoir plus de prise. On voit bien que ce Dioxippe fut couronné à Olympie, parce qu'il ne se présenta personne pour lui disputer la victoire, & qu'il vainquit sans combattre ; mais qu'à Némée il fut victorieux en combattant.

Ne pourroit-on pas remarquer en passant, que Pline auroit pu se plaindre ici un peu plus à propos qu'il ne l'a fait ailleurs, de la disette du Latin pour exprimer certains mots Grecs ? Si le terme *coniti*, n'eût pas été bien remplacé par *pulverulentus* ou *pulvereus*, il semble que la plainte eût été mieux fondée que pour le mot *symmetria* que les Latins rendoient si bien dans leur langue, comme on a pu le voir dans une des Notes du Livre 34. Je ne connois pas de mots Latins qui rendent le *coniti* de Pline, ou celui qu'on lui prête, mieux que *pulvereus* & *pulverulentus*, puisque c'est le κονιὸς & le κονιώδης des Grecs. Les Latins disoient aussi *aconitum*, *aconit*, qui signifie *sans poussiere*, parce que cette herbe ne la reçoit pas. Au surplus, les manuscrits & les imprimés n'ont pas

s'acquittent des fonctions de sages-femmes (*).

Cléon fut connu par un Cadmus. Ctésidème, par la prise d'Æchalie & par une Laodamie. Clésidès est fort connu par l'injure qu'il fit à la Reine Stratonice. Cette Princesse ne lui ayant pas fait une reception honorable, il la peignit se prostituant à un pêcheur, dont le bruit couroit qu'elle étoit amoureuse: il exposa ce tableau dans le port d'Ephèse, & s'enfuit à force de voiles. La Reine trouva l'une & l'autre ressemblance si admirablement exprimées, qu'elle ne voulut point

---

tous le *coniti* de l'édition d'Hardouin. Le manuscrit de Pétersbourg porte ici, *vicit coëuntem Marathon*, *à Marathon il vainquit en combattant*; il n'a pas le *coniti*.

On sait que le *pancrace* comprenoit cinq exercices, la course, le jet du disque, le saut, la lutte & le pugilat.

(*) Je crois que Mr. Poinsinet traduit inexactement ce passage, sur-tout en rendant *obstetricia dearum* par *les sages-femmes du ciel*. Nous ne savons pas que dans l'ancienne mythologie, des sages-femmes exerçassent par état, l'art des accouchemens dans le ciel. C'est d'ailleurs faire dire à Pline, une espece d'impiété ironique, lorsqu'elle ne paroît pas dans son intention, s'il est permis d'en juger par sa phrase.

qu'on enlevât le tableau. Cratinus peignit des comédiens à Athènes, dans le Pompée (*a*).

34°. Il y a d'Eutychide une victoire qui conduit un char à deux chevaux. Eudore s'est fait remarquer par une décoration de théâtre; il fit aussi des figures de bronze.

35°. Hippias est connu par un Neptune & une Victoire. Habron a peint l'Amitié & la Concorde, & des représentations de Dieux.

(*a*) Edifice où l'on conservoit les décorations nécessaires pour les pompes & cérémonies publiques. On vient de voir le sujet d'un tableau de Clésidès; & j'ai une remarque à faire à cette occasion: car je craindrois qu'on ne m'accusât d'avoir mal traduit. Mr. Poinsinet adopte la leçon *volutantem cum piscatore*, & traduit: *se roulant à la nage en pleine eau avec un pêcheur*. Quoique *volutare* signifie à la lettre, *se rouler*, je crois que *volutans* n'a ici d'autre signification que *se plongeant*, *se vautrant dans la débauche & la volupté*, *se prostituant* en un mot. Mr. Brotier suit la leçon *voluptantem*; mais quand ce seroit l'autre, on auroit de la peine à voir la Reine Stratonice qui roule à la nage en pleine eau avec un pêcheur, & qui partage assez bien les choses, pour se livrer au plaisir, & veiller en même tems aux précautions qu'elle doit prendre pour ne pas se noyer. Clésidès auroit peint un tour de force d'autant plus

Léontisque fit un Aratus victorieux avec un trophée; une Joueuse de lyre. Léon a fait une Sapho.

36°. Nicéarque, une Vénus au milieu des Graces & des Amours; un Hercule accablé du repentir de sa fureur. Néalcès fit une Vénus: cet Artiste avoit de l'invention & de la finesse dans son Art; car peignant un combat naval entre les Egyptiens & les Perses, & voulant faire entendre que c'étoit sur le Nil, dont l'eau est semblable à celle de la mer, que ce combat s'étoit donné, il fit voir par une épisode ce que l'Art ne pouvoit rendre, en peignant un âne qui buvoit sur le rivage & un crocodile qui le guettoit (*b*).

---

extraordinaire, qu'il n'est pas, je crois, dans la nature, Stratonice fut-elle une des meilleures nageuses; & si d'un côté, cet ouvrage devoit révolter la pudeur, de l'autre il eût blessé l'œil par la dangereuse invraisemblance. Un mauvais plaisant pourroit dire: si au lieu de la Reine Stratonice & du pêcheur, il eût été question de deux canards ou de deux grenouilles, la possibilité auroit fait cesser les craintes.

(*b*) Avec plus d'exactitude & de connoissances Pline auroit dit sur quel plan du tableau, & à quelle distance du combat étoient cet âne & ce crocodile. Il nous eût mis par ce moyen en état de juger de *l'in-*

37°. Œnias a peint une assemblée de famille.

38°. Philiscus a peint l'attelier d'un Peintre avec un enfant qui souffle le feu. Phalérion, une Scylla.

---

vention & de la finesse de Néalcès; car si le Nil n'étoit pas débordé, si les deux animaux étoient vers le lieu du combat, il n'y avoit point de vraisemblance, parce que le Nil dans son lit n'est pas plus large que la Tamise ne l'est à Londres, & que les vaisseaux & le bruit des combattans auroient fait peur à l'âne & au crocodile; alors *l'invention & la finesse* auroient prouvé qu'il ne savoit pas user à propos de ses inventions & de ses finesses. Il falloit donc, pour ne pas nous laisser soupçonner qu'il avoit manqué de jugement, dire si ces deux spectateurs étoient loin du combat. Il est présumable, dira-t-on, que Néalcès avoit placé son épisode à propos. Pas si présumable. Nous avons tant de preuves dans les bas-reliefs antiques du défaut de sens & de raisonnement des Artistes à cet égard, qu'il est naturel de penser qu'ils suivoient tous à-peu-près la même routine, & que les spectateurs y étoient accoutumés. Ou bien il faudra dire, que les Sculpteurs, lorsqu'ils faisoient des bas-reliefs, avoient moins de jugement que les Peintres. Mais la preuve qui détruit cette accusation est dans quelques-uns des ouvrages qui nous sont restés des uns & des autres: Disons donc pour excuser Pline, qu'il voyoit les épisodes en Peinture & en Sculpture, comme son siecle les voyoit.

39°. Simonide a peint Agatharque & Mnémosyne. Simus a fait un jeune homme qui se repose dans la boutique d'un foulon; un homme qui célebre la fête de Minerve, & une belle Néméfis.

40°. Théodore a fait un homme qui oint des Athlètes, le meurtre de Clitemnestre & d'Egiste par Oreste, la guerre de Troye en une suite de plusieurs tableaux qui sont à Rome dans le portique de Philippe, & Cassandre qui est dans le temple de la Concorde; Léontium qui médite sur Epicure & le Roi Démétrius. Théon a fait Oreste furieux, Thamyras le joueur de lyre. Tauriscus, un homme qui lance le disque, Clitemnestre, un compagnon du Dieu Pan, le Roi Polynice qui redemande son royaume, & Capanée.

41°. En parlant de ces Artistes, il ne faut pas oublier un fait remarquable. Erigonus, broyeur de couleurs du Peintre Néalcès, fit lui-même de si grands progrès dans la Peinture, qu'il laissa un éleve fameux; c'est Pasias, frere du Modeleur Eginette (c). C'est aussi une chose

(c) Erigonus d'abord broyeur de couleurs chez Néalcès, devient ensuite éleve chez ce maître; il n'y

ſinguliere & bien digne d'être obſervée, que les derniers morceaux des Artiſtes & ceux-mêmes qu'ils ont laiſſés imparfaits, comme l'Iris d'Ariſtide, les Tyndarides de Nicomaque, la Médée de Timomaque, & la Vénus d'Apelles, dont nous avons parlé, ſont plus admirés que leurs productions terminées. Car c'eſt dans ceux-

---

a rien-là que de fort naturel, & le fait n'eſt pas *trop remarquable.* Si cet Erigonus fit de grands progrès dans la Peinture, c'eſt qu'il en avoit le goût & les autres diſpoſitions. Si d'ailleurs, ayant vu travailler ſon maître & connoiſſant une partie du méchaniſme de l'art, il ne fût pas devenu Peintre, cela eût été, je crois, plus remarquable. Un enfant trouvé, un pauvre garçon, devient ſouvent un fort habile homme, quelquefois même un homme rare. Ces ames-là, aidées de l'éducation qui leur convient, peuvent être auſſi des prodiges. Tous les jours un jeune homme entre chez un bon Artiſte, & devient habile, n'eut-il été d'abord occupé qu'à broyer les couleurs. Il voit les procédés de l'art; il y eſt, en quelque ſorte, employé; il raiſonne, & le déſir de peindre lui vient tout naturellement. Diſons donc qu'autrefois, comme à préſent, un jeune homme pauvre, pouvoit entrer chez un Artiſte diſtingué, commencer par être une eſpece de manœuvre, & finir par être l'émule de ſon maître, & même le ſurpaſſer.

là qu'on découvre par les traits laiſſés, la penſée de l'Artiſte; & le chagrin de voir ces ouvrages imparfaits eſt un attrait qui les rend plus recommandables: on regrette la main arrêtée dans l'inſtant qu'elle les exécutoit (*d*).

42°. Il

(*d*) Cela eſt beau, cela eſt délicat, c'eſt un ſentiment bien honnête, bien touchant; mais comme les expreſſions de ce ſentiment ſont généralement appliquables à toutes les productions du génie que la mort de leurs Auteurs a laiſſées imparfaites, on ſe méprendroit, ſi on vouloit qu'elles fuſſent une preuve des connoiſſances de Pline dans la peinture. Si on eſt une fois convenu qu'un Ecrivain eſt éloquent, qu'il eſt ſenſible; il faut écouter avec d'autant plus de précautions ce qu'il dit, qu'il a d'art & de ſenſibilité.

C'eſt un ſentiment pareil à celui de Pline qui a fait dire à Mr. d'Alembert : *Si on eût placé l'Eſprit des Loix ſur le cercueil de Monteſquieu, comme on expoſa autrefois vis-à-vis du cercueil de Raphaël ſon dernier tableau de la Transfiguration, c'eût été une belle oraiſon funebre.* N'examinons point ſi deux in-quarto, poſés ſur un cercueil, auroient cauſé autant d'émotion que le tableau de Raphaël; ce ſeroit ſtupidement attaquer, comme je l'ai vu faire à certains eſprits froids, la ſenſibilité d'un homme d'un très-grand mérite. Mais puiſque le tableau de la Trans-

42°. Il y a encore d'autres Artistes qui ne sont pas à mépriser, dont cependant je ne ferai mention qu'en passant. Aristonide, Anaxandre, Aristobule le Syrien; Arcésilas fils de Tisicrate; Corybas éleve de Nicomaque; Carmanide éleve

---

figuration se présente, disons un mot de sa composition.

Comme chacun la connoît, & que mon observation n'est pas entiérement neuve, je demande ce qu'on diroit aujourd'hui d'un Peintre qui couperoit si bien son sujet & sa composition, qu'une moitié, non-seulement n'eût aucun rapport avec l'autre, mais que le sujet principal y fut placé, à-peu-près comme un épisode seulement un peu distingué, & de maniere à laisser douter où est le sujet. D'autres Peintres Italiens ont fait la même faute.

On sait que les Apôtres, auxquels on amene un jeune possédé, & qui sont la base de la composition, sont entiérement occupés de cette visite, quoiqu'à deux pas de là, & sur une petite motte de terre d'environ six à sept pieds de haut, sur à peu près autant de large, où il eut été impossible de construire trois tentes, & que vous ne prendrez pas pour le *montem excelsum* de l'évangile, il se passe un prodige aussi surprenant qu'il est inoui : chacun cependant lui tourne le dos. On voit à peine un ou deux disciples montrer au doigt le prodige, sans se donner

d'Euphranór ; Dionysiodore de Colophone ; Diogenès qui vécut avec le Roi Démétrius ; Euthimede éleve d'Héraclide le Macédonien ; Mydon de Soles, éleve de Philomaque le Statuaire ; Mnésithée de Sicyone ; Mnasitime fils

---

la peine de le regarder eux-mêmes. On diroit qu'ils sont blasés sur le fait des transfigurations, & que chacun en son particulier dit : *J'ai tant vu le soleil ! voyons plutôt ce petit diable :* les démoniaques étoient pourtant moins rares que les transfigurations. Les bonnes gens qui amenent le petit garçon, ne voient rien non plus d'une splendeur qui devoit les éblouir, car ils ont les yeux dessus : *Et resplenduit facies ejus sicut sol : & vestimenta ejus facta sunt splendentia, & candida nimis velut nix :* chacun fait son office comme si de rien n'étoit. En un mot, ce sont deux sujets sans rapport, & que, par économie, il semble que, malgré l'Evangile, on ait voulu représenter dans un seul tableau, dans un seul instant, & sur un seul site. Ajoutons que dans aucun endroit de l'Evangile, il n'est dit que le Christ, Moïse & Elie fussent élevés à deux ou trois pieds au-dessus de la montagne ; car la nuée dans laquelle ils entrerent, selon St. Luc, ne suppose pas qu'ils s'y éleverent, mais seulement qu'elle les environnoit. Si Raphaël y eut bien pensé, il n'eût pas fait symmétriquement gambiller ces trois figures en l'air.

& éleve d'Ariſtonidas; Neſſus fils d'Habron; Polémon d'Alexandrie; Théodore de Samos & Stadieus, tous deux éleves de Nicoſthènes; Xénon de Sicyone, éleve de Néoclès.

43°. Il y eut auſſi des femmes qui peignirent. Timarète fille de Micon, peignit une Diane,

---

On appelle ce tableau le chef-d'œuvre de Raphaël. On devroit bien nous dire, en quoi il a mérité ce titre? Si c'eſt pour l'entente, elle eſt remplie de foibleſſes: ſi c'eſt pour la compoſition, on peut juger à quel point elle eſt déraiſonnable: ſi c'eſt pour la poéſie, je défie qu'on puiſſe montrer un coin du tableau qui en annonce, qu'auſſi-tôt elle ne ſoit heurtée par un contre-ſens ou une abſurdité. Je vois bien que les Apôtres font de vains efforts pour chaſſer le démon; mais je ſuis révolté de les voir là, quelque beauté qu'il y ait certainement dans le bas du tableau. Que Vaſari & d'autres diſent tant qu'ils voudront: *queſt'opera è la più celebrata, la più bella, e la più divina.* Je mets l'éloge à côté de la compoſition, & ſi aucune autorité n'a la vertu de me fermer les yeux, j'admire les beautés de l'ouvrage, & ſur le reſte, je ris de la prévention.

Parlez de la prédication de St. Paul dans l'Aréopage, où l'entente, la poëſie, la compoſition ſont traitées ſupérieurement. Voilà Raphaël, appellez cela un de ſes chef-d'œuvres de compoſition; joignez-y celle de l'école d'Athènes, & nous battrons des mains.

tableau conſervé à Ephèſe parmi des peintures très-anciennes. Irène fille & éleve du Peintre Cratinus, a peint une fille qui eſt à Eleuſis: Calypſo; un vieillard & le charlatan Théodore: Alciſthène peignit un danſeur: Ariſtarète, fille

---

Mais vous qui en voulez tant apprendre aux Artiſtes, & qui, pour y réuſſir, copiez des copies de copies, ignorez-vous que, ces années dernieres, la transfiguration fut deſcendue pour être exécutée en moſaïque, & qu'on vit avec ſurpriſe que pluſieurs figures de ce chef-d'œuvre qu'on n'avoit vu depuis longtems que dans l'endroit obſcur où il étoit placé, ſe trouverent mauvaiſes au point qu'on ne les crut plus de la main de Raphaël dès qu'on les vit de près? Ignorez-vous que des ordres ſupérieurs défendirent de révéler le ſecret, que pourtant vous pouvez ſavoir, comme je l'ai appris?

Si je vous parlois de *la diſpute du St. Sacrement*, je vous en dirois bien davantage; ſans que vous puiſſiez trouver une ſeule bonne raiſon qui empêchât que l'arrangement trivial du Pere, du Fils & du St. Eſprit, ainſi que les deux crans de nuées, dont l'intérieur eſt meſquinement lardé de Chérubins, ne fuſſent d'un gothique ridicule. C'eſt bien là ce qui peut s'appeller jouër à la chapelle, & ne connoître ni la magie, ni la chaîne impoſante d'une pareille compoſition. Raphaël fut, dit-on, aidé par pluſieurs Savans, ſoit Poëtes, ſoit Littérateurs, ſoit Cardinaux, &

& éleve de Néarque, a fait un Esculape. Du tems de la jeunesse de Marcus Varron, Lala de Cyzique, laquelle fut toujours fille, peignit à Rome au pinceau, & sur l'ivoire avec le poinçon. Elle fit sur-tout des portraits de femmes. Elle a peint à Naples, une vieille dans un

---

même par le Pape Léon X. J'y applaudirois s'ils ne l'eussent pas égaré, mais sa déférence mal entendue, ou tout ce qu'il vous plaira, lui a fait *composer* un mauvais haut de tableau. Que chaque figure y soit belle, je suis loin d'y contredire, & c'est assurément un fort grand mérite, mais qui, dénué du reste, gâte le plus bel ouvrage. Lisez, hommes connoisseurs, lisez l'apologie gauche & tatonnée que Richardson le fils a faite du haut de cette composition; & si le livre ne vous tombe pas des mains, vous êtes en état de lire courageusement tout ce qu'on peut écrire sur la peinture. Mon observation ne retombant que sur l'arrangement du haut de ce tableau, mon jugement ne paroîtra téméraire qu'à ceux qui n'ont ni justesse dans l'esprit, ni aucun goût de l'art, les autres ne le trouveront que raisonnable.

Raphaël, à ce compte, n'avoit donc ni goût, ni justesse? Messieurs, s'il vous plait, point de sophisme. On vous l'a dit cent fois : Raphaël étoit un très-grand Peintre dans les parties qu'il connoissoit; & si grand que si, par un miracle, il eût vu les Pein-

grand tableau; elle fit auſſi ſon portrait au miroir. Perſonne dans la Peinture n'eut autant de promptitude; elle étoit ſi habile, que le prix de ſes ouvrages paſſoit de beaucoup celui des productions en ce genre, des plus célebres Ar-

---

tres venus depuis lui, Raphaël eût récompoſé tout le haut de l'admirable Diſpute du St. Sacrement. Si vous le niez, prenez-y garde, vous ferez obligé d'avouer qu'il étoit incapable de jamais ſentir la magie d'une grande apparition céleſte, & que les reſſorts d'un ſpectacle auſſi impoſant, étoient abſolument au-deſſus de ſes forces. Mais n'oubliez pas que nous vénérons Raphaël, que nous le méditons, que nous l'étudions, que nous le connoiſſons, & que l'immenſité de l'art eſt beaucoup plus étendue que lui. Criera qui voudra; pour nous, cherchons la vérité.

Je me doutois bien que cette note feroit *froncer le ſourcil*, & qu'elle exciteroit chez certains lecteurs *un mouvement d'indignation*; car il eſt des hommes qui ne voient pas de ſang froid l'*irrévérence* attaquer leurs préjugés.

L'Auteur des *Mémoires généalogiques de la maiſon de Médicis* a conſacré ſept pages environ à démontrer qu'un *tableau preſque auſſi connu des nations que l'Enéide de Virgile*, doit être ſans défauts. S'il eût ſeulement comparé le neuvieme chapitre de St. Luc avec l'idéal de l'ouvrage; s'il n'eût pas mis les trois Diſciples proſternés DANS LE BAS DU TABLEAU;

tistes de son tems; savoir Sopolis & Dionysius, dont les tableaux remplissent les cabinets (*e*). Il y eut aussi une certaine Olympias, dont on ne sait autre chose, sinon qu'elle eut pour élevé Autobule.

SECTION QUARENTE-UNIEME.

De l'Encaustique.

Il est certain qu'il y avoit anciennement deux manieres de peindre à l'encaustique, savoir;

---

s'il eût pensé que ce qu'un homme ignore, peut être connu d'un autre, (ce qui comprend à peu près les sept pages) il n'y auroit rien de repréhensible dans ce qu'il dit. Voyez les Mémoires cités, depuis la page 138 jusqu'à 144, livre 15, & vous trouverez que j'ai passé légerement sur les méprises de cet Ecrivain. J'ai mieux aimé déférer à l'invitation d'un de ses amis que de dire tout ce que m'inspiroient dans son livre les sept pages qui me concernent.

(*e*) Sans vouloir déprimer ni dépriser les ouvrages de Lala *perpetua virgo*, ne se pourroit-il pas que la rareté des vrais talens, chez les femmes, contribuât un peu à la cherté de leurs ouvrages? Les talens semblent acquérir un nouveau prix entre les mains d'un sexe qui sait mettre de l'intérêt jusques dans les choses mêmes les plus communes. Aussi Pline paroît-il

avec la cire, & sur l'ivoire avec le poinçon, & qu'elles ont été les seules, jusqu'à ce qu'on ait commencé à peindre les vaisseaux. On ajouta cette troisieme maniere, en étendant avec le pinceau, des cires fondues au feu; sorte de

---

ne laisser aucun doute sur la principale raison de cette cherté, quand il dit que les portraits des plus habiles Peintres *vivans* étoient beaucoup moins payés que ceux de Lala. Ce n'est pas que de nos jours une Rosa-Alba, & peut-être quelques autres, n'aient été d'un vrai mérite. Nous avons même une *Sculpteur*, qui, si elle continue, pourra tenir une place honorable entre les Artistes habiles, & le prix de ses ouvrages ne sera point dû seulement au sexe & à la singularité, car elle est seule, mais à leur propre mérite.

J'ai vu à Geneve Mlle. Marchinville & ses productions; elle étoit mourante. Etoit-ce une Artiste célebre? pas encore. A peine étoit-elle entrée dans la carriere où, si la mort ne l'eût arrêtée, ses succès vers la réputation n'eussent pas été douteux. Déja son ame énergique & douce répandoit sur ses ouvrages des traits déchirans & vertueux, que nos pénibles & laborieuses études ne produisent que rarement, ou plutôt qu'elles ne produisent jamais, si notre sensibilité ne les vivifie. Voilà les femmes lorsqu'elles ne boivent pas la coupe du délire & de la perversion. Pourquoi ne rendrions-nous pas à leurs vertus

peinture qui ne s'altere, ni par le soleil, ni par le sel de la mer, ni par les vents.

SECTION QUARANTE-DEUXIEME.

De la Peinture des vêtemens.

On peint en Egypte des étoffes d'une façon bien extraordinaire. Après avoir foulé la toile blanche, on la frotte, non avec des couleurs,

---

& à leurs talens l'hommage qu'ils méritent ? Nous n'encourageons que trop ce sexe à tout ce qui peut l'avilir, même au tribunal de ses corrupteurs : offrons-lui donc au moins un tribut qui puisse le soutenir dans le pénible exercice d'un art difficile, quand à de justes titres, il est devenu légitime. J'offre ici le mien à la mémoire de Mlle. Marchinville, de laquelle on peut dire aussi : *ut flos ante diem flebilis occidit.*

Une autre de ses concitoyennes (Mlle. Terroux, fille de Mr. Terroux l'aîné, citoyen de Geneve & horloger) peint en émail avec un succès qui, par sa rapidité, me paroît surprenant. Ou la pratique & la réussite de cette sorte de peinture peut s'acquérir en quinze mois, ou cet Artiste y a fait d'étonnans progrès. Son premier ouvrage en ce genre est, comme de raison, d'une assez foible écoliere, c'est-à-dire, pour l'émail ; car avant de l'entreprendre elle dessinoit déja ; mais ses dernieres productions montrent

mais avec des mordans qui les imbibent. Ces mordans ne paroiſſent point ſur l'étoffe; mais l'ayant plongée dans une chaudiere de teinture bouillante, un inſtant après on l'en retire peinte. Et ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt que

---

un talent décidé qui s'achemine à la perfection. Que cette Demoiſelle en continue l'exercice & l'étude, & Geneve pourra la compter au nombre des Artiſtes diſtingués qu'elle aura produits.

Mr. Rouſſeau a eu raiſon de dire, dans le cinquieme livre de ſon *Emile*, que les femmes à grands talens n'en impoſent jamais qu'aux ſots; qu'on ſait toujours quel eſt l'Artiſte ou l'ami qui tient le pinceau. Il a eu raiſon s'il n'a voulu parler que de ces femmes qui à tant d'autres fauſſetés ajoutent encore celle-ci, & s'il a ſuppoſé des exceptions à cette regle générale. Mais lorſqu'il ajoute, *quand une femme auroit de vrais talens, ſes prétentions les aviliroient*, a-t-il la même exactitude? On ne conçoit pas trop comment de vrais talens ſeroient avilis par la prétention de les avoir, quand on les a légitimement acquis par des études laborieuſes. Les talens de *Roſa-Alba* ont-ils été avilis? Son nom ne ſera-t-il pas toujours précieux & célébré dans l'hiſtoire des beaux-arts? C'eſt que la vertu & l'honnêteté peuvent s'allier dans l'un comme dans l'autre ſexe, quand la mauvaiſe éducation n'a pas vicié une bonne organiſation. Les femmes, en général, ſeroient plus honnêtes, ſi nos cou-

n'y ayant qu'une ſeule couleur dans la chaudiere, l'étoffe qui en ſort eſt de différentes couleurs, ſelon la qualité des mordans; & ces couleurs ne peuvent être effacées enſuite par le lavage: ainſi la chaudiere qui auroit confondu

---

tumes, nos travers, nos exemples, ne les pervertiſſoient. Mais qu'auroit dit le Philoſophe rigoureux, s'il avoit vu Madame Falconet, ma belle-fille, modeler ſon buſte & en travailler le marbre, & que ce modele & ce marbre euſſent été beaux ? Il n'auroit pas déſapprouvé les juſtes prétentions de cette Artiſte; il eût mieux fait, il les eût encouragés.

Que ſa ténacité à l'étude ne ſoit point énervée par un peu d'aiſance que lui ont procuré ſes travaux; que ſon courage & ſon amour du travail continuent encore quelque tems à mépriſer la malignité baſſe qui perſécute les talens, & je réponds à notre Artiſte d'une réputation diſtinguée, que de bons ouvrages lui ont déja en partie méritée. Mais ſi elle éprouve un peu trop la tracaſſiere perfidie des ſociétés policées, je lui conſeille de vivre tranquille à ſa maniere; elle aura raiſon comme l'avoit Mr. Rouſſeau.

Propertia de Roſſi, la premiere & la ſeule femme que nous ſachions s'être auſſi fait un nom dans la ſculpture, étoit de Bologne, & vivoit dans le ſeizieme ſiecle. Elle fit, entr'autres bons ouvrages, un bas-relief en marbre qui lui méritera l'éloge univerſel

les couleurs, si on y eût plongé l'étoffe déjà peinte, en distribue, en arrange plusieurs, toutes d'une seule immersion; elle peint en cuisant, & les vêtemens ainsi brûlés deviennent plus durables que s'ils ne l'eussent pas été.

CHAPITRE XII.

SECTION QUARANTE-TROISIEME.

Les premiers inventeurs de l'Art de modeler.

EN voilà assez, & trop, sur la Peinture. Il convient à présent de parler de l'Art de modeler en argile. Dibutade de Sicyone, potier de terre,

---

de ses concitoyens. Mais un certain *maître Amico* se mit en tête de chagriner l'Artiste, & à force de calomnier son talent, la noire envie parvint à ne lui faire donner qu'un prix fort vil de son ouvrage. Propertia fit encore deux figures en marbre, fût dégoûtée de la sculpture, s'occupa quelque tems à graver, & mourut de douleur. D'où il résulte que si vous rencontrez des *maître Amico*, vous devez, ou les éviter, ou les réduire au silence, ou bien vous résoudre à périr de leur venin. Consultez vos besoins, votre amour de la réputation, & celui de votre tranquillité, c'est-là votre boussole.

fut à Corinthe, par le moyen de sa fille ; le premier inventeur de ce même art de faire des portraits d'argile. Amoureuse d'un jeune homme qui partoit pour un long voyage, elle renferma dans des lignes l'ombre de son visage marquée sur une muraille à la lumiere d'une lampe. Son pere appliqua de l'argile sur ce trait, & en fit un modele qu'il fit cuire avec ses autres poteries. On dit que ce modele se conserva dans le Nimphæum jusqu'à la destruction de Corinthe par Mumius. Il y en a qui prétendent que l'art de modeler a été trouvé d'abord dans l'Isle de Samos, par Ræcus & Théodore, long-tems avant que les Bacchiades eussent été chassés de Corinthe ; & que les modeleurs Euchir & Eugrammus accompagnerent Démarate pere de Tarquin l'ancien, roi de Rome, quand il s'enfuit de Corinthe, & qu'alors ils répandirent dans l'Italie l'art de modeler en argile. Dibutade imagina de mêler de la terre rouge à l'argile, ou de modeler avec de la terre rouge. Il fut aussi le premier qui plaça des masques sur le haut des toits ; il les nomma d'abord *ébauches* (*a*). Ensuite, il fit des

---

(*a*) Il est singulier que dans la longue énumération des plus beaux ouvrages des Sculpteurs anciens,

figures *perfectionnées*. De là vinrent les ornemens du faitage des temples; & à cause de lui, ceux qui les faisoient furent appellés *modeleurs*.

Pline n'ait rien dit des bas-reliefs qu'ils ont pu faire; car il ne faut pas compter les ornemens qui enrichissoient, peut-être en pure pertè, la Minerve de Phidias, ni ces modeles que faisoit Dibutade, & que quelques interprêtes prennent pour des bas-reliefs. Pline étoit-il de ces gens qui ne mettent pas les bas-reliefs au rang des belles productions d'un Sculpteur? Ou les Artistes n'en avoient-ils pas fait qui méritassent des éloges particuliers & un peu circonstanciés? Ce qui seroit difficile à croire. Quoiqu'il en soit, les bas-reliefs qui nous restent des anciens prouvent assez que dans ces ouvrages, ils n'avoient pas toute l'intelligence de quelques savans Artistes modernes.

Les Sculpteurs Grecs ne composoient peut-être leurs bas-reliefs que comme ils voyoient les Peintres composer leurs tableaux: ou bien il faudra dire qu'ils fermoient les yeux à l'intelligence de la peinture, ce qui n'est pas vraisemblable, attendu que le bas-relief a souvent pu devenir, jusqu'à un point, un tableau en sculpture. Les anciens Sculpteurs pouvoient en donner une idée dans certains grands frontons, qui entre la couverture & le corps d'un temple permettent une sorte de renfoncement. Ailleurs, il ne leur étoit pas aussi possible qu'à nous; leurs autels ne tenant point au mur comme les nôtres, on

SECTION QUARANTE-QUATRIEME.

Qui le premier moula ſur un viſage & prit l'empreinte des ſtatues.

Le premier qui fit un portrait en moulant

---

n'y plaçoit ni grands tableaux, ni grands bas-reliefs. Mais les Peintres Grecs ont-ils connu autant que les grands Peintres modernes toutes les parties de la peinture ? Obſervons toujours, car je l'ai dit ailleurs, que Pline ne fait pas mention des reſſorts de la machine, du grand art & des beautés d'une compoſition. C'eſt peut-être qu'il n'y en avoit pas encore, ou qu'il ne ſavoit pas l'appercevoir; choiſiſſez. Toute la peinture des grandes écoles modernes fût-elle perdue, l'on verroit par les bas-reliefs des Bernin, des le Gros, des Angelo Roſſi, des Alegarde, &c. comment les Peintres de leur tems compoſoient leurs tableaux.

Voyons à préſent la traduction de Mr. Poinſinet. „ Quant à Dibutade, on lui accorde l'invention d'a„ voir ajouté de la terre rouge dans ſes ouvrages de „ plaſtice, ou même d'avoir fait de tels ouvrages, „ uniquement pêtris de terre rubrique. Il inventa „ auſſi les maſques des édifices, leſquels maſques il „ plaça ſur les bords des toits, & qu'il appella d'a„ bord *protypes* ou ébauches, ce qui le mit ſur la „ voie d'inventer les *ectypes*, ou figures perfection-

avec du plâtre ſur le viſage même, & qui après avoir coulé de la cire dans ce creux, la répara, fut Lyſiſtrate de Sicyone, frere de Lyſippe dont nous

---

„ nées. De-là l'origine du nom de *plaſtes* donné aux „ ornemens qui couronnent les bords des couvertu„ res des temples, la plaſtice étant l'art qui les a „ fournis ".

Voici ſa note. " Au texte après *hanc*, il faut ſous„ entendre *plaſticen*, d'autant que la *plaſtice* eſt l'ob„ jet de ce chapitre. Je lis donc *propter hanc* (nem„ pe plaſticem) *plaſtæ appellata*, lequel mot *appella*„ *ta* ſe rapporte à *faſtigia* qui précede. Avant nous „ on liſoit *appellati*, ce qui n'offre aucun ſens. Je „ laiſſe ſubſiſter cette leçon dans le texte : mais je tra„ duis comme ſi j'y liſois *appellata*. Au reſte, tout „ ce que dit ici Pline a été fort mal interprêté juſ„ qu'ici ".

Si le *faîtage* d'un édifice doit s'exprimer en latin par *faſtigium*, ſi *plaſtes* ſignifie *modéleur*, ne réſulteroit-il pas, ſelon Mr. Poinſinet, que Pline, à cauſe de la *plaſtice* ou *plaſtique*, appelleroit *modeleurs* les faîtages des édifices ? Il eſt au moins probable que ce ſeroit le ſens unique, en faiſant rapporter le mot *appellata* au mot *faſtigia*.

Si au contraire, on rapportoit *plaſtæ appellati* aux Artiſtes qui, comme Rhæcus, Théodore, Euchir & Eugrammus, dont Pline vient de parler, faiſoient des

nous avons parlé. Ce fut aussi ce même Lysis-
trate qui le premier imagina de rendre la res-

---

ouvrages d'argile, ne trouveroit-on pas que cet *ap-
pellati* offriroit un sens clair & analogue à l'objet du
chapitre, *fastigia* signifiant des faitages, & *plastæ* des
modeleurs? La leçon *propter hunc* adoptée par le Pere
Hardouin & par Mr. Poinsinet, n'embrouilleroit-elle
pas le discours de Pline; & si on continuoit de lire
propter hunc, en sous-entendant *Dibutadem*, qui est
quelques mots au-dessus, resteroit-il aucune obscurité?

Durand, ainsi que le manuscrit de Pétersbourg &
beaucoup d'éditions, lit *propter hunc*: il met aussi
dans son texte, *plastice ad appellata*: mais je n'au-
rois pas suivi ce dernier exemple, & voici comment
j'aurois continué mon raisonnement. J'aurois dit:
Pline, après une parenthese de quelques lignes, re-
prend son sujet, & nomme Damophile, Gorgase &
d'autres, comme les plus célebres modeleurs. (C'est
le titre de la section 45: *Nobilitates artificum in plas-
tice. Célébrité des modeleurs.*) Le sens est donc, au-
rois-je conclu que ceux qui modeloient les ornemens
du faîtage des temples furent appellés modeleurs.
Pourquoi donc Mr. Poinsinet veut-il que *plastes* qui a
toujours signifié *modeleur*, signifie *modele*? Mr. Bro-
tier qui croit, comme je le crois aussi, que la table
des sections est de Pline, sera peut-être ici de mon
avis; son texte au moins le feroit croire: il dit, *prop-
ter hunc plastæ appellati*. J'ignore de quel poids le

ſemblance: avant lui on ne s'étudioit qu'à

ſuffrage de Durand pourroit être au tribunal de Mr. Poinſinet, auſſi n'eſt-ce qu'en héſitant que je tranſcrit la note de cet Editeur, dont je n'ai pas vu qu'il parlât dans ſes volumes de Pline: la voici. *Ceux qui liſent avec le Pere Hardouin*, propter hanc, *ne font pas attention qu'il s'agit ici de Dibutade*. Enfin, loin de croire que ce qui eſt rejetté par Mr. Poinſinet n'offre aucun ſens, je penſe qu'il n'y a rien de plus clair.

Puiſque je traduis ce paſſage, il faut bien que je cherche à m'aſſurer ſi je conſerve le ſens de l'original, & que j'examine attentivement ce que dit Mr. Poinſinet; je me rapporte à ſon interprétation de *protypa* & d'*ectypa*; car je la trouve juſte. La note de Mr. Brotier mérite auſſi mon attention, parce que là où je differe de ces hommes ſavans, plus d'un lecteur, qui certainement ne s'occupera pas de l'examen que je fais, prononcera que c'eſt le Statuaire qui a tort.

J'avois traduit *protypa* ou *proſtypa des modeles de bas-relief*, & le mot *ectypa*, je l'avois rendu par *des moules*. Mais j'ai obſervé qu'ailleurs où Pline parle des bas-reliefs de ſtuc ou de plâtre qui ornoient les friſes des édifices, il dit: *Uſus gypſi in albariis ſigillis ædificiorum & coronis gratiſſimus*, il exprime donc le bas relief qui orne un édifice par le mot *ſigillum*. J'ai vu auſſi qu'il nomme un moule *forma*. Mr. Brotier interprête *proſtypa* & *ectypa* comme je

faire les plus belles têtes possibles (*b*). Il in-

---

les avois interprêtés d'abord : mais je me rectifie, je le crois du moins. Au surplus, je me soumets ici à Mrs. Poinsinet & Brotier, ainsi qu'à tous ceux qui entendent le latin ; car je pourrois encore m'être trompé.

(*b*) On ne faisoit pas encore *de portraits* avant Lysistrate, frere de Lysippe & contemporain d'Alexandre, & ce fut lui qui le premier imagina de rendre la ressemblance ; *Hic & similitudinem reddere instituit ; ante eum, quam pulcherrimas facere studebant* : cela est positif, & je lis au texte du manuscrit de Pétersbourg ainsi que par-tout ailleurs, *hic* & non pas *sic*, comme le veut Mr. Poinsinet, qui par-là, si je ne me trompe, fait dire à Pline deux fois de suite la même chose, & ce n'est pas son style. Cependant, vous venez de voir que Dibutade, antérieur de quatre à cinq cens ans à Lysistrate, fit le premier *des portraits*. Vous verrez au commencement du chapitre 5, livre 36, que Bupale & Antherme firent *le portrait* du Poëte Hipponax plus de 200 ans avant Lysistrate. Vous avez vu dans le chap. 4, du 34e livre, qu'on faisoit *des portraits*, *iconicas*, environ 220 ans avant Lysistrate ; & au chap. 7, sect. 16, du liv. 34, que l'art d'exprimer les ressemblances, *similitudines exprimendi*, fut connu avant de faire des statues, ce qui remonte, selon Pline lui-même, à plus de 400 ans avant Lysistrate. Vous avez vu à la sect. 5,

venta encore de prendre l'empreinte des figu-

---

du chap. 3, de ce liv. 35, que Téléphane & Ardicès faisoient des *portraits* peut-être plus de 3 ou 400 ans avant Lysistrate, mais si mauvais, si peu ressemblans, qu'on imagina d'écrire au bas le nom de ceux qui étoient représentés, *ideo & quos pingerent, adscribere institutum.* On mettoit aussi, *ceci est un bœuf, ceci est un cheval, ceci est un arbre.* Quoique ces deux Peintres fussent encore dans une très-profonde ignorance de l'art, ils faisoient ou tâchoient de faire *des portraits*, parce que ç'a été la premiere inspiration; & qu'on n'est parvenu à des sujets plus composés, que par développement & par degrés. Enfin, vous avez lu tout à la fin du chap. 8, liv. 35, que Panænus *faisoit des portraits ressemblans*, *iconicos duces pinxisse tradatur*, environ 130 ans avant Lysistrate. Il y en a d'autres exemples dans nos trois livres de Pline, qu'il feroit trop long de rapporter ici, attendu que j'en parle encore ailleurs. Mais si vous voulez savoir qu'on en faisoit aussi du tems de la guerre de Troye, voyez la note 3, du Pere Hardouin, pag. 681, tom. 2, vous y trouverez un passage de Trebellius Pollion qui dit, que de son tems on voyoit encore à Rome le bouclier d'Enée où son *portrait* étoit gravé ou ciselé, ou même peint. Trébellius vivoit peu avant Constantin.

Mais n'est-ce pas de l'invention de mouler un visage sur le naturel, qu'il est question ici? Oui bien,

tes; & cet usage augmenta tellement, qu'on

---

en commençant de parler de Lysistrate : mais comme ce moulage conduisit l'Artiste à faire des portraits sans doute fort ressemblans, Pline conclut qu'il exerça le premier l'art du portrait. La phrase latine ne paroît pas équivoque, & j'ai dit plus haut combien elle est claire en ne lisant pas *sic* au lieu de *hic*. Au surplus, je ne suis pas le seul qui entende ainsi ce passage. Mr. de Jaucourt ne lui donne pas un autre sens, article *Lysistrate*, & je crois qu'il a raison. On a déja vu, & l'on verra que je suis loin de vouloir toujours donner tort à cet Ecrivain laborieux, autant qu'il est facile. Souvent il se trompe, quelquefois je le reprends ; l'un est aussi permis que l'autre.

Je ne finirai pas cette note sur les portraits, sans rapporter un passage de Plutarque assez singulier, du moins à ce qu'il me semble, pour mériter l'attention des connoisseurs & des Artistes. Cet Ecrivain Philosophe prétend que dans le plus beau siecle de l'art, il étoit impossible de faire le portrait de Démétrius Poliorcétes. J'avoue que cette idée confond toutes les miennes, & j'en laisse la discussion à qui voudra s'en occuper. On se demandera, si l'on veut, comment de tant d'Artistes si célebres, pas un ne savoit parvenir à faire cette ressemblance, & comment il est impossible à l'art de représenter un visage quel qu'il soit.

Voici, selon Mr. Dacier, ce que dit Plutarque. De-

ne fit plus aucune figure, aucune ftatue fans

---

métrius étoit d'une beauté fi excellente & d'une mine fi relevée, qu'aucun des Peintres & Sculpteurs qui en ont fait des portraits ou des ftatues, n'ont pu attraper fon air ni fa reffemblance ; car on voyoit fur fon vifage la douceur & la gravité, le terrible & l'agréable ; & parmi cet air de jeuneffe, de vivacité & de férocité, on voyoit éclater un air héroïque très-difficile à imiter, & une majefté véritablement royale. (Vie de Démét. chap. 1.) Comme Socrate vous eut relancé tous ces Peintres & ces Statuaires-là ! Peut-être n'y a-t-il que Plutarque en défaut, & qu'il a parlé du portrait de Démétrius comme beaucoup de femmes parlent du leur, qu'aucun Peintre ne fait reffemblant, difent-elles.

Voilà donc Pline qui, dit-on, ne copioit pas, qui prenoit dans fes propres connoiffances les chofes qu'il difoit ; voilà cet ancien devant lequel on exige que nous reftions grands yeux ouverts, bouche béante ; le voilà, dis-je, qui contredit dans un endroit un fait qu'il a établi dans d'autres. Et l'on voudroit qu'un Artifte, un lecteur, je ne dis pas fort attentif, mais feulement qui ne feroit pas ftupide, regardât Pline comme l'oracle des beaux-arts, comme celui du raifonnement, comme un favant univerfel ! C'eft bien le mal connoître, ou c'eft fe moquer des gens d'une maniere bien méprifante. Si on vouloit fe donner la peine d'y fonger un peu mieux, fi on pouvoit fe dé-

argile. D'où il paroît que cette ſcience eſt plus ancienne que celle de fondre l'airain (*c*).

SECTION QUARANTE-CINQUIEME.

Célébrité des modeleurs.

Les plus célebres Artiſtes en ce genre ont été Damophile & Gorgaſe: ils étoient auſſi

---

gager des préventions de college, on trouveroit que la doſe eſt trop forte.

(*c*) Il eſt à croire que Pline s'entendoit, ou qu'il croyoit s'entendre. Pour moi, j'avoue qu'ici je ne l'entends pas; voici mes raiſons. Ce n'eſt point avec de l'argile qu'on moule une ſtatue, parce que cette matiere eſt ſujette à des accidens contraires à l'objet d'un moule, ſoit en ſe fondant, en ſe diminuant, ou en ſe déformant. Puiſque les anciens Statuaires ſe ſervoient de cire, de plâtre pour mouler, que Lyſiſtrate moula lui-même en plâtre & en cire, que veut dire *prendre l'empreinte des figures*, de ſorte qu'on n'en fit plus ſans argile? *De ſignis effigiem exprimere...., ut nulla ſigna ſtatuæve ſine argilla fierent.*

Si par argile, Pline entend un modele qu'on mouloit enſuite, il ne montre pas qu'il connût les procédés de la ſculpture, ſur-tout lorſqu'il ajoute, *d'où il paroît que cette ſcience eſt plus ancienne que celle de fondre l'airain.* Sans doute elle eſt plus ancienne, puiſqu'il n'eſt pas poſſible de fondre une ſtatue de

Peintres. Ils ont orné de leurs ouvrages dans ces deux genres, le temple de Cérès, au grand cirque à Rome; une inſcription en vers Grecs qui s'y trouve, apprend que les ouvrages à droite ſont de Damophile, & ceux à gauche de Gorgaſe. Varron obſerve qu'avant la conſtruction de ce temple, c'étoient des figures Toſcanes qui étoient dans tous les temples; & que quand on répara celui-ci, on coupa les peintures qui étoient ſur les murailles, qu'on les encadra, & que les figures qui étoient ſur le faîte du toit, furent diſperſées. Calcoſthène

---

bronze ſans en avoir fait le modele & le moule. J'aimerois autant dire, on fait du vin avec le raiſin; d'où il paroît que le raiſin eſt plus ancien que le vin.

Mais ſi l'art de modeler fut inventé à Samos, quelques ſiecles avant Lyſiſtrate; ſi cet art fut apporté en Italie 300 ans avant ce Lyſiſtrate, comment peut-on dire qu'il en fut l'inventeur? Pline oublie, qu'au livre précédent il a dit, que la premiere ſtatue de bronze faite à Rome (celle de Cérès) le fut après la mort de Sp. Caſſius: c'étoit 160 ans avant Lyſiſtrate. Il oublie que dans le même livre il dit que Théodore en avoit fondu une avant la 64[e]. Olympiade, plus de 160 ans avant Lyſiſtrate, & *qu'elle exprimoit parfaitement la reſſemblance;* quoiqu'il diſe ici, qu'avant ce Statuaire on ne faiſoit pas de reſ-

fit aussi à Athènes des ouvrages en terre crue, dans le lieu qui du nom de son attelier, est appellé Cèramique. M. Varron rapporte qu'il a connu à Rome un nommé *Posis*, qui a fait des fruits & des raisins si ressemblans, qu'on ne pouvoit à la vue les distinguer des fruits réels (*d*). Le même Auteur loue beaucoup Arcésilas ami de L. Lucullus, dont les modeles se vendoient aux Artistes mêmes, plus cher que les ouvrages des autres. Il a fait une figure de Vénus-génitrice qui est dans la place de César, & qu'on fut si pressé de dédier, qu'elle fut posée

---

semblance. Il oublie celles de Romulus, d'Horatius Coclès, de Clélie, & d'autres, dont il parle lui-même dans le 34e. livre, & qui avoient été fondues trois ou quatre cents ans avant Lysistrate. Il venoit de dire, que Dibutade, fort antérieur à Lysistrate, avoit modelé. Je crois qu'il faudroit avoir la pliniomanie au plus haut degré, pour fermer les yeux sur tant d'incohérences.

Mr. Poinsinet ayant rendu tout ce paragraphe bien différemment que moi, nos traductions ne peuvent & ne doivent pas se rapporter.

(*d*) Ces fruits en sculpture étoient donc colorés; sans quoi il n'étoit pas difficile de les distinguer des fruits réels. Nous avons aussi des gens fort adroits, qui réussissent dans ces sortes d'ouvrages; mais quand

avant d'être achevée. Ensuite le même Lucullus convint avec lui du prix de soixante-mille sesterces pour une figure de la Félicité, dont la mort de l'un & de l'autre nous a privé. Octavius, Chevalier Romain, voulant avoir une coupe de sa composition, il lui en vendit le modele de plâtre, un talent. Varron loue aussi Pasitèle, qui a dit que l'art de modeler est la mere de la Statuaire, de la Sculpture & de la ciselure; & quoiqu'il excellât dans tous ces genres, il ne fit point d'ouvrages sans d'abord en avoir fait un modèle (*e*). Il ajoute

---

nous écrivons sérieusement de la peinture & de la sculpture, nous ne parlons pas de ces petites curiosités, parce que nous ne voulons pas donner lieu de croire que nous jouons encore à la chapelle. Si ce petit fait n'a pas changé sur la route, Varron, ainsi que Pline, aura un peu parlé de ce qu'il n'entendoit pas. Mais pourquoi s'en prendre à Pline qui ne fait que rapporter ce trait? C'est parce qu'il le rapporte: car s'il eût fait l'observation bien simple, par où j'ai commencé, les fruits du *nommé Posis* ne seroient pas sorti du livre de Varron. Qu'il est aisé de voir quelles sont les connoissances d'un Ecrivain, soit qu'il parle de source, ou qu'il emprunte!

(*e*) Cette remarque de Pline est d'autant plus inattendue, qu'ailleurs il dit, que les Statuaires font

que cet Art fut cultivé en Italie, ſur-tout en Etrurie, & que ce fut de Frégelles que Tarquin l'ancien fit venir la ſtatue de Jupiter qu'il vouloit conſacrer dans le Capitole. Cette figure étoit d'argile; c'eſt pourquoi on avoit coutume de lui mettre du vermillon. Les quadriges qui étoient ſur le faîte du même temple, & dont nous avons ſouvent parlé, étoient auſſi modelés. Ce même Turianus fit l'Hercule qui conſerve à Rome, encore aujourd'hui ſon nom de la

---

des modeles avant de fondre leurs bronzes & avant de travailler leurs marbres. *Nous admirons*, dit-il, *dans l'attelier de Zénodore la parfaite reſſemblance du Prince, non ſeulement par le modele d'argile, mais encore même par les petites eſquiſſes ou études* (parvis ſurculis), *qui d'abord avoient été faites à l'inſtar de l'ouvrage*, l. 34, c. 7. Si l'expreſſion *ſurculus* ne ſignifie pas ici de petites études ou eſquiſſes, je n'entends pas ce qu'elle veut dire; car, pris à la lettre, *verge*, *baguette*, *branche*, *rejetton*, *rameau*, *greffe*, ou même *petites lames branchues*, n'auroient pas du ſens; du moins, je ne le comprendrois pas, n'y voyant aucun rapport avec les opérations de nos atteliers. Ainſi, je crois que Pline s'eſt exprimé par une figure, c'eſt aſſez ſouvent ſon ſtyle; & qu'il a regardé l'eſquiſſe comme le germe, la greffe de l'ouvrage: c'eſt exprimer en homme

matiere dont il eſt fait. Cette matiere étoit alors en honneur pour les ſtatues des Dieux ; & nous n'avons pas à rougir de ceux qui en ont adoré de ſemblables ; attendu que pour les repréſenter, ils n'avoient pas même aſſez d'or & d'argent (*f*).

---

d'eſprit un moyen pratique de l'art ; ce qui n'en ſuppoſe pas cependant la connoiſſance. Au ſurplus, je ſoumets mon explication aux Savans & aux hommes de goût. Voyez la note ſur ce paſſage du livre 34. Quoiqu'il en ſoit, les Anciens, habiles ou non, faiſoient des modeles avant leurs marbres & leurs bronzes, tout comme les Modernes ; & Pline, qui copioit ici Varron, diſoit bonnement de Paſitèle ce que Varron en avoit dit.

(*f*) Par la fin de cette ſection, & par ce que j'ai traduit de la ſuivante, on voit que Pline approuve les anciennes ſtatues des Dieux, parce qu'elles étoient d'argile ; & qu'il ſévit contre les modernes, parce qu'elles étoient d'or & d'argent. La ſimplicité des premiers Romains dans les objets de leur culte, méritoit cet éloge ; il eſt dicté par la raiſon & par l'horreur du luxe & de la dépravation des mœurs. Pline au moins n'auroit pas dû blâmer ailleurs, en quelque ſorte, les ſtatues d'argile, & dire ceci, que vous avez lu, tome 3, page 41 ; “ Il me paroît ſur„ prenant auſſi que l'origine des ſtatues étant ſi an„ cienne en Italie, ce ſoit plutôt des ſimulacres de

SECTION QUARANTE-SIXIEME.

Des ouvrages en argile.

Il subsiste encore en plusieurs lieux de tels simulacres, même à Rome, & dans les villes municipales; leur ciselure est admirable (*g*);

„ bois ou d'argile qu'on ait consacrés aux Dieux dans „ les temples, jusqu'à la conquête de l'Asie qui in- „ troduisit le luxe". *Mirumque mihi videtur*, &c.

Puisque l'or & l'argent étoient rares encore dans les premiers tems de Rome, il étoit bien naturel qu'on n'employât pas ces métaux pour les simulacres, même ceux des Dieux; pourquoi donc trouver *surprenant* qu'ils fussent d'argile? Pourquoi dire aussi qu'avant l'introduction du luxe, on n'avoit pas encore des objets de luxe? Soit en elle-même, soit comparée à l'éloge des simulacres d'argile, cette idée renferme un abus de paroles qui annonce bien plus le Rhéteur que le Logicien, & sert à former une suffisante contradiction.

(*g*) Je n'entends pas, & ne sais comment on explique le *mira cælatura* du texte; & je ne puis deviner ce qu'étoit la ciselure de ces simulacres d'argile. Ciseloit-on des modeles d'argile, cuite ou crue? Les tailloit-on, les travailloit-on au ciselet & au marteau? Pline, ailleurs en parlant des ouvrages de marbre, employe quelquefois le verbe *cælare*, & je le com-

&, par la ſolidité que le travail & le tems leur ont donnée, ils ſont plus recommandables que l'or, & certainement moins dangereux (*h*).

---

prends, mais quand ce mot déſigne le travail de l'argile, je ne l'entends plus. Les interprêtes que j'ai conſultés ne diſent rien ſur ces deux mots *mira cælatura*, ni en général ſur la ciſelure ou gravure des ouvrages d'argile; & ce que j'ai pu avoir de pratique dans la ſtatuaire, ne m'en a rien enſeigné non plus.

(*h*) C'eſt ici qu'il faut rectifier, du moins en partie, les fautes de l'article *Modele* dans l'Encyclopédie. Des mémoires fautifs, recueillis avec peu de précautions, & l'impoſſibilité d'appercevoir leur non-valeur, ſont des raiſons qui, juſqu'à un point, pourroient diſculper Mr. le Chevalier de Jaucourt; mais elles deviennent par cela même un motif & un devoir de plus pour l'Artiſte qui s'eſt impoſé celui de ſubſtituer la vérité à l'erreur dans ce qui a du rapport à l'art.

L'article *Modele* dit, que la diminution d'un modele d'argile, n'eſt pas égale dans toutes ſes parties & dans tous ſes points; parce que *les petites parties de la figure ſe ſéchant plus vite que les grandes, le corps, comme la plus forte de toutes, ſe ſéche le dernier, & perd en même tems moins de ſa maſſe que les premieres.* Cela ſeroit contre les loix les plus ſimples & les plus connues de la phyſique; & voici ce que ces loix & l'expérience démontrent journel-

Aujourd'hui même au milieu des richesses;

---

lement aux Sculpteurs qui font des modeles d'argile. Ces modeles étant faits d'une même matiere, cette matiere étant également humide, la sécheresse produit une retraite égale & proportionnée aux différentes parties. Le col d'une figure, par exemple, qui auroit trois pouces de grosseur, se réduiroit en séchant à deux pouces neuf lignes, tandis que le corps, qui auroit sept pouces & demi de large, n'auroit plus que six pouces dix lignes, la retraite supposée à un douzieme; cette regle est constante, quelque forme que le Sculpteur donne à son modele.

Mais il est un inconvénient dont Mr. de Jaucourt ne parle pas, qui est cependant essentiel, & que la seule réflexion, sans l'expérience, auroit dû lui suggérer: c'est la réduction inégale de la hauteur & de la largeur d'un modele. On dira que notre Ecrivain ne fait autre chose que copier ici Mr. Winckelmann; voici donc ce qu'il convient de répondre à Mr. Winckelmann. Tout corps humide, dont les parties ne sont pas contenues sur leur hauteur par des membranes solides, comme le bois, pese & s'affaisse sur lui-même; ainsi une figure d'argile, en proportion de sa hauteur & du poids de la terre, est sujette à cet inconvénient, dont il falloit parler de préférence; puisqu'il engage le Sculpteur à des précautions particulieres; celles, par exemple, de commencer sa figure plus longue qu'il ne faut, ou d'en tenir la

on ne se sert pas dans les sacrifices, de vases murrhins

plinthe assez épaisse pour y retrouver la longueur nécessaire, quand il s'apperçoit que sa figure est devenue trop courte.

Ces Mrs. ajoutent que, pour obvier à l'inégalité prétendue de la retraite dont ils parlent, il n'y a qu'à mouler le modele, *& jetter ensuite de la cire fondue dans le moule.* La cire fondue se retirant sur elle-même, aussi bien que l'argile, un semblable inconvénient subsistera toujours, selon le raisonnement de ces Mrs.; car toute cire coulée ou mise au pinceau dans un moule, se retire plus ou moins en refroidissant, en raison du volume de l'objet; & le seul moyen de prévenir sa retraite est d'y adapter en dedans, & tandis qu'elle est encore chaude, une autre épaisseur de cire froide, & d'y couler ensuite un noyau: voilà, ce me semble, ce qu'il auroit fallu observer pour instruire. Mais on vient de voir que la crainte des inconvéniens occasionnés par cette retraite, est absolument gratuite, & que, soit en argile, soit en cire, un modele en se retirant, conserve sa proportion respective, à l'inconvénient près que j'ai observé sur la pésanteur de l'argile, qui la fait plus diminuer sur sa hauteur que sur sa largeur.

Mais à quoi bon, pourroit-on demander à nos instructeurs, cette figure ainsi *jettée en cire fondue dans le moule*, & quel en sera l'usage? On ne s'a-

murrhins ou de cryſtal; mais on fait les libations avec de petits vaſes de terre.

Le reſte de ce Chapitre & de ce Livre, traite des différentes propriétés des eſpeces particulieres de terre, & n'a point de rapport à la Peinture & à la Sculpture.

---

viſe pas, que je ſache, pour conſerver un modele, de le couler en cire. Quand on fait cette opération, c'eſt pour fondre l'ouvrage en quelque métal que ce ſoit; & ſi on veut avoir un modele en cire, on ne s'amuſe pas à le faire d'abord en argile : on fait du premier coup ſon modele en cire. Ce ſont les belles *terres cuites*, bien plus que les cires des grands maîtres que l'on conſerve précieuſement.

Je liſois dernièrement un beau paſſage dans l'Encyclopédie, à l'article *Médecine*, page 265; je dis *beau*, parce qu'il eſt, on ne peut pas plus judicieux; il eſt de Mr. de Jaucourt.

„ Un étalage d'érudition, une énumération des „ ſentimens tant anciens que modernes, les recher- „ ches ſubtiles des maladies, & la connoiſſance des „ antiquités médicinales, ne conſtituent point la „ médecine. Ce n'eſt point avec ce qui peut plaire „ à des gens de lettres qu'on fixera l'attention d'un „ homme, dont le devoir eſt de conſerver la ſanté, „ de prévenir les maladies, & qui ne lit que pour „ apprendre les différens moyens de parvenir à ſes

„ fins. Plein de mépris pour les productions futiles „ de l'éloquence & du bel esprit, lorsque ces talens „ déplacés tendront moins à avancer la *Médecine* qu'à „ briller à ses dépens, il aura sans cesse sous les yeux „ le style simple d'Hippocrate. Il aimera mieux en„ tendre & voir la pure nature dans ses écrits que „ de se repaître des fleurs d'un rhéteur, ou de l'é„ rudition d'un Savant: le mérite particulier du grand „ Médecin de Cos, c'est le jugement & la clarté".

Du modele, Mr. de Jaucourt passe à la maniere dont les anciens Statuaires travailloient le marbre, & il dit: *Dans les marbres anciens on découvre partout l'assurance & la liberté du maître. Il est même difficile de s'appercevoir dans les antiques d'un rang inférieur que le ciseau y ait enlevé, en quelque endroit, plus qu'il ne falloit.* 1°. Je ne crois pas que cette maniere de raisonner soit bonne, quoiqu'elle soit de Mr. Winckelmann, puisqu'elle paroît supposer que dans les marbres des grands Sculpteurs modernes, on ne découvre pas par-tout l'assurance & la liberté du maître. 2°. Puisqu'il y a des antiques d'un rang inférieur, c'est assurément parce qu'ils ne sont pas au point de supériorité des autres; & la cause de ce défaut de supériorité est, que le ciseau a trop ôté ou trop laissé; ou bien qu'il a ôté où il falloit laisser, & laissé où il falloit ôter.

D'habiles gens, continue Mr. de Jaucourt, *ont fait sentir les difficultés, les inconvéniens & les erreurs où il est presque impossible de ne pas tomber, en se conformant à la méthode employée par nos*

Sculpteurs modernes; cette méthode ne sauroit transporter ni exprimer dans la figure toutes les parties & toutes les beautés du modele. Il n'y a guere qu'un Sculpteur fort intelligent dans la partie méchanique de son art, ou un Littérateur qui en seroit bien instruit, qui puisse parler avec cette assurance. Voilà sans doute pourquoi Mr. de Jaucourt a copié avec tant de confiance Mr. Winckelmann. Il est certain aussi que cette façon de raisonner eût bien fait rire Pierre Puget & Guillaume Coustou. Le Marseillois eût dit, car il n'étoit pas poli: *Aqueou daqui crezeti qué meis marbrès soun pas tant beous qué meis moudelés?* Le Lionnois, qui ne se piquoit pas davantage de politesse, eût dit: *Avez-vous vu mes deux groupes de chevaux; les avez-vous comparés aux modeles; croyez-vous que ces marbres ne soient pas aussi beaux, aussi animés que les plâtres? Apprenez avant que d'écrire, ou n'écrivez pas ce que vous ignorez.* Assurément ces deux grands Sculpteurs n'eussent pas été polis; mais personne au monde n'eût senti plus juste.

Pour moi, sans craindre l'autorité des habiles gens qui ont fait sentir les difficultés, les inconvéniens & les erreurs de notre méthode de travailler le marbre, je demanderai si Mr. de Jaucourt n'auroit pas dû au moins en rapporter les principales raisons, ou indiquer les écrits de ces habiles gens; car il ne suffit pas de dire le mal, il faut encore présenter le remede. S'il eût nommé la dissertation de Mr. Winckelman, intitulée: *De l'imitation des ouvrages Grecs de peinture*

& de sculpture, imprimée en 1756, on eût vu d'abord à qui on avoit affaire. Je vais succintement exposer notre méthode, qui est simple, & qui rend exactement toutes les parties du modele ; en sorte que s'il arrive quelques erreurs, elles ne proviennent que de l'inattention à observer cette méthode, que voici en peu de mots.

On place deux chassis pareils, marqués de divisions semblables, l'un au-dessus du marbre, l'autre au-dessus du modele ; on y pose un fil avec un plomb attaché au bout sur chaque face du chassis ; ces fils tombant jusqu'au bas de la figure, parcourent le chassis à volonté ; on présente horizontalement une fiche de bois, dont la pointe touche le modele aux endroits où l'on veut prendre une mesure, pour la reporter sur le marbre, & la section de la fiche avec le fil étant marquée, donne la mesure dont on a besoin. Au moins cet abrégé ne donnera-t-il au lecteur aucune idée fausse.

Les grandes regles de bois qui portent avec elles plusieurs morceaux de bois armés d'une pointe de fer, qui parcourt à volonté tout le long de la regle, &c. Ces grandes regles n'étoient plus en usage vingt ou trente ans avant l'impression de l'article *Sculpture*, où l'on en donne une description que j'avoue ne pas comprendre, quoique j'aie travaillé autrefois par cette méthode, & que je la connoisse parfaitement. Mais voici de quoi annuller l'observation sur notre méthode, quelle qu'elle soit, & l'observation fut-elle juste. La voie méchanique des me-

sures n'est principalement que pour l'ouvrier qui ébauche la figure; l'Artiste qui la prend de ses mains pour la faire & la finir lui-même, voit *les beautés du modele* qu'il a fait, en ajoute ordinairement sur le marbre, & n'a de méthode alors que ses propres observations, son goût, son génie & la nature. Ainsi Michel-Ange, dont la méthode est invoquée, on ne sait trop pourquoi, auroit dû plutôt nous laisser sa chaleur, sa pratique, sa hardiesse étonnante à travailler le marbre, que cette *route particuliere & nouvelle, qu'il fraya*, & qui pourtant n'a pas empêché ce grand Sculpteur d'estropier savamment plus d'une figure de marbre.

Fin des Notes sur le trente-cinquieme livre de Pline.



NOTES SUR LE TRENTE-SIXIEME LIVRE DE PLINE, AVEC LA TRADUCTION.

CHAPITRE PREMIER.

SECTION PREMIERE.

Du luxe des marbres.

IL reste à traiter de la nature des pierres, c'est-à-dire, de cette manie particuliere qu'on a pour les marbres (*a*), sans parler des pierres

(*a*) Le manuscrit de Pétersbourg, au lieu de *præcipua morum insania*, porte *præcipua marmorum insania* ; leçon qui fait un sens plus convenable au discours de Pline, à sa pensée, & qui paroît être l'expression dont il s'est servi. Je m'y conforme dans la traduction.

précieuses, de l'ambre, des vases de cryſtal, & de ceux de murrhine. Car toutes les matieres dont nous avons traité juſqu'ici, peuvent ſembler produites pour l'homme : mais la nature avoit fait les montagnes pour elle-même, afin de preſſer dans les entrailles de la terre, quelques parties qui ſervoient à lier, à conſolider les autres ; & auſſi pour dompter l'impétuoſité des fleuves, pour briſer les flots, & pour retenir par leur ſolidité les parties mobiles. Nous les coupons, nous les traînons ces montagnes qu'il a autrefois paru merveilleux de traverſer ; & cela ſans autre raiſon que nos plaiſirs. Nos ancêtres regardoient comme un prodige qu'Annibal & les Cimbres enſuite, euſſent franchi les Alpes. A préſent on les taille en mille eſpeces de marbres ; on ouvre des promontoires à la mer, & l'on travaille à rendre la ſurface du globe unie. Nous ſoulevons les bornes que la nature avoit aſſignées aux nations pour les ſéparer ; nous conſtruiſons des vaiſſeaux pour le marbre, & nous tranſportons de tous côtés à travers les flots, partie la plus furieuſe de la nature, les ſommets des montagnes : extravagance qui l'emporte ſur celle d'aller chercher pour rafraichir nos breuvages, un vaſe de *cryſtal* juſques dans les nuées, & de creuſer les

roches les plus voisines du ciel, afin de boire à la glace. Que l'on pense, quand on entend parler du prix de ces matieres, quand on voit soulever & traîner ces masses qui nécessairement ont fait périr beaucoup d'hommes; combien de gens ont sans cela mené une vie plus heureuse. Tous ces ouvrages, ou plutôt tous ces tourmens, quel en est l'objet? Quels plaisirs nous procurent-ils? D'être couchés au milieu des pierres tachetées, comme si les ténébres de la nuit ne privoient pas du plaisir de les voir pendant la moitié de la vie (*b*).

(*b*) Toute cette prédication est sans doute philosophique: mais l'est-il autant de dire que la nature a placé les montagnes où elles sont, pour assigner des bornes aux nations? Pline est resté en beau chemin: il devoit aussi nous apprendre si les montagnes qui sont en grande quantité dans la mer y sont pour marquer les logis des requins, des baleines, des esturgeons & des soles.

Est-ce là de la science, de la philosophie, de la physique, & peut-on dire que la nature a placé les montagnes sur la terre pour séparer des nations qui n'existoient pas quand les montagnes, appellées *primitives*, furent formées? Pline dit pourtant quelques lignes plus haut: *montes natura sibi fecerat: la nature avoit fait les montagnes pour elle-même.* Oui;

SECTION SECONDE.

Qui produisit le premier du marbre dans les édifices publics.

Quand on fait ces réflexions, on doit bien rougir même pour l'antiquité. Il y a des loix faites par les censeurs, qui défendent de servir sur la table, des glandes de porc, des loirs & d'autres petits mets friands; & il n'en a été fait

---

mais voulant reprocher aux hommes de les briser, de les enlever, & de fouiller dans leurs entrailles, il falloit bien, au risque d'une contradiction, soutenir la mercuriale, & par une espece de pointe, la rendre plus sensible.

Pline a raisonné comme l'Abbé Pluche, qui prétend que les marées furent faites pour conduire les vaisseaux dans les ports de l'Océan, & qui oublie les mers qui ont des ports & point de marée. On lit cependant cette inadvertance contradictoire de notre Auteur, comme si elle étoit de la plus saine logique & du plus beau savoir. C'est que les hommes se laissent ordinairement conduire par les mots : ce sont le plus souvent les moteurs & les guides uniques de leurs opinions. Après avoir lu ce latin élégant, cette pensée fausse, mais séduisante, *Evehimus ea, quæ separandis gentibus pro terminis constituta erant*, il reste dans la mémoire un beau tour de phrase, une

aucune qui ait défendu l'importation des marbres, & de traverſer les mers pour ce ſujet.

CHAPITRE II.

On dira peut-être qu'on n'en apportoit pas alors; cela eſt faux. On a vu du tems de l'édilité de M. Scaurus, porter trois-cent-ſoixante colonnes pour la ſcene d'un théâtre élevé ſeule-

---

idée qui paroît hardie, qu'on adopte à cauſe de ſon air de nouveauté, & communément on ne va pas plus loin.

Mais rendons juſtice aux hommes en général: ils ne liſent point cet Auteur; ſeulement ils prononcent comme s'ils l'avoient lu. Notre ſiecle a ſans-doute auſſi quelques marchands de bluettes: mais il a des appréciateurs qui ne ſe laiſſent pas éblouir par le bruit de certaines réputations. Ceux-là voyant Pline donner ici l'effet pour la cauſe, ne croient pas qu'il raiſonne juſte: ils diront que ſi le naturaliſte s'entendoit en cauſes finales, il s'enſuivroit que les nations voiſines des montagnes auroient un titre de ſéparation que n'auroient pas les autres. Quelle ſource ne feroit-ce pas de guerres interminables, fondées ſur le défaut du droit naturel, pour les peuples qui ne ſont pas limités par des montagnes, puiſque la nature auroit oublié, dans ſes inſtitutions, d'aſſigner des bornes à pluſieurs nations futures?

ment pour un tems, & qui devoit à peine ſervir un mois; & les loix ſe ſont tues. C'eſt, dira-t-on, par indulgence pour les plaiſirs publics; mais pourquoi l'a-t-on eue cette indulgence? Par quel plus grand chemin les vices s'introduiſent-ils, que par le chemin public? Par quel autre moyen l'ivoire, l'or, les pierres précieuſes ſont-ils devenus en uſage chez les particuliers? Que reſerverons-nous donc pour les Dieux? Mais ſoit, accordons qu'on ait voulu

---

Ammien Marcellin emploie la même idée que Pline, mais il la modifie de maniere qu'elle n'eſt point choquante. Il dit, en parlant des monts *Æmus* & *Rhodope*, qui ſéparent les Illyriens & les Thraces: *Et (tanquam naturâ in ditionem Romanam redigendas nationes circumſitas prænoſcente) ita figurata conſulta*, l. 21, c. 10. Ce qui ſignifie, *& comme ſi la nature prévoyant que les nations environnantes ſeroient un jour au pouvoir des Romains, eut conſtruit ces montagnes dans cette vue.* Le *tanquam* fait diſparoître ce que l'idée auroit ſans lui de ridicule & de faux, & Marcellin n'eſt pas un Ecrivain de la force de Pline. D'autres hommes, peut-être moins célèbres, mais cependant qui raiſonnent mieux, diſent que la plupart des chaînes de montagnes, telles que les Pyrenées, les Alpes, l'Appennin, le mont Taurus, &c. ſemblent avoir été diſpoſées *pour prévenir la diſſipation des vapeurs qui ſeroient toutes*

favoriser les plaisirs publics. Pourquoi a-t-on gardé le silence, lorsque d'énormes colonnes de marbre Lucullien, de trente-huit pieds de hauteur, furent placées dans le vestibule de Scaurus? Cela ne s'est pas fait en secret & à la dérobée. L'Entrepreneur, chargé de l'entretien des égouts publics, se fit donner caution pour le dommage que pouvoit occasionner le transf-

---

chassées vers le nord, & priveroient entiérement de pluies les pays du midi, qui en ont le plus de besoin. Si cette raison n'étoit pas la vraie, du moins auroit-elle en sa faveur un fond de bon sens, & un principe de physique très-éloigné du ridicule. Voyez *Cosmographie* de Mr. Buy de Mornas, pag. 236.

Voici une autre observation qui ne retombe que sur un mot. Le manuscrit de Petersbourg, le Pere Hardouin & d'autres éditions, me partagent. Il faut convenir que la varieté des différentes leçons est embarrassante, quand on ne veut pas faire dire à Pline une absurdité. Le manuscrit met *veniâ*, comme le Pere Hardouin, d'autres éditeurs mettent *vesaniâ*. Pline a-t-il dit que les voluptueux qui aiment à dormir au milieu de quelques bigarures, sont *plus excusables* de faire périr beaucoup d'hommes, que de boire frais? ou bien a-t-il dit, qu'ils sont *plus insensés?* l'alternative n'est pas indifférente. Au risque de me tromper, j'ai préféré ce qui m'a paru le plus convenable à la censure amere que fait cet Auteur, du pé-

port de ces colonnes jusqu'au quartier du Palatium. N'eut-il pas été plus utile, voyant un si mauvais exemple, de veiller à la pureté des mœurs? Cependant les loix se turent en voyant ces masses énormes trainées dans les rues, & passer devant les toits d'argile consacrés aux Dieux (*a*), pour aller embellir une maison particuliere (*b*).

---

rilleux transport des marbres à travers les flots; puisqu'en effet, c'est le sens le plus naturel de son discours. Si le manuscrit & le Pere Hardouin rapportent le vrai texte, Pline aura dit là une assez forte absurdité. Je la lui sauve dans ma traduction: mais je ne garantis rien. *Qui nécessairement ont fait périr beaucoup d'hommes*, est la traduction du manuscrit de Pétersbourg.

(*a*) Toutes les éditions portent, *fictilia Deorum fastigia:* le manuscrit de Pétersbourg porte, *fictilia Deorum simulacra.* Dans les premieres, il s'agiroit des faîtes de terre cuites élevés au-dessus des statues des Dieux, & dans le second, des statues même des Dieux faites en argile. Mr. Poinsinet a rassemblé, en quelque maniere, l'un & l'autre sens dans sa traduction. *Les loix*, dis-je, *se turent en voyant passer ces colonnes dans une maison privée, à la face des Dieux de terre cuite qui ornoient le faîte des temples.* Cette traduction est noble; j'ai cru devoir être plus simple.

(*b*) Dans le bel article *Théâtre*, par Mr. le Che-

CHAPITRE III.

SECTION TROISIEME.

Quel fut le premier à Rome qui eut des colonnes de marbre étranger.

ON ne sauroit dire que Scaurus ait profité de l'ignorance de la ville qui n'avoit encore rien vu de semblable, pour y glisser le principe

---

valier de Jaucourt, on trouve une traduction du passage où Pline décrit, ch. XV, de ce livre, le théâtre de M. Scaurus. Après cette traduction on lit: "un „ Historien (*il falloit le nommer*) ajoute au récit de „ Pline, que l'Entrepreneur, chargé de l'entretien „ des égouts de Rome, se crut obligé d'exiger de „ Scaurus qu'il s'engageât à payer le dommage que „ le transport de tant de colonnes si pesantes pour„ roit causer aux voûtes, qui depuis Tarquin l'an„ cien, c'est-à-dire depuis près de 700 ans, étoient „ toujours demeurées immobiles, & elles soutinrent „ encore une si violente sécousse sans s'ébranler".

C'est dommage qu'en faisant cet article, Mr. de Jaucourt n'ait pas eu sous les yeux le troisieme tome de l'Encyclopédie : il y auroit vu dans son article *Cloaque*, que c'est Pline lui-même qui dit tout cela;

d'un mal qu'elle ignoroit; car M. Brutus dans une conteſtation qu'il eut avec L. Craſſus l'orateur, qui le premier eut des colonnes de marbre étranger dans le même quartier du Pala-

& s'il eût ouvert cet Auteur, il y eût trouvé, l. 36, c. 15, (& non pas l. 33, comme l'Imprimeur l'a marqué dans l'article *Cloaque*) *Durant tamen a Tarquinio Priſco annis DCC. prope inexpugnabiles*, &c. *Ces voutes exiſtent depuis Tarquin l'ancien, c'eſt-à-dire depuis près de 700 ans, ſans aucune atteinte.* Il auroit vu auſſi au chap. II, du même livre, que c'eſt Pline qui rapporte le fait du tranſport des colonnes, & de la caution que demandoit l'Entrepreneur des réparations. *Satisdari ſibi damni infecti coëgit redemptor Cloacarum, cum in Palatium extraherentur.*

Cette petite erreur feroit cependant bien pardonnable, ſi tous les lecteurs avoient l'attention, la patience, le loiſir de confronter, dans 17 volumes in-folio, tous les articles qui peuvent avoir des rapports entre eux, & qui n'ont point de renvois. Mais la plupart des lecteurs ſont trop diſtraits ou trop pareſſeux; ils veulent de la beſogne toute faite & bien faite, & je ne ſais ſi on auroit raiſon de les en blâmer. Il ne faut donc pas les induire en erreur, ſurtout quand il s'agit de faits qui doivent toujours leur être préſentés avec la plus grande exactitude. Pour ceux qui prennent un livre comme une Dame fait des nœuds ou du filet, nous n'en parlons pas.

tium, l'avoit pour cette raiſon appellé *Vénus Palatine*. Cependant il n'avoit que ſix colonnes de marbre d'Hymette, de douze pieds de haut.

II

Si l'*Hiſtorien*, que Mr. de Jaucourt ne nomme pas, étoit Dénis d'Halicarnaſſe, on lui obſerveroit que cet Ecrivain, qui vivoit environ 60 ans avant Pline, ne pouvoit rien *ajouter à ſon récit*, & que Pline, au contraire, devoit être plutôt ſon copiſte. Mais Dénis d'Halicarnaſſe, dans ſes antiquités Romaines, ne dit rien du tranſport des colonnes & de l'Entrepreneur qui vouloit caution. Ce n'eſt aſſurément pas Caſſiodore, qui n'a point parlé de cette particularité. En un mot, les autres Auteurs qui ont auſſi fait mention des égouts de Rome, ne nous ont rien laiſſé ſur le fait en queſtion. Ceux qui voudront prendre la peine de feuilleter les Ecrivains qui ont parlé des antiquités Romaines, trouveront après de vaines recherches, tant chez les anciens que chez les modernes, que Pline eſt le ſeul des anciens qui nous ait tranſmis cette particularité. Mr. de Jaucourt n'a certainement pas entendu que Pline fut lui-même cet *Hiſtorien*, parce qu'un ſi bon Ecrivain ne dit pas, *Pline ajoute au récit de Pline*. Voilà donc un *Hiſtorien* imaginaire, dont l'annonce ne pourroit que donner de l'inquiétude à un lecteur qui ne feroit pas bien inſtruit ſur cet article, & qui n'auroit pas ſous

Il y a plutôt apparence que les mœurs étant dépravées, on a passé par dessus ces considérations, & que voyant les défenses sans effet, on

---

la main les sources où il voudroit puiser pour s'instruire : mais je lui conseille de se tenir tranquille ; le fantôme d'*Historien* a disparu.

Quoique cette note n'ait rien à démêler avec Pline, Mr. de Jaucourt voudra bien me la passer, comme une de celles où le texte m'a conduit tout naturellement. J'ai pris quelquefois la liberté d'en faire de cette espece, & je les crois d'autant moins répréhensibles, qu'elles ne sont assaisonnées d'aucune *injure*. Mr. le Chevalier de Jaucourt, respectable par ses mœurs, a trop bien mérité du public, par ses travaux littéraires, pour n'avoir pas un droit fondé à la considération universelle. Mais comme il m'a un peu trop lestement mené, il permettra que, sans abuser du *par pari refertur*, je remette à leur place quelques-uns des meubles qu'il a dérangés dans le manoir des beaux-arts. Quand on a dans l'ame assez de droiture, d'honnêteté, d'énergie, pour écrire & publier l'article *Flatteur*, qui n'est rien moins que d'un flatteur, on ne se fâche point contre ceux qui en rendant un sincere hommage à notre mérite, ne taisent pas celles de nos erreurs qui peuvent être préjudiciables.

Ne paroîtroit-il pas cependant trop de ténacité & de ressentiment dans ma persévérance à relever les

a mieux aimé ne pas faire de loix, que d'en faire d'inutiles. La postérité nous trouvera moins blâmables; car aujourd'hui, qui a d'aussi

---

fautes de Mr. de Jaucourt? Si j'ai quelque sujet légitime de ressentiment, ne devrois-je pas être désarmé par cet éloge? *De ces idées générales, Mr. Falconet passe à quelques observations particulieres qui sont d'un homme de génie.* (Encyclopédie, article *Relief.*)

Je ne crois pas que des observations sur des ouvrages de génie supposent absolument du génie. Mais quand il seroit vrai qu'elles en supposassent, & que Mr. de Jaucourt l'eût pensé, pourquoi donc, quelques pages ensuite, me réduit-il *au délire & à la médiocrité, qui calcule à l'insçu du génie?*

Ne seroit-il pas possible, que voyant dans une page un éloge déplacé, & dans un autre un blâme outré, le lecteur prit une partie de la contradiction pour une palinodie, & qu'il corrigeât le premier passage par le second?

Ainsi le compliment hazardé se trouvant plus que modifié par l'injure, il résulte de cette bigarure originale une compensation qui détruit également, & la reconnoissance & le ressentiment. Si j'ai moi-même loué & blâmé cet Ecrivain d'ailleurs si recommandable, je ne crois pas être tombé en contradiction, attendu que j'ai loué Mr. de Jaucourt sur ses divers talens littéraires, & que je ne le reprends guere que

énormes colonnes à un vestibule? Mais avant de parler des marbres, jugeons le mérite des hommes qui les ont travaillés: nous allons donc examiner les Artistes (*a*).

---

sur ses jugemens en peinture & en sculpture; au lieu que c'est dans mon métier seulement qu'il me trouve un homme de génie, mais qui n'en a pas moins de la médiocrité sans génie; cela me paroît un peu plus difficile à concilier.

Ainsi, par ces considérations, Mr. de Jaucourt, que je n'ai pas l'honneur de connoître personnellement, devient pour moi un Ecrivain de deux ou trois cens ans, & que j'examine comme ceux de ce tems-là. Quand Bayle fit son Dictionnaire, où presqu'à chaque article il releve les fautes de Moreri qui n'étoit plus, Bayle en vouloit-il à Mr. Louis Moreri? Pas plus qu'à une foule d'autres Ecrivains vivans ou morts, dont il releve les erreurs en tous genres, & pas plus que je n'en veux à *Pline* & à *Démontiosius*, l'un mal connu, l'autre ignoré.... Il est honteux que vers la fin du dix-huitieme siecle, on soit réduit encore à faire cette espece d'apologie. C'est qu'à une infinité d'égards, & pour une infinité de gens, l'amour de la vérité est encore dans l'œuf, & que la coque de cet œuf est dure à percer.

(*a*) On ne conçoit pas trop que le même homme, qui dans le même ouvrage donne de grands éloges aux statues de marbre & de bronze, à l'art, en un

CHAPITRE IV.

SECTION QUATRIEME.

Quels furent les premiers en réputation pour travailler le marbre, & en quel tems. Célébrité de 126 ouvrages en marbre, & de leurs Auteurs.

1°. LEs premiers qui se rendirent célebres

---

mot, s'avise de moraliser d'un ton lugubre, parce qu'on exploite les carrieres & les mines. Il n'y auroit rien à dire à cette tirade chagrine, si elle se trouvoit dans le discours qui a remporté le prix à l'Académie de Dijon 1750. Elle seroit du moins écrite du ton de la véritable éloquence, & non du style d'un rhéteur boursouflé. Sur-tout on n'y trouveroit pas de ces especes de pointes: *par quel plus grand chemin les vices s'introduisent-ils, que par le chemin public? Qua magis via irrepunt vicia, quam publica?* Si l'Auteur célebre de ce *discours* eût voulu dire que l'acteur Esopus avoit fait servir sur sa table un plat d'oiseaux qui avoient su chanter & parler, il n'eût pas écrit qu'Esopus avoit mangé des langues d'hommes à son souper, *hominum linguas cænasse:* (Plin. l. 10, c. 51.) car il savoit que des pointes ne

en ſculptant le marbre, ont été Dipœnus &

ſont pas des figures; que du clinquant n'eſt pas de l'éloquence, & qu'il faut renvoyer ce jargon aux Précieuſes ridicules de Moliere, quand on ne veut pas que le lecteur vous demande ſi la ſalle étoit garnie de *conſeillers des graces*, & ſi *les néceſſaires* avoient ſoin *de voiturer* à propos *les commodités de la converſation.*

Le Docteur de l'Egliſe qui dit aux Païens, *vous adorez la main de Phidias*, emploie une figure élégante, juſte & fort délicate. Properce, Martial & d'autres l'emploient auſſi: Pétrone dit, *Zeuxidos manus vidi.* Voyez le peu de diſtance qu'il y a quelquefois entre la véritable éloquence & le jargon des pointes: mais pourtant, quelle différence de cette *main de Phidias & de Zeuxis* à ces *langues d'hommes* & à *ce grand chemin?*

Les deux traits ſuivans ont entre eux beaucoup plus de reſſemblance. *A ferro ſanguis humanus ſe ulciſcitur. Contactum namque eo, celerius ſubinde rubiginem trahit.* (Plin. L. 34, c. 14.) *Le ſang humain ſe vange du fer; car auſſi-tôt qu'il le touche, il en fait ſortir la rouille.*

Ah! voici le poignard qui du ſang de ſon maître
S'eſt ſouillé lâchement! il en rougit le traître.

Le paſſage où ſe trouvent ces *langues d'hommes* n'eſt pas non plus du goût de Bayle, ce qui n'eſt pas

Scyllis (*a*) nés en Crète, lorsque l'Empire de cette île étoit encore sous la domination des Medes, & avant que Cyrus commençât à regner en Perse, c'est-à-dire, vers la 50e. Olympiade.

---

difficile à croire. *Il me semble*, dit-il, *que Pline veut trop faire l'homme d'esprit, & que sa pensée en devient fausse.* Puis rapportant l'*hominum linguas cœnasse*, il continue ainsi: *mais quand Pline ajoute.... que c'est un plus grand désordre de manger des langues d'hommes, que de manger les plus excellentes productions de la nature, ne découvre-t-il pas manifestement la fausseté de sa pensée?* Dict. art. *Esope*, rem. (A).

(*a*) *Pline assure*, dit Mr. de Jaucourt, *que Dipœne & Scyllis se rendirent extrêmement célebres par l'invention de sculpter le marbre & de lui donner le poli.* Pline dit plus simplement, *marmore scalpendo primi omnium inclaruerunt Dipœnus & Scyllis. Les premiers qui se sont fait un nom en sculptant le marbre, ont été Dipœne & Scyllis.* Ainsi *donner le poli* est du commentaire; *extrêmement* en est aussi. Cette maniere de citer n'est pas bonne, en ce qu'elle fait dire à Pline *une petite chose* quand il ne l'a dit pas. Quoique le mot *poli* ne soit pas ici dans Pline, il est fort en usage, & beaucoup de gens disent tous les jours, *voilà une belle figure, elle est bien polie*, ou bien, *cette figure sera belle quand vous l'aurez polie.* Comment ne pas appercevoir dans cette façon de

Ils allerent à Sicyone, qui fut longtems la patrie de toutes les fabriques de métaux. Les Sicyoniens étoient convenus de prix avec ces Artistes

---

parler de la sculpture & de la voir, une grande connoissance de l'art. En effet, une cheminée ou une table de marbre, & une statue de marbre, font des ouvrages de la même matiere : pour être bien, la table & la cheminée doivent être polies ; pourquoi pas la statue ? Voilà souvent comme on nous juge.

Mr. de Jaucourt ajoute quelques lignes plus bas, *Dipæne & Scyllis avoient formé*, SELON PAUSANIAS, l. 3, ch. 25, *un grand nombre d'éleves dont les ouvrages étoient extrêmement estimés ; tels étoient Léarchus, Théoclès, Doriclidas, Médon, Tecteus & Argelion.* Cela pourroit être : mais en vertu de l'habitude qu'on m'a fait contracter si à propos de vérifier, j'ai cherché dans Pausanias au livre & au chapitre indiqués, & je n'ai pas vu qu'il y fut dit un mot de ces Statuaires. Voici ce que j'ai trouvé ailleurs.

Tecteus & *Angélion* ont fait une statue d'Apollon, l. 2, ch. 32. On voit un Jupiter en bronze, qui est de toutes les statues de bronze la plus ancienne ; on dit qu'elle est de Léarchus, l. 3, ch. 17. Il y a une statue de Thémis par Doryclidas, l. 5, ch. 17. Une Minerve armée passe pour être de Médon, l. 5, ch. 17. Il y a des statues de bois de cèdre, par Théoclès, l. 6, ch. 19. Si je ne me trompe, voilà tout ce que dit Pausanias des éleves de Dipæne & de Scyl-

pour les Simulacres de quelques Dieux (*b*), que ceux-ci laisserent imparfaits, à cause d'une injustice qu'on leur fit; ils se plaignirent & se retirerent chez les Ætoliens. Sicyone fut aussitôt affligée de stérilité & d'une famine cruelle. Les habitans ayant demandé à l'oracle d'Apollon Pythien le moyen de faire cesser leurs maux,

---

lis que Mr. de Jaucourt a nommés. Ainsi, *selon Pausanias*, leurs ouvrages n'étoient pas *extrêmement estimés*, puisque cet Ecrivain voyageur n'en porte aucun jugement. Quoique cette inattention ne soit pas *extrêmement* importante à l'art, il semble que l'habitude une fois prise d'écrire légerement, influe sur toutes les productions d'un Ecrivain, & que ses fautes alors peuvent devenir *extrêmement* importantes.

(*b*) Le manuscrit de Pétersbourg pourroit bien être ici plus conforme au style de Pline. Il dit : *Deorum simulacra publicè simulaverant Sicyonis : Par autorité publique, ils avoient exécuté des statues des Dieux pour les Sicyoniens.* Voici le texte selon le P. Hardouin : *Deorum quorundam simulacra publicè locaverant Sicyonii.* L'expression *locaverant Sicyonii*, ne feroit-elle pas trop minucieuse pour le sujet? Puisque les Sicyoniens firent une injustice, *injuriam*, aux deux Artistes, & que ceux-ci eurent le droit de s'en plaindre, il falloit bien qu'il y eût eu des conventions, & je ne crois pas qu'il fut besoin de le

le Dieu répondit qu'ils en feroient délivrés, si Dipœnus & Scyllis achevoient les Simulacres des Dieux; ce qu'on obtint d'eux à force d'argent & de prieres. Ces simulacres étoient celui d'Apollon, celui de Diane, d'Hercule & de Minerve; le dernier fut depuis frappé de la foudre.

CHAPITRE V.

2°. QUand ces deux Artistes parurent, il y avoit déja eu dans l'Isle de Chio, Malas Sculpteur, puis son fils Micciade; après eux son petit

---

dire. C'est toujours un peu malgré moi que je jette ça & là de ces sortes d'observations. Mais je crois ne pouvoir pas m'en dispenser absolument: car de quoi s'agit-il? D'entendre Pline, & de savoir, autant qu'il est possible, ce qu'il a dit. Un des meilleurs moyens que je puisse employer est de consulter un manuscrit que les Savans n'ont pas connu, & dans lequel paroît être la pensée de cet Auteur, comme je crois l'avoir prouvé dans une note du livre 34, où j'en ai spécialement parlé. Observons que la leçon manuscrite que je rapporte, n'est citée ni dans l'édition de 1587, ni dans celle de 1669: preuve qu'elle n'étoit pas connue des Editeurs.

fils Antherme de Chio, dont les fils Bupale & Athenis, qui étoient du tems du Poëte Hipponax, lequel vécut certainement dans la 60e. Olympiade, furent très-célebres dans cet Art. En remontant ainsi jusqu'à leur bisayeul, on trouvera que l'Art de sculpter le marbre a commencé avec les Olympiades. Comme Hipponax étoit extraordinairement laid, ces Artistes exposerent par moquerie son portrait dans quelques sociétés de plaisans (*a*). Le Poëte

---

(*a*) On faisoit donc des portraits dans la 60e. Olympiade, *imaginem..... ejus proposuere.* On en faisoit aussi dans la 64e., puisque Théodore avoit fait sa propre figure *qui exprimoit admirablement la ressemblance.* On en faisoit aussi dans la 66e. au tems d'Harmodius & d'Aristogiton ; ce que les Grecs appelloient *iconicas*, *portraits.* Pline a dit tout cela; il devoit donc s'en souvenir avant d'écrire ensuite, comme il a fait, que Lysistrate *inventa d'exprimer la ressemblance* dans la 114e. Olympiade. Je l'ai déja remarqué.

Ce ne sont là, pourroit-on dire, que de petites inattentions, des erreurs de dates : un Ecrivain qui passe rapidement sur une matiere, qui n'est qu'un point dans la carriere qu'il parcourt, ne s'appesantit pas sur les dates qui la concernent : Pline vous crie, je ne suis ni Peintre, ni Statuaire ; ce n'est pas des

indigné contre eux, donna carriere à ſa vengeance dans des vers ſi mordans, qu'on dit qu'il les força de ſe pendre: ce qui eſt faux, car ils firent encore pluſieurs figures dans les Iſles voiſines, comme à Délos, où ils mirent un vers, dont le ſens étoit, que Chio n'étoit pas fameuſe ſeulement par ſes vins, mais encore par les ouvrages des fils d'Antherme. Les Jaſiens montrent auſſi une Diane de leur façon;

Beaux-arts ſeulement que je traite, c'eſt l'hiſtoire du monde que j'écris. Que Pline ait traité des Beaux-arts *ſeulement*, ou qu'il n'en ait parlé que par occaſion, c'eſt ce qu'il importe peu de ſavoir; la queſtion eſt, s'il a bien ou mal raiſonné des arts dont il parle. Si, par un ſophiſme aſſez commun, on vouloit canoniſer les erreurs de Pline, en diſant qu'on doit quelquefois plus à une erreur ſinguliere qu'à une vérité commune, & qu'il n'y a que le petit nombre des têtes hardies qui s'affranchiſſent de la routine; ſi on s'emparoit de ce retranchement, on proſtitueroit une belle & grande vérité en l'appliquant mal à propos à un objet qui n'eſt point de nature à la recevoir: il n'y auroit guere d'ouvrages qui, par ce ſubterfuge, ne fuſſent trouvés bons. Par exemple, Moréri, à la premiere édition de ſon dictionnaire, vous auroit dit: un Article n'eſt qu'une parcelle de mon ouvrage, & n'eſt pas mon objet

& dans l'Isle de Chio même on parle d'une tête de Diane qu'ils ont faite, qui est placée fort haut, & dont le visage paroît triste à ceux qui entrent, & gai à ceux qui sortent (*b*). Il y a

---

principal. Il auroit pu se moquer ainsi des gens, les mener d'article en article, & leur crier aussi : ce n'est ni de ceci ni de cela *seulement* que j'écris, vous oubliez le titre de mon ouvrage : je ne suis ni Peintre, ni Sculpteur, ni Architecte; j'ai bien autre chose dans la tête : c'est l'histoire entiere de l'univers que je fais. On auroit laissé crier l'Auteur de l'histoire entiere de l'univers; on lui eût répondu *seulement :* reprenez votre ouvrage, faites-le mieux si vous pouvez, & sur-tout ne nous bercez plus du moyen de faire & de laisser dans un livre toutes les fautes imaginables ; *age quod agis.*

Quant aux Sculpteurs Bupale & Athenis, ils méritoient bien les vers du mordant Hipponax. Qu'ils se soient pendus ou non, c'étoient des lâches qui se servoient de l'arme des sots. On voit si bien à qui l'on à affaire ! Il peut arriver cependant que ceux qui croyent ainsi faire rire, se préparent des instans fort peu risibles pour eux.

(*b*) Il semble que Pline n'a pas dit assez nettement ce qu'il faut penser de cette tête de Diane; il n'en a pas du tout parlé *comme Raphaël auroit parlé d'une tête de Michel-Ange :* on ne sait si ceux qui entroient & ceux qui sortoient, étoient des visionnaires

de leurs ouvrages à Rome fur le faîte du temple d'Apollon Palatin, & dans prefque tous ceux qui furent conftruits par Augufte. Il y en eut auffi de leur pere dans les Isles de Délos & de Lesbos. Ambracie, Argos & Cléone, ont été

---

en croyant y voir ces deux humeurs fi contraires; ou fi vraiment elle paroiffoit les avoir: le texte ne dit pas l'un plus que l'autre; *cujus vultum intrantes triftem, exeuntes hilaratum putant.* La maniere dont une tête eft éclairée, peut produire, jufqu'à un certain dégré, ces deux expreffions fi différentes: une lumiere large d'un côté, des ombres coupées de l'autre, fuffifent pour occafionner l'illufion. Ajoutez que l'emplacement élevé, la pofition de cette tête, le fens dont elle étoit tournée, pouvoient y contribuer. Peut-être auffi la tête de Diane étoit-elle travaillée d'un côté différemment que de l'autre, & cela à une fin religieufe; le peuple qui ne favoit pas le fecret, y voyoit un miracle; mais le connoiffeur en fculpture & en fupercheries religieufes, devoit en faire l'obfervation, & ne pas s'exprimer comme l'imbécille populace qui adoroit la tête de Diane. C'eft dira-t-on peut-être, que Pline craignoit les prêtres de Diane. Quand on a cette crainte, on n'écrit pas au commencement de fon ouvrage, qu'il n'y a pas d'autre Dieu que le monde, ou le foleil; & que s'il y en a un, il eft rifible de croire qu'il gouverne le monde: ce ne font pas là des propos rifibles avec les prêtres de Diane,

remplies des ouvrages de Dipœnus. Tous ces Artiſtes n'ont employé que du marbre blanc de l'Iſle de Paros, que d'abord on nomma *Lychnites*, parce qu'on le tailloit, ſelon Varron, dans les carrieres à la lueur des lampes. On en a depuis trouvé beaucoup d'autres plus blancs,

---

ſur-tout quand on eſt agrégé au college des Augutes.

Je ſuppoſe que cette téte de la Déeſſe étoit dans un lieu de dévotion. Mais ce que je ne ſuppoſe pas, puiſque je l'ai lu, c'eſt la liberté qu'on a priſe de défigurer encore ici Pline. *On a vu*, dit Mr. de Jaucourt, *des villes entieres chez ce peuple facile à emouvoir, s'imaginer voir changer le viſage de leurs Dieux; c'eſt ainſi que parle Pline des ſuperbes ſtatues de Diane & d'Hécate, dont l'une étoit à Scio & l'autre à Ephéſe.* Ce n'eſt pas ainſi que parle Pline. On verra, N°. 10. de ce Chapitre, qu'il ne dit pas un mot du changement de viſage de cette Hécate, & c'eſt le ſeul endroit où il en parle à propos du grand éclat du marbre; *tanta marmoris radiatio eſt.*

Lucien nous conte bien une autre merveille, dans ſa *Déeſſe de Syrie.* Son temple renfermoit une ſtatue de Junon, qui ſi on la regardoit en face, vous regardoit auſſi; & de quelque côté qu'on la conſidérât, elle n'en faiſoit pas moins. C'étoit là un beau jeu d'optique, & plus miraculeux que cette Diane, ſans oublier la Minerve d'Amulius. En ne ſup-

comme derniérement dans les carrieres de Lunes. Mais un fait merveilleux qu'on rapporte de celui de Paros, c'est que dans un bloc qu'on fendit avec des coins, on trouva une figure de Silene (*c*).

---

posant aucun miracle, c'est-à-dire, aucun tour de la part des prêtres, les yeux de Junon étoient si bien dépourvus du ressort & du mouvement que sait mettre l'art dans cette partie, que ne regardant d'aucun côté, la Déesse paroissoit regarder de tous ceux qu'on vouloit imaginer. Et c'est Lucien qui, par fois, écrit de la peinture, qui produit ce conte. Quelqu'en soit l'Auteur, car les critiques sont partagés, l'ignorance de l'Art y est évidente. Ne pourrions-nous pas ajouter que les prunelles de la statue, étoient comme tant d'autres de ces tems-là, c'est-à-dire, de pierres précieuses. Peut-être deux brillants rubis faisoient-ils toute la merveille; car c'est comme on sait, un puissant moyen pour qu'une statue regarde aux champs & à la ville, sans remuer la prunelle.

(*c*) Vous voyez bien que Pline le *Naturaliste* n'écrit pas toujours en Naturaliste, mais que, comme un bon & honnête gazettier, il dit ce qu'on *rapporte*, & cela dans une occasion où il auroit dû rechercher les causes, ou pour le moins vouloir s'assurer de la vérité d'un fait qu'il se contente d'appeller *merveilleux*. Il moralise pourtant quelquefois; cela édifie & n'instruit pas. On eût été fort aise de savoir si la *merveil-*

3°. N'oublions pas de remarquer que l'art de ſculpter en marbre eſt fort antérieur à celui de

---

leuſe figure de Silène étoit un ouvrage de quelque Dieu, de quelque puiſſance ſouterraine qui ſe mêlât de ſculpture, ou ſi c'étoit un jeu, un hazard de la nature; ou bien ſi ce n'étoit qu'un conte ſemblable à tant d'autres de cette eſpece.

Pline rapportoit volontiers ce qu'il liſoit & ce qu'on diſoit, & ſouvent il l'écrivoit de la meilleure foi du monde. Si c'étoit autant mon affaire de le remarquer comme ce l'eſt de relever ſes erreurs ſur la Peinture & la Sculpture, je pourrois fournir un petit volume aſſez curieux; mais je ne ſuis qu'Artiſte. Cependant pour montrer que ſi cet Ecrivain a pu s'égarer en traitant des matieres qu'il devoit *néceſſairement* connoître, il a dû à plus forte raiſon ſe tromper dans celles qu'il pouvoit ignorer, je tranſcrirai quelques paſſages de ſon Livre, pris ça & là. J'y joindrai des obſervations plus ou moins ſérieuſes, & plus ou moins longues, ſelon l'occaſion, mon humeur & le ſujet. Pour ne pas interrompre mes Notes, ou comme on voudra les nommer, par une matiere en quelque ſorte étrangere à leur objet, ces paſſages ſont renvoyés après l'examen de ce 36e. Livre. On y trouvera le latin, & l'on pourra juger, & de la traduction, & des obſervations.

Je me crois d'autant plus engagé à cet examen,

de la Peinture & à celui de la Statuaire, qui l'un & l'autre ont commencé à Phidias dans

---

que le Livre de Pline est regardé par des hommes éclairés d'ailleurs, comme un objet de culte à-peu-près sacré; & que selon l'opinion de ces gens-là, quiconque ose y trouver à contredire, est traité de sacrilege, ou pour le moins d'insensé. Le défaut d'attention enfanta cette chimere: tâchons de réveiller l'une, & l'autre disparoîtra comme son ombre. Ce n'est pas une conséquence, me dira-t-on, attendu qu'on peut être mauvais physicien & bon connoisseur en peinture. Ainsi pour que votre syllogisme ait quelque force, vous devez prouver clairement, que Pline est peu connoisseur & peu physicien. Je crois remplir dans ce volume & le précédent, un de ces devoirs: l'autre pourra l'être aussi bien-tôt, au risque d'encourir la disgrace de certains juges, dont nous ne manquons pas.

Je n'ignore pas que des hommes mieux instruits, regardent Pline en mille & mille endroits, comme une vieille qui radote, & qu'ils ne prendront pas plus d'intérêt à ce que j'écris, qu'ils n'en prendroient au livre qui leur prouveroit que les ténebres ne sont pas la lumiere. Faut-il donc ne pas continuer de montrer Pline comme il est, parce qu'il y a des hommes qui le connoissent? Je pense au contraire, qu'il faut si bien dévoiler l'erreur, qu'elle soit tout aussi connue de ceux qui s'en font encore les défenseurs, qu'elle peut

la 84e. Olympiade, environ 332 ans après (*d*), (*e*). On dit que Phidias a lui-même aussi tra-

---

l'être de ceux qui l'ont apperçue depuis long-tems; & qui savent parfaitement que cet Ecrivain est à juste titre, *officina reprehensionum.*

(*d*) C'est-à-dire, après le tems où a commencé la Sculpture en marbre, qui est celui de l'institution des Olympiades, comme le dit Pline au précédent numero.

(*e*) Quand un Ecrivain a dit, qu'avant la 18e. Olympiade *on paya au poids de l'or un tableau de Bularque, tant la Peinture étoit déja honorée*; quand il a dit, *que dès le tems de Démarate, la Peinture étoit déja parfaite, même en Italie*; qu'il a nommé Ludius, l'anonyme de Cœrée, Cimon, Eumarus, Charmidas, Dinias, Hygiemon & Cléophante l'ancien, tous Peintres qui vivoient, ou au commencement des Olympiades, ou plusieurs années auparavant, quelques-uns même un siecle avant leur rétablissement; quand il dit ici, que l'art de sculpter en marbre est antérieur de 332 ans à celui de la Peinture, quoiqu'il vienne de dire dans la même section que cet Art a commencé avec les Olympiades: enfin, quand il dit ici, que l'art de faire des statues en bronze a commencé avec Phidias dans la 84e. Olympiade, quoiqu'il ait dit ailleurs, que la premiere statue de bronze d'une Divinité, qui ait été faite à Rome, le fut après la mort de Sp. Cassius, environ 40 ans avant la 84e. Olympiade; que doit-on

vaillé le marbre, & qu'il y a de lui une Vénus d'une beauté exquise à Rome dans les Portiques d'Octavie. Il fut maître d'Alcamène Athénien, qui se distingue entre les plus célebres, & dont il y a beaucoup d'ouvrages dans les temples d'Athènes. La belle Vénus, hors de la ville, qu'on appelle *Aphrodite aux jardins*, est de lui; on dit que Phidias y mit la derniere main. Phidias eût aussi pour éleve Agoracrite de Paros, qu'il aima à cause de sa jeunesse; c'est pourquoi on prétend qu'il mit plusieurs de ses ouvrages

---

penser de sa maniere d'arranger les dates, de sa mémoire, de son jugement, de la connoissance qu'il a du sujet qu'il traite; en un mot, de sa façon d'écrire l'histoire de l'Art?

Pausanias dit, l. 8. c. 14, que les premiers qui aient su fondre une statue de bronze, ont été Rhœcus & Théodore qui vivoient sous Polycrate de Samos, dans la 42e. Olympiade, 160 ans avant Phidias. Pline ne savoit pas non plus que Tarquin fit ériger au devin Nœvius une statue d'airain dans la place publique, vers l'an 170, & qu'on la voyoit encore à Rome au tems d'Auguste. Il n'avoit sans doute pas lu Dénis d'Halicarnasse, L. 3. N°. 71, car il y auroit aussi vu, qu'Enée fit placer dans la ville de Lanuvium deux statues d'airain, représentant, l'une un loup, l'autre un Aigle. L. 1. N°. 51. C'étoit 3 ans environ après la

ſous ſon nom. Les deux éleves concoururent enſemble pour une Vénus; & Alcamène remporta l'avantage, non par ſon talent, mais par le ſuffrage de la ville, qui favoriſa le concitoyen contre l'étranger. C'eſt pourquoi on rapporte qu'Agoracrite vendit ſa figure à condition qu'elle

---

priſe de Troye, 459 ans avant la fondation de Rome ſelon la date commune, & conſéquemment 760 ans à-peu-près avant Phidias. Pline lui-même parle des ſtatues de bronze faites au tems de Romulus. Ainſi comme vous voyez, ſa contradiction eſt évidente & ſon anachroniſme eſt violent. Ce qu'ajoute Dénis d'Halicarnaſſe, N°. 59, d'après Timée de Sicile, que *les Dieux de Lavinium étoient ou de fer, ou d'airain, ou de terre cuite de Troye*, fait encore beaucoup remonter l'uſage des ſtatues de bronze, & porte auſſi l'art de modeler fort au-delà de Dibutade, qui vivoit, dit-on, long-tems après la fondation de Lavinium. Tout le monde ſait que ce Dibutade étoit Sicyonien, *Dibutades Sicyonius figulus*, quoique Mr. de Jaucourt ait écrit qu'il étoit Corinthien. Encyclopédie tom. 14. pag. 820. Pour Mr. de la Nauze, c'eſt un plaiſir de voir comment il laiſſe Pline dans ce filet, en faiſant de ſon mieux pour l'en retirer. Il ne tient pas à lui qu'en changeant *nis* en *rin*, *Caïus Plinius ſecundus* ne fut *grand connoiſſeur*, & même toujours *bon raiſonneur*. Voyez la page 270. tom. 25. des Mémoires de l'Académie.

ne feroit pas placée à Athènes, & qu'il l'appella Néméfis. Elle fut placée à Rhamnus, bourg de l'Attique, & M. Varron a donné à cette ftatue la préférence fur toutes les autres. Dans Athènes au temple de la mère des Dieux, il y a un autre ouvrage d'Agoracrite.

4°. Chez tous les peuples qui connoiffent la réputation du Jupiter Olympien, perfonne ne doute que Phidias ne foit très-célebre. Mais afin que ceux-mêmes qui n'ont pas vu ces ouvrages fachent combien les louanges qu'on lui donne font juftes, nous produirons feulement quelques légers traits de fon génie. Nous ne citerons pas, pour leur donner une idée de l'Artifte, la beauté de fon Jupiter Olympien, ni la grandeur de fa Minerve d'Athènes qui eft de vingt-fix coudées, & qui eft compofée d'or & d'ivoire; mais fon bouclier, fur le tour faillant duquel il grava le combat des Amazones; dans la partie concave le combat des Dieux & des géants; fur la chauffure celui des Centaures & des Lapithes: tant les plus petites parties de cette ftatue, lui femblerent propres à recevoir quelque travail de fon Art (*f*). Il a nommé

(*f*) Ma note fur ce paffage & fur ce qui peut y

naissance de Pandore (*g*), ce qui est représenté

---

avoir quelque rapport, est devenue trop longue dans cette édition, pour la placer ici. Mais comme elle contient peut-être des observations passables, je n'ai pas cru devoir la supprimer; je la renvoie avec d'autres morceaux détachés, qu'on trouvera dans le volume suivant.

(*g*) L'expression du texte, *Pandoras genesin appellavit*, prouve que les deux premiers mots, qui sont grecs, étoient l'inscription que Phidias avoit mise sur la base de sa Minerve: autrement je crois que Pline eût dit; *Pandoræ generationem* ou *ortum*, *cælavit*, comme Pausanias dit en parlant du même ouvrage: Ἔστι δὲ τῷ βάθρῳ τοῦ ἀγάλματος ἐπειργασμένη Πανδώρας γένεσις. L. 1. c. 24. *Esti de to bathro tou agalmatos epeirgasména Pandoras genesis. La naissance de Pandore est représentée sur le piédestal.* Pline n'a pas traduit les deux derniers mots; il les a écrits en caracteres latins, comme ils l'étoient en caracteres grecs, sur la base de cette Minerve. Il a conservé le génitif grec *Pandoras*, il a terminé l'accusatif de *genesis* comme les Latins le terminent; & c'est en quelque sorte, une citation qu'il a faite: les deux historiens ont rapporté le texte même de l'inscription.

J'aurois pu traduire *naissance de tous les dons*, ce qui auroit sauvé au discours de Pline, une espece de cheville que présentent les *vingt Dieux naissans*. Mais Pausanias ne laisse aucun doute que *Pandore*

ſur la baſe; il y a vingt Dieux naiſſans: la victoire ſur-tout eſt admirable. Les connoiſſeurs

---

même étoit repréſentée ſur la baſe. Si ce que j'appelle cheville n'en eſt pas une, au moins l'expreſſion *ibi* met-elle dans le diſcours un louche ſi embarraſſant, qu'on ne peut déviner où étoit placée la *Victoire*; & qu'on croiroit même qu'elle étoit en bas-relief ſur la baſe, avec *Pandore* & les *vingt Dieux naiſſans*. Le Pere Hardouin s'y eſt trompé; il a dit dans ſa Note: *ibi in eadem baſe*. Pauſanias, plus clair, plus exact que Pline, nous apprend qu'elle étoit de ronde-boſſe & à côté de la Minerve. Ne l'ayant pas conſulté ſur ce paſſage, Mr. de Jaucourt a dû néceſſairement écrire: (art. *Phidias*) "Il a décoré la baſe de la ſtatue, par „ un bas-relief qui repréſente la naiſſance de Pandore. „ On voit dans cette compoſition, la naiſſance de „ vingt autres Dieux, *du nombre deſquels*, *eſt une* „ *Victoire* qui ſe diſtingue par ſa beauté". Cette mépriſe très-pardonnable, eſt bien plus la faute de l'Ecrivain ancien, que du moderne; voici le texte. *In baſe autem quod cælatum eſt*, *Pandoras geneſin appellavit:* (c. a. d. Phidias) *Ibi Dii ſunt XX numero naſcentes*, *Victoria præcipue mirabili.* Il eſt aiſé d'appercevoir que ces trois derniers mots devoient être dits immédiatement après la deſcription de la ſtatue de Minerve, & que ſans Pauſanias on y ſeroit trompé.

On le ſeroit encore ſur le *Sphinx* placé ſelon Pline,

admirent auſſi le ſerpent & le ſphinx de bronze ſur leſquels poſe la lance de Minerve. Cela eſt

---

ſous la lance de la Déeſſe. Pauſanias qui avoit vu l'ouvrage, dit que ce Sphinx étoit ſur le haut du caſque de Minerve; ce qui eſt plus vraiſemblable, & d'ailleurs conforme aux médailles & aux pierres gravées. Meurſius à qui le texte de Pline déplait avec raiſon, change *ſub ipſa cuſpide*, *ſous la lance*, en *ſuper ipſam caſſidem*, *ſur ſon caſque*, conformément à Pauſanias. (Voyez *Cecropia*, Cap. 15.) Mais avec la permiſſion du ſavant Meurſius, en corrigeant ainſi tous les livres les uns par les autres, aucun Ecrivain ne ſe ſera trompé. Si, par exemple, on émondoit les trois Livres de Pline, que j'étudie, & qu'on y plaçât les termes & les idées d'un autre Ecrivain plus connoiſſeur & plus exact, ce ſeroit cet autre Ecrivain que nous aurions deux fois, & non pas Pline.

Meurſius n'a pas vu non plus, qu'en voulant rectifier Pline d'un côté, il le fait tomber dans une autre faute, en lui faiſant mettre le Sphinx & le ſerpent ſur le caſque de Minerve, car notre Auteur les place au même endroit, c'eſt-à-dire, ſous la lance. *Periti mirantur & ſerpentem ac ſub ipſa cuſpide æream ſphingem.* Si Pline diſoit *ſuper caſſidem* au lieu de *ſub cuſpide*, ſa phraſe ſignifieroit, *les connoiſſeurs admirent le ſerpent & le ſphinx placés ſur le caſque*; alors il diſcorderoit un peu davantage avec Pauſanias,

dit en paſſant, d'un Artiſte qu'on ne peut jamais aſſez louer, & pour montrer auſſi, que même

---

lequel met le ſphinx ſur le caſque, & le ſerpent au bas de la lance & aux pieds de la figure. Un homme qui a vu l'ouvrage, ne fait pas un *qui-pro-quo* de 33 coudées de différence. C'eſt aſſurément une ſcience reſpectable, que celle de Commentateur, mais elle eſt un peu ſujette à caution. J'ai ſouvent lieu de remarquer dans ces Notes, que des ſavans à qui les lettres, & toutes nos connoiſſances, ont de grandes obligations, échouent preſque toujours quand il s'agit des beaux-arts. La cauſe vient quelquefois du peu d'attention qu'ils y apportent; mais bien plus encore de ce que tout ayant ſes principes, & généraux & particuliers, on ne peut qu'errer en traitant quelque matiere que ce ſoit, ſi l'on n'eſt pas ſolidement établi ſur ces deux baſes. J'ignore pourquoi Mr. Poinſinet n'a pas traduit ce paſſage comme il eſt dans l'original, & s'eſt contenté d'écrire: *les connoiſſeurs admirent auſſi le ſerpent ſur lequel poſe directement la lance de la Déeſſe.* Il ſemble qu'on doit traduire ſon Auteur avec toutes ſes fautes; & que s'il met un ſphinx ſous une lance, il faut l'y mettre auſſi.

Le Pere Hardouin, dans ſa Note ſur ce paſſage, dit qu'il y avoit un autre ſphinx ſur le caſque; & voilà encore, avec un trait de plume à la légere, les deux Auteurs accordés comme on en accorde quelquefois, Pauſanias exact juſqu'au ſcrupule, dit ſeule-

dans les petites choſes, il a déployé la richeſſe de ſon génie (*h*).

---

ment qu'aux pieds de la Minerve & proche du bout de ſa lance, il y avoit un ſerpent; s'il y eût vu un ſphinx, croyez-vous qu'il ne l'eût pas dit auſſi? Il réſulte de cette obſervation, que malgré le ſavoir & l'eſprit des Commentateurs, Pline eſt ſouvent léger, ſouvent infidele, & qu'on ne doit ſe fier à lui qu'avec de bons garants. Cette Note friſe aſſez le pédantiſme, me dira-t-on; j'en ſuis fâché; mais pour l'intelligence du paſſage, & pour ma juſtification, j'ai dû me mettre au deſſus du reproche; & je ſuis forcé de m'y mettre plus d'une fois.

(*h*) Pline appelle cette multiplicité d'objets, *richeſſe de génie*, *magnificentiam*. Ce n'eſt pas là donner l'idée d'une grande choſe; mais c'eſt prouver *en paſſant*, qu'on n'en a pas des idées juſtes. Le grand goût, ſi éminent dans les belles ſtatues grecques, exclut toute richeſſe inutile, tout ornement ſuperflu: c'eſt ainſi que les Auteurs de ces ouvrages ſublimes les agrandiſſoient. Pline a donc loué Phidias de cela même dont il auroit pu le blâmer, s'il eût connu l'Art; & voici, à-peu-près, ce qu'il eût pu dire: « Phidias, fort éloigné » du petit goût *qui faiſoit ſes délices du trônc d'A-* » *pollon que Bathiclès avoit ſurchargé d'ornemens;* » Phidias qui, dit-on, avoit fait une autre Minerve » inſultée de près, impoſante au lieu de ſa deſtination; » Phidias, en un mot, légiſlateur dans ſon art, n'au-

5°. En parlant des Statuaires, nous avons fait mention de Praxitèle, qui s'eſt ſurpaſſé lui-même dans le marbre. Ses ouvrages ſont à Athènes dans le Céramique (*i*). Mais la pre-

---

„ roit pas dû faire admirer de près, des détails qui „ alloient être en *pure perte pour les ſpectateurs*, „ auſſi-tôt que la ſtatue ſeroit élevée".

Mr. de Jaucourt, au mot *Phidias*, dit, que *magnificentia* ſignifie *grande maniere*. Je ſuis toujours fâché de me rencontrer ſi peu avec cet habile Littérateur; mais que faire? Je ſuis Artiſte, Pline compte & nomme les ſujets que Phidias a exécutés en petit ſur ſa Minerve, & ne dit pas comment ils étoient compoſés & traités. Si l'on veut donc qu'il ſe ſoit entendu, il n'aura pas dit, que le compte & le nom des ſujets fuſſent de *petite* ou de *grande maniere*; il aura écrit, que ces ouvrages divers prouvoient l'étendue, la richeſſe du génie de Phidias... Mais je m'apperçois que ceci ne tient pas à l'art, que c'eſt affaire de logique, & que je fais ce qui convient au littérateur: ainſi je m'arrête; car en voulant trop dire, il arrive aſſez ſouvent qu'on dit mal.

(*i*) Il y avoit deux Céramiques à Athènes; l'un dans la ville, où l'on enterroit ceux qui étoient morts pour la défenſe de la patrie; l'autre hors des murs, c'étoit le quartier des femmes publiques. Junius penſe que les ouvrages de Praxitèle étoient dans celui-ci, & qu'il ſe peut que Pline l'entende ainſi.

miere des ſtatues non ſeulement de Praxitèle, mais de toute la terre, c'eſt ſa Vénus, qui a engagé bien des gens à faire le voyage de Cnide pour la voir. Cet Artiſte avoit fait deux Vénus qu'il vendoit enſemble, & dont l'une étoit couverte d'une eſpece de voile, & par cette raiſon, ceux de Cos qui avoient le choix, la préférerent, quoiqu'ils puſſent avoir l'autre au même prix; mais elle leur parut ſévere & pudique: les Cnidiens acheterent l'autre. La différence de leur réputation eſt extrême (*k*). Le Roi Nicomède voulut acheter celle des Cnidiens, ſous la promeſſe de payer les dettes de la ville qui étoient immenſes; mais ſes habitans aimerent mieux s'expoſer à tout que de s'en défaire: & ils eurent raiſon; car par cette figure Praxitèle illuſtra la ville de Cnide. Le petit

---

(*k*) Mr. Winckelmann s'eſt mépris en parlant de ces deux Vénus de Praxitèle. Voici ce qu'il dit dans ſes *Monumenti antichi inediti*, vol. 2. pag. 36. « *Venere in ambèdue i marmi è veſtita, com'era quella di Gnido.* Plin. L. 36. c. 5 ». Je rends ce peu de mots comme je l'ai reçu, pour en conſerver l'originalité. Mr. Winckelmann aura cru dire *Cos* aſſurément, & *Gnido* ſe ſera préſenté au bout de ſa plume; car ce n'eſt pas là une faute de copiſte.

temple où elle eſt placée, eſt ouvert de toute part, afin que la figure puiſſe être vue de tous côtés: ce qui ne déplait pas, à ce qu'on croit, à la Déeſſe: & ce qui n'eſt pas moins à remarquer, c'eſt que de quelque côté qu'on la voye, elle eſt également admirable. On dit qu'un homme épris d'amour pour cette figure, s'étant caché, en jouït pendant la nuit, & qu'une tache qui y reſta, fut la marque de ſa paſſion. On voit à Cnide d'autres ſtatues de marbre, d'Artiſtes illuſtres: un Bacchus de Bryaxis, un autre Bacchus, & une Minerve de Scopas. Ce qui prouve le mieux la beauté de la Vénus de Praxitèle, c'eſt qu'entre tant de figures, on ne parle que de la ſienne. Il y a de Praxitèle un Cupidon que Cicéron reproche à Verrès d'avoir enlevé, & pour lequel on alloit voir Theſpies; il eſt aujourd'hui placé dans les Portiques d'Octavie (*l*). Il en fit un autre nud à Parium,

(*l*) On trouve dans l'Encyclopédie, tom. 14. p. 852, qu'Iſabelle d'Eſt poſſédoit à Mantoue cette fameuſe *ſtatue de l'Amour de Praxitèle*, & qu'elle avoit auſſi l'admirable Cupidon endormi de Michel-Ange. Que ce Cupidon étoit *ſon chef-d'œuvre*, & *qu'on ne pouvoit le conſidérer qu'avec des tranſports d'admiration.*

colonie de la Propontide; il égale en beauté la

Mr. de Jaucourt, Auteur de l'Article, cite les mémoires du président de Thou.

Ces *Mémoires* en font mention sous l'année 1573. Ils disent que *de Thou*, *qui avoit un goût fort vif* (*) *pour les beaux-arts*, *in his artibus comedat*, *après avoir consideré curieusement de tous les côtés* le Cupidon de Michel-Ange, lui & sa compagnie *avouerent tous d'une voix*, *qu'il étoit infiniment au dessus de toutes les louanges qu'on lui donnoit.* Cependant, après que de Thou & sa compagnie *eurent resté quelque tems dans une admiration qui alloit jusqu'à la surprise*, on montra l'autre Cupidon; *alors toute la compagnie*, *comparant l'un avec l'autre*, *eût honte d'avoir jugé si avantageusement du premier*, & convint que l'ancien paroissoit animé, & le nouveau *un bloc de marbre sans expression.*

Ce trait, s'il n'est pas un conte, est un monument curieux du défaut de connoissance, dans les personnes qui ont *un goût fort vif pour les beaux-arts.* Si le Cupidon moderne paroissoit alors un bloc de marbre sans expression, il devoit paroître tel *à un goût fort vif* qui n'auroit pas vu le Cupidon antique.

(*) Ces paroles semblent prouver, contre *l'opinion commune* que de Thou n'est point Auteur de ces Mémoires, parce qu'un homme aussi honnête ne dit pas qu'il a le goût fort vif. Voyez l'Avertissement pour les mémoires, pag. 4, Londres 1734.

Vénus de Cnide, & il a reçu le même outra-

L'homme *d'un goût fort vif* ne fait de comparaifon qu'entre certains dégrés de fineffe & de vérité; jamais il n'en fait de l'ouvrage *animé* au *bloc de marbre:* mais la premiere figure étant de Buonarotti, il falloit la trouver infiniment au-deffus de toutes les louanges qu'on lui donnoit. L'autre étoit d'un ancien Statuaire Grec; il falloit bien qu'au rifque de déraifonner, elle réduifit *au bloc de marbre* l'ouvrage moderne. Le chef-d'œuvre de Michel-Ange n'être qu'un bloc de marbre fans expreffion, dans le même inftant & par les mêmes juges qui le trouvent *infiniment au-deffus de toutes louanges!* Quels connoiffeurs! Quel goût vif! Quelle Logique!

Cela s'écrit pourtant, & des Littérateurs logiciens le copient, fans appercevoir que d'après cette décifion on pourroit conclure que Michel-Ange étoit un ignorant Statuaire, qui pour *chef-d'œuvre* n'avoit produit *qu'un bloc de marbre fans expreffion.*

Si nous joignons à ce trait, *l'inftante priere* que fit Michel-Ange à la Comteffe Ifabelle, qu'on ne montrât le Cupidon antique, qu'après avoir montré le fien, afin que la fupériorité des anciens fur les Modernes, fut mieux démontrée, nous trouverons une autre abfurdité: car eft-il vraifemblable qu'un Artifte comme Michel-Ange ait confeillé, quelque modefte qu'on le fuppofe, le moyen d'avilir fon propre ouvrage? Tous ces petits contes paffent de livre en livre,

& font avidement faifis par une foule de lecteurs. Mais, s'il étoit vrai, ainfi qu'*Afcagne Condivi* l'affure, que ce Cupidon fut celui à qui Michel-Ange caffa un bras, pour montrer enfuite aux Italiens qu'un Moderne pouvoit faire un auffi bel enfant que l'antique, où en feroit le conte inepte inféré dans les Mémoires du préfident de Thou? Car *Condivi* étoit contemporain de Michel-Ange, fon éleve & fon ami. C'eft dans la vie de ce grand Artifte qu'il rapporte le fait: elle fut imprimée du vivant du maître, en 1553, & Condivi le prend à témoin de ce qu'il avance. Michel-Ange mourut en 1569, âgé de 90 ans.

Mr. de Jaucourt, très-éclairé dans les Belles-Lettres, affure que l'amour antique étoit celui que Praxitèle avoit donné à la courtifane Phryné. Ce Littérateur eftimable a fans doute des garants certains de fon affertion: autrement il n'eut hazardé que des conjectures. Ses garants ou témoins font les Epigrammes de l'Anthologie qu'il a oublié de faire comparoître. Nous fuppléerons à ce manque de formalité, & nous verrons fi elles fourniffent la preuve qu'il faut à Mr. de Jaucourt.

Les Mémoires du Préfident de Thou difent bien que cet Amour étoit *un monument antique*, *tel que nous le repréfentent tant d'ingénieufes Epigrammes que la Grece, à l'envi, fit autrefois à fa louange:* mais ils ne difent pas que c'étoit celui de Praxitèle. Quand ils le diroient, l'autorité d'auffi mauvais Juges que l'étoient alors Mr. de Thou & les perfonnes qui l'accom-

l'accompagnoient, feroit trop foible pour y avoir égard.

Tant d'ingénieuses Epigrammes sont réduites à quatre ; les autres, faites aussi sur des amours, n'ont pas celui-ci pour objet. Voici ces productions ingénieuses.

Courbant sa tête altiere sous mon joug, Praxitèle m'a travaillé de ses mains captives ; car il m'a fait en jettant en fonte moi-même, l'Amour caché au fond de son cœur, & m'a donné à Phryné pour prix de ce même amour ; & Phryné à son tour a mené l'Artiste aux pieds de l'Amour. N'est-il pas juste en effet que l'Amour serve de présent à l'amour ?

Praxitèle a exprimé l'amour qu'il ressentoit, d'après le modele gravé dans son propre cœur. Il m'a donné à Phryné pour prix de moi-même, & ce ne sont plus mes flèches qui domptent les cœurs, ce sont les regards mêmes de ceux qui me voient.

Praxitèle m'a donné à Phryné, il a donné l'Amour pour l'amour, un Dieu à une mortelle, & il a reçu un Dieu en retour. Elle n'a pas osé refuser l'Artiste ; car elle a craint que le Dieu ne prit les armes en faveur de l'art ; & ce n'est plus l'Amour né de Cypris qu'elle redoute, mais celui né de Praxitèles, sachant que son Art en est la mere.

Les Thespiens ne révéroient que l'Amour, fils de Cytherée, ils n'en connoissoient point d'une autre origine ; mais Praxitèle en a connu un autre : celui qu'il a vu chez Phryné, & qu'il lui a donné pour prix de ses tendres desirs.

On demande à ceux qui n'ont pas le goût dépravé, si la premiere & la troisieme de ces épigrammes, pour ne pas dire les quatre, ne sont pas du pur galimatias, & si de pareils jeux d'esprit ne feroient pas siffler aujourd'hui quiconque en produiroient de semblables. Ce n'est pas qu'il n'y ait dans l'anthologie des épigrammes très-piquantes & très-délicates : mais assurément ce ne sont pas celles-ci. On demande aux Artistes & aux vrais connoisseurs, si Bouchardon & Pigalle eussent été flattés d'une épigramme sur l'Amour de l'un ou sur le groupe de l'Amour & l'Amitié de l'autre, où l'on auroit dit, en supposant qu'ils étoient amoureux quand ils firent ces beaux ouvrages :

Ne soyez point surpris, que ce marbre animé
Présente de l'Amour une image fidele :
L'Artiste, en le faisant, par lui fut enflammé,
Et dans son propre cœur il a pris son modele.

Si nos deux Artistes eussent répondu : vos vers nous font bien de l'honneur, mais ils nous en ferdient davantage s'ils disoient par quels moyens ce marbre est animé ; nos deux Artistes eussent fait une bonne réponse. En effet, de pareils éloges ne montrent que l'esprit du Poëte, & ne disent pas un mot des beautés de l'ouvrage, de l'attitude, de l'action, de l'expression, du dessein, &c... Comment donc Mr. de Jaucourt a-t-il vu dans les épigrammes de l'Anthologie, que le Cupidon de Mantoue étoit celui de Praxitèle, & à quel signe Mr. de Thou a-t-il apperçu que c'étoit celui dont elles font mention? La premiere de

ces épigrammes dit que la statue étoit de bronze ; celle de Mantoue en étoit-elle ? Signe encore fort équivoque, puisque d'autres Sculpteurs que Praxitèle pouvoient avoir fait des Amours de bronze. Et pourroit-on me dire, *ces ingénieuses épigrammes* à la main, comment on reconnoîtroit, par leur moyen, la statue de Cupidon sur qui elles ont été faites ?

Le foible appui des épigrammes ne doit donc pas être préféré ; il ne doit pas même le disputer un instant à l'autorité de Pausanias, qui, en le regardant comme Historien, méritoit d'être consulté. Si Mr. de Jaucourt s'en fut donné la peine, il m'eût épargné celle de faire cette note, au lecteur, celle de la lire, & l'Encyclopédie auroit une erreur de moins.

Pausanias qui écrivoit plus de cent ans après la mort de Pline, nous apprend que le Cupidon de Praxitèle qu'on alloit voir à Thespie, & que, par un tour assez adroit, Phryné obtint du Statuaire amoureux, étoit de marbre Pantélique ; qu'après avoir été enlevé, rapporté, & encore une fois enlevé, il fut enfin consumé à Rome dans un incendie. (Pauf. l. 9, c. 27.) Il faut joindre à son autorité celle de Pline même, qui place ce Cupidon au rang des statues de marbre ; & nous verrons qu'ayant été consumé avant l'année 927 de Rome, dans laquelle Pausanias écrivit son voyage de la Grèce, il n'étoit pas possible que cette figure fut à Mantoue l'année 1573 de J. C. L'impossibilité n'est guere fondée que sur plus de 1420 ans.

ge (*m*); car Alchidas de Rhodes en fut épris,

(*m*) Observons en passant qu'il y a dans l'Encyclopédie un article fort curieux concernant la Vénus dite de Médicis. " La Vénus de Médicis est, disent „ les *curieux* qui l'ont vue dans le palais ducal de „ Florence, le plus beau corps & le plus bel ou„ vrage du monde. Cette incomparable statue a la „ tête un peu tournée vers l'épaule gauche; elle porte „ la main droite au devant de son sein, mais à quel„ que distance; de l'autre main elle cache, & ce„ pendant sans y toucher, ce qui fait la distinction „ des deux sexes. Elle se panche doucement, & sem„ ble avancer le genou droit, afin de se cacher mieux „ s'il lui est possible. La pudeur & la modestie sont „ peintes sur son visage avec une douceur, un air „ de jeunesse, une beauté & une délicatesse inexpri„ mables. Son bras rond & tendre s'unit insensible„ ment à sa belle main. Sa gorge est admirable, & „ pour tout dire, si le vermillon & la voix ne man„ quoient pas à cette statue, ce seroit une parfaite „ imitation de la plus belle nature." (Article *Vénus de Médicis.*

L'Artiste qui ne conviendroit pas que la Vénus de Médicis est un des beaux monumens de la sculpture Grecque, seroit obligé de dire les défauts qu'il y trouve, sous peine d'être regardé comme un détracteur insensé des plus beaux ouvrages: ce n'est donc pas tant sur cette statue que portent les observations

suivantes, que sur la description qu'on vient de lire.

1°. *Les curieux*, n'est pas l'expression convenable pour constater le mérite d'une figure qui seroit *le plus bel ouvrage du monde.*

2°. Celle-ci n'a pas seulement la tête un peu tournée vers l'épaule gauche, mais en regardant la figure, & les deux épaules en face, on voit la tête entiérement de profil.

3°. La Vénus de Médicis ne semble point *avancer le genou droit, afin de se cacher mieux s'il lui étoit possible.* La position de ses jambes & de ses genoux est naturellement celle des jambes & des genoux d'une femme, qui n'ayant pas les hanches construites comme celles de l'homme, a les genoux rentrés; ce qui paroît sur-tout quand elle se tient debout, un peu sur-baissée, & qu'elle porte sur une jambe & plie l'autre. Si le Statuaire eût voulu qu'elle cherchât à se cacher avec son genou, il eût fait ce genou plus pressé contre l'autre, & le pied moins reculé & moins en dehors. Il n'y a qu'à faire poser tout simplement une femme bien faite, la ressemblance avec la Vénus sera frappante; la position naturelle d'un homme seroit bien différente.

4°. Que signifie *la beauté & la délicatesse inexprimables de son visage?* Cela veut-il dire que Mr. de Jaucourt ne peut l'exprimer? Je ne le crois pas: un homme d'autant de mérite, qui écrit si bien, peut exprimer la beauté qu'il voit; & sans aller à Florence, il eût pu consulter un assez beau plâtre de la Vénus dans notre Académie. Je crois qu'il se trom-

peroit, s'il entendoit que l'art ne peut rien exprimer d'aussi beau que cette tête, parce que l'exemple du contraire se voit dans quelques autres belles statues, soit antiques, soit modernes.

5°. *Le bras rond & tendre qui s'unit insensiblement à sa belle main*, peut bien être l'expression d'un curieux: mais ce ne seroit ni celle d'un connoisseur, ni celle d'un Artiste.

6°. Les bras de la Vénus, modernes ou antiques, sont inférieurs au reste de la figure; ils sont modernes jusqu'au coude. Leur union avec les mains pourroit être dessinée avec plus de grace, sans cesser d'être naturelle, & les mains pourroient être aussi plus belles.

7°. *Sa gorge est admirable*, est une phrase de quatre mots, & voilà tout; attendu qu'elle ne donne aucune idée de la forme & de l'âge de cette gorge qui n'est point celle de la premiere jeunesse, mais celle d'une femme faite & bien faite. *Elle a déja*, comme le remarque Mr. Winckelman, *plus d'étendue & de plénitude que celle d'une jeune fille.* Si Mr. de Jaucourt eût vu celle d'une Mlle. *Mistouflet* à l'âge qu'elle m'a servi de modele, il auroit une piece de comparaison qu'il pouvoit cependant rencontrer ailleurs, soit dans quelques statues de jeunes filles, soit dans de beaux tableaux.

8°. *Si le vermillon & la voix ne manquoient pas à cette statue*, seroit-elle encore une statue? Ne cesseroit-elle pas dès l'instant, comme celle de Pygmalion, d'être statue? Seroit-elle encore *une parfaite*

imitation de la plus belle nature ? Ne seroit-elle pas plutôt la nature même, c'est-à-dire, une personne vivante ? Je fais ces demandes pour m'instruire, pour savoir au juste si cette maniere de raisonner est bonne ou mauvaise, & si l'Artiste qui écriroit ainsi sur son art, auroit besoin, ou pourroit se passer d'un maître de logique. Misson, de qui cet article est copié mot pour mot, ne dit point *si le vermillon & la voix ne manquoient pas à cette statue, ce seroit une parfaite imitation de la plus belle nature.* Il dit simplement : *il ne lui manque que la voix & le vermillon.... en un mot, ce rare chef-d'œuvre est une parfaite imitation de la plus belle nature.* Ce n'étoit pas la peine de changer cette fin, & d'une idée simple & raisonnable en produire, par je ne sais quelle cause, une pensée dont on n'en peut pas dire autant.

Mr. de Jaucourt dit quelque part : *nos Artistes* (il nomme les Peintres, cela est égal) *devroient bien profiter de l'exemple d'Athénion, pour ne pas négliger les belles-lettres dont la connoissance est si propre à rendre leurs travaux recommandables.* Dans le passage qui occasionne cette remarque, il ne s'agit pas de belles-lettres. Le mot *eruditio*, que Pline emploie, ne signifie là que le savoir & l'habileté d'Athénion dans la peinture : mais le conseil n'en est pas moins bon. Cependant, si Mr. de Jaucourt eût pensé qu'ailleurs le Naturaliste appelle *erudita operatio*, le travail industrieux des araignées, lesquelles ne se piquent pas de belles-lettres, je crois qu'il auroit mieux choisi pour appuyer son instruction, attendu qu'un habile

& y laissa le même vestige de sa passion (*n*). Les ouvrages de Praxitèle, à Rome, sont une Flore, un Triptolème, une Cérès dans les jardins de Servilius; un bon-succès & un simulacre de la bonne-fortune; ils sont dans le Capitole; des Ménades qu'on appelle aussi Thyades, & des Caryatides; des Silènes enfin; & dans les monumens d'Asinius Pollion, un Apollon & un Neptune.

---

coloriste n'est pas nécessairement un *exemple* à suivre en fait de belles-lettres, mais bien en beau coloris, & que c'est du coloris d'Athénion que parle Pline.

(*n*) C'est sans doute par honnêteté qu'on a imprimé dans l'Encyclopédie, *cette figure*, dit Pline, *produisit les mêmes effets sur les* SOEURS *d'Alchidas de Rhodes*, art. *Praxitèle*. Il est beau d'être honnête, mais il n'y auroit pas de mal d'être exact, & de ne pas faire dire à Pline le *contraire* de ce qu'il dit, attendu que la passion des *sœurs* n'auroit pas eu le même degré d'hétérodoxie qu'avoit celle du frère, & que ce n'est pas notre affaire de diminuer le nombre des Non-conformistes chez les Grecs. Laissons l'histoire comme elle est: permis à chacun d'y croire s'il le juge à propos.... Mais ne seroit-ce pas *les sens* que Mr. de Jaucourt auroit écrit? L'Imprimeur aura vraisemblablement fait le *qui-pro-quo*. Pline dit: *adamavit enim eum Alchidas Rhodius, atque in eo quoque simile amoris vestigium reliquit*.

tiffodore, fils de Praxitèle, fut héri-
lent. On a loué de lui à Perga-
, excellent ouvrage, par l'ex-
exprimés plutôt sur un vrai
marbre (*o*). A Rome ses

---

in de ces endroits qui
nd *connoisseur*, &
oit *pu faire un*
voir qu'il n'y
l'art. Tous
connoisseurs &
on & l'Andromède
ore, *c'est de la chair*; &
& l'Artiste tiroient de celui qui
chaque passant est connoisseur.

est vrai, s'exprime ici comme un Artiste; que dans les parties de l'art dont la connoissance appartient à tous les hommes, l'Artiste s'exprime comme tous les hommes; c'est que chaque lecteur d'Homère, s'il a du sens & de l'énergie, dira en mille endroits de l'Iliade, *ce n'est pas de la versification*, *c'est la nature*; & qu'un Poëte, pour louer Homère, ne s'exprimera pas autrement.

D'ailleurs, sans vouloir déprimer un ouvrage qui n'existe plus, & qui pouvoit être beau, ne peut-on pas dire que cette partie de l'art que Pline loue ici, n'est pas même négligée dans de médiocres ouvrages. L'Artiste commun ne peut se dispenser de marquer

ouvrages ſont une Latone dans le temple Pala-tin, une Vénus dans les monumens d'Aſinius Pollion ; & dans l'intérieur des Portiques d'Oc-

---

l'impreſſion des doigts ſur la chair, quand la nature en offre l'effet, & que le ſujet le demande. Si le Peintre & le Statuaire ne faiſoient paſſer dans leurs ouvrages une vérité dont l'imitation eſt auſſi aiſée qu'elle eſt indiſpenſable, il faudroit les regarder comme des ouvriers ineptes ; or ce qui eſt ſeulement au-deſſus de l'ineptie, ne mérite pas tant d'éloges ; celui que Pline fait ici ſeroit donc fort équivoque, s'il n'avertiſſoit que l'ouvrage *fut loué à Pergame*. D'où il réſulte que Pline répéte un jugement déja prononcé, ſa phraſe ſignifiât-elle que le travail du groupe exprimoit bien la chair. Quoiqu'il en ſoit, l'Ecrivain eſt honnête ; il convient que l'ouvrage eut de la réputation, il ne veut pas qu'on s'y méprenne ; il dit : *laudatum eſt ſymplegma, ſignum nobile, digitis corpori verius, quàm marmori, impreſſis. Ce groupe excellent fut loué par l'expreſſion des doigts imprimés plutôt ſur un vrai corps que ſur du marbre.* C'eſt comme s'il diſoit : " Je ſuis l'écho, l'organe, qui „ tranſmet à la poſtérité la réputation d'un groupe „ de marbre que je n'ai pas vu, ou qui n'exiſte plus ; „ j'ai lu ou entendu dire ce que j'en écris, & je vous „ rapporte fidellement par quel mérite cet ouvrage „ avoit acquis ſa réputation". Comment ſe peut-il que des hommes habiles aient tant lu Pline, & qu'ils

tavie, au temple de Junon, un Esculape & une Diane.

7°. La réputation de Scopas entre en concurrence avec celle de ces Artistes. Il a fait la

---

ne l'aient pas entendu, sur-tout quand il est aussi clair ?

S'il faut être vrai, s'il faut entendre un Ecrivain par lui-même, je demande au Lecteur ce qu'il entend par ceci : *Il y a là un pigeon admirable qui boit ; & dont l'ombre de la tête obscurcit l'eau ; mirabilis ibi columba bibens, & aquam umbrâ capitis infuscans*, (L. 36, c. 25.) Quand on s'amuse à remarquer une ombre portée par un corps sur un autre corps, effet des plus communs dans la peinture, ainsi que dans la nature ; effet dont l'imitation est indispensable au Peintre le plus médiocre, écrit-on de l'art comme auroit pu faire un Artiste de génie ? Je défie ceux qui gratifient si généreusement Pline, d'écrire quelque chose qui ressemble à l'ombre de ce pigeon, & d'oser se mettre sur la ligne des connoisseurs. Mr. de la Nauze a la complaisance de faire observer d'un air de satisfaction qui fait plaisir que ce pigeon étoit en mosaïque ; comme si la mosaïque n'étoit pas la copie d'une peinture, & qu'elle ne dût pas en imiter les ombres, ainsi que les lumieres.

Et puis ce pigeon étoit exécuté sur le pavé d'une salle à manger, où l'on avoit aussi représenté quelques ordures, comme si elles n'eussent pas été ba-

Vénus, le Désir, & un Phaëton, statues auxquelles on rend à Samothrace le culte le plus religieux. Il a fait aussi Apollon Palatin, Vesta assise, qui est estimée; elle est dans les jardins

---

layées après le repas; ce qui étoit peut-être de bon goût; en tout cas, cela pouvoit tromper à cause du peu de saillie supposée aux objets. Mais croit-on que ce pigeon & d'autres qui étoient également figurés à plat sur un pavé, faisoient une pareille *illusion*, & que même ils ne produisoient pas des *points de vue* ridicules, dont l'œil étoit blessé? Si on voyoit ces sortes de merveilles ailleurs que dans un livre, on pourroit modérer son admiration, & certainement on la modéreroit, si, par exemple, ce pigeon & son ombre venoient d'être faits en France.

Notre Historien des arts est loin ici de vouloir en imposer; il ne s'attribue l'avis, les lumieres, le travail de qui que ce soit, pour s'en orner ensuite, comme du fruit de ses connoissances profondes & universelles. S'il eût employé cet odieux manege, il faut croire que des Savans eussent depuis longtems fait tomber le masque. Les Anciens, qui ne manquoient pas de parasites du talent d'autrui, avoient aussi des hommes qui faisoient justice de ces ames viles en les livrant à la risée publique. Heureusement nous n'avons point de ces usurpateurs, & chacun sait bien que la pureté de nos mœurs nous en garantit: notre théatre, les écrits de nos Moralistes, nos con-

de Servilius, avec deux de ses compagnes assises auprès d'elle. Il y en a de pareilles dans les monumens d'Asinius Pollion où sont aussi les

---

tes, nos satyres, en sont des témoins irréprochables.

Donnez au vrai mérite le discernement, la prudence & la fermeté, ôtez-lui l'extrême cupidité & les prétentions outrées, il ne se laissera point avilir. Si des méchans accrédités peuvent le faire souffrir, au moins sera-t-il honnête, & vous aurez fait disparoître une foule de maux & de sottises. Hommes de génie, hommes vertueux, choisissez ou de l'avilissement ou de la haine d'un ignorant titré, ou choisissez votre patron, si vous en voulez un, qui ne vous avilisse pas: les bienséances sociales vous disent assez qu'il faut également fuir l'autre extrémité; mais n'oubliez pas que le grand Corneille eut le courage de ne point vendre le Cid au Cardinal de Richelieu; justice qui lui valut beaucoup de gloire & la haine du Ministre: mais jettez un voile sur son Epître à Mr. de Montauron.

Si dans le nombre de ces notes il se trouvoit des idées qui parussent se répéter, c'est peut-être qu'elles répondroient à d'autres idées qu'on ne s'est pas lassé de reproduire dans plusieurs écrits sous différentes formes. J'ajoute à celle-ci, que si le Céphissodore dont il est parlé dans le texte, est le même que nomme Plutarque, il paroîtroit que Praxitèle fut beau-pere de Phocion, puisque ce Général Athénien

Canephores (*p*) de Scopas. Mais les plus renommées de ses statues, sont dans le temple de Domitius au Cirque Flaminien, Neptune, Thétis, Achille, & les Néreïdes assises sur des dauphins, une baleine & des chevaux marins, des Tritons, le troupeau de Phorcus, des monstres marins (*q*), & beaucoup d'autres figures marines, toutes de sa main: bel ouvrage, eut-il employé toute sa vie à le faire (*r*). Mais

---

épousa en premiere noce, *la sœur de Céphissodore, excellent Sculpteur.* Voyez Plutarque, *vie de Phocion.*

(*p*) Qui portent un pannier ou une corbeille.

(*q*) *Pristes*; *pristis*, est chez les Naturalistes le poisson appellé *la scie*, πρίων, *serra*, *une scie.* Ce poisson, comme on sait, porte au bout du museau une longue & large scie dentelée des deux côtés. Mr. Poinsinet traduit des *pristes*; mais je crois que ce n'est pas traduire, attendu que ce mot n'étant pas françois, il ne peut être compris que par ceux qui savent déja sa signification: je ne pense pas que ce soit pour eux qu'on fasse des traductions.

(*r*) Mr. de Jaucourt, au mot *Scopas*, dit à propos de ces figures, *ce morceau, selon toute apparence, avoit été traité en bas-relief.* S'il faut s'en rapporter aux apparences, il ne paroit pas bien décidé que ces différentes figures fussent un bas-relief; parce que Pline se seroit peut-être servi du mot *ana-*

outre ceux dont nous avons parlé & ceux que

---

glypta, qu'il employe ailleurs pour exprimer les bas-reliefs ciſelés qui ornoient les vaſes, ou de *toreutice*, qu'il fait ſignifier, ſi je ne me trompe, bas-relief en général; ou de *proſtypa*, comme il le dit des prétendus bas-reliefs de Dibutade. Peut-être encore ſe ſeroit-il exprimé par le mot *ſigillum*, dont il ſe ſert ailleurs, quand il parle de la ſorte de bas-relief qui ornoit les friſes des édifices. En un mot, parce qu'on ne parle jamais d'un bas-relief, eſpece particuliere de ſculpture, ſans le nommer ſpécialement, à moins qu'on ne ſoit fort inexact & fort inattentif aux différens procédés de l'art : *car un bas-relief eſt autre choſe que l'art de mouler.* Veut-on que Pline ſoit ici dans l'un ou l'autre cas, & que toutes ces figures de Scopas fuſſent renfermées dans un bas-relief? Je ne le diſputerai pas. Je profiterai ſeulement de l'occaſion pour obſerver l'idéal & la compoſition de quelques bas-reliefs antiques, dont je ne vois pas que nos Ecrivains des Beaux-arts aient parlé.

Aucun Artiſte, aucun Connoiſſeur inſtruit, aucun Antiquaire, n'ignorent l'exiſtence des ouvrages dont je vais faire mention; mais pluſieurs perſonnes qui ont lu ou entendu dire que les Anciens ſont nos maîtres en tout, ont beſoin d'être détrompés : il eſt à propos de leur prouver que cette regle a, comme toutes les autres, ſes exceptions. Je n'indiquerai que deux ou trois de ces bas-reliefs ridicules.

nous ignorons, il y a encore de lui un Mars assis,

Dans l'un, Cérès, le flambeau à la main, court les champs pour chercher sa Proserpine que Pluton enleva à deux pas de Cérès, & qu'il va placer dans son très-petit char conduit par Mercure. Les chevaux sont déja au grand galop, quoique personne encore ne soit dans cette voiture commode, & ils menent l'équipage dans les enfers à Pluton qui, assis sur son trône infernal, à quelques pouces de là, *se plaint*, dit-on, *à Mercure d'être le seul des Dieux qui ne soit pas marié.* Des Nymphes, des Neïades, Minerve, Diane, Vénus, n'y sont pas oubliées; c'est un plaisir de les y voir, pêle-mêle, ajouter encore à l'incohérence amphigourique de cette composition; car tout est sur un seul plan. Le morceau est à Rome au palais Mazarin.

Dans un autre bas-relief, vous verrez Minerve qui dit à Persée d'aller délivrer Andromède, que lui Persée délivre à l'autre bout du tableau. Au milieu de ces deux Persées vous aurez le plaisir de voir naître Vénus du sein des ondes: sa gorge & sa taille sont d'une fille faite à la vérité, mais les Dieux & les Déesses, quand il leur plaisoit, ne passoient point du maillot à la puberté; ils naissoient adultes. Deux Tritons portent la mere des Amours sur une coquille, comme les soldats portoient l'Empereur sur un bouclier; idée cependant tout à fait ingénieuse & qui

assis, de proportion colossale, dans le temple

caractérise l'empire de Vénus dans l'univers. Mais deux Amours, plus gros que leur mere, terminent la fête & la gâtent, en se tenant fort adroitement chacun sur le bout de la queue d'un Triton. Ces trois sujets, savoir, Persée qui doit délivrer Andromède, Vénus portée sur une conque, & Persée qui délivre Andromède, sont sur le même plan, & toutes les figures se touchent. L'ouvrage est au palais Mathei.

Dans un autre, vous verrez Mercure qui invite une ombre descendue de la barque, à faire à pied le reste du trajet; & tout à côté de Mercure vous verrez encore Mercure qui conduit une autre ombre. Ce morceau est au palais Barberin.

Notez bien toujours que je ne parle pas de l'exécution, qui par fois est très-bonne dans ces misérables compositions. Cependant, si un Sculpteur en produisoit aujourd'hui de pareilles, on loueroit le travail, & on donneroit à l'auteur un attelier aux *petites maisons.* Composez & raisonnez un bas-relief, comme celui que vous voyez dans le premier tome de l'*Antiquité expliquée*, planche 48; exécutez-le parfaitement bien, si vous pouvez; mais n'allez pas le dire à Rome, où l'original est révéré; car on s'y moqueroit, comme de raison, de votre esprit en démence. N'allez pas non plus y dire qu'au Vatican, dans la chapelle Sixtine, Michel-Ange a peint Adam & Eve que le Diable invite à manger la pomme; &

de Brutus Callaïque, au même Cirque. De plus

que tout auprès dans le même tableau, de la même proportion, un double Adam & une autre Eve sont chassés du jardin par un Ange, lequel fait groupe avec le Diable entortillé à l'arbre de la science. Tout cela vous feroit traiter de misérable épilogueur.

Le siecle est éclairé sans doute, & tous ceux qui jugent nos ouvrages croient l'être aussi; *c'est pourquoi* vous trouverez mille gens qui vous *diront*, parce qu'ils l'ont entendu dire à d'autres, *il faut composer des bas-reliefs comme à l'antique.* Commencez par connoître l'antique, vous saurez en quoi il est bon à suivre, & vous cesserez d'exalter sans discernement & sans distinction des ouvrages qui, à des égards, vous feroient pitié, si c'étoit nous qui les fissions. Vous sentirez alors que la critique hardie, éclairée, n'est point une satyre, & qu'elle porte la lumiere où des éloges souvent faux, souvent jettés au hazard, ne laissent que l'obscurité de l'ignorance & de la déraison. C'est à l'art à enseigner l'art.

Cependant on pourroit m'opposer un passage de Philostrate, où Apollonius, regardant des Bas-reliefs dans un temple, dit à Damis: " Pour ces ouvrages, „ nous ne dirons pas qu'ils sont seulement de fonte, „ puisqu'ils ressemblent à des tableaux: nous ne di- „ rons pas non plus que ce sont des ouvrages de „ peinture, puisqu'ils sont de métal; mais que ce „ sont des ouvrages d'un homme habile dans l'art

on voit au même endroit, une Vénus nue,

„ de fondre les métaux & dans celui de peindre ".
Voilà donc le bas-relief jugé cent trente ans environ après Pline, comme ayant l'intelligence de la peinture : preuve bien forte contre mon opinion.

J'ai, comme un autre, un peu lu Philoſtrate, qui avoit logé quatre ans chez le Peintre Ariſtodème, pour acquerir des connoiſſances dans la peinture, & j'ai le déplaiſir de voir qu'il n'en avoit pas beaucoup profité. Son livre ſur les tableaux ne fait nulle part ſoupçonner que l'auteur de cette déclamation, ſouvent puérile, connût les reſſorts, l'intelligence & la grande magie de l'art. C'eſt même un de ces livres qu'il faudroit ôter d'entre les mains de certains profanes : il pourroit leur ſervir à prouver que la peinture ancienne n'avoit pas encore montré ce que l'Italie développa ſupérieurement. Revenons à nos bas-reliefs de Philoſtrate.

Cet Ecrivain avoit dit un peu plus haut, en parlant des mêmes ouvrages qui repréſentoient les exploits d'Alexandre & de Porus : " Les éléphans, les „ chevaux, les ſoldats, les bancliers & les caſques „ étoient de cuivre, d'argent, d'or & d'airain noir; „ les épées, les javelots & les autres armes ſembla- „ bles, étoient de fer; on y remarquoit toutes les „ qualités d'un excellent tableau; par exemple d'un „ des meilleurs de Zeuxis, de Polygnote ou d'Eu- „ phranor, Artiſtes qui ſavoient repréſenter les om-

„ bres, le relief, les enfoncemens, & pour ainsi „ dire, donner la vie à leurs figures. Ces différen„ tes matieres s'étoient, par la fusion, unies & mêlées, „ ensorte qu'elles faisoient l'effet des couleurs ". (Philostrate, *vie d'Apollonius de Tyane*, traduc. imprimée à Berlin, 1774.)

Le bouclier d'Achille sert ici de modele à Philostrate; mais il ne fait pas attention que l'Artiste d'Homère est un Dieu. Ce qui dans le Poëte a le privilege de l'invraisemblance, n'est qu'un objet ridicule chez le Sophiste, qui observe que des Peintres qui donnoient, *pour ainsi dire, la vie à leurs figures*, savoient *représenter les ombres*.

Laissant à part le mauvais raisonnement de Philostrate, la ressemblance qu'il trouve de ces bas-reliefs avec des tableaux, paroîtroit signifier que la peinture alors étoit, en général, entendue comme les bas-reliefs, & *vice versa*. Ainsi les éloges que quelques Anciens ont pu faire des bas-reliefs qu'ils voyoient, ne peuvent avoir été fondés que sur l'idée qu'ils avoient de leur perfection; mais ne prouve pas que ces ouvrages égalassent, pour l'entente par exemple, le bas-relief de l'Alegarde, représentant Attila.

Si Philostrate, dont on a imprimé avec prédilection la préface dans le Trésor des Antiquités grecques, eût passé quatre ans chez un Statuaire, il faut croire qu'il y eût appris à déraisonner sur la peinture. Chez son Peintre & son hôte Aristodème il apprenoit que la sculpture ne peut exprimer, ni la fureur, ni la tristesse, ni la joie, tandis que, même avec

supérieure à celle de Praxitèle & qui pourroit illustrer tout autre lieu (s).

---

une seule couleur, la peinture y réussit, car elle fait voir les ombres. Que voulez-vous demander à un Connoisseur qui en est là ? Que voyez-vous autre chose dans son jugement d'un bas-relief que de l'esprit qui fait une phrase par jeu & par antithèse ? Pour son petit-fils, c'est un discoureur, un sophiste encore plus renforcé que son aïeul. Callistrate, qui a aussi décrit quelques statues, paroitroit avoir plus d'intelligence de la sculpture. Mais un jeu d'esprit continuel, une imagination échauffée sur des riens, prouvent qu'il étoit aussi loin que les deux autres des vraies connoissances de l'art.

(s) Il semble qu'il échappe ici une furieuse inadvertence à Pline. La Vénus de Praxitèle étoit tout à l'heure la plus belle qui fut au monde, *in toto orbe terrarum*, & voilà celle de Scopas qui est supérieure à celle de Praxitèle, *Praxiteliam illam antecedens.* Ceux qui mettent si haut les connoissances de Pline dans l'art, devroient au moins le bien lire, avant de nous débiter ce qu'ils en produisent. S'il est vrai que le siècle s'éclaire pour toutes les classes disciplinables, ne craint-on pas que l'Artiste aujourd'hui ne soit en état de citer ses instructeurs au tribunal public ? Nous avons des maîtres, sans doute, à quantité d'égards, mais je crois que toutes les fois qu'il s'agira de peinture & de sculpture, & même

8°. A la vérité elle est perdue dans le nombre immense d'ouvrages qui sont à Rome, & que la grande quantité de devoirs & d'affaires détourne chacun d'examiner; parce qu'il faudroit être oisif & dans un lieu fort tranquille

---

de savoir si quelque Ecrivain que ce soit en a bien ou mal parlé; une fois cet Ecrivain bien entendu, l'Artiste voudra voir par ses propres yeux, & rendre les lunettes à qui elles appartiendront. Vous voulez que les Artistes pensent & s'instruisent; vous avez raison: soyez donc tranquiles, attendu qu'il y en a plus d'un parmi eux qui sont gens à profiter de l'avis.

Cette contradiction de Pline me paroissant une des plus frappantes, je dois rapprocher & mettre sous les yeux du Lecteur le texte des deux passages, afin que si j'ai tort, il puisse d'un coup d'œil prononcer ma condamnation. Voici le premier: *Opera ejus* (Praxitelis) *sunt Athenis in Ceramico: sed ante omnia, & non solum Praxitelis, verum & in toto orbe terrarum, Venus, quam ut viderint multi, navigaverunt Gnidum*, l. 36, c. 5, n°. 5. Voici le second: *Praeterea Venus* (Scopae) *in eodem loco nuda Praxiteliam illam antecedens, & quemcumque alium locum nobilitatura*, n°. 7.

Je ne réponds de rien; mais je vais transcrire & traduire une note latine que Mr. Brotier a bien voulu faire contre mon opinion. " Scopas floruit, teste " Plinio, XXXVI, 8. Olympiade LXXXVII. Praxi-

pour se livrer à l'admiration convenable à ces sortes d'ouvrages. C'est pourquoi on ignore l'Artiste qui a fait la Vénus que l'Empereur Vespasien a consacrée dans le temple de la Paix,

---

„ teles autem Olympiade CIV. *Plin. ib.* Scopæ Ve„ nus Praxiteliam Venerem antecessit quidem tem„ pore, at non dignitate. Laudanda tamen valde fuit „ illa Scopæ Venus, quod cum foret Praxitelià anti„ quior, egregia tamen esset, & quemcumque alium „ locum nobilitatura. Pugnantia ergo non loquitur „ Plinius, ut vult Cl. Falçonet". C'est-à-dire : *Scopas florissoit, selon Pline*, l. 36, n°. 8. *dans la* 87[e]. *Olympiade*, & *Praxitèle dans la* 104[e]. *La Vénus de Scopas étoit avant celle de Praxitèle pour le tems, mais non pour la beauté. Cette Vénus de Scopas mérita pourtant de grands éloges ; & quoique plus ancienne que celle de Praxitèle, elle étoit célebre, & pouvoit illustrer un autre lieu. Ainsi Pline ne se contredit pas, comme le prétend Mr. Falconet.*

Pline commence la Section septieme par dire que Scopas le dispute aux Artistes dont il vient de parler ; *Scopæ laus cum his certat.* C'est donc du mérite des ouvrages qu'il va entretenir son lecteur, & non de chronologie. Iroit-il dire : *dans le même lieu, on voit une Vénus de Scopas faite avant celle de Praxitèle*, après avoir dit que Scopas travailloit de 60 à 80 ans avant Praxitèle? Je ne le crois pas. Si

& qui est digne de la réputation des anciens Sculpteurs. On est également incertain, si la Niobé mourante avec ses enfans, dans le temple d'Apollon Sosien, est de Scopas ou de Praxitè-

---

le verbe *antecedere* signifie quelquefois *surpasser*, ce doit être ici où l'Ecrivain ne marque point quand furent faits les ouvrages, mais seulement leur mérite.

L'édition de Mr. Brotier est de 1779, le onzieme volume de Mr. Poinsinet est de 1778; ainsi *je crois* que Mr. Brotier auroit pu voir que, si *je me* suis trompé, Mr. Poinsinet en a fait autant, puisqu'il traduit: *une Vénus nue, supérieure encore à celle de Praxitèle.* Il se pourroit qu'ici, ni lui ni moi, n'ayons cependant aucun tort. Mais si j'erre, on voit avec quelle franchise je me livre; & si j'ai raison, je l'aurai deux fois, puisque je traite assez doucement la contradiction: il faut être vrai; je lui ai des obligations. Ses tracasseries m'ont plus d'une fois engagé dans un nouvel examen; il a souvent produit le développement de plusieurs idées que d'abord j'avois trop légerement tendues. Combien de fois n'ai-je pas éprouvé qu'un ennemi bien méchant, bien hargneux, bien criard, nous vaut mieux qu'une douzaine d'amis qui ne voient pas tous nos défauts, ou qui nous les passent! *Souvent on sert en voulant nuire.* Enfin, si Pline ou moi devons avoir tort, j'avoue que j'aime encore mieux que ce soit lui, puisque j'ai tant fait que d'en rechercher la preuve; &

le (t). On ne fait pas non plus si le Janus apporté d'Egypte, qu'Auguste a consacré dans le temple de ce Dieu, & qui est actuellement caché par l'or, est de l'un ou l'autre de ces deux

---

j'avertis que la qualification d'*ennemi*, que j'ai exprimée, ne regarde aucunement Mr. Brotier; car à propos de quoi le feroit-il?

(t) On peut réduire à trois questions les remarques sur ce passage. Le groupe de Niobé, transporté depuis peu d'années à Florence, est-il celui dont parle Pline? Cet ouvrage est-il de la plus belle sculpture possible? Praxitèle étoit-il un des plus habiles Statuaires possibles? Supposons que ce groupe soit le même dont Pline fait mention, & voyons si son travail peut donner lieu au doute qu'il soit de Praxitèle. Le style en général est grand dans toutes les figures de cette composition, principalement dans celle de Niobé. Le style de l'Apollon Pythien est grand aussi, & très-grand, mais l'exécution de chaque partie de cette figure sublime est de l'étude la plus précise, & concourt ainsi à l'éminente perfection. Sans vouloir déprimer le beau groupe de Niobé, je demande seulement à nos habiles Artistes, s'ils voudroient avoir fait le bras & la main dont la mere tient la plus jeune de ses filles dans son giron? s'ils feroient curieux d'avoir gravé, ou plutôt graté l'espece de chemise qui est sur le corps de cette petite fille? s'ils s'applaudiroient d'avoir fait les jambes &

Sculpteurs. On a la même incertitude sur le Cupidon tenant un foudre, dans les Portiques d'Octavie. Ce qu'on assure au moins, c'est

---

tout le bas du vêtement de la mere ? Enfin, s'ils seroient bien aise qu'on prit, pour être de leur façon, des draperies exécutées en général comme celles des filles ? Mon but & mon intention n'étant pas de rechercher les défauts de cette composition que j'admire pour la grandeur de sa *maniere*, je n'en fais pas un plus long examen, & je reviens à mon objet.

Il n'est pas permis de douter du grand savoir de Praxitèle, & l'idée que nous en donne Pline met ce Statuaire au-dessus de ceux dont nous admirons les plus rares chef-d'œuvres, puisqu'il a fait une Vénus *qui surpassoit toutes les statues de la terre.* Ainsi l'Apollon, le Gladiateur, le Laocoon, la Vénus de Médicis, &c. &c. &c. pourroient bien être inférieurs aux ouvrages étonnans de Praxitèle. Il ne reste plus qu'à demander à tous les Sculpteurs *de la terre*, s'ils aimeroient mieux avoir fait le groupe de Niobé que les statues précédentes ; & à savoir si Pline, qui avoit vu le Laocoon, *ouvrage préférable à tout ce qui s'est fait en peinture & en sculpture*, diroit que la Niobé lui est préférable. Un homme qui auroit les vraies connoissances de l'art, ne l'écriroit pas, & conséquemment il ne mettroit pas en question si la Niobé est de Praxitèle. S'il ne faisoit que rapporter cette opinion comme un bruit courant,

que sa figure est celle qu'Alcibiade avoit à cèt âge.

Il y a dans les Portiques d'Octavie beaucoup de morceaux qui plaisent, quoique les Auteurs

---

il auroit soin, à titre de connoisseur qui ne veut pas se compromettre, d'avertir que l'ouvrage pourroit bien être des commencemens ou de la fin de ce grand Artiste, ou du moins une production dans laquelle il ne s'étoit pas surpassé, au moins pour toutes les parties d'exécution.

Mr. Winckelmann s'évertue à exalter les draperies du groupe de Niobé, qui certainement ne sont pas des plus belles, quoiqu'il les croie d'une *simplicité pure*, & qu'il assure que c'est *le plus beau monument de draperie que l'antique nous ait laissé*; tandis qu'il parle de la belle Cléopatre ou Nymphe du Belvedère, pour dire seulement *que la tête est un peu de travers.*

Ailleurs il en dit aussi deux mots, mais c'est pour comparer le costume de son vêtement à celui de la plus jeune des filles de Niobé: deux objets qui n'ont cependant aucun rapport, puisque cette petite fille est nue jusqu'au dessous des fesses, attendu que sa prétendue chemise n'est autre chose que de petites rayures sur la peau, qui représentent assez naturellement les déchirures d'une flagellation.

Les Artistes & les vrais connoisseurs doivent un peu rire, quand ils voient de pareils jugemens ou

en soient inconnus. Quatre Satires, dont l'un vêtu d'une robe de femme, porte & présente Bacchus enfant, à Cérès; un autre porte *Libera*

---

regne une sorte de décousu qui ne se conçoit pas. Ceux qui connoissent la belle ordonnance des plis de la Cléopatre, leur harmonie, leur finesse, leur beau travail, en un mot, leur parfaite imitation de l'étoffe représentée, savent aussi que la petite fille de Niobé a deux vétemens, malgré Mr. Winckelmann qui nous assure *qu'elle n'a que celui de dessous*, quoiqu'il dût voir l'autre qui est beaucoup plus apparent, & qui lui couvre la moitié inférieure du corps: mais Mr. Winckelmann étoit un savant Antiquaire, il y auroit de l'injustice à vouloir qu'il raisonnât toujours comme un Artiste, ou du moins comme un vrai connoisseur.

Il y a un mot dans cet endroit de Pline, qui, *s'il* est dit à propos, prouveroit que la Niobé que nous avons, n'est pas celle dont il parle. Il dit: *Nioben cum liberis morientem*; or la Niobé que nous avons n'est point mourante. D'ailleurs la fable ne la fait pas mourir, & on ne doit pas plus dire *Niobé mourante* que la femme de Loth mourante; les gens ainsi changés de substance, n'étoient pas censés mourir. Peut-être Pline aura-t-il vu une autre Niobé, ou qu'il aura écrit *morientem* par inadvertance. C'est aux Savans & aux Antiquaires à lever cette petite difficulté; Mr.

(*u*) de la même maniere; un troisieme veut empêcher l'un de ces deux enfans de pleurer; un quatrieme donne à boire à l'autre dans une coupe: & deux Zéphirs encore, dont les vètemens sont agités par le vent. On n'est pas moins incertain au sujet des figures qui sont dans l'enclos du Champ de Mars; Olympus & Pan, Chiron & Achille; assez particulierement estimés cependant, pour mériter que leurs gardiens en répondent sur leur vie.

9°. Scopas eut pour rivaux & pour contemporains, Bryaxis, Timothée & Léocharès, desquels il faut parler en même tems, parce qu'ils ont travaillé ensemble au tombeau de Mausole, petit Roi de Carie, qui mourut la seconde

---

Winckelmann ne s'en est pas chargé, quoique ce fut son affaire, & qu'il ait agité la question de l'originalité de cet ouvrage antique. Il se détermine à croire ce groupe de Scopas, & dit qu'il y en avoit un autre de Praxitèle. Voyez le premier volume de ses *Monumenti inediti*, pag. LXXI. Que l'ouvrage soit de Praxitèle ou de Scopas, je ne crois pas devoir retracter ce que j'en ai dit.

(*u*) Dans l'ancienne Mythologie *Libera* étoit Bacchus femelle, ou Ariane, ou Proserpine, ou même Vénus.

année de la 106e. Olympiade. Ces Artistes ont le plus contribué à faire de ce monument, une des sept merveilles du monde. Son étendue est du midi au septentrion, de soixante-trois pieds de longueur : ses faces qui regardent le levant & le couchant, sont moins larges ; son circuit est en tout de quatre cens onze pieds ; sa hauteur est de vingt-cinq coudées ; il est entouré de trente-six colonnes : on les a nommées *Pteron* (*x*). Scopas a travaillé la face du côté de l'Orient, Bryaxis celle du septentrion, Timothée celle du midi, & Léocharès celle du couchant (*y*). La Reine Artémise, qui faisoit

(*x*) Les ailes.

(*y*) Un quarré qui sur deux de ses côtés porte 63 pieds de largeur, & dont les deux autres côtés sont moins larges, ne peut faire un circuit de 411 pieds. Si le texte est corrompu, c'est depuis fort longtems, puisque nous ne voyons pas qu'on l'ait encore rétabli ; car je lis dans le manuscrit de Pétersbourg, comme on lit par-tout ailleurs, soit dans les imprimés, soit dans les manuscrits, *sexagenos ternos pedes*. Cependant, Mr. Poinsinet vient de changer ce 63 en 163 ; & dans une note, il dit que deux côtés ayant chacun 163 pieds de largeur, les deux autres avoient chacun 55 pieds & demi. Mais la somme de ces quatre mesures étant

élever ce monument à la mémoire de ſon mari, mourut avant qu'il fut achevé; ces Artiſtes n'abandonnerent cependant pas l'ouvrage, penſant qu'il y alloit de leur gloire & de celle de l'Art, qu'il fut terminé: aujourd'hui même, on ne ſait encore auquel attribuer la ſupério-

---

437 pieds, ce ſera 26 pieds que Mr. Poinſinet aura mis de trop, puiſqu'il n'en faut que 411 ſelon le texte. Il a vu l'infirmité & l'a voulu corriger, mais pas aſſez heureuſement. Je la vois auſſi, ſans imaginer aucun moyen d'y remédier; car tant qu'il y aura *brevius a frontibus*, il ne ſera pas poſſible de s'en tirer avantageuſement pour Pline; & très-aſſurément, ſi je tentois ici quelque changement, je réuſſirois plus mal encore que Mr. Poinſinet. Il faudroit *longior a frontibus*; mais qui oſera s'en charger?

Quand pour autoriſer le *toto circuitu* du texte, il y auroit eu autour de cet édifice un mur ou un foſſé, comme le dit ſans héſiter le Pere Hardouin dans ſa note, la meſure du circuit ou du pourtour, n'en ſeroit pas moins de 411 pieds. Je ne crois pas non plus qu'il nous ſoit permis d'augmenter ni de diminuer cette meſure, à moins pourtant que nous ne la trouvions abſurde, ou que nous n'ayons de plus ſûrs mémoires que le texte de Pline, auquel nous ſommes réduits pour toute lumiere. Mais qui a dit au Pere Hardouin qu'il y avoit là un mur ou un foſſé?

tité (z). Un cinquieme Artiste eut part à ce monument; car au-dessus de l'aile on éleva une pyramide d'une hauteur égale à celle de l'édifice, & formée par vingt-quatre degrés, qui vont en diminuant par le haut, & se terminent par

(z) Pline L. 34, c. 8, f. 19, place le Statuaire Scopas dans la 87e. Olympiade: cependant il le fait travailler au tombeau de Mausole jusqu'après la mort d'Artémise, qui arriva la deuxieme année de la 108e. Olympiade; d'où il s'ensuit que Scopas auroit eu alors 88 ans, ne fût-il né que dans la 87e. Olympiade. Mais supposons qu'il avoit déja 30 ans alors, âge où un Artiste peut commencer à devenir célebre, & nous trouverons qu'il pouvoit bien en avoir 112 environ, à la mort d'Artemise arrivée deux ans après celle de Mausole, qui mourut la quatrieme année de la 106 ou 107e. Olympiade. C'est 28 Olympiades après le tems où nous pouvons raisonnablement supposer que nâquit Scopas. C'est-là un trop grand âge pour négliger d'en faire la remarque, sur-tout quand c'est l'âge d'un Artiste célebre qui travaille à une des sept merveilles du monde.

Comme il ne s'agit pas de savoir si Pline se trompe dans l'une ou l'autre date, mais qu'il est question de ce qu'il dit, on peut ajouter cette inattention à toutes celles qu'on a déja vues; la preuve de ses inconséquences n'en aura que plus de force. Il copioit un

par une platte-forme, sur la cime de laquelle est un quadrige de marbre, fait par Pythis. Cette addition donne en tout à l'ouvrage cent-quarante pieds de hauteur.

10°. On voit à Rome, dans le temple d'Apollon au Palatium, une Diane de la main de Timothée, à laquelle Aulanius Evander a refait une tête. On admire aussi beaucoup un Hercule de Ménestrate, & une Hécate qui est à Ephèse, derriere le temple de Diane; les gardiens du temple avertissent ceux qui vont la voir, de ne pas la regarder trop fixement, à cause du prodigieux éclat du marbre (*a*). On n'estime pas

---

Ecrivain qui mettoit Scopas dans la 87e. Olympiade; il en copioit un autre qui le faisoit travailler au tombeau de Mausole: mais il ne réfléchissoit pas sur l'impossibilité de ces deux faits. De Piles fait bâtir, lui, ce tombeau par Alcamène, éleve de Phidias. Il en dit tant d'autres de cette espece, qu'il faudroit trop souvent répéter les repréhensions qu'il mérite. Voilà donc comment on écrit l'histoire de l'art, comment cette histoire trouve des milliers d'approbateurs, & certains de ces approbateurs ne veulent pas qu'on l'écrive mieux!

(*a*) On n'entend pas trop ce que pouvoit être ce *prodigieux éclat du marbre*. S'il provenoit du poli; le prodige étoit le même à toutes les statues de mar-

moins les Graces qui ſont dans le veſtibule de la citadelle d'Athènes: elles ont été faites par Socrate; c'eſt un autre que le Peintre, c'eſt lui ſelon quelques-uns (*b*). A Smyrne il y a de

---

bre poli. Si c'étoit la blancheur propre du marbre; il n'y avoit encore rien de bien particulier. Si pour conſerver cette blancheur & ce poli, les ſacriſtains frottoient ſouvent la ſtatue, leur propreté ne s'accordoit pas avec l'objet d'une ſtatue, qui eſt, de pouvoir être regardée ſans bleſſer la vue par trop de luiſant. Un homme accoutumé à voir & à bien voir de la ſculpture, en eût fait l'obſervation. Il n'y eût pas manqué, ſi, comme Pline, il ſe fût moqué de la ſuperſtition qui déïfioit ceux que les ſtatues repréſentoient. Quand on a dit, *Deumque faciendo, qui jam etiam homo eſſe deſierit: on fait un Dieu de celui qui en ceſſant de vivre n'eſt même déja plus un homme*, (l. 7, c. 55.) on peut laiſſer entendre par un mot *que ce prodigieux éclat du marbre* étoit entretenu par les Prêtres d'Hécate, & qu'ils en profitoient pour faire croire au peuple imbécille, que l'œil des profanes ne pouvoit impunément ſoutenir l'éclat de cette redoutable divinité.

(*b*) Remarquez que Pline met ces Graces de Socrate au nombre des ouvrages *fameux*, & qu'il dit qu'elles n'étoient pas *moins eſtimées* que l'Hercule de Méneſtrate qu'on *admiroit beaucoup*. Il ne paroît pas qu'il y ait là rien de répréhenſible: cependant, ſi

Myron célebre dans le bronze, une vieille femme yvre, remarquable entre les ouvrages du pre-

---

ces Graces passoient pour être de Socrate le Philosophe, on trouvera que Pline prenoit à la volée ce qu'il rencontroit, sans trop se soucier de la valeur de ses jugemens. Pour ne pas tout donner aux conjectures, appuyons-nous de bonnes autorités, c'est-à-dire, des meilleures que nous puissions avoir.

Pausanias, dont les recherches exactes vont quelquefois jusqu'aux plus minutieux détails, dit au livre premier, ch. 22. *En entrant dans la citadelle, on trouve devant le vestibule un Mercure & les Graces attribuées à Socrate, fils de Sophronisque, celui que la Pithye déclara le plus sage des hommes.* Il dit ailleurs, *j'ai déja parlé des Graces que l'on a mises à l'entrée de la citadelle d'Athènes, statues qui ont été faites en marbre par Socrate, fils de Sophronisque*, l. 9, c. 35. Diogène Laërce & Suidas, dont il est inutile de rapporter les paroles, confirment la même opinion, & il paroît par ces témoignages réunis, que c'étoit assez généralement celle de l'antiquité ; elle attribuoit cet ouvrage au Philosophe Socrate.

Il ne reste plus qu'une observation à faire, pour juger si cette production pouvoit être comparable à ce *qu'on admiroit beaucoup*, & si on avoit raison de ne la *pas moins estimer.* Socrate, éleve de son pere, quitta la maison paternelle & la sculpture à l'âge de 17 ans environ, pour se retirer auprès du Philoso-

mier ordre. Asinius Pollion, esprit d'une extrême véhémence, voulut aussi que ses édifices

---

phe Archélaus. Voyez, & dites si vous croyez qu'à cet âge un jeune homme puisse faire des statues de marbre égales en beauté à celles des grands Artistes. C'est une question dont je ne prends point la décision sur mon compte : mais j'assure que si Socrate a fait ces figures à 17 ans, & qu'elles fussent aussi belles qu'on le dit, il mérite une place distinguée sur la liste des *enfans célebres*.

Vasari nous dit aussi que Michel-Ange n'ayant pas encore travaillé le marbre, fit à l'âge de 14 ou 15 ans, la copie d'une tête de faune antique, & que cette copie égaloit l'original. A dix ans, le Bernin fit une tête de marbre, admirée, dit-on aussi par les connoisseurs. La différence est grande entre ces têtes, quelque surprenantes qu'elles fussent, & un groupe de marbre peut-être colossal, composé, drapé, dessiné, exprimé, étudié enfin d'après le naturel, par un enfant de 16 ou 17 ans. Les études qu'il a fallu faire avant de produire la Vénus de Médicis & les autres chefs-d'œuvres de la sculpture Grecque, n'indiqueroient-elles pas que l'étonnant mérite du jeune Athénien pourroit bien être un peu romanesque ? Si c'étoit une inspiration de son démon familier, nous n'aurions plus rien à dire : mais Socrate avertit dans Platon, que cet esprit ne l'inspiroit que pour le détourner, & non pour le faire entreprendre.

eussent le même caractere. On y voit des Centaures portant des Nymphes, par Archésitas ;

Ainsi le grand nom du Philosophe, n'auroit-il pas un peu influé sur l'ouvrage du jeune Artiste? Athènes se distinguoit dans l'art de rassembler les extrêmes, & Socrate fut un de ses coups de maître : l'instant d'après la ciguë fut celui de sa statue faite en bronze par Lysippe ; & comme de la statue à l'autel il n'y a qu'un pas, Socrate eut aussi une chapelle. Pourquoi la pénitence de ses exécuteurs n'auroit-elle pas poussé l'enthousiasme, jusqu'à regarder ses foibles essais en sculpture comme des ouvrages *admirables ?*

Les Athéniens qui passoient avec tant de chaleur & de légéreté d'une affection à l'autre, érigerent 360 statues d'airain à Démétrius de Phalere ; plusieurs étoient équestres, dit-on, ou sur des chars à deux chevaux ; elles furent faites en moins de 300 jours : demandez à Pline & à Diogène Laërce, qui le rapportent, si c'est un conte, & croyez-en ce qu'il vous plaira. Démétrius avoit beaucoup de crédit & de mérite ; il falloit bien qu'il eut aussi des ennemis assez puissans pour le faire condamner à la mort : mais s'étant sauvé, leur fureur attaqua ses statues, jetta les unes dans l'eau, brisa les autres, & fit des pots de chambre de quelques-unes. Soyez sûrs cependant qu'Athènes ensuite, honora la mémoire de l'Archonte Philosophe ; le tableau de Parrhasius peignoit ce peuple on ne sauroit plus juste. Pour notre Pline, il aura

les Muses Thespiades, par Cléomène; l'Océan & Jupiter, par Entochius; des femmes à che-

---

rencontré la tradition concernant les statues des Graces, il se sera peu inquiété de leur véritable auteur, puis 'il aura très-imparfaitement déposé le fait dans son ouvrage.

Un Ecrivain cependant qui ne feroit pas Pline, & qui voudroit se piquer d'exactitude sur les faits qu'il se chargeroit de rapporter, ne prendroit-il pas les meilleures informations concernant l'Auteur & le mérite d'un ouvrage qui portoit un si beau nom, sachant d'ailleurs que Socrate avoit été Statuaire dans sa jeunesse? Il semble que si on interrogeoit cet Ecrivain sur le fait dont il est question, voici à peu près ce qu'il pourroit répondre: "Pline est ici un mauvais „ modele; il ne lui suffit pas de dire, en parlant de „ ces statues des Graces, *elles sont d'un autre Socrate* „ *que le Peintre; elles sont de lui selon quelques-uns:* „ *quas Socrates fecit, alius ille quam Pictor: idem,* „ *ut aliqui putant*, parce que cette légéreté, cette „ inattention, est une faute un peu trop forte pour „ un juge & un Historien des beaux-arts; elle jette „ une fausse idée dans l'esprit du lecteur, ou ne lui en „ laisse aucune. Si Pline savoit que ces statues étoient „ réputées pour être du Philosophe, il n'avoit pas de „ plus belle occasion de le dire. Si au contraire, il „ savoit ou croyoit qu'elles n'en fussent pas, c'étoit „ encore ici la place pour réfuter l'opinion qui les lui

val par Stephanus; Mercure & Cupidon réunis, par Taurifcus, non pas le cifeleur, mais celui

---

„ attribuoit. Or, il a manqué à l'une & à l'autre de „ ces deux obligations; je ne puis donc le regarder „ ici comme un modele. Je dis même qu'il eft à pro- „ pos de cenfurer de pareilles fautes quand on les „ rencontre. Il faut s'élever contre elles, afin d'affoi- „ blir le crédit des opinions qui tendent à les préco- „ nifer; c'eft oppofer des digues à l'inondation uni- „ verfelle. Il faut, autant qu'il eft poffible, y appor- „ ter la modération de la faine critique, & éviter un „ excès qui pourroit avoir cependant fon utilité, s'il „ arrêtoit l'exceffive crédulité : mais gardons-nous „ toujours de l'un & l'autre de ces deux extrêmes ". Voilà, fi je ne me trompe, ce que diroit un Ecrivain exact, un homme qui fe piqueroit d'avoir le fens droit.

Il y a des gens qui ont écrit fur l'art autant que Pline, & à qui les particularités de l'art font auffi étrangeres. La connoiffance de certains traits hiftoriques eft cependant fi néceffaire pour en écrire, que fans elle, non feulement on jette un louche fur la plupart des chofes qu'on avance, mais que l'on produit auffi, fans l'appercevoir, des jugemens tels que pourroit bien être celui qui occafionne cette note.

Je ne la finirai pas fans parler d'un Académicien qui *poffédoit très-bien la profonde connoiffance de l'antiquité, & cette critique judicieufe & fûre qui étoit le fruit de fes veilles*, dit le dictionnaire de Mo-

de Tralles ; un Jupiter hofpitalier, de Pamphile difciple de Praxitèle ; un Groupe de Zéthus, &

---

reri. Socrate avoit, dit-on, une patience merveilleufe à fouffrir les injures ; j'en aurois autant fi j'étois Socrate : mais ne pouvant atteindre à cette fublimité, l'on voudra bien me permettre, au moins, quelques mots d'obfervation.

En commençant la vie du Philofophe, Mr. Charpentier dit : *Le pere de Socrate étoit Sculpteur, & fe nommoit Sophronifcus : fa mere étoit fage-femme, & s'appelloit Phénarete ; le mérite du fils a fauvé leurs noms de l'oubli où leur baffeffe les avoit condamnés, & leur a donné l'immortalité qu'ils ne fe pouvoient acquérir.*

Il eft à croire que fi le fils de Sophronique avoit eu pour pere le bourreau d'Athènes, par exemple, notre Académicien auroit fubftitué quelque terme plus énergique à celui de *baffeffe.* Mais n'infiftons pas fur le mot, parlons de la chofe. Interrogeons *cette critique judicieufe, & cette profonde connoiffance de l'antiquité.* Eft-ce bien le critique favant, judicieux, & qui n'ignoroit pas les noms de tant d'Artiftes célebres qui fe font *acquis l'immortalité?* Eft-ce bien lui qui s'abandonne à une auffi *baffe* invective ? Eft-ce lui qui ne voit pas que fi le Statuaire Sophronifque eut été fur la ligne des Apelles, des Phidias & de tant d'autres, fon nom peut-être, fans le mérite de fon fils, nous feroit parvenu à côté de ces noms illuftres ?

Amphion avec Dircé; le Taureau & le lien d'un seul bloc de marbre, ouvrage d'Apollonius &

Non, ce n'est point le savant qui tombe dans une faute si *grossiere*; il connoissoit trop bien l'antiquité. Qui est-ce donc? Je vais vous le dire.

Mr. Charpentier donna *la vie de Socrate* en 1650, & l'Académie royale de peinture & de sculpture venoit d'être fondée en 1648..... *Des Peintres & des Sculpteurs? Une Académie royale! Mais cela est ridicule!* C'est ainsi que dans une compagnie qui n'étoit pas la nôtre, on parloit alors de notre institution. Je ne vous dis que ce que nous savons tous, par de bons mémoires lus dans nos assemblées. Vous voyez que ce n'est pas plus la profonde connoissance & la critique judicieuse qui forment ici le style de l'Académicien Charpentier, qu'elles ne formoient celui de l'Académicien de la Nauze quand il écrivoit que les Artistes étoient méprisables, & je crois vous dire ce que c'est.

Depuis plus d'un siecle, on a lu & réimprimé cette vie de Socrate, & nous ne voyons pas qu'aucun Ecrivain ait donné le moindre signe d'improbation à la petite phrase de Mr. Charpentier. De notre part, il ne pourroit y avoir que la pitié, l'ignorance ou la stupidité, peut-être aussi la bassesse craintive, ou bien encore la patience de Socrate, qui pourroient nous fermer la bouche..... Mais laissons l'éminent Mr. Char-

de Tauriscus, apporté de Rhodes. Ils ont occasionné un doute sur leur pere, ayant déclaré

---

pentier exhaler sa mauvaise humeur, & n'ayons ni humeur ni bassesse.

Jettons l'œil un instant sur une autre idée, qui, si elle n'est ni juste, ni même vraisemblable, n'a pas du moins le ton atrabilaire du doyen de l'Académie Françoise. L'Auteur de la *félicité publique* dit, pag. 31, tome premier, *les arts agréables, tels que la peinture, la sculpture, l'architecture; les talens frivoles, tels que la poésie & la musique occupent l'enfance de l'esprit humain.* Ce n'est pas certainement de l'enfance individuelle qu'il s'agit; car les enfans ne s'occupent guere, généralement parlant, des arts dont il est fait mention: ce sera donc l'enfance des sociétés. Cependant nous voyons toujours les grands Artistes contemporains des Savans, & des grands hommes en plus d'un genre, dans les pays où nos arts ont atteint le plus de perfection. C'est ce que je crois trouver dans l'histoire ancienne & dans la moderne. Mais comme je puis me tromper, l'une & l'autre sont entre les mains de tout le monde, & Mr. le Chevalier de Chatellux permettra qu'on y regarde.

Si le siecle d'Alexandre, celui d'Auguste, celui de Léon X, & celui de Louis XIV, ont été l'enfance de la Grèce, de Rome, de l'Italie moderne & de la France, qu'on nous indique au moins le tems de leur maturité, & quand l'esprit humain fut élevé dans ces

qu'ils regardoient Menecrate pour tel, mais que leur pere naturel étoit Artémidore (c). On esti-

---

différens pays à une plus grande hauteur. Je suis fâché qu'Homère n'ait eu qu'un *talent frivole*; & cette idée ne paroîtroit-elle pas étrangement philosophique?

Il est vrai qu'ailleurs Mr. le Chevalier de Chatellux convient que *parée des attraits de la poésie, la vertu fut plus touchante, & le plaisir plus séduisant*. Enfin, que la musique *fit couler les larmes les plus délicieuses que l'enthousiasme ait jamais offertes aux talens*, (tom. 2, pag. 88.). Souffrons les erreurs d'un Ecrivain qui sait les rectifier, & convenir avec autant de sensibilité, que la musique & la poésie ne sont pas des talens frivoles; & sur-tout qui sait dire après quelques points: *Je m'arrête, & je crains l'attrait naturel qui m'attacheroit trop à des objets si intéressans.*

L'Imprimeur de Mr. Brotier a commis ici une petite faute: il a placé la note concernant *Socrate* avant celle qui concerne l'*Hercule de Ménestrate*. Je ne crois pas que cette inattention vienne de l'Auteur: mais comme son objet est d'être exact, il est permis au lecteur de l'être aussi. Au livre 34, on a mis *Chrysippum* pour *Lysippum*. Plut-à-Dieu que nous n'eussions pas à nous reprocher d'autres fautes!

(c) Par un usage des anciens, ces deux Artistes ont nommé, dans l'inscription du groupe, le Statuaire Ménécrate *leur pere*, parce qu'étant leur maître, il

me au même endroit un Bacchus, d'Eutychis. Près du Portique d'Octavie, il y a un Apollon de Philisque Rhodien: il est dans le temple de ce Dieu; Latone, Diane, les neuf Muses, & un autre Apollon nud. Celui qui dans le même temple tient une lyre, est de Timarchide. Dans l'intérieur du Portique d'Octavie dans le temple de Junon, il y a deux figures de cette Déesse, l'une de Dionysius & l'autre de Polyclès. La Vénus encore au même lieu, est de Philisque, & les autres figures sont de Praxitèle. Le Jupiter du temple voisin est des fils de Timarchide. Le Pan & l'Olympus luttant à qui l'emportera sur la flute, & qui sont au même endroit, ont été faits par Héliodore; ce Groupe est le second fameux dans le monde (*d*). Poly-

---

étoit leur pere dans l'art; Artémidore étoit leur pere naturel.

(*d*) Mr. Poinsinet dit qu'il ne faut plus lire *Heliodorus*, parce que cette leçon est absurde, mais *Heli'orus* qui signifie *une connexion ou assemblage du soleil Grec & du soleil Egyptien.* Il dit même: *je serois d'avis de lire ici Herm' Orus.* Quelque savante que soit la Note & la nouvelle leçon de Mr. Poinsinet, je m'en tiens à *Heliodorus*, parce que c'est le nom du Sculpteur qui fit le groupe de *Pan & Olympus*, qu'on

charme a fait la Vénus au bain, & le Dédale debout. On voit combien on eſtimoit l'ouvrage de Lyſias, par l'honneur qu'on lui fit, puiſqu'Auguſte l'a conſacré à la mémoire de ſon pere Octavius dans le Palatium, au-deſſus du ceintre, dans une niche ornée de colonnes; c'eſt un char à quatre chevaux, avec Apollon & Diane, le tout d'un ſeul bloc de marbre. Dans les jardins de Servilius on eſtime l'Apollon de Calamis le ciſeleur; les Athlètes de Dercylis, & Calliſthène l'Hiſtorien, par Amphiſtrate.

11°. Il n'y a pas eu beaucoup d'autres Artiſtes dont le nom ait été fameux, parce qu'il

---

retrouve le même nom parmi les Statuaires, au livre 34. Chapitre 8, & que Pauſanias nomme également ce Sculpteur, Ἡλιόδωρος, *Heliodorus*. Il faut obſerver auſſi, que Pline en nommant les ouvrages, ne manque pas d'en nommer les Auteurs: pourquoi auroit-il excepté celui d'un Groupe qui étoit le ſecond fameux dans le monde; *quod eſt alterum in terris ſymplegma nobile?* Paroles que Mr. Poinſinet n'a pas traduites. J'approuve ſouvent ſes interprétations, je cherche même à m'y conformer autant qu'il m'eſt poſſible; que me couteroit-il de croire *Heliodorus* abſurde, ſi, comme on le voit, cette leçon n'avoit pas tout en ſa faveur?

y a des ouvrages exquis où le nombre des Artiſtes a été un obſtacle à la réputation particuliere de chacun d'eux; car un ſeul ne doit pas en avoir toute la gloire: & cependant quand on parle d'un ouvrage, on ne peut les nommer tous, comme le Laocoon qui eſt dans la maiſon de l'Empereur Titus; ouvrage préférable à tout ce qui a été fait en Peinture & en Sculpture (*e*).

(*e*) Ainſi le Groupe de Laocoon eſt préférable au Jupiter de Phidias *que perſonne n'a égalé; quem nemo æmulatur*, l. 34. c. 8. ſ. 19. N°. 1. Il eſt préférable à la Vénus de Praxitèles, *la plus belle figure qui fût au monde, ante omnia... in toto orbe terrarum*. l. 36. c. 5. N°. 5. & à celle de Scopas *qui l'emportoit ſur celle de Praxitèles; Praxiteliam illam antecedens*, l. 36. c. 5. N°. 7. Enfin, le Groupe de Laocoon étoit préférable aux ouvrages d'Apelles *qui a ſurpaſſé tous les Artiſtes qui l'avoient précédé, & ceux qui le ſuivirent; verum omnes prius genitos futuroſque poſtea ſuperavit Apelles Cous*, l. 35. c. 10. N°. 10. Si c'eſt-là ce qu'on appelle *parler comme un Artiſte*, on voit bien que c'eſt comme un Artiſte qui raiſonneroit mal des productions de ſon art. Cependant, j'ai ſous les yeux une découverte ſur la Sculpture, qui me feroit pardonner à Pline, ſi les erreurs d'un Ecrivain faiſoient oublier celles d'un autre. Un traducteur dit en parlant du Groupe de Laocoon: *ce morceau, tout admirable*

Il est d'un seul bloc, ainsi que les enfans &

---

qu'il étoit, n'avoit cependant pas la beauté du coloris qu'on admiroit dans les tableaux & dans quelques statues qu'on voyoit à Rome. (Criton, ou de la grace & de la beauté. Extrait d'un dialogue traduit librement de l'Anglois. Paris, 1776.) En effet, la beauté du coloris de quelques statues qu'on voyoit à Rome, est une idée neuve & bien *librement* produite au grand jour. J'ignore si elle est Angloise, ou si elle appartient au traducteur. Fermons la parenthese, & revenons à Pline.

Il ne faut pas chicaner sur le mot *Statuaria*, qu'il employe ici, au lieu de *Sculptura*, qui paroîtroit plus convenable, puisque le Laocoon n'est pas un bronze, genre d'ouvrage qu'il nomme ordinairement *Statuaria.* Il prend ici ce mot dans une acception plus étendue, & qui désigne l'art en général : le collectif qu'il fait de la Peinture & de la Sculpture n'en laisse aucun doute ; car pourquoi excepteroit-il de sa comparaison, les ouvrages en marbre, tandis qu'il y admet ceux de Peinture ? Sa comparaison est absolue ; il regardoit en la faisant, le Laocoon comme supérieur aux autres productions de l'art, soit tableaux, soit statues. Reste à savoir si ce jugement est d'accord avec ceux qu'il porte ailleurs : on vient de voir ce qui en est.

Mais je voudrois bien qu'on répondit juste aux questions suivantes. Pourquoi Pline qui s'amuse par

les replis du ſerpent. Ce groupe a été fait de concert

---

fois à des minuties ſur les arts, comme je le remarque ailleurs, & qui voyoit le Laocoon, ne dit-il pas au moins une partie de ce que les modernes en diſent? Pourquoi ne marque-t-il pas les traits les plus caractériſtiques de cet ouvrage ſublime? Pourquoi s'en tient-il à une eſpece de lieu commun équivalent à celui-ci; *c'eſt la plus belle choſe du monde?* Eſt-ce bien là, prendre les yeux de Timomaque pour juger du Laocoon, ainſi qu'on le rapporte, article *Laocoon*, dans l'Encyclopédie? A-t-on ſenti, en faiſant cette application au jugement de Pline, combien elle eſt fauſſe, & que Timomaque impatienté par un ignorant critique, qui ne voyoit pas combien l'Hélène de Zeuxis étoit belle, pouvoit lui répondre par un mot d'humeur & d'enthouſiaſme; *prens mes yeux, & tu la trouveras divine?* A-t-on apperçu que les lecteurs, à qui Pline n'avoit pas garanti la durée du Laocoon, avoient autant de droit à l'inſtruction ſur ce morceau, que ſur cette mere mourante, qui dans le ſac d'une ville, paroiſſoit ſentir & craindre que ſon enfant ne ſuçât le ſang au lieu du lait déja tari? Falloit-il plus d'efforts à l'Ecrivain, pour l'un que pour l'autre, ſur-tout quand il ne dit pas que le tableau d'Ariſtide eſt préférable à tout ce qu'on a fait en Peinture & en Sculpture? En attendant une bonne réponſe à ces queſtions, voici la mienne. Pline avoit ſouvent en

concert par les trois excellens Artistes, Agé-

---

esprit & en style, ce qui lui manquoit en connoissance & en jugement. On peut lui appliquer le proverbe dont il se sert en parlant des Grecs: *non constat sibi diligentia.*

Voilà comme il écrit des Arts; voilà comment *ses lignes* sont des garants certains pour transmettre le vrai mérite à la postérité. Il est beau d'y arriver; il peut l'être autant de la mériter, n'y arrivât-on pas; tant de circonstances pouvant en empêcher: témoins Agasias, Apollonius, Glycon & l'auteur de la Vénus de Médicis, & celui de l'Apollon, qui nous sont connus seulement par un morceau de marbre que le moindre accident pouvoit mettre en poussiere, comme tant d'autres.

Ces Artistes étoient assurément célebres de leur vivant, parce qu'on ne fait pas un Apollon, un Gladiateur, un Torse, un Hercule Farnèse, une Vénus de Médicis, pour son coup d'essai. Cependant *les lignes* contemporaines se sont tû; ou si elles ont parlé, elles ont subi le sort de tant d'autres productions adressées à la postérité, que je suis loin de mépriser cependant; si j'y avois un droit bien acquis, je vous proteste que Pline m'en feroit passer l'envie. Il est si mal informé; il informe si mal; ce qu'il dit de l'art est quelquefois si gauche ou si commun, qu'il seroit peut-être plus avantageux de n'être point célébré, que de l'être de sa façon. Puis faites un appel à la posté-

ſander, Polydore & Athénodore Rhodiens (*f*). Cratérus avec Pythodore; Polydecte avec Hermolaüs, un autre Pythodore avec Artémon, & Aphrodiſius de Tralles ſeul, ont également rempli d'excellentes figures les maiſons de Céſar au mont Palatin (*g*). Diogène, Athénien, a

---

rité, que Pline en ſoit l'archiviſte; les contemporains vous diront: c'eſt fort bien fait à vous, elle examinera votre affaire: & va-t-en voir s'ils viennent, & comment ils viennent.

(*f*) Des auteurs prétendent que le Laocoon de Rome, n'eſt pas celui dont parle Pline. Sans vouloir entrer dans cette diſcuſſion, j'obſerve qu'on n'a ſu le nom des trois Artiſtes que par le témoignage de Pline; que le groupe romain n'eſt pas d'un ſeul bloc; voilà ce qu'on ſait, & voici ce que j'ajoute. Un homme arrivant de la Grece, m'apporta, il y a quelques années, à Pétersbourg, la main gauche d'un Laocoon tenant un tronçon de ſerpent. Le marbre étoit grec, mais ſi grugé, ſi gâté, que ne croyant pas qu'il valût ce qu'on m'en demandoit, je le rendis. Cependant, le peu qui reſtoit du travail, me fit naître des ſoupçons, & je les conſerve. Que le Laocoon de Pline ſoit ou non le nôtre, je ne crois pas que nous ayions à regretter ſa perte. J'ignore pourquoi Mr. Poinſinet n'a pas traduit *qui eſt in Titi Imperatoris domo.*

(*g*) On peut ajouter à ces exemples celui de Pra-

décoré le Panthéon d'Agrippa: & les Caryatides

---

xitèle, qui exécuta le conducteur d'un char de Calamis; procédé qui *fait honneur à son cœur*. Celui d'Apollonius & de Tauriscus, qui firent de concert le groupe de Dircé. On pourroit y joindre aussi quelques traits plus modernes de l'union des Artistes qui ont concouru à la perfection d'un ouvrage. L'Antiquité nous en fournit plusieurs autres que Pline n'a pas rapportés; je citerai seulement, d'après Pausanias, les deux freres Thylacus & Onéthus, qui *avec leurs enfans*, exécuterent une statue de Jupiter, & dont les noms ont été consacrés sur l'ouvrage même, par une inscription. Timarchide & Timoclès firent ensemble un Esculape. Onatas & son fils ou son éleve Callitelès, exécuterent un Mercure, ainsi que l'inscription de la statue le témoigne.

Il y a donc quelques Artistes qui ne sont pas blessés qu'un autre mette la main à leur ouvrage, & veuille bien concourir à son succès. Leurs contemporains & la postérité couronnent donc leur réussite & leur vertu par des éloges. Flattés du plaisir de voir réussir une belle chose, animés du seul désir de la bien faire, ils ont assez d'élévation pour perdre de vue la petite jalousie, & assez de courage pour se mettre au dessus de la méchanceté qui n'a de force que pour empoisonner ce qu'elle n'oseroit entreprendre. Ces ames honnêtes, car il faut qu'elles le soient autant l'une que l'autre, sentent que si l'ouvrage est beau, il en

qui servent de colonnes à son temple, sont des

---

résultera nécessairement que ceux qui l'ont fait, sont d'habiles gens.

Mais, dira-t-on, il faut au moins dans une grande production montrer qu'on est en état de l'exécuter soi-même; & si l'Artiste qui en est chargé confioit à son fils ou à son éleve, quelques-unes des parties de l'ouvrage, & que ç'en fussent des principales, ne trouveriez-vous pas qu'il auroit tort? — Je ne sais; mais changeons de propos, attendu qu'il est indécent de rire au nez des gens qui nous parlent, & que vous m'en donnez une furieuse envie. Dites-moi votre avis sur un trait dont on me parloit dernierement: voici le fait.

Un homme avoit suffisamment de quoi vivre à son aise, & son bien lui appartenoit. Il lui prit un jour la fantaisie de tirer de son coffre deux ou trois mille pistoles, (je ne me souviens pas bien précisément de la somme,) & d'en faire présent à un jeune commerçant qui les employa de maniere à en retirer un profit considérable. Mais la conduite de l'homme à son aise fut blâmée par les commeres & les oisifs de son quartier. Ils disoient; voyez un peu la bizarrerie! Mr. Philotime peut lui-même faire valoir son bien, & il s'avise d'en donner une belle & bonne partie à un autre; on n'est point fait à ces manieres, & nous tracasserons la conduite extraordinaire de Mr. Philotime. Voilà ce qu'on me contoit; qu'en pensez-vous?

plus estimées, ainsi que les statues posées sur

—— Que les hommes sont des monstres; que Mr. Philotime est le maître de son bien; que l'usage qu'il en fait est beau & honnéte; que son cœur est bon; que l'œil des commeres & des oisifs de son quartier est mauvais; que si le jeune commerçant a fait un aussi bon usage de la somme qu'en auroit pu faire celui qui la lui a cédée, toutes les voix honnêtes se réuniront pour approuver un procédé d'autant plus louable, qu'il est un peu rare; & qu'en un mot, vous n'avez pas opéré sur moi l'effet que j'ai produit sur vous; parce que des noirceurs bêtes ne me donnent pas envie de rire. —— Bon, des noirceurs! tenez-vous-en aux bétises, & riez toujours. Quant à votre autre jugement, je croirois volontiers que vous avez raison, & la chose à présent ne me paroît pas même devoir être discutée. —— Comment raison! Et si bien raison que vous & moi voudrions souvent nous endormir avec la pensée douce d'en avoir fait autant: voilà mon avis. Mais vous m'avez fait une supercherie; vous avez changé de propos, sans-doute parce que vos Statuaires vous embarrassoient un peu, & que vous apperceviez que je n'approuvois pas leur conduite. —— Eh! vous la louez au-delà de mes espérances! —— Moi? Je n'ai pas dit un mot qui ressemble à un éloge. —— Quoi! Vous ne venez pas de dire que toutes les voix honnêtes se réuniront pour approuver celui qui dispose d'une partie de son bien à une fin honnête?

Vous ne vous êtes pas emporté contre les hommes? Vous ne les avez pas traités de monſtres, parce que les voiſins de Mr. Philotime ont l'œil mauvais? Ne voyez-vous pas que ce Mr. Philotime eſt un Artiſte qui céde une partie de ſa propre réputation à un autre jeune Artiſte qui ſait y faire honneur? Quand vous admirez le Groupe du Laocoon, n'eſt-il pas vrai que vous ne demandez pas ſi c'eſt Agéſander ou Polydore ou Athénodore qui a fait la tête; mais que vous regardez ſi cette tête eſt belle, ſi elle répond au reſte; & que vous comblez d'éloges les trois Artiſtes qui ont concouru de concert à la beauté de l'ouvrage? Vous ne demandez-pas non plus ſi l'un des trois étoit un éleve, parce que vous ſavez que votre queſtion ſeroit d'un imbécile; attendu qu'on eſt ordinairement éleve de quelqu'un, & que ſans miracle, un éleve peut avoir autant ou plus de talent que ſon maître.

Vous ne reſſemblez-pas, ſans doute, à certains raiſonneurs qui font ce puiſſant ſillogiſme: *un maître en ſait plus que ſon éleve, ainſi l'ouvrage de l'éleve eſt néceſſairement inférieur à celui du maître.* Mr. Jourdain ne raiſonnoit pas autrement. Mais Mr. Jourdain étoit d'ailleurs un fort bon homme & ſans noirceur. Il n'étoit pas non plus de ces gens qui pourroient dire; *ſi nous euſſions été du tems de Thylacus, d'Onethus, de leurs enfans & de leur Jupiter, nous euſſions blâmé Thylacus, Onethus, leurs enfans & leur Jupiter. Nous euſſions traité avec la même baſſeſſe & la même indécence Timoclès, Timarchide, Onatas avec ſon fils ou ſon éleve. Et que ſavez-vous ſi dans la 88e. Olym-*

piade, nous n'euſſions pas auſſi tracaſſé les auteurs ſublimes du Laocoon? Mais auſſi vous pouvez compter qu'en l'an de grace 3772, nous ne taririons pas ſur l'éloge des productions de cette préſente année 1772. Voilà notre maniere de penſer & d'agir dans certaines circonſtances; car ce ſont bien plus les circonſtances, que le mérite d'un ouvrage qui déterminent notre penchant à louer ou à blâmer.

Si ces gens-là avoient au moins quelques vraies connoiſſances de l'Art, on pourroit leur dire, voyez ſi l'ouvrage de l'éleve eſt inférieur à celui du maître, puiſqu'il ne s'agit que de céla. Obſervez d'ailleurs que ſi ce maître a du talent & des yeux, il ne laiſſera pas dans ſon ouvrage une partie inférieure au reſte. Obſervez encore que ſi, par exemple, il étoit queſtion d'une figure dont la tête fut un portrait, & que l'éleve eut abſolument dirigé ſes études vers ce genre, qui ne feroit pas autant celui du maître, il y auroit tout à parier que l'ouvrage de l'éleve ne dépareroit pas celui du maître; car il faut ſuppoſer qu'ils ont au moins l'un & l'autre quelque théorie des parties de l'art qu'ils n'exercent pas; & qu'en raiſon de l'importance de l'ouvrage, l'intérêt de ſa perfection doit augmenter dans l'eſprit de l'Artiſte qui en eſt chargé. —— Mais ſi le maître a fait cette tête; ſi le tout n'eſt qu'une convention entre lui & ſon éleve. —— Comment! depuis un inſtant votre œil eſt devenu mauvais! Votre honnêteté, votre raiſon ne vous diſent pas que ſi ce maître n'étoit plus, ſa convention auroit été le trait d'un inſenſé; attendu qu'alors l'éleve dépouillé

de son savoir d'emprunt, ne seroit plus qu'un objet de risée & de mépris: or il ne faut pas supposer les gens plus bêtes que de raison. Pourquoi, si vous avez des talens, vous évertuez-vous, comme ceux qui n'en ont point, à gâter une action honnête? Est-ce parce que vous ne la concevez pas, ou qu'on vous pousse à la dénigrer? Je ne vous dis rien de la postérité; nos petits travers n'y seront pas connus: mais cette vindicte actuelle & publique, ce tribunal universel auquel *tout homme* est soumis, nous traduit continuellement à sa justice, & flétrit quiconque a mérité de l'être. Croyez-moi, toutes les fois que les hommes voudront ou pourront faire usage de leur raison, ils seront tout aussi surpris que vous l'étiez il n'y a qu'un instant, de se trouver honnêtes. — Adieu; je vais dire aux méchants, aux commeres & aux oisifs, que la sottise & la malignité ne font pas fortune, quand elles sont pénétrées.

Si cette note n'est pas claire, en voici l'explication. Madame Falconet, ma bru, a modelé la tête colossale de Pierre le Grand: quelques personnes *bien honnêtes* s'occuperent à jetter du ridicule sur cette action doublement vertueuse. La note parut, & ces *braves gens* virent alors, que leur maniere d'insulter n'étoit pas heureuse. Mais comme un peu de honte est bien-tôt passé, ils reprirent courage, dit-on, sur nouveaux frais. Si vous avez vu des loups enragés faire le dégat chez de paisibles laboureurs, je n'ai plus rien à vous dire.

Je fis imprimer en 1771, que la tête de la statue de Pierre le Grand, étoit modelée par Mademoiselle

Collot. Mr. Saly fit paroître en 1773, la note que voici; elle eſt dans une apologie qu'il a faite de ſon ouvrage, pag. 13. Il a eu raiſon, ſi on l'inſultoit.

" Un Artiſte qui ſe voue à la Sculpture, doit néceſ- „ ſairement étudier tout ce qui exiſte dans la nature. „ Ses ouvrages, quoique d'une exécution très-longue „ & extrêmement ingrate, ne reconnoiſſent point de „ bornes. Les *Memper*, les *Both*, les *Wynants*, les „ *Moucheron*, les *Ruiſdaal*, & beaucoup d'autres „ Peintres, ſe ſont acquis une grande réputation, „ quoiqu'ils euſſent fait faire, par d'autres Peintres, „ des figures dans leurs payſages. L'on ne pardonne- „ roit pas à un Sculpteur, & on ne le qualifieroit pas „ de grand Artiſte, s'il empruntoit la main d'un con- „ frere habile pour exécuter, mieux qu'il ne le pour- „ roit faire, quelques parties principales de ſon ou- „ vrage. L'Art qu'il profeſſe & les préjugés exigent „ de lui qu'il traite tout également bien, & même, „ quoique privé de l'important ſecours des couleurs, „ qu'il donne à la terre, à la cire, au bronze & au „ marbre, autant de vie & d'expreſſion qu'en peut „ donner le Peintre: tel eſt le ſort de l'exigeant art „ de la ſculpture".

Lorſqu'en 1772, j'écrivois que pluſieurs Statuaires avoient fait enſemble un même ouvrage, & qu'on les en avoit loués, je n'avois pas vu cette note, que je n'ai rencontrée qu'en Janvier 1776. Si j'euſſe prévu ce que peut-être j'ai fait dire à mon confrere, j'aurois changé de ton. Mais puiſque mon ignorance me diſ- culpe, je laiſſe ce que j'ai dit, comme je l'ai dit;

j'ajoute ſeulement ici quelques obſervations ſur la note de Mr. Saly : elles prouveront que je n'y répondois pas.

Si cet Habile Artiſte avoit un avis, je puis en avoir un autre, & croire que la ſculpture a des bornes, & même plus que la Peinture ; parce que tout ce qui dépend de l'eſprit humain, eſt plus ou moins borné. L'aveu eſt humiliant, mais l'opinion contraire ne dégraderoit-elle pas un peu le jugement ?

Les Peintres de payſage que Mr. Saly oppoſe aux Sculpteurs, & auxquels il permet de faire *exécuter* leurs figures par d'autres Peintres, ne me paroiſſent pas un objet de comparaiſon fort exact, & je crois que c'étoit les Peintres d'Hiſtoire qu'il falloit nommer. Comme ils ont beaucoup plus de rapport avec les Statuaires, on auroit mieux jugé ſi vraîment ceux-ci perdent *la qualification de grands Artiſtes*, pour avoir fait exécuter par d'autres, des parties de leurs ouvrages. Il eſt vrai que nous autres Artiſtes, nous n'aſpirons pas à *la qualification de grands Logiciens.*

Je ne répéterai pas ce que j'ai rapporté des Statuaires anciens, Mr. Saly les connoiſſoit & les reſpectoit ſans-doute ; & je penſe qu'il attribuoit à d'autres cauſes, qu'au défaut de talent, l'union de ces Artiſtes ſublimes. A ces exemples j'ajoute ſeulement celui des deux freres *de Marſy*. Ils ont fait de concert, le beau groupe de Latone au parc de Verſailles, & l'autre beau groupe des chevaux du ſoleil, aux bains d'Apollon, dans le même parc. Cependant il n'eſt encore venu dans l'eſprit de perſonne, que cette

conduite méritât d'être insultée, & qu'elle ôtât aux deux *freres*, la qualité de *grands Artistes*; leur union mérita des éloges. Le plus habile (Gaspard) mourut à 36 ans.

Mr. Saly n'ayant rien dit des Peintres d'Histoire, j'en parlerai, mais en peu de mots, & je me renfermerai dans trois ou quatre exemples. Rubens qui plusieurs fois, fit exécuter dans ses compositions, des animaux par Sneyders, étoit-il ou non un grand Artiste? Le Brun, qui fit exécuter les chevaux des batailles d'Alexandre par Van der Meulen, étoit-il ou non un grand Artiste? Charles Parrocel, qui fit faire par J. B. Van Loo, le portrait de Louis XV. sur le corps du Roi qu'il peignoit à cheval, étoit-il ou non un grand Artiste? Boucher, qui fit exécuter par Mr. Rosselin, un ajustement de dentelle, à un grand portrait de Madame de Pompadour, (c'étoit une des parties principales de ce tableau (étoit-il ou non un grand Artiste? J'oubliois qu'on trouve une estampe gravée par Mr. Will, représentant Louis XV. à cheval, d'après un tableau de C. Parrocel; la tête du Roi est faite *par J. Chevalier, d'après le buste fait par J. B. Le Moine.*

Mr. Saly qui savoit tout cela, n'ignoroit pas non plus, qu'un Peintre d'Histoire doit étudier au moins comme un Sculpteur, *tout ce qui existe dans la nature.* Il savoit aussi qu'une action honnête vaut bien une belle tête en sculpture (j'aime à croire qu'il avoit ce préjugé); & je prends la liberté de dire, contre son opinion, qui si quelque chose nous déplait dans la

le faîte; mais à cause de leur élévation, elles sont moins célébrées (*h*).

---

conduite ou dans les ouvrages de notre confrere, il faut le dire poliment; attendu que sans avoir pensé à nous répondre, ce confrere pourroit malheureusement avoir adressé juste, & cela seroit un peu désagréable, & peut-être humiliant.

(*h*) Voici comment Adriani traduit la premiere partie de ce passage: *Il Panteon di Agrippa fornirono di molto belle figure Diogene Atheniense, e Carsatide. Diogene Athenien, &* *Carsatide firent beaucoup de belles figures au Panthéon d'Agrippa.* Adriani n'en est pas moins un savant Ecrivain du seizieme siecle. (Voyez lettre sur les Peintres & les Sculpteurs, 3e. vol. de Vasari). Ce Savant n'a fait ici que mettre en Italien le texte absurde & ridicule de l'édition de Rome: *Agrippæ Pantheum decoravit Diogenes & Carsatides.* Il a vu seulement que le singulier *decoravit* ne s'accordant pas avec les deux noms qui suivent, il falloit dire *fornirono;* il l'a dit, & a fait le galimatias que vous voyez. N'y avoit-il aucun manuscrit à consulter & à la disposition d'Adriani, où du moins il eut pu lire: *Agrippæ Pantheum decoravit Diogenes Atheniensis: & Caryatides in columnis templi ejus probantur inter pauca operum.*

Un Antiquaire qui a mieux traduit (Mr. Winckelmann), prétend qu'on pourroit supposer que Pline employe le mot *Caryatides*, pour signifier ces figures

12°. L'Hercule à qui les Carthaginois facrifioient tous les ans des victimes humaines, eft debout par terre, fans honneur, fans temple,

---

d'hommes qui foutiennent la faillie des corniches, & que les Grecs nommoient *Atlanti*, & les Romains *Telamones*. La dénomination de *Caryatides* étant plus connue, Pline, ajoute-t-il, l'aura par cette raifon, employée de préférence. La conjecture eft d'autant plus étrange, que Pline étoit Latin, que fes lecteurs l'étoient, & que le mot *Telamon* étoit auffi connu à Rome, que celui de *Caryatides*. Mr. Winckelmann lifoit pourtant cette phrafe de Vitruve, l. 6. c. 10, *Item fi qua virili figura figna mutulos aut coronas fuftinent, noftri telamones appellant. Et fi quelques figures d'hommes foutiennent les mutules ou les corniches, nous les appellons Telamons.*

Il paroît donc certain que Pline voyoit des *Caryatides*, & non pas des *Telamons*, quand il difoit des *Caryatides*. Mais pourquoi l'Antiquaire ne le veut-il pas? Je vais vous le dire. Son objet étant qu'un torfe de jeune homme expofé dans une cour du Palais Farnefe, & qu'on voit gravé dans la 21e. planche des proportions de Girard Audran, avoit autrefois été dans le Panthéon, il falloit bien que malgré Pline & Vitruve qui l'incommodoient, fa volonté fut faite. La force de l'imagination, ou de ce que vous voudrez, a fait paffer l'Antiquaire par deffus deux vérités fimples: il ne trouvoit pas que Pline fut affez repréhenfible d'ail-

devant l'entrée du Portique des Nations (*i*). Proche du temple de la Félicité, il y avoit les ſtatues des Muſes de Theſpies, de l'une deſquelles

---

leurs; il lui prête une faute de plus. Ses lecteurs étoient alors, bien plus loin de lui, que ſon opinion; & pourtant il écrivoit pour être lu; puiſqu'il fit imprimer ſes *monumenti antichi inediti*, à Rome, 1767, *a ſpeſe dell' autore.* Je dois ajouter que vers l'année 1680, les meilleurs Artiſtes croyoient ce Torſe fait par l'Auteur de l'Antinoüs, qui certainement n'auroit pû travailler au Pantheon d'Agrippa.

(*i*) Quelque réſolution que j'aie priſe de relever, non ſeulement les erreurs de Pline ſur l'art, mais auſſi *quelques-unes* d'Ecrivains qui ont mal entendu cet Auteur, j'ai héſité longtems avant de me décider à en relever une ſi ſinguliere, qu'il faut y regarder à deux fois pour la croire. Mais comme il peut ſe trouver des lecteurs auſſi peu attentifs que des Ecrivains, je vais encore l'obſerver. C'en eſt ici la place, puiſqu'un Hercule en eſt l'objet, & que celui du texte eſt le dernier dont il ſoit parlé dans la traduction.

Voici ce qu'on lit dans le 14e. tome de l'Encyclopédie, page 838. *On ne trouve ſur les ſtatues grecques qui nous ſont demeurées aucun des noms que Pline nous a rapportés. — L'Hercule Farnèſe porte le nom de Glycon Athénien.* Juſqu'ici cela eſt exactement copié d'après Mr. le Comte de Caylus qui l'avoit tiré de Mr. le Baron de Stôſch; mais à la page ſuivante où l'on

Junius Pifciculus, chevalier Romain, devint amoureux, ainfi que Varron le rapporte. On admire auffi Pafitèle qui a écrit cinq volumes

---

copie un autre Ecrivain, on lit, *Pline parle avec diftinction de la ftatue d'Hercule qui préfentement eft dans la cour du Palais Farnèfe;* & l'on oublie, dans un cas où une citation eût été fort néceffaire, d'indiquer l'endroit où Pline a parlé de cette ftatue.

Nos idées font défunies, défaffemblées, quand nous parlons de ce que nous ignorons. Ce que nous n'avons pas étudié, n'exifte pour nous qu'à l'inftant que nous nous en occupons, & difparoit l'inftant d'après; les notions qui nous en reftent font vagues ou fe diffipent entierement. Nous fommes ce volage à qui fon amante oubliée chantoit en vain.

Le printems qui vit naître
Tes légeres ardeurs,
Les a vu difparoître
Auffi-tôt que les fleurs.

Mais voyons ce qui auroit pu induire Mr. de Jaucourt à croire que, malgré fa déclaration *qu'on ne trouve fur les ftatues Grecques aucun des noms que Pline nous a rapportés;* cet Auteur auroit cependant *parlé avec diftinction de la ftatue d'Hercule, qui préfentement eft dans la cour du Palais Farnefe.*

Pline ne fait mention que de douze ftatues d'Hercule; une de Polyclète, une de Myron, une d'Euti-

ſur les ouvrages célebres dans l'univers. Cet Artiſte, né dans la Grece majeure à l'extrèmité de l'Italie, & qui reçut le droit de Citoyen Romain

---

crate, une d'Iſidore, une qui repréſentoit Hercule furieux, une qui étoit nommée Triomphale, parce qu'à certains jours on la revêtoit d'une robe de triomphe; il n'en dit ni bien ni mal. Une *qu'on voit*, dit-il, au Capitole: elle étoit de bronze. Une d'Alcon, elle étoit de fer. Une de Dipœne & de Scyllis; une qui étoit fort admirée, *in magna admiratione:* elle étoit de Méneſtrate; une de terre cuite, de la façon de Turianus. Enfin celle qui étoit devant le Portique des Nations poſée par terre, ſans honneur, ſans réputation, *inhonorus*. Quelle ſeroit donc dans ce nombre *la ſtatue d'Hercule qui préſentement eſt dans la cour du Palais Farnèſe, & dont Pline parle avec diſtinction*, ſans pourtant nous dire le nom de ſon Auteur, quoiqu'elle *porte celui de Glycon Athénien?*

Si notre littérateur a penſé à ce qu'il écrivoit, il a dû faire cette eſpece de dilemme, pour écrire comme il a écrit.

On ne trouve ſur les ſtatues Grecques qui nous ſont demeurées aucun des noms que Pline a rapportés.

L'Hercule Farnèſe porte le nom de Glycon Athénien.

Cependant Pline a parlé avec diſtinction de la ſtatue

Romain en même tems que ces villes, a fait le Jupiter d'ivoire qui est dans le Palais de Metellus sur le chemin du champ de Mars. Il lui

---

d'Hercule, qui présentement est dans la cour du Palais de Farnèse.

Donc Pline a parlé de l'Herçule de Glyçon.

Donc Pline a parlé & n'a pas parlé de l'Hercule de Glycon.

Si Mr. de Jaucourt eût préféré la lecture de Pline pour ce fait, à celle de l'Abbé Du Bos, il n'auroit pas commis une faute de plus, & je n'aurois pas fait cette note. Du Bos dit, *Réflexions sur la Poësie & la Peinture*, tome premier, page 351. Paris 1755". *Pline „ parle avec distinction de la statue d'Hercule qui pré„sentement est dans la cour du Palais Farnèse*, & „ Pline écrivoit quand Rome avoit déja dépouillé l'O„ rient d'un des plus beaux morceaux de Sculpture „ qui fussent à Rome". Il y avoit cependant plusieurs années que Mr. Richardson le fils s'étoit cru fondé à relever cette erreur de l'Abbé Du Bos, dans son livre *des statues, Tableaux & Dessins, en Italie*, page 583: mais il n'est pas possible de tout lire. Si un homme du mérite de Mr. de Jaucourt ajoute encore à de pareilles fautes, que doit-on attendre de ceux qui écrivent & qui parlent avec bien moins d'esprit & de connoissances diverses?

Si Mr. le Chevalier de Jaucourt ne prenoit pas ceci en bonne part, je le prierois de relire son second

arriva qu'un jour dans la ménagerie où l'on gardoit les bêtes d'Afrique, lorsqu'il travailloit d'après un lion renfermé dans sa loge, une pan-
[illegible]

---

alinea de la page 840, 14e. tome de l'Encyclopédie; il y trouveroit que ces sortes de libertés se prennent quelquefois; qu'on les pousse même jusqu'aux fausses imputations & à l'indécence; & si ce que je dis lui paroissoit obscur, il en trouveroit l'explication dans *les observations sur la statue de Marc-Aurele.* Alors il ne tiendroit qu'à lui de conclure, que celui qui joint à plus de raison & de connoissance du sujet qu'il traite, plus d'honnêteté, de franchise & de modération, est le moins répréhensible. Je le crois trop raisonnable pour ne pas tirer cette conclusion de son sarcasme contre moi, en le comparant à la réponse que j'y ai faite, & à l'examen d'un très-petit nombre de ses fautes.

J'avois oublié dans ce que j'ai écrit sur le Marc-Aurele, de demander à Mr. de Jaucourt, par quel motif il a soustrait de mon article *Sculpture*, les hommages que je rends à la mémoire du célebre Puget, & l'endroit où je sévis, par un trait de sentiment, contre les détracteurs de la belle Sculpture Grecque. Je sais que mes *Réflexions sur la Sculpture* étant imprimées, elles n'étoient plus à ma disposition; & que les ayant faites pour l'Encyclopédie, elles appartenoient aux éditeurs qui me les avoient demandées; mais je sais aussi qu'il faut estimer assez

thère s'échappa d'une autre loge, & que son extrême attention le mit en grand danger. On dit qu'il a fait beaucoup d'autres ouvrages; mais sans spécifier précisément quels ils sont.

---

les hommes, sur-tout les hommes qui obligent, pour les consulter sur leurs propres sentimens, avant de mutiler, de défigurer & d'appauvrir leurs productions. Je sais que s'il est mal-honnête, il est également maladroit d'employer dans ses phrases *imprimées* ce qu'on a ôté des phrases *imprimées* d'un autre. Si traiter un peu trop cavalierement ceux qui nous servent de leur mieux, est une satisfaction, elle devroit au moins le céder à ce que nous nous devons à nous-même. Oui; mais comme tout est en proportion chez nous, la plus forte affection l'emporte; ainsi j'ai tort.

Mr. de Jaucourt, qui a fait un éloge de Puget, a peut-être cru qu'il étoit inutile que je parlasse aussi de cet Artiste: à la bonne heure. En ce cas il devoit faire cet éloge sans y mettre aucune de mes pensées & de mes expressions, après les avoir fait disparoître de mon Ecrit. Si certains procédés ne sont pas la conséquence de l'opinion qu'on a quelquefois du public, qu'est-ce donc? Ce public n'est pas toujours si bête à beaucoup près, qu'il sembleroit que certaines manieres d'en user avec lui pourroient le supposer.

Je conclus que Mr. de Jaucourt auroit pu se mieux conduire à l'égard du public, au sien & au mien;

13°. Varron donne auſſi de grands éloges à Arcéſilas, dont il dit avoir eu une lionne de marbre avec laquelle jouent des Amours ailés,

---

& qu'il eût mieux fait de parler, dans ſon éloge de Puget, du *Saint Alexandre Pauli*; du *Saint Sebaſtien*, & du *Groupe de l'Aſſomption de la Vierge*, ouvrages ſi célebres de ce grand Artiſte.

Je n'ai pas la centieme partie des connoiſſances de Mr. de Jaucourt. Je n'ai pas non plus la folie de prétendre aux graces & à la beauté du ſtyle de cet Ecrivain recommandable. Mais je connois peut-être aſſez Pline & les Arts dont il parle, pour aſſurer qu'une déclaration qui ſe trouve dans l'Encyclopédie, après l'article *Peintres Grecs*, n'eſt point exacte. Voici cette déclaration. *Nous avons puiſé nos recherches dans un grand nombre d'ouvrages, pour traiter ces articles avec ſoin, & c'eſt bien notre faute ſi nous n'avons pas réuſſi.* Nous allons voir que Mr. de Jaucourt eſt beaucoup trop ſévere ſur ſon propre compte, & qu'il pourroit n'avoir *pas réuſſi*, ſans que ce fut ſa faute.

Ce n'eſt aſſurément pas dans cette formule que ſe trouve le défaut d'exactitude, puis qu'elle eſt modeſte & faite ſelon l'équité la plus ſtricte; mais c'eſt dans le principe qui lui ſert de baſe. Vous auriez beau conſulter *un grand nombre d'ouvrages* ſur un art quelconque; vous auriez beau vous entourer des 24 in-folio du *Theſaurus antiquitatum romanarum*, & du *Theſaurus Græcarum antiquitatum*, où les membres

les uns la tenant attachée, les autres la forçant de boire dans un cornet, les autres lui chaussant des brodequins; le tout est d'un seul bloc.

---

de Pline & ceux des autres anciens qui ont écrit des antiquités Grecques & Romaines, sont dispersés, si vous n'êtes pas vous-même Artiste, & Artiste éclairé, vous pouvez être sûr de ne pas *réussir*, à moins cependant que vous ne soyez un très-bon connoisseur. Fussiez-vous plus éloquent que Démosthène & Cicéron; eussiez-vous écrit sur l'idéal de l'Art mieux que le meilleur Artiste; dès l'instant que vous vous jetterez dans les détails, que vous y mettrez du vôtre, que vous ne consulterez pas l'Artiste, l'erreur vous attend à chaque trait de plume. Et plus *vous puiserez vos recherches dans un grand nombre d'ouvrages*, plus vous serez environné de difficultés; puisque vous manquerez du principe qui peut les applanir & vous empêcher de copier indistinctement la vérité & l'erreur. Ce principe n'appartient qu'à l'Artiste, & tout au plus à un fort petit nombre de connoisseurs. Ce ne seroit donc pas *la faute* de Mr. le Chevalier de Jaucourt, si, en écrivant de nos Arts, il n'avoit *pas toujours réussi*.

Il me reste à dire que Mr. Poinsinet traduit le commencement de ce N°. 12, dans un sens que je ne vois pas au latin. *Il n'y a point de temple*, fait-il dire à Pline, *qui ne fût honoré d'un simulacre de marbre tel que l'Hercule debout, & sans piédestal*

Il dit aussi que les quatorze Nations qui sont autour du Théâtre de Pompée, sont de Coponius (*k*).

Voici le latin. *Inhonorus est, nec in templo ullo Hercules, ad quem Pœni omnibus annis humana sacrificaverunt victima, humi stans, ante aditum porticus ad nationes.* Il faut bien que je me sois trompé, mais je n'y saurois que faire : tant que je ne verrai pas autrement, je ne pourrai me rectifier ; & je croirai toujours que ce latin signifie : *L'Hercule à qui les Carthaginois sacrifioient tous les ans des victimes humaines, est debout par terre, sans honneur, sans temple, devant l'entrée* (sur le chemin, *aditus*) *du Portique des Nations.* Des savans imprimerent comme étant de Pline, que cet Hercule étoit en honneur & dans son temple ; *in honore & in templo illo*, quoiqu'ils laissassent dans le texte, qu'il étoit *ante aditum porticus*, devant l'entrée du Portique. Aussi le Pere Hardouin dit-il sans détour : *cela est certainement inepte ; quod sane ineptum est.* Il a raison ; mais c'est le texte de l'édition de Rome.

(*k*) J'ai plusieurs fois observé que Pline a compilé de différens Auteurs Grecs & Latins, ce qu'il écrit dans les trois livres qui traitent de la Peinture & de la Sculpture. Je prie ceux des Lecteurs qui n'ont pas juré de fermer les yeux, & qui n'ont aucun intérêt de les fermer à d'autres ; je les prie, dis-je, de voir si ce chapitre n'est pas entiérement copié de

14°. Je trouve que Canachus, dont j'ai fait l'éloge parmi les Statuaires, a fait aussi des ouvrages en marbre. Il ne faut pas oublier non plus Saurus & Batrachus, Laconiens, qui ont fait les temples renfermés dans les Portiques

---

Varron, & si Pline ne le dit pas lui-même à chaque instant. Mais si vous voulez avoir des idées nettes sur cette petite discussion, prenez un Pline, vous y verrez au commencement une table qui contient les noms des Auteurs qu'il a copiés : parmi ces noms vous trouverez ceux de quatorze ou quinze Artistes qui ont écrit de leur art. Je les ai nommés dans une des notes sur le 35e. livre. Comme on ne s'empresse pas de vous en parler, j'ai cru qu'il étoit à propos de vous indiquer cette circonstance. Lisez aussi l'Epître dédicatoire de Pline à Titus ; elle vous apprendra que ceux qui ont osé dire que cet Ecrivain ne composoit pas son ouvrage de tous les livres qui lui convenoient, sont des gens bien étranges ; vous pourrez alors comparer la conduite de Pline à la hardiesse de ces Messieurs.

Mr. Poinsinet a oublié de traduire que Coponius étoit l'auteur des quatorze Nations qu'on voyoit autour du théatre de Pompée, *Idem & a Coponio XIV nationes, quæ sunt circa Pompeii, factas auctor est*. Ces sortes d'oublis me surprennent d'autant plus qu'ils sont dans un livre qui a mûri plusieurs années au milieu de notre capitale. Pour moi, loin du foyer

d'Octavie. Quelques-uns pensent qu'ils étoient fort riches, & qu'ils avoient fait ces ouvrages à leurs dépens, se flattant qu'on leur accorderoit une inscription; mais que leur ayant été refusée, ils se la procurerent dans un autre endroit & d'une autre maniere. Il est certain que sur les bases des colonnes, on voit des figures qui représentent les choses mêmes signifiées par leurs noms, savoir, un lézard & une grenouille (l).

---

national, j'ai eu quelques secours sans doute; mais dans Paris combien n'en aurois-je pas reçu, & quel avantage n'en aurois-je pas retiré! Pourquoi donc travailler & faire imprimer ailleurs? Plus négligé, mais plus libre; voilà ma réponse, bonne ou mauvaise.

(l) Ici Pline cesse de parler des grands ouvrages de sculpture; ainsi on peut remarquer qu'il a passé sous silence le trône du temple d'Amyclée fait par Bathyclès, Sculpteur de réputation qu'il n'a pas seulement nommé. Il est vrai que Pausanias n'ayant fait son ample description de cet ouvrage que plusieurs années après la mort de Pline, celui-ci ne pouvoit pas la copier; & vraisemblablement il ne voyoit rien dans ses Auteurs qui fit mention du trône d'Amyclée. Quoiqu'il en soit, nous allons en examiner l'idéal sur le rapport de Pausanias, & apprécier aussi le jugement que fait Mr. de Jaucourt de cette composition, où il paroît que la sculpture, la cise-

Dans le temple de Jupiter il y a une Peinture & d'autres ornemens propres à la dévotion des

---

lure, la gravure, étoient jettées à profusion, quoiqu'on ait *extrêmement vanté* le mérite de l'Auteur.

Mr. de Jaucourt, à l'article de cet ancien Artiste, & à propos de son ouvrage, dit: *Voilà sans doute le sujet le plus vaste que la sculpture ait jamais traité. L'imagination ne se prête point à un si prodigieux travail, & comprend encore moins comment tant d'objets différens représentés en petit, étoient si distincts & si nets, qu'à lire la description qu'en fait Pausanias, on croiroit qu'il parcourt des yeux une galerie de tableaux grands comme nature.*

Assurément Pausanias n'y épargne rien. Là, c'est Jupiter & Neptune qui enlevent Taïgete; Atlas y tient aussi sa place; ici, vous voyez le combat d'Hercule avec Cycnus; ailleurs, Thésée traîne le Minotaure; là, c'est une danse de Phéaciens, & le reste; car la description est fort longue, & si je vous nommois cinquante ou soixante de ces *objets* qu'elle présente *en petit*, je n'aurois pas encore tout dit que vous fermeriez le livre. Ce seroit bien pis si on vous disoit tout: le patient Pausanias avoue lui-même, après avoir un peu ennuyé, que s'il rapportoit tout ce qui est gravé sur ce trône, le récit en deviendroit ennuyeux.

Il est probable qu'un siecle avant Phidias, l'art ne

me si les Dieux eussent fait entre eux cet échange. C'est pourquoi dans le temple de Junon,

---

mens du bouclier de Minerve, Mr. de Jaucourt continue ainsi : *Mais Phidias se vit obligé de se prêter au goût des Grecs, qui aimoient passionnément ces sortes de petits morceaux ; le trône d'Apollon par Bathyclès faisoit leurs délices.* Celui qui n'écrit pas au jour la journée, doit être lu par analogie ; ses idées tiennent à un principe, à une chaîne qu'il ne faut pas rompre, si on veut entendre l'Ecrivain. Si donc Mr. de Jaucourt excuse Phidias d'avoir fait certains *petits morceaux* par complaisance, c'est qu'il juge que ces petits morceaux ont besoin d'indulgence ; & si, ailleurs, il ne s'explique pas aussi nettement ; si, au contraire, il affecte des éloges outrés, & certainement déplacés : on doit voir ce qu'il a dans l'esprit, on doit saisir sa chaîne.

Il est bien doux, après avoir trouvé beaucoup de fautes dans un Ecrivain, de pouvoir découvrir, par une interprétation favorable & sans doute légitime, qu'il a raison dans quelques-uns des endroits où il paroît avoir le plus de tort : dût-on se tromper, cette maniere de pénétrer les intentions n'est jamais offensante.

Quant aux Grecs, on sait qu'ils étoient légers, & qu'ils pouvoient bien n'avoir pas encore perfectionné leur goût pour la grande sculpture au tems de Phidias. On connoît l'aventure des deux Minerves. On

le culte eſt tel qu'il devroit être pour celui de Jupiter.

---

n'a pas oublié la réponſe d'Euripide aux Athéniens, cinquante ou ſoixante ans avant Phidias; comment il leur prouva que le peuple n'a pas le droit de preſcrire au génie, & qu'un homme qui ſait faire une grande choſe, doit ſavoir auſſi réſiſter aux importuns, même à Athènes. En un mot, on ſait que partout de grands hommes, en tous genres, ont dévancé leur ſiecle & l'ont éclairé.

Mr. de Jaucourt a retranché du récit de Pauſanias une partie qui paroît cependant néceſſaire, puiſque c'eſt la deſcription du Dieu. La voici : *Le milieu du trône eſt la place du Dieu. C'eſt là qu'eſt poſée ſa ſtatue. Autant que j'en ai pu juger, elle eſt au moins de trente coudées; ce n'eſt point Bathyclès qui l'a faite; car c'eſt une ſtatue d'un goût fort ancien & ſans art, qui, à la réſerve du viſage, des mains & du bout des pieds, eſt toute ſemblable à une colonne d'airain: elle a la tête dans un caſque, & tient dans ſes mains une lance & un arc. La baſe de cette ſtatue eſt faite en forme d'autel.*

Cette baſe eſt, comme on le penſe bien, garnie, ainſi que le trône, d'une quantité *de petits objets différens.* Mais ce qu'on ne conçoit pas auſſi bien, c'eſt ſon uſage. Sert-elle de ſoutien au trône & au Dieu ? Eſt-elle poſée ſur le trône & ſous les pieds du Dieu, qui *eſt tout ſemblable à une colonne d'ai-*

15°. Ceux qui ont obtenu de la réputation

---

rain ? Ce Dieu eſt-il aſſis ou debout ? En un mot, cette maniere de décrire eſt-elle d'un homme qui connoît les grandes machines en ſculpture, qui en a le goût, qui ſait en juger ? Mr. de Jaucourt, qui aura ſenti que le ridicule aſſemblage de tant de *petits objets* ſuffiſoit pour donner à ſon Lecteur une idée de cette production, aura volontiers ſupprimé la deſcription manquée de la poſture du Dieu. C'eſt auſſi ſans doute par la même raiſon qu'il ne dit rien de cette *troupe* qui avoit aidé Bathyclès, quoique Pauſanias n'ait pas manqué de l'inſcrire ſous la dictée de ſon *Cicérone* ou du Sacriſtain. *Tout en haut*, dit-il, *Bathyclès a repréſenté une troupe de Magnéſiens qui danſent & ſe réjouiſſent ; ce ſont ceux qui lui avoient aidé à faire ce ſuperbe trône.* Sont-ce tous les hommes de ſes atteliers qu'il faiſoit danſer ainſi ſur la tête du Dieu, ou ſont-ce des Artiſtes dont les portraits méritoient de paſſer à la poſtérité ? En tous cas, cette idée bouffonne, ou ſi l'on veut, cet acte religieux, étoit mal placé au-deſſus de la tête du Dieu.

Je ſoupçonnerois fort que ce Bathyclès n'étoit pas un merveilleux Statuaire. Il pouvoit être l'entrepreneur de ce trône, en avoir fait exécuter les petits bas-reliefs & la plûpart des autres figures par ces gens *qui danſoient* tout au haut du trône ; ce qui, en terme de maçon, s'appelle chez nous *le bou-*

par de petits ouvrages de marbre, ſont Myrmécide qui a fait un char à quatre chevaux &

---

quet. Bathyclès faiſoit des coupes fort vantées pour le tems; mais cela ne prouve pas aſſez pour les grandes & *ſuperbes* compoſitions. Qu'il ait fait quelques-unes des parties qui enrichiſſoient ce *ſuperbe trône*, à la bonne heure; qu'il y ait même aſſez bien réuſſi, cela eſt croyable; mais ſur quel fondement pourrions-nous aſſurer que la totalité produiſit un bel effet? A moins d'une deſcription qui nous donnât la forme générale & l'idée juſte de la diſtribution de chaque partie, il ne nous eſt pas poſſible d'aſſurer la beauté d'une décoration. Mais ſi le deſcripteur nous préſente les objets d'une maniere oppoſée au but & à l'eſprit de l'art, il ſemble que ſa deſcription nous autoriſe à blâmer l'ouvrage. Où le trône d'Amyclès étoit ſans goût, ſans dignité, où Pauſanias eût décrit plattement la chaire de St. Pierre du Cavalier Bernin.

Un très-bon Sculpteur d'ornemens ſe diſpoſoit à exercer ſon art pour décorer le tombeau d'un Cardinal. Michel-Ange, conſulté par le Pape ſur le projet, dit qu'il ne falloit pas embarraſſer un ouvrage de ces ſortes d'ornemens, attendu que s'ils ſont riches, ils défigurent les figures; au lieu qu'un ſeul bas-relief bien fait, eſt beaucoup plus beau, & qu'il accompagne les ſtatues mieux que toute cette bro-

le cocher qu'une mouche couvroit de ſon aîle, & Callicrate qui a fait des fourmis dont les pieds

---

derie, dont elles ſont ennemies. (Voy. Vaſari, *vita di Simone Moſca.*)

Il n'y a rien là de nouveau, dira-t-on; le plus mince connoiſſeur en ſait autant. Si cela eſt, Pauſanias, qui ſe complait aux ornemens du Jupiter Olympien, & à ceux du trône d'Apollon, étoit donc au-deſſous d'un connoiſſeur? *Les Grecs qui aimoient paſſionnement ces ſortes de petits morceaux*, n'avoient donc pas plus de goût? Cette derniere conſéquence eſt un peu dure; mais ce n'eſt pas moi qui en fournis la majeure. Elle pourroit auſſi faire penſer que Phidias avoit moins que Michel-Ange le goût de la décoration; car il n'eſt pas bien prouvé que les petits ornemens dont il environnoit ſes ſtatues, n'y fuſſent placés que par complaiſance pour les Grecs.

Dans le paſſage qui occaſionne cette note, & ſelon l'édition d'Hardouin, Pline dit qu'un lézard & une grenouille ſont gravés ſur les baſes des colonnes: *in columnarum ſpiris inſcalpta.* Mr. Poinſinet traduit *gravés en creux*, & ſans doute il traduit bien. Cependant Mr. Winckelmann qui a vu ces animaux, dit qu'ils ſont en relief dans les volutes des chapitaux; en conſéquence il les fit graver & les donna dans ſes *Monumenti antichi inediti*, en ſouhaitant qu'on lut *capitulorum* au lieu de *columnarum.* Pline ſe

pieds & les autres membres sont imperceptibles (*m*).

Voilà tout ce qui concerne la Peinture & la Sculpture. Le reste de ce Livre ne traite que des marbres employés dans les édifices, des pyramides, des pierres, du plâtre, de la chaux, &c.

---

tromperoit donc ; car il est certain que par *spira* il entend *le bâton*, *le tore* qui forme la base d'une colonne : *primum*, dit-il ailleurs, *columnis spiræ subditæ*, *&* *capitula addita*, (chap. 23, sect. 56. de ce livre.)

Voici pourtant une difficulté. Pline à Rome pouvoit à chaque instant voir ces chapitaux, ces colonnes & ces bases : Mr. Winckelmann a dû le voir aussi plusieurs fois. Comment donc l'un voyoit-il en haut ce que l'autre voyoit en bas ? Autre difficulté. L'édition de Rome dit que la grenouille & le lezard sont dans l'architrave, *in columnarum epistyliis*. Mais que ce soit sur les bases ou dans l'architrave que les ait vus Pline, il en faut croire de préférence le dessein & la gravure, puisqu'ils sont figurés d'après l'objet même. Cet exemple n'engage pas autrement à donner sa confiance à notre Pline.

(*m*) Voilà des gens qui avoient la main fort adroite. Celui qui à une certaine distance avoit l'art de soufler des pois, & de les faire passer, sans en manquer un, par le trou d'une aiguille, n'étoit pas mal

adroit non plus : sa récompense fut un boisseau de pois qu'Alexandre lui fit donner ; car il encourageoit les talens. Ce n'est pas que ces ouvrages vétilleux n'aient une sorte de mérite, à peu près comme celui qu'on doit accorder à certaines découpures surprenantes, au *Pater* grand comme l'ongle, & à l'Iliade dans une coque de noix. Mais plus cette sculpture approche du vrai par la maigreur & la ténuité du travail, sur-tout dans les objets imités de proportion naturelle, plus elle s'en éloigne par le défaut d'harmonie, & moins elle fait illusion, ne présentant que le squelette de la Nature, décharné & desséché. C'est principalement dans les fleurs où l'on peut en faire la remarque.

Comme toute peine mérite salaire, on doit compâtir à la patience, à la légereté, à l'adresse de la main de quelques hommes qui se condamnent à ces minutieux travaux ; mais leur nom ne doit pas figurer sur la ligne de celui des grands Artistes, ni passer avec lui à la postérité. Si Pline se fut contenté des exemples surprenans qu'il rapporte de la perspicacité de la vue, rien ne feroit mieux ; Callicrates & Myrmécide y figurent à merveille. Si l'exactitude historique vouloit que leur nom parut encore ici, le vrai goût de l'art eût fait ajouter à un Historien connoisseur quelques mots pour apprécier d'aussi petits talens, & ne leur accorder que l'estime convenable.

On voit dans les lettres de Madame de Sévigné, (lettre 214, Amsterd. 1766.) qu'un homme avoit fait à Paris, pour chef-d'œuvre, un petit chariot traîné

par des puces. Quoique l'auteur eût peut-être surpassé les deux Artistes Grecs, il n'est seulement pas nommé, & le fait n'est rapporté qu'en faveur d'un mot du Prince de Conti, qui disoit : *le harnois est fait par quelque araignée du voisinage* : c'est tout ce que mérite ces sortes de chef-d'œuvres. Que Cicéron, Varron & d'autres aient fait mention de Myrmécide, & de ses productions microscopiques, cela ne prouve autre chose, sinon qu'ils en ont parlé, sans les ranger, sur la ligne des Artistes d'une toute autre espece, pas même immédiatement après.

L'empereur Julien dit que Phidias ne fut pas seulement sage, σοφος, par son simulacre d'Olympie ou d'Athènes, mais qu'il acquit encore de la gloire par de petits ouvrages qui renfermoient un grand art, tels qu'une mouche, une cigale & une abeille qu'il fit en bronze. (Epitre 8.) Nicephore Gregoras dit lui, que Phidias fut grand chez les Grecs par cette abeille & cette cigale, mais pas autant que par son Jupiter Olympien. (Hist. liv. 8.) La restriction est accommodante. A quoi tient-il qu'on ne dise que ces deux Auteurs apostasioient le bon goût ; car je n'ose pas croire qu'ils n'aient jamais senti ce qui constitue le grand Statuaire. Mais Elien, en parlant des petits ouvrages de Myrmécide & de Callicrate, dit sensément : *A mon avis un homme judicieux ne louera ni l'un ni l'autre ; car qu'est-ce autre chose qu'une vaine perte de tems ? Quorum sane neutrum, mea sententia, laudaverit sapiens. Quid enim hæc aliud sunt, quam vana temporis jactura ?* Var. hist. lib. c. 18.

Si dans le nombre de ces notes il s'en trouvoit qui ne rempliſſent pas exactement leur objet, il en reſteroit peut-être encore aſſez pour prouver que Pline s'entendoit mal en peinture & en ſculpture. N'y en eût-il qu'une qui atteignit ce but, je n'aurois pas perdu mon tems. Je l'ai déja dit, je le répéte, & tout Lecteur honnête & intelligent le ſentira : mon unique vue eſt d'être utile à l'art, en attaquant dans ſa cauſe une prévention dont les conſéquences injuſtes ont été longtems importunes aux Artiſtes.

Si j'ai relevé quelques erreurs d'autres Ecrivains que Pline, c'eſt qu'elles ſont pour la plupart liées à ſon ouvrage, & qu'elles ont pour baſe la fauſſe opinion qu'il étoit *un grand connoiſſeur.* Quelque liberté que je me ſois permiſe de dire des vérités, je n'ai jamais eu l'intention mal-honnéte de bleſſer perſonnellement des hommes dont je révere les talens. Je prie même ceux qui voudront bien s'en donner la peine, de marquer les fautes qu'à cet égard j'aurois pu commettre. Il eſt beau de fournir des motifs de reconnoiſſance. L'Artiſte qui écrit ceci, prétend moins avoir toujours raiſon, qu'il ne deſire de trouver la raiſon. Mais les enthouſiaſtes perdroient avec lui leurs plus belles déclamations ; les froids chicaneurs ſans goût, ſans principes, ſans ame, gens qui vous arrêtent ſur des mots & qui ne ſe doutent point du fond, eſprits niaiſement angulaires, dont les carnes vous heurtent ſans vous inſtruire, n'opéreroient pas davantage ; ceux qui, par exemple, s'appeſantiroient ſur une idée, ſur une phraſe détachée du corps de l'ou-

vrage, & qui craindroient d'y trouver une explication favorable dans l'ouvrage même, quoiqu'elle y fut; ceux-là, dis-je, auroient aussi le doux plaisir de triompher à leur aise. En un mot, toute maniere de voir & de reprendre qui ne tiendroit qu'à la tracasserie, seroit accueillie avec l'indifférence qu'on lui doit. La saine discussion, au contraire, fût-elle assaisonnée de quelques traits piquans, sera reçue avec les égards qu'elle mérite. Mais si l'erreur sur Pline étoit si bien accréditée qu'on voulût encore la soutenir, celui qui l'a démontrée laisseroit les gens tranquilles tout le tems de leur sommeil: *qui vult decipi, decipiatur.*

Joignons à toutes ces notes une remarque de Mr. Cochin sur les Peintres & les Statuaires anciens. Cet Artiste célebre la fit pour servir d'antidote à un mauvais écrit intitulé, *des Peintres anciens & de leurs manieres.* Elle est insérée dans *le nouveau choix des Mercures & autres Journaux.* Extraordinaires de Juillet 1681, pag. 156, tom. 10.

Le discours précédent, curieux en ce qu'il donne ce qu'on recueille des historiens sur les anciens Peintres Grecs, est cependant défectueux par l'ordre alphabétique que l'auteur y a donné: on ne peut, par ce moyen, suivre les gradations par lesquelles l'art a pu parvenir à sa perfection. Les adorateurs de l'antiquité y trouveront sans doute l'idée des plus grandes beautés de la peinture. Cependant, si l'on veut

pefer la valeur des éloges, la plupart tombent fur des chofes de fi peu d'importance, & fouvent fi ridicules, qu'il paroîtra évident que ces Ecrivains n'avoient point, ou très-peu de connoiffances dans les arts dont ils ont parlé. Ne feroit-il pas pardonnable d'ofer croire qu'ils nous ont tranfmis fans choix les fables que leur débitoient les Grecs, grands admirateurs de tout ce qui étoit dans leur pays? Il femble qu'on life l'hiftoire de Cimabué, de Ghioto & de ces autres mauvais Peintres qui n'ont fait qu'ouvrir la voie, & que le vrai mérite de leurs fucceffeurs a fait oublier, fi ce n'eft aux citoyens des villes où ils font nés, qui ont un intérêt de gloire à les vanter.

Cimon fait la découverte de ce qui faute aux yeux, & fans quoi il n'y a ni peinture, ni deffein. Il arrive à repréfenter les cavités & les boffes des plis des draperies. Higiemon parvient à mettre quelque différence entre les deux fexes. *Panænus*, frere du célebre Phidias, ofe hazarder d'ouvrir la bouche à quelques-unes de fes figures. Le fameux Timanthe doit une partie de fa célébrité à un tableau grand comme l'ongle. Plufieurs années après, Apollodore inventa le mélange des couleurs pour peindre la chair & le clair-obfcur. Qu'étoit donc la peinture auparavant? Il eft vrai que ce font les Peintres les plus anciens, & que l'art pouvoit être encore dans fon enfance. Mais le fameux Zeuxis & Parrhafius, dont les morceaux les plus célebres font des raifins & un rideau; le grand Apelles même qui peint les vifages des perfonnes de maniere à faire deviner non feulement leur

âge, mais même combien ils vivront; qui se donne la peine de rendre jusqu'aux pores de la peau: un Protogenes qui met sept ans à faire un portrait; qu'en conclure, si non, ou qu'on entend mal les auteurs, ou que ce sont de mauvais juges? Leurs éloges ridicules ne donnent aucune lumiere sur les talens de ces Peintres célebres, & n'opposent rien de solide au doute qu'on pourroit former sur la véritable valeur de ces maîtres, relativement au degré où l'art a été porté dans les derniers siecles.

Ce qui donne le plus de force aux conjectures favorables, pour justifier le respect que nous portons à ces noms illustres, c'est la véritable beauté des sculptures antiques qui nous sont restées. Mais il est à remarquer qu'on n'en attribue aucune, avec certitude, à ces noms consacrés avec tant de vénération dans l'antiquité, les Phidias, les Praxitèle, &c. On en infere ordinairement que leurs ouvrages étoient encore supérieurs à ceux que nous possédons: mais on en pourroit conclure toute autre chose, c'est-à-dire, que les Grecs avoient consacré les noms des premiers inventeurs des arts qui étoient arrivés à quelque degré de beauté, quoiqu'inférieure à ceux qui les ont ensuite perfectionnés. L'art devenu plus commun, son mérite, quoique peut-être plus grand, a dû moins étonner. On pourroit ne pas trouver ce doute sans fondement, si l'on vouloit faire attention aux honneurs divins accordés aux inventeurs des choses les plus ordinaires & les plus nécessaires à la vie, comme le labourage, l'art de préparer le bled & autres,

Panænus, le frere de Phidias, c'eſt-à-dire du plus grand Sculpteur qui ait jamais exiſté, pluſieurs années avant qu'Apollodore eût inventé le mélange des teintes & le clair-obſcur, eſt vanté pour avoir le premier oſé ouvrir la bouche de ſes figures. La peinture faiſoit des progrès bien lents en comparaiſon de la ſculpture, ou Phidias n'étoit pas un auſſi grand Artiſte qu'on le ſuppoſe. On ſe refuſe à accorder ſa croyance aux noms de Phidias & de Praxitèles inſcrits ſur les piedeſtaux des deux groupes qui ſont à *Monte-Cavallo*, parce qu'on ne trouve pas ces ouvrages dignes de l'opinion qu'on a de ces Sculpteurs. Cependant, il eſt difficile qu'il n'y ait eu aucun fondement à cette aſſertion; ſans cela, on eut pu mieux choiſir pour placer ces noms illuſtres. Concluons que le doute ſubſiſte avec fondement, & que l'autorité des auteurs qui nous ſont parvenus eſt de peu de valeur, vu les petiteſſes qu'ils nous vantent avec emphaſe.

On peut ajouter à cette remarque générale de Mr. Cochin, l'éloge que Boccace a fait du Giotto ſon ami.

„ Ebbe Giotto uno ingagno di tanta eccellentia, „ che niuna coſa dalla natura, madre di tutte le „ coſe, & operatrice col continuo girar da cieli ſu, „ che egli collo ſtile & con la penna; o col pennello „ non dipigneſſe ſi ſimille a quella, che non ſimile, „ anzi piu toſto deſſa pareſſe, in tanto, che molte „ volte nelle coſe dallui fatte ſi trova, che il viſivo „ ſenſo de gli huomini vi preſe errore, quello cre-

„ dendo eſſer vero, che era dipinto. Et perciò ha-
„ vendo egli quell' arte ritornata in luce, che molti
„ ſecoli ſotto gli errori d'alcuni, che più a dilettar
„ gli-occhi degli'gnoranti, che a compiacere all' in-
„ telletto de ſavi dipingnendo, era ſtata ſepolta, me-
„ ritamente una delle luci della Fiorentina gloria dir
„ ſi puotè, & tanto più quanto con maggiore humiltà
„ maeſtro degli altri in ciò vivendo quella acquiſtò,
„ ſempre rifiutando d'eſſer chiamato maeſtro. (Boc-
„ cacio, Giornata *6*, novella 5.)".

Les plus célebres Peintres de l'antiquité n'ont pas été loués avec plus d'emphaſe; Pline a tout au plus égalé ſes éloges à celui-ci. Cependant, qu'eſt devenue cette *lumiere de la gloire Florentine?* Les beaux eſprits d'alors louoient à perte de vue de médiocres Peintres, parce qu'ils ne voyoient rien qui put les éclairer ſur le vrai mérite de l'art. Les éloges des anciens pourroient bien avoir, juſqu'à un point, le même défaut. Sommes-nous bien aſſurés que ces Ecrivains connuſſent le beau poſſible en peinture? Nous comparons le peu qui nous eſt parvenu de celle des Grecs ou des Romains, avec celle des modernes: mais ceux-là n'en pouvoient pas faire autant de la leur avec la nôtre. Que n'auroient-ils pas dit d'un Raphaël, d'un Dominiquin, d'un Titien, d'un Corrège, d'un Paul Véronèſe, d'un Guide, &c. s'ils euſſent vu leurs ouvrages! Que ne diroit pas Boccace s'il les voyoit à côté des foibles productions de ſon ami! Et ſi Ange Politien pouvoit comparer avec les

chefs-d'œuvres des grands Peintres Italiens, ces deux vers de son Epitaphe du Giotto:

Naturæ deerat nostræ quod defuit arti.
Plus licuit nulli pingere, nec melius.

N'est-il pas vrai qu'il auroit à rougir de les avoir faits, ou qu'il riroit lui-même de la bouffissure & du ridicule de cet éloge? Au tems de Malherbe, un Peintre de fleurs se nommoit Rabel, & le Poëte fit ces quatre vers:

Quelques louanges non pareilles
Qu'ait Apelle encore aujourd'hui,
Cet ouvrage plein de merveilles
Met Rabel au-dessus de lui.

Et puis soyez amoureux de certains éloges. Voyez comme on les donne quelquefois, & qui l'on met au-dessus d'Apelles! L'éloge de la part des grands Artistes, des vrais connoisseurs, des nations éclairées, voilà l'éloge qu'il faut mériter; il assure celui de la postérité: dédaignons les autres, fussent-ils de Malherbe.

Pour moi je ris, quand je vois ce même Giotto faire les compositions des ouvrages exécutés par André Pisano, attendu que le Peintre & le Statuaire, dans ces tems du berceau de l'art en Italie, avoient un droit égal au talent de mal composer. La morgue d'un côté, la bassesse de l'autre, ne sont pas moins risibles, quand Girardon exécute sur les desseins de le Brun de médiocres statues, tandis qu'il fait faire & les bains d'Apollon, & le tombeau du Cardinal de

Richelieu. Si le Brun a donné la composition de ces deux ouvrages, que Girardon eut aussi-bien composés, il n'en a pas donné l'étude, le dessein, le drapé, la belle exécution, toutes les parties, en un mot, qui en font le plus grand mérite; & Girardon nous a laissé des morceaux de sa composition, qui prouvent combien aisément il auroit pu se passer du génie de le Brun. Mais celui-ci jouoit du sceptre, & l'autre s'en laissoit battre. Ce vol du talent d'autrui est, comme on voit, une sottise gothique, semblable à d'autres qui se perpétuent par l'ignorance des chefs. Mais tout Statuaire dont la réputation est assurée par de bons ouvrages, doit la soutenir, & sur-tout ne se soumettre, qu'avec discrétion au joug d'un Midas titré, qui se croyant pourvu de l'*omniscience*, voudroit passer pour avoir tout fait. Quelques rares que soient de tels personnages, ils ne sont pas introuvables.

Si on veut juger du goût mesquin & gothique du Giotto, il faut voir la fameuse porte de bronze exécutée par *Andreas Ugolini Pisano.* J'en ai eu sous les yeux un très-beau plâtre à Pétersbourg: d'autres bas-reliefs du même Compositeur & du même Sculpteur, en sont aussi la preuve. Mais cela n'est ni vu, ni senti par des milliers de raisonneurs qui sont les entendus.

La meilleure raison dont on se serve pour prouver que les Peintres anciens faisoient les plus beaux tableaux possibles, c'est que les statues antiques sont les plus belles possibles, & on dit *Agasias* témoigne

pour *Apelles.* On ne prend pas garde que la ſculpture ne fournit ce témoignage que pour quelques parties ſeulement, & que la peinture en embraſſe d'autres qui, portées au plus haut degré poſſible, & réunies à celles qui lui ſont communes avec la ſculpture, conſtituent la perfection de l'art.

. . . . Facies non omnibus una;
Nec diverſa tamen, qualem decet eſſe ſororum.

J'ai ouï dire, mais j'ai de la peine à le croire, que certains défenſeurs de la peinture ancienne prétendent qu'un tableau eſt parfait, s'il repréſente tout ce que peut repréſenter la plus belle ſculpture. Ce n'eſt aſſurément ni un Philoſophe, ni un connoiſſeur qui auroit cette idée de la peinture. Le connoiſſeur ſait que la peinture réduite en camaïeu, n'eſt, pour ainſi dire, qu'une copie de la ſculpture, qui n'a ni le mérite de ſes difficultés, ni celui de ſon exécution: il ſe garderoit bien, ſur-tout, de prêcher le *Monochroniſme* à l'école Françoiſe. Le Philoſophe ſait que la diverſité des couleurs concourt, dans le ſyſtême de la nature, tout autant que les formes, à l'harmonie univerſelle. Ainſi le Philoſophe & le connoiſſeur ſentent le charme qui réſulte du concours du coloris & des formes.

J'ai ouï dire auſſi, qu'un tableau des mieux coloriés ſe trouve réduit au blanc & au noir quand il eſt gravé; qu'il n'a plus cette harmonie, ce charme du coloris, & que malgré cette réduction, il peut encore repréſenter le choix, le deſſein, les caracteres,

les expreſſions, la compoſition que le Peintre a mis dans l'original. Ceux qui font ce raiſonnement, font à l'égard de la couleur, comme ces gens qui, ſans ſavoir pourquoi, parviennent à haïr les hommes dont ils ignorent le mérite. Mais on peut leur répondre : faites graver d'après un grand maître de l'école Vénitienne, ou tel autre bon coloriſte qu'il vous plaira, faites auſſi graver d'après un camaïeu, & qu'il y ait dans les deux tableaux les beautés de la ſculpture Grecque ; mettez les deux eſtampes l'une à côté de l'autre, & vous verrez ſi le blanc & le noir de la premiere ſera ſemblable au blanc & au noir de la ſeconde. Cette premiere fera bien une autre impreſſion ſur vos ſens & ſur votre ame. En rapportant ces deux effets à la muſique des anciens, l'un ſera le mode Phrygien, l'autre ne ſera que le Lydien, quelque harmonie & même quelque mélodie qu'il puiſſe avoir ; car vous n'ignoerez pas qu'il y a dans la peinture une mélodie oculaire, comme dans la muſique & dans le diſcours il y en a une auriculaire. Si vous êtes ami éclairé de l'art, & point aveugle volontaire, ſi vous êtes ſenſible & point tracaſſier, vous ſentirez l'éloquence du beau coloris, vous verrez de combien il l'emporte, à mérite égal d'ailleurs, ſur un tableau foiblement colorié ; vous conclurez que l'un eſt la *choſe* & l'autre *l'à-peu-près*, & vous n'oſerez plus dire qu'un enfant eſt auſſi grand qu'un homme fait.

Mais Philoſtrate ne dit-il pas qu'un ſimple trait, à peine ombré, peut auſſi parfaitement rendre tous les objets de la nature que le tableau le mieux colorié ?

Peut-être l'aurez-vous lu dans la vie d'Apollonius : si vous l'avez lu, convenez que le Sophiste Grec a pensé de la peinture un peu différemment que je n'en pense, & que ce qu'il dit peut aller à-peu-près jusqu'au camaïeu, tandis que c'est de toute l'étendue de l'art que je vous parle : en un mot, si votre proposition est celle de Philostrate, vous voyez que je n'ai rien à démêler ici ni avec vous, ni avec lui.

Encore un mot à ceux qui oublieroient que la faculté d'écrire sa pensée appartient à tous les hommes, qu'elle a sa base dans l'éducation générale, & qu'elle s'augmente plus ou moins dans tous les états qui ne sont pas abjects.

Celui qui écrit sur un sujet qu'il ne connoît pas, ou qu'il connoît mal, quelque esprit & quelques talens qu'il ait d'ailleurs, s'expose à écrire des sottises, & il en écrit s'il se livre aux détails.

Celui qui, sans prétention au talent littéraire, n'écrit que de ce qu'il professe, & de ce qui peut y avoir des rapports, n'est pas répréhensible ; parce qu'on ne l'est pas de parler & d'écrire de ce qu'on fait, ne fût-on ni correct, ni élégant.

Si quelqu'un prétendoit que l'Artiste ne peut pas même écrire passablement de ce qu'il fait, on pourroit prier *ce quelqu'un* de faire un tableau ou une statue qui approchassent de ce qu'écrit l'Artiste, qui pussent être regardés comme son écrit peut être lu, & l'on exigeroit de ce quelqu'un qu'il n'eût pas recours au teinturier. On s'en remettroit après l'épreuve, à la décision de celui qui auroit eu la complai-

sance de la faire, pour savoir si le champ de certains arts est aussi aisé à parcourir que celui de quelques autres. Nous excluons l'Artiste absolument ignorant; nous admettons uniquement celui que l'éducation & quelques connoissances qui en résultent nécessairement, ont tiré de la classe d'ouvrier.

On auroit beau nous dire, le Littérateur, par exemple, ne prétend faire ni peinture, ni sculpture, il croit seulement s'y connoître assez pour en écrire; or il écrit mieux que l'Artiste: on répondroit, vous êtes à côté de la question, il faut vous y ramener. Il s'agit d'exercer un art, & non pas seulement d'en raisonner; le Littérateur doit donc faire un tableau, le Peintre ou le Seulpteur doit donc écrire, afin qu'on puisse bien voir, dans deux talens qui ne sont pas ceux de celui qui les exerceroit, laquelle des deux productions feroit le plus hausser les épaules. Voici l'unique mot de l'Artiste qui veut écrire: *je fais un peu votre métier, faites un peu le mien.* Ce mot est simple, il est clair, il ne tergiverse point, il faut y répondre, & se bien souvenir qu'on fait aujourd'hui pénétrer le sophisme, de quelque adresse & de quelque éloquence qu'il soit enveloppé.

Ainsi, Messieurs, si l'écrit de l'Artiste est utile à l'art, s'il est pensé, raisonné, exprimé, il peut & doit être lu; pêchât-il par le coloris & la correction, il aura son effet; car de quoi s'agit-il entre l'Ecrivain Littérateur & l'Ecrivain Artiste, lorsqu'ils écrivent de l'art, sinon de raisonner juste sur un sujet particulier: or il n'y a personne qui ne sente que toutes les pré-

fomptions font en faveur de l'Artifte. Raifonner jufte eft la queftion ; bien écrire en eft une autre.

Honorons les talens, encourageons tout ce qui tend à leurs progrès, & fi nous ne corrigeons pas certaines prétentions qui ne peuvent qu'augmenter les fauffes connoiffances, montrons au moins que nous en avons pénétré l'erreur & l'injuftice. *Il aura fa fureur pour peine*, difoit le Préfident de Thou en parlant de Scioppius. Ceux qui diroient que l'Artifte en écrivant ne produit qu'un labeur informe, & conféquemment inutile, auroient auffi leurs vaines & inutiles clameurs pour falaire.

Les têtes faines, honnêtes, inftruites, n'ont pas befoin d'être averties que tout ceci ne les regarde pas.

On ne diftingue pas généralement affez le vrai Savant, dans quelque genre que ce foit, de l'homme qui, grace à fa mémoire, à une forte de routine & à des connoiffances légeres, pour la plupart fort ifolées, répete au hazard & fouvent fort mal, ce que d'autres favent bien. Le premier ne fonde fa doctrine que fur la nature. Son génie, fa ténacité à l'étude, la pratique, l'expérience, forment & conftituent fes connoiffances, elles lui font propres ; tandis que celles des autres, fi communes parmi nous & qui font des réputations, ne font que d'emprunt.

Ceux d'entre les beaux efprits, dont nous fommes inondés, qui, pourvus de talens & d'une forte d'imagination qu'on peut prendre pour du génie, tiennent leurs livres de comptes avec le plus d'ordre, font

font aussi ceux qui se font le plus de cette réputation éblouissante. Mais gloire parasite, vraie singerie: sa durée ne devroit être que d'un instant.

Si tant de gens se sont imaginé que Pline a dit des merveilles sur les beaux arts, n'en cherchons pas la cause ailleurs que dans le défaut de principes. C'est aussi de-là que vient la surprise, de le voir réduit à si peu de chose après un regne long & brillant.

J'oserois croire que mes démonstrations du peu de connoissance de Pline dans l'art, & chemin faisant celles que j'ai pu donner de l'incertitude des décisions prononcées par d'autres Écrivains, pourroient bien n'être pas absolument mauvaises, puisqu'on voit déja de prétendus connoisseurs prendre leur parti & se sauver derriere ce retranchement: *j'ai bien autre chose dans la tête que des babioles comme la peinture & la sculpture.* Hélas! que pourroit-on souhaiter de mieux, sinon qu'ils eussent toujours tenu le même langage?

C'est avoir beaucoup fait pour un art, que d'en avoir dégoûté ceux dont l'intérêt qu'ils y prennent, ne peut que nuire à ses progrès & perpétuer les fausses connoissances. Celui qui travaille à rétablir les droits des hommes vraiment intelligens & modestes, en a d'assurés à leur gratitude; détromper c'est instruire. Ainsi trop longtems obsédés par le vain phantôme du faux savoir, dégagés en partie des entraves de la suffisance, les bons esprits pourront plus aisément se débarrasser du reste & se faire entendre.

Cependant, les personnes qui ne savent pas bien

au juste si la maniere dont j'ai rectifié les erreurs de quelques Ecrivains est permise ou si elle ne l'est pas, sont priées de lire *les remarques du* P. Jouvancy & celles de l'Abbé Massieu, *sur la traduction de la premiere & troisieme Philippiques de* Démosthène, *par* Mr. de Tourreil. L'Abbé d'Olivet a donné ces deux écrits avec sa *traduction des Philippiques & des Catilinaires*, Paris 1744..... Mais je ne suis ni un Jouvancy, ni un Massieu: cela est vrai; ont-ils raison dans le fond & dans la forme? voilà le point de la question.

Si ceux qui blâmeroient ma hardiesse étoient Allemands & admirateurs outrés de Mr. Winckelmann, je leur indiquerois la préface de l'*histoire de l'art* de leur compatriote, & la hauteur sans délicatesse avec laquelle il y traite les Antiquaires qui l'ont précédé, quand ils se trompent; je les prierois aussi de comparer ma maniere avec la sienne. Puis croyant avoir autant étudié mon métier que Mr. Winckelmann peut avoir étudié le sien, je les supplierois de m'enseigner dans quelles archives on trouve la minute du privilege exclusif, non de traiter les gens avec hauteur, mais de dire librement sa pensée quand on ne la croit pas mauvaise.

Si vous ouvrez la huitieme partie des *Questions sur l'Encyclopédie*, page 2, vous verrez avec quelle fermeté un homme célebre examine & censure l'*Esprit des loix*. Oh! direz-vous, c'est un homme célebre; il en a le droit. Hé non, vous dis-je, ce n'est pas pour cette raison; c'est que sa critique est aussi juste

qu'elle eſt ſévere. Voilà ſon droit, le vôtre, le mien, & celui de tout homme qui juge bien. Laurent Echard, après avoir dit dans la vie d'Aurelien que le talent de la critique eſt très-utile, avance qu'il ne peut être compté pour peu de choſe, *que par des hommes ſtupides ou ignorans.* J'ai tâché d'exercer ce talent: mais je n'en crois pas moins que ſans être ſtupide ou ignorant, on pourroit encore ne pas eſtimer ce genre d'écrire; & ſi j'ajoute à cette opinion, combien peu j'eſtime la très-petite portion de lumiere que j'ai pour le tenter, je ſerai fort loin d'invectiver ainſi les perſonnes qui ne goûteroient pas ma critique de Pline, & des autres objets qui ont occupé mes loiſirs.

Soit en tout, ſoit en partie, pluſieurs Ecrivains ont traduit Pline: j'ai auſſi tenté quelques parcelles de ſon ouvrage. Si ma traduction & les précédentes ſont repréhenſibles, il pourra venir des hommes plus heureux dans leur travail, & qui profitant de nos fautes, auront le courage d'enrichir la nation d'un nouveau Pline François parfaitement ſemblable au latin. Quoique j'aie ouï dire à des Savans & à d'autres qui le répétoient, qu'il eſt impoſſible de bien traduire cet Auteur, j'oſe pourtant me perſuader le contraire.

Fin des notes ſur le 36e. Livre de Pline.

FIN DU QUATRIEME VOLUME.

TABLE

Des Articles contenus dans le quatrieme Volume.

Suite des notes sur le trente-cinquieme Livre de Pline. . . . . page 1

Notes sur le trente-sixieme Livre de Pline. 310





